

VARIATIONS SUR *L'ÉTRANGER*

ANA CLARA SANTOS

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

(Orgs.)

PORTO – FLUP

2016

Titre: VARIATIONS SUR L'ÉTRANGER

Organisateurs:

Ana Clara Santos

José Domingues de Almeida

Éditeur: Universidade do Porto. Faculdade de Letras

Lieu: Porto

Année: 2016

ISBN: 978-989-8648-90-7

Édition en ligne:

<http://ler.lettras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1501&sum=sim>

© des auteurs des textes

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	4-7
------------------------	------------

I. Etranges étrangers en littérature

Gabrielle Lafitte , <i>L'étrange</i> épique : étranger et étrange dans la chanson de geste française.....	8-16
--	-------------

Sylvie Turc-Zunopoulos , Les indésirables dans <i>Gloria</i> (1876-1877) de Benito Pérez Galdós.....	17-30
---	--------------

Sandra Barberie , Figures et discours de l'étranger chez Miguel Delibes.....	31-50
---	--------------

Cristina Vinuesa Muñoz , L'inconnu ou la figure du déterritorialisé dans <i>Retour à la citadelle</i> de Jean-Luc Lagarce.....	51-58
---	--------------

Luís Carlos Pimenta Gonçalves , Figures de l'étranger chez Kundera.....	59-71
--	--------------

Lourdes Carriedo , Le personnage modianien et l'effet d'étrangeté.....	72-87
---	--------------

Magdalena Nowotna , La figure sémiotique de l'étranger.....	88-96
--	--------------

Adelaida Porras , La diaspora tunisienne au féminin. Le cas de Hélé Béji.....	97-105
--	---------------

Carmen Molina Romero , Être étranger en littérature. Les écrivains franco-espagnols.....	106-115
---	----------------

Ana Belén Soto , La construction identitaire du "soi" à travers "l'autre" dans un roman de Jean Mattern : <i>Les bains de Kiraly</i>	116-129
---	----------------

Francisca Romeral, Portrait de l'éternel immigrant dans *L'arrivée de mon père en France* de Martine Storti.....130-143

II. Altérité, identité et représentation(s) de l'étranger

Laurène Sanchez, Identité et ascension d'un *letrado* aragonais à Madrid et de quelques proches au début du xvii^e siècle : naturalisation, bi-appartenance et incompatibilités.....144-159

Sonia Kerfa, L'œil documentaire d'Hermic films. Une équipe de production espagnole en Guinée équatoriale (1944-1954) : de la chronique historique à l'anthropologie visuelle malgré soi.....160-173

Javier Benito de la Fuente, L'étranger au paradis dans le cinéma français des années 2000.....174-183

Margarita García Casado, Étrangers de tous bords. Ces étrangers parmi nous.....184-210

Sílvia Rosado Correia, L'étranger: l'altérité qui rend possible être extérieur à son intériorité.....211-226

María Dolores Vivero García, La représentation humoristique de l'étranger dans les chroniques des quotidiens français et espagnols.....227-235

Jacques Stambouli, L'étranger à Marseille. Trois types de situation socioéconomiques sur la longue durée236-259

III. L'étranger : de la lexicographie à l'apprentissage des langues

- Mercedes Eurrutia Cavero**, Recepción de la lexicultura por el turista extranjero: problemas traductológicos y tratamiento lexicográfico desde un enfoque contrastivo español – francés / francés– español.....**260-287**
- Laura Pino Serrano, Francisco Froján Rial**, Langues étrangères et politiques linguistiques en Galice. Historique de la gestion: 1857-2010.....**288-299**
- Valérie Amireault**, L'étranger en apprentissage du Français Langue Seconde: soi ou l'autre.....**300-322**
- Eric Many**, Questions identitaires et sentiment d'étrangeté chez les francophones d'origine portugaise résidant au Portugal.....**323-341**

INTRODUCTION

La notion d'étranger, pluridimensionnelle, s'ouvre sur un éventail de possibles et se décompose dans ce volume à travers une multitude de variations esthétiques, culturelles, historiques, linguistiques et didactiques. Quelques auteurs qui ont participé au premier colloque conjoint de l'Association Portugaise d'Études Françaises (APEF), de l'Association des Professeurs de Français de l'Université Espagnole (APFUE) et de la Société des Hispanistes Français (SHF) à l'Université d'Algarve (2011), se font les porte-parole de certaines manifestations prises par la dimension étrangère dans le champ culturel français et francophone, illustrées par la figure de médiateurs culturels, comme les écrivains et autres artistes (notamment des cinéastes et des photographes) mais aussi des journalistes, des législateurs, des étudiants et des pédagogues. De nouveaux enjeux sont alors mis en avant au sein des binarités ici / ailleurs, étranger / national, centre / périphérie. Quel statut est réservé à l'écrivain étranger et quels sont ses enjeux lorsqu'il décide d'écrire dans la langue de l'Autre ? Peut-on alors parler de littérature migrante ou extraterritoriale, pour employer une expression chère à George Steiner ? Dans un monde mêlé par le déplacement - qu'il prenne la forme d'exil ou de l'immigration - comment aborder ces délocalisations des centralités et des marges dans un espace de l'entre-deux ? Quelles pratiques et quels discours sont engendrés par les acteurs du terrain dans cette logique territoriale ?

Autant de questions auxquelles les auteurs de *Variations sur l'étranger* s'efforcent d'apporter de réponses à partir de la mobilisation de trois axes majeurs.

Dans le premier axe, intitulé **Étranges étrangers en littérature**, la figure de l'étranger vue à la lumière de certains procédés d'exclusion donne l'occasion à Gabrielle Lafitte d'apporter un regard renouvelé sur la chanson de geste française.

Les questions soulevées par la présence de l'étranger au XIX^e siècle dans *Gloria* de Benito Pérez Galdós servent de prétexte à Sylvie Turc-Zinopoulos pour plonger dans la géographie morale de l'écrivain réaliste espagnol. L'expérience de l'altérité mise sur pied par Miguel Delibes dans ses romans, des années 50 aux années 70, conduit l'écrivain espagnol, selon Sandra Barberie, à une déclinaison de la figure de l'étranger et du rapport de soi à l'Autre.

La notion deleuzienne du territoire, intégrée dans la notion plus vaste d'espace, est au centre des préoccupations de Cristina Vinuesa Muñoz lorsqu'elle interroge l'œuvre théâtrale de Jean-Luc Lagarce et la place de l'exilé pour y déceler le passage de la figure de l'inconnu à celle du déterritorialisé.

Les figures de l'étranger, du simple voyageur à l'exilé, sont pour Luís Carlos Pimenta Gonçalves des illustrations de la confrontation avec le regard d'autrui dans l'œuvre kundérienne.

Les récits modianiens reposent, selon Lourdes Carriedo, sur une dynamique de fuite, d'exil ou de migration de personnages en transit permanent dont l'identité, plongée dans une « sphère d'obscurité », participe à la construction de l'effet d'étrangeté et d'un « horizon d'altérité ». C'est dans ce sens que Magdalena Nowotna voit, dans certaines situations existentielles dérivées du contact avec l'étranger (exil, voyage forcé, émigration), un changement radical du paramètre identitaire lié au présupposé de l'ancrage spatiotemporel cher à certains philosophes. En examinant, dans le cadre de la théorie sémiotique des instances énonciatives, les textes d'E. M. Cioran, écrivain franco-roumain, elle a pu démontrer que la figure sémiotique de l'étranger est lieu de partage entre ici et ailleurs.

Adelaida Porras Medrano prend l'exemple de *L'œil du jour* de l'écrivaine tunisienne Hélé Béji, issue d'une génération d'écrivains de langue française marquée par l'expatriation et caractérisée par la formation cosmopolite, pour y analyser, sous le signe de l'hybridation culturelle, la question de l'identité.

María Carmen Molina Romero, en récupérant une tradition littéraire ancienne issue des grands bouleversements politiques dans la Péninsule ibérique, celle de la « literatura afrancesada » (francisée), montre les clivages opérés dans l'acceptabilité de ce phénomène littéraire des deux côtés de la frontière, et brosse un tableau de ce qu'elle appelle la « littérature-monde ibérique » à travers les nombreux exemples d'auteurs péninsulaires qui écrivent en français au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle et de la première décennie du XXI^e siècle.

Ana Belén Soto et Francisca Romeral Rosel abordent à travers leurs études sur Jean Mattern et Martine Storti, respectivement, l'un des thèmes les plus préoccupants dans la société européenne actuelle : l'expérience migratoire. Les dénonciations des

vicissitudes et du sort des étrangers en Europe ainsi que l'expérience de l'interculturel y sont à l'ordre du jour.

Les études présentées dans le deuxième axe – **Altérité, identité et représentation(s) de l'étranger** » – participent à la réflexion historicisante et culturelle des contacts avec l'Autre. L'analyse de quelques phénomènes, comme celui des *letrados* en Espagne au XVIIIe siècle (ravivé ici par Laurène Sanchez qui examine le parcours de Gerónimo Dalmao y Casanate et celui de ses proches à la cour de Castille) ou encore celui des documentaires produits sur la Guinée Équatoriale au cours de la deuxième moitié du XXe siècle (exploité par Sonia Kerfa à travers l'œil documentaire d'Hermic films), constitue une réflexion féconde sur les mutations géopolitiques et leurs questions inhérentes liées à l'identité et à la bi-appartenance.

Des films récents comme *Welcome* de Philippe Lioret (2009) et *Le Nom des gens* de Michel Leclerc (2010) donnent l'occasion à Javier Benito La Fuente d'interroger le statut de l'étranger en France et les controverses autour de la notion d'identité nationale, que ce soit du point de vue politique, social ou culturel.

Les productions artistiques dans le domaine du cinéma – *La Faute à Voltaire* d'Abdellatif Kechiche (2001) et *Welcome* de Philippe Lioret (2009) – et de la littérature – *Ils disent que je suis une beurette* de Soraya Nini (1993) et *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène (2004) –, permettent à Margarita García Casado de renforcer non seulement la dimension globale du problème de l'immigration illégale, mais aussi d'interroger le statut de l'écrivain étranger en France et celui de l'intégration sociale de la communauté maghrébine, une des communautés les plus importantes dans le pays.

Le travail de certains photographes contemporains (comme Helena Almeida, José Luís Neto ou Jorge Molder) constitue une fenêtre ouverte, selon Sílvia Rosado Correia, sur « une altérité qui rend possible de passer au-dehors de soi, devenir extérieur à son intériorité », espace de construction de soi et de l'Autre dans un rapprochement du processus de l'hétéronymie.

Les chroniques de la presse quotidienne française et espagnole constituent, pour María Dolores Vivero García, par leur dimension parodique des stéréotypes ou en tant qu'instrument de médiation culturelle, une source majeure sur la représentation de l'étranger et des identités culturelles.

Pour Jacques Stambouli, « les statuts sociopolitiques changeants vont pouvoir être regroupés en fonction des situations socioéconomiques possibles de l'étranger par rapport aux flux économiques de l'espace urbain ». Une analyse rétrospective et prospective de cette nature appliquée à la ville de Marseille, vue comme « ville informationnelle globalisée en gestation », peut mieux cerner le rôle des étrangers, des diasporas et des rapports entre le nord et le sud de la Méditerranée.

Le troisième axe est consacré à l'étude de **L'étranger : de la lexicographie à l'apprentissage des langues**. Dans une optique lexicographique bilingue et contrastive ayant comme support le *Diccionario de términos del turismo fr-esp/esp-fr* (2009), Mercedes Eurrutia Cavero s'attache à démontrer comment le lexique du tourisme devient témoin de nouveaux signes d'appartenance à la croisée entre langue maternelle et langue étrangère.

Laura Pino Serrano et Francisco Froján Rial révèlent, à leur tour, les politiques linguistiques implantées en Galice, entre 1857 et 2010, d'après la législation en vigueur, afin de mieux cerner la place des langues étrangères apprises en contexte éducatif.

Valérie Amireault interroge les mécanismes d'intégration sociale et linguistique au Québec, territoire plurilingue par excellence, pour y dévoiler les principaux phénomènes liés à la construction identitaire et leur impact sur l'apprentissage du FLE.

L'étude d'Eric Many, qui saisit l'influence des contextes éducatifs dans la construction identitaire de francophones d'origine portugaise résidant au Portugal, clôt ce volume. L'auteur y étudie ce phénomène culturel et éducatif en recourant principalement aux méthodes biographiques et aux récits de vie qui transcrivent et construisent cette culture identitaire parfois controversée.

Les éditeurs

Ana Clara Santos

José Domingues de Almeida

L'ÉTRANGE ÉPIQUE **ÉTRANGER ET ÉTRANGE DANS LA CHANSON DE GESTE FRANÇAISE**

GABRIELLE LAFITTE
Un. Hispalense de Sevilla

La question de l'étranger au Moyen Age a attiré l'attention de nombreux chercheurs, que ce soit en littérature, histoire ou anthropologie, ainsi qu'en témoigne une bibliographie relativement abondante sur le sujet. L'intérêt pour le regard sur l'Autre à un âge où notre culture et notre civilisation occidentales commencent tout juste à prendre conscience d'elles-mêmes (XIIe-XIIIe siècles) témoigne d'une préoccupation pour comprendre les rapports entre exclusion et acceptation dans la définition de l'identité de l'Occident médiéval. Le refus de l'autre qui semble à première vue prédominer dans les textes médiévaux, a interpellé les chercheurs, souvent mal à l'aise de constater l'intolérance violente de leurs textes d'étude si ce n'est de prédilection, notamment épiques. Il faut saluer le courage avec lequel les érudits ont donc « affronté les démons » de cette littérature pour chercher à comprendre cette intolérance sans chercher à la nier ou à la minimiser, à la lumière des concepts modernes sur le rapport à l'Autre.

Le préalable évident d'une telle réflexion consiste à tenter de répondre à la question : qu'est-ce que l'étranger au Moyen Age? *Qui* est étranger ? Comment le désigne-t-on ou le reconnaît-on ? Claude Gauvard, dans son introduction au colloque de la Société des Historiens Médiévistes de Göttingen de 1999 (actes publiés en 2000) rappelle que l'étranger est celui qui vient du-dehors, comme l'indique d'ailleurs son étymologie (*extraneus*). La référence est donc géographique, mais renvoie aussi à la non-appartenance à la communauté : l'étranger c'est tout ce qui est au-delà des murailles de la ville, du château ou du village, point n'est besoin d'aller le chercher au-delà de la mer ou dans des civilisations différentes. Cette double signification géographique et communautaire apparaît dans deux termes d'ancien français renvoyant à l'étranger et qui chacun développe une des significations évoquées : *forain* (du latin *fos*, *foris*, le dehors), l'étranger géographique donc, et *aubain*, c'est-à-dire celui qui est d'un autre ban, qui relève de l'autorité d'un autre seigneur. Le mot

étrange, que l'on peut trouver sous les formes « *estraigne, estrengne, estrange, atrange, extraigne, strangne, etc* » signifie du XIIe jusqu'au XVIIe siècle même, « étranger » ou « des autres » ; dès le XIIe siècle il prend également le sens d' « étrange » comme « hors-normes ». L'usage d'un seul mot pour désigner la double dimension de l'étrangeté et de l'extranéité témoigne bien de l'association des deux significations dans l'esprit du Moyen Age : ce qui vient d'ailleurs est étrange, difficile à comprendre, très souvent inquiétant et / ou dangereux. L'étranger est étrange et ce, dès le Moyen Age.

Jacques Le Goff (dans *La Civilisation de l'Occident Médiéval*, 1972) d'abord mais aussi M. Delumeau, dans *La Peur en Occident au Moyen Age* (1978), soulignent la méfiance dont on fait preuve envers les étrangers durant toute l'époque médiévale. Ils sont accusés de fausseté et de dissimulation, on ne peut se fier à leur parole ; souvent l'étranger est dépeint comme un empoisonneur, par exemple durant les épidémies de peste, rejoignant dans le groupe des exclus les infirmes, les malades, ou les fous...

Cette peur de l'étranger relève des catégories exposées précédemment : l'étranger géographique, quand il vient d'un autre pays, est presque toujours perçu comme ennemi. Les menaces qu'ont fait peser les invasions sarrasines et scandinaves notamment ont laissé dans l'imaginaire des traces durables, et dans le cas de peuples conquis, alliés après une défaite, leur loyauté est considérée sujette à caution. Ainsi dans la *Chanson de Roland*, le héros énumère les peuples qu'il a vaincus pour le compte de Charlemagne, et fera écho à cette énumération l'interrogation et l'inquiétude de l'Empereur à qui la mort de Roland fait craindre une révolte des ces peuples vassaux « *estrange* » (CCVIII, vers 2911) : « *li Seisne / E Hungre e Bugre e tante gent averse, / Romain, Puillain e tuit icil de Palerne / E cil d'Affrike e cil de Califerne*¹ » (*Chanson de Roland*, édition de Joseph Bédier, 1947, CCIX, vers 2920). Le mot « *estrange* » a ici une connotation de méfiance, la loyauté des contrées citées disparaissant avec la mort de leur conquérant.

Pour ce qui est de l'étranger au groupe, outre bien sûr les nombreuses luttes féodales qui font qu'un étranger à la seigneurie peut aussi bien être un ennemi, la méfiance à son égard vient de la difficulté à le situer dans les réseaux familiaux et de

¹ « les Saxons, et les Hongrois et les Bulgares et tant de peuples maudits, les Romains et ceux de la Pouille et tous ceux de Palerne, ceux d'Afrique et ceux de Califerne » Traduction de Joseph Bédier, 1947

solidarité : on ne connaît pas son lignage ni sa famille, on ne sait donc de qui il est ennemi ou allié. (Claude Gauvard remarque que cette coupure peut être volontaire : les abbés et hauts fonctionnaires sont envoyés dans des régions qui ne sont pas les leurs, pour éviter les compromis et garantir leur impartialité – comme aujourd'hui les diplomates). L'aubain notamment, né dans une autre seigneurie mais qui n'a pas prêté aveu au seigneur de celle où il s'est fixé, génère pour cela même la méfiance, quoiqu'en général ce statut ne concerne pas les chevaliers. D'où la nécessité première, pour l'étranger qui arrive, de s'identifier, en se présentant par son nom et origine géographique, voire son lignage, sa famille.

Ces deux référents -le groupe et l'origine géographique- en viennent souvent à se confondre dans la chanson de geste. En effet le genre épique, on le sait, traite presque exclusivement d'une seule catégorie sociale : les chevaliers, l'aristocratie. La chanson de geste tend à promouvoir et justifier les valeurs de ce groupe, et la thématique principale en est la guerre qui est tout à la fois l'occupation principale et la justification sociale de la chevalerie. Un certain nombre de chansons relatent des conflits entre lignages ou avec l'autorité royale ; les autres, des guerres de conquêtes ou défensives contre les étrangers au groupe occidental chrétien. C'est le thème de la croisade. Dans cette conception, l'étranger est celui qui ne vient pas de la « chrétienté », ce concept identitaire de l'Occident médiéval, ni du groupe des chevaliers francs chrétiens. C'est aussi celui qui n'appartient pas à l'Empire de Charlemagne (presque toutes les chansons de geste se déroulent sous son règne). C'est le païen, ou le Sarrasin - nous reviendrons sur ces désignations -, celui qui observe une autre religion, et donc a des valeurs et un comportement incompréhensibles, autres que celui du groupe de référence tant du trouvère de la chanson que de l'auditoire auquel il s'adresse.

Dans son ouvrage *Représentations de l'étranger au XIIIe siècle* (2007), Wilfrid Besnardeau nous livre une passionnante et très complète typologie de l'étranger dans la chanson de geste du XIIIe siècle, à travers un corpus de sept chansons². Il avance l'idée que le portait de l'étranger est un motif épique, utilisant des passages obligés susceptibles de variantes et recourant à des stéréotypes. Il s'agit de désigner immédiatement l'étranger comme tel ; le premier moyen en est l'onomastique. Pour

² *La Chanson de Roland, La Chanson de Guillaume, Le Couronnement de Louis, Le Charroi de Nîmes, Aliscans, La Prise d'Orange, Raoul de Cambrai* (Besnardeau, 2007: 829).

ce faire aux noms des étrangers païens, aux consonances étranges (Déramé, Agrehan) quoiqu'occidentalisées, parfois même évoquant des objets, des armes, des couleurs... peuvent s'ajouter des précisions géographiques ou ethniques (« des Turcs », « des Persis », « d'Espagne », « de Séville »...) renvoyant immédiatement à l'ailleurs. C'est parfois leur seule fonction : ainsi un roi peut être « d'ultramere » sans être d'un pays. Alors que les noms chrétiens sont choisis dans un fonds onomastique épique, les noms des étrangers permettent au poète de laisser jouer son imagination pour forger un nom qui doit être reconnaissable comme étranger. Certains noms ont aussi des consonances antiques ou bibliques, renvoyant alors à un autrefois tout autant porteur d'altérité. Mais toutes ces désignations ont pour but de montrer l'étranger comme tel, de rendre immédiatement perceptible à l'auditoire sa qualité d'autre, de l'identifier comme étant hors du groupe. L'accumulation des noms et des présentations - cela est souligné par Besnardeau - que l'auditoire ne retiendra pas a pour but de présenter les étrangers comme une masse confuse, (sur laquelle se détacheront quelques individus), un *autre groupe* –et une menace-. D'ailleurs les poètes épiques insistent toujours sur leur nombre, évidemment plus élevé que celui des chrétiens. Cette idée s'exprime dans les expressions « la gent païenne » ou « la sarrasine gent » que l'on retrouve dans toutes les chansons, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aux chansons de croisade. Le terme « gent » désigne bien en ancien et moyen français un groupe, et l'adjectif « païen » indique que ce groupe se distingue par sa non-appartenance à la communauté chrétienne. Le parallèle avec « sarrasin » indique par ailleurs une confusion entre les deux termes.

Dans la littérature épique donc, par un manichéisme dû à la propagande religieuse qui sous-tend cette littérature guerrière, l'autre, l'étranger, est un ennemi, et on cherche non à le connaître mais à l'identifier comme tel pour le combattre.

L'ignorance qui paraît dans les chansons de geste à propos de l'Orient et de ses peuples est révélatrice de cette hostilité et de cette vision monolithique. Si de nombreux toponymes et noms de peuples, ou de pays, sont cités, on relève une confusion qui montre bien que seul intéresse dans ces précisions le renvoi en-dehors du camp chrétien. Les termes comme « arrabi, turc, escler, perse » sont en fait interchangeables. « Sarrasin » finit par renvoyer à tout païen, même s'il vient de Russie, d'Angleterre ou du Nord. Enfin les frontières de certains pays sont quelque

peu mouvantes ; c'est le cas notamment de l'Espagne, associée dans l'imaginaire médiéval aux guerres contre les Arabes, et qui en vient à désigner toute terre habitée par les Sarrasins (y compris parfois l'Afrique ou le sud de la France).

La religion de l'autre, l'islam, est avec la même imprécision l'objet des déformations et des caricatures les plus grossières, étudiées en détail par Daniel Norman dans son ouvrage *Héros et Sarrasin, une interprétation des chansons de geste* (2001). Les païens adorent des idoles, des statues, de quatre –parfois trois- dieux mêlant islam et panthéon antique. Dans la chanson d'*Aspremont*, les Sarrasins s'enfuient en abandonnant sur le champ de bataille leurs quatre dieux : « c'est Apolin, Mahon et Tervagam / et avec aus Jupiter le grant / que païens portent sur iiiii oliphant (éléphants) » (édition de François Suard, 2008, vers 2656-2659).

Cette méconnaissance n'a pas laissé d'étonner les chercheurs, à une époque où les contacts avec l'Orient étaient tout de même réels par le biais des croisades. On s'est même demandé si elle n'était pas volontaire : l'auditoire du trouvère n'a pas d'intérêt pour les peuples « ennemis », il n'attend de la chanson que la confirmation de sa vision du monde et du bon droit des Francs en Terre Sainte. La confusion du paganisme antique et de l'islam montre bien que peu importe la religion évoquée, tant qu'elle n'est pas chrétienne, et permet un effet d'accumulation et de caricature. Les dieux « étrangers » s'avérant en effet systématiquement sans pouvoir à aider ceux qui croient en eux, sont ridiculisés.

L'ethnocentrisme apparaît également dans la description des chevaliers étrangers : les titres nobiliaires sont fantaisistes et résultent de déformation de termes réels (émir, amustant...), mais les coutumes ne semblent pas si différentes : les rois sarrasins tiennent leur cour, entourés de leurs chevaliers comme Charlemagne de ses barons. Les descriptions des équipements peuvent être détaillées et insister sur la richesse de leurs possesseurs, mais on ne tente pas de comparaisons, d'établir des différences. Cela ne semble pas intéresser les auteurs de chansons de geste. On a l'impression qu'il y a, soit un désintérêt, soit une impossibilité à imaginer un mode de vie *autre*, parfois même une autre langue, bref à sortir du point de vue chrétien. D'ailleurs, les Sarrasins entre eux se dénomment « païens » et ainsi que le remarquait déjà Francis Dubost dans son ouvrage sur le fantastique médiéval (*Aspects fantastiques de la littérature narrative*

médiévale : *XIIème-XIIIème siècles : l'autre, l'ailleurs, l'autrefois*, 1991), ils commentent le merveilleux en termes chrétiens : « miracle », « merveille »...

Dans *Aspremont*, alors que le camp chrétien s'apprête à attaquer l'armée du sarrasin Eaumont, celui-ci prend le détachement qui s'approche pour des alliés jusqu'à ce qu'un seigneur de sa suite le mette en garde :

Par Mahomet, di li roi Agrehant
Païens ne portent ensi leur garnement :
Desfendons-nous, mestier en avons grant :
Ce sont François, bien voi à lor samblant³

Aspremont, édition et traduction de François Suard (2008), Paris : Champion, vers 2474-2477

On remarque qu'ici les Sarrasins se désignent eux-mêmes comme « païens », dans une formule d'ailleurs assez équivoque où le personnage semble se placer lui-même et ses compagnons hors du groupe qu'il mentionne (vers 2475). Et si la remarque établit bien, pour une fois, une différence dans l'apparence et même l'attitude entre chrétiens et Sarrasins, celle-ci n'est aucunement développée ni décrite. On reste donc toujours du point de vue chrétien, même lorsque l'auteur prétend le contraire, et la religion de l'autre est présentée comme un reflet inverse, adverse même, des croyances chrétiennes. Elle ne se définit que négativement par rapport à celle du groupe de référence de l'œuvre, les chrétiens.

De fait, la marque de l'étrangeté est bien plus religieuse que culturelle. Si les étrangers sont souvent décrits de façon très négative, surtout en tant que groupe, certains portraits individuels insistent sur la similitude. On trouve souvent, après la description d'un adversaire vaillant, des expressions telles « quel pruhomme ce serait, s'il était chrétien » ou « s'il était chrétien, il n'y en aurait de plus brave », etc. Ces expressions dénotent un réel regret de voir les qualités présentées utilisées « à mauvais escient », pour servir une cause *autre* et dont la possible justesse ne semble jamais

³ « Par Mahomet, répond le roi Agrehant, les païens ne portent pas ainsi leurs armes. Défendons-nous, car l'heure est critique : ce sont des Français, je le vois bien à leur aspect. » Traduction de François Suard, 2008.

effleurer les auteurs. Elles préfigurent d'ailleurs de possibles conversions. Mais malgré ces quelques descriptions positives, insistant sur la beauté et/ou la vaillance d'un adversaire, en général la vision donnée est péjorative et les auteurs ont recours à une série de stéréotypes dévalorisants et de procédés d'exclusion.

D'abord la dénomination : on l'a vu précédemment, les noms expriment l'altérité ; mais les désignations portent aussi des jugements moraux. Ainsi les païens sont présentés comme « la gent deffaée » (peuple sans foi, car ne pas croire en Jésus Christ signifie pour le trouvère ne pas croire), ou « la criminelle gent » qui fait de l'étranger un être *coupable* (sur ce sujet on peut se reporter à la communication d'Eva Robustillo présentée à ce même colloque, *Lecturas del extranjero en « L'Homme à l'envers » de Fred Vargas*, où est étudiée cette figure de l'étranger-coupable qui rejoint aussi la vision de Delumeau, *op.cit.*). On insiste sur leur laideur, et souvent les Sarrasins portent des marques physiques distinctives : la couleur noire associée dans l'imaginaire médiéval à l'Enfer, la pilosité qui renvoie au monde animal, comme la description des voix et cris qui évoquent pareillement des animaux. L'animalisation de l'étranger est un trait récurrent sur lequel s'est penché W. Besnardeau et dont il analyse les différents moyens pour les chansons du XIIe siècle : l'emploi de termes comme « gueule » pour « bouche », les comparaisons et métaphores, les descriptions d'attitudes animales (bruit, agressivité), la pilosité (*cf.* Besnardeau, 2007: 164-170). On retrouve ces éléments par exemple dans la description des nations étrangères qui, dans la *Chanson de Roland*, combattent les chrétiens: certains glatissent, braient et hennissent⁴, d'autres sont couverts de poils comme des porcs⁵. Dans le même texte, Charlemagne fait à deux reprises un rêve prémonitoire où les envahisseurs sont figurés par des animaux qui attaquent le dormeur⁶. L'emploi de comparaisons ou d'éléments animaux dans le physique est une constante des récits médiévaux pour évoquer l'altérité d'une part, l'ailleurs d'autre part. Il semblerait que l'image la plus frappante qu'aient trouvée les auteurs médiévaux pour différencier l'autre soit carrément de le renvoyer à un autre règne biologique, soulignant ainsi son exclusion du monde civilisé.

⁴ *Chanson de Roland*, vers 3526-3527

⁵ *idem*, vers 3221-3223

⁶ Sur la question des rêves, on peut consulter notamment Herman Braet, 1975, *Le rêve dans la chanson de geste au XIIIe siècle* Gand, « Romanica Gandensia », XV.

Cette animalisation peut aussi relever d'un processus de diabolisation, d'ailleurs les animaux le plus souvent évoqués dans les comparaisons sont le porc et le chien, qui renvoient au bestiaire diabolique, ou d'autres animaux remarquables par leur agressivité (le sanglier notamment que l'on retrouve souvent).

Renvoyé donc en-dehors de l'humanité, animalisé, l'étranger peut aussi être présenté comme monstrueux, physiquement ou dans ses actes (plusieurs chansons du cycle de Guillaume évoquent l'anthropophagie, par exemple) et donc diabolique.

Tous ces procédés d'exclusion, ces caricatures, cette négation de l'autre qui justifie la violence – car c'est bien sûr le but ultime de ces procédés – nous donnent l'image d'un Moyen Age, ou en tout cas d'un univers épique, peu ouvert à l'altérité.

Paul Bancourt s'est emparé du problème lors du Congrès de la Société Rencesvals de 1988, communication publiée en 1990 sous le titre « La Chanson de geste est-elle raciste ? » et dans laquelle l'auteur analyse l'intolérance envers les étrangers qui apparaît dans la littérature épique romane. Il établit que s'il y a bien une haine de l'autre dans la chanson de geste, elle est due à l'intolérance religieuse et non pas à une question de race : « Il est clair en effet que, dans les chansons de geste, le critère fondamental qui distingue les belligérants est la religion. Il n'y a pas d'autre motif d'exclusion : ni la race, ni le physique, ni la monstruosité » (p. 23). On exclut l'autre parce que sa religion le rend inassimilable au groupe de référence dont la cohérence et la définition même est la religion chrétienne commune. Mais cette exclusion est révoicable : le païen qui se convertit intègre immédiatement le groupe chrétien, et conserve même son statut social – témoins les célèbres exemples de Renouart et Guibourc dans la geste d'Orange -. Son étrangeté n'est ni naturelle ni même culturelle, mais purement religieuse, et disparaît avec sa conversion : l'adhésion à la norme religieuse entraîne l'abolition des différences.

On voit donc que l'univers épique médiéval ne peut accepter l'autre en tant que tel ; il cherche à établir par tous les moyens une *étrangeté* radicale de celui qui ne partage pas la religion commune pour justifier son rejet, voire sa destruction. L'étrangeté et l'altérité coexistent bien dans la chanson de geste dans les connotations de l'adjectif « estrange ». Cependant si elle exclut l'étranger, pour se définir elle-même et se justifier, la société épique souhaite aussi, au fond, le rendre semblable en le

transformant : la conversion est une intégration réelle qui fait disparaître l'altérité, ce qui, bien sûr, ne fait que confirmer l'intolérance d'une telle vision.

Bibliographie :

Ouvrages cités du corpus :

Aspremont, édition de SUARD François (2008). Paris: Honoré Champion.

La Chanson de Roland, anonyme, édition du corpus électronique Classiques Garnier : édition et traduction de Joseph BÉDIER (1947). Paris: L'Édition d'art H. Piazza.

Monographies :

BESNARDEAU, Wilfried (2007). *Représentations littéraires de l'étranger au XIIe siècle : des chansons de geste aux premières mises en roman*. Paris: Honoré Champion.

Actes du CUERMA (1988) *De l'étranger à l'étrange ou la conjointure de la merveille : en hommage à Marguerite Rossi et Paul Bancourt, actes du colloque du CUERMA de 1988*, Aix-en-Provence: CUERMA.

DANIEL, Norman (2001 pour l'édition française) *Héros et Sarrasins. Une interprétation des chansons de geste*. Paris: Cerf.

DELUMEAU, Jean (1978). *La Peur en Occident : XIV - XVIIIe siècles : une cité assiégée*. Paris: Fayard.

DUBOST, Francis (1991). *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale : XIIème-XIIIème siècles : l'autre, l'ailleurs, l'autrefois*. Paris: Honoré Champion.

Le GOFF, Jacques (1972). *La Civilisation de l'Occident médiéval*. Paris: Arthaud.

KRISTEVA, Julia (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Fayard.

L'étranger au Moyen Age : actes du XXXe congrès de la SHMES de 1999 à Göttingen. Publications de la Sorbonne. Paris, 2000.

Articles :

BANCOURT Paul (1990). « Les Chansons de geste sont-elles racistes? », *Actes du XIè Congrès International de la Société Rencesvals*, Barcelone: Real Academia de Buenas Letras, pp. 21-32.

LES INDÉSIRABLES DANS *GLORIA* (1876-1877) DE BENITO PÉREZ GALDÓS

SYLVIE TURC-ZINOPOULOS

Un. Paris Ouest Nanterre la Défense
Équipe d'accueil EA 369 « Études Romanes »

Dans *Gloria* (1876-1877), roman de Benito Pérez Galdós, un étranger, le Hambourgeois Daniel Morton, surgit dans l'espace d'Autrui : la petite ville galicienne de Ficóbriga. Le narrateur ébauche une géographie morale composée de deux aires distinctes : la juive et la catholique, séparées par la frontière infranchissable de la religion. Placé dans ce milieu différent du sien, le personnage de l'étranger suscite l'interrogation. Chacun essaie de le définir. Mais quel que soit l'angle choisi pour le cerner, l'auteur montre que l'étranger reste un étranger, malgré de multiples tentatives pour le situer du côté du « même ».

Au-delà de l'altérité, le rejet de l'Autre élargit la question. Du point de vue humain, être étranger signifie-t-il être un homme privé du commerce de ses congénères condamné à une terrible solitude ? Dans une perspective individuelle, peut-on être étranger à soi-même sans courir le risque de se perdre ? Le Hambourgeois désire-t-il vraiment effacer sa différence ?

Si la mort des protagonistes, le séfarade Daniel Morton et la catholique Gloria de Lantigua, ferme le roman en figeant les deux aires mentionnées ci-dessus, existe-t-il néanmoins un espace moral à l'intersection des deux autres libre du concept de l'étranger ? Nous nous proposons de suivre ces pistes de réflexion dans ce roman de la première époque du célèbre romancier des Canaries en nous penchant moins sur le débat religieux que sur les personnages de Daniel Morton et d'Ester Spinosa, sa mère, les indésirables.

L'étranger : un Ailleurs inquiétant

Ces *personæ non gratae* viennent d'un Ailleurs : essentiellement de l'Europe du Nord. Le jeune homme est originaire d'Altona, près de Hambourg en Allemagne mais

sa famille vit en Angleterre. Un précédent séjour à Séville et à Cordoue explique en partie son aisance dans la langue espagnole. Ce voyageur polyglotte, fils de banquier, introduit une dimension internationale ; il renvoie à un monde moderne en mouvement qui œuvre au progrès industriel, à l'accroissement des richesses, aux échanges commerciaux et financiers. Il perturbe une Espagne hypocondriaque pareille à : « [el] enfermo de aprensión, todo lleno de emplastos, vendajes, parches, abrigos mil y precauciones necias¹ » (Galdós, 1964: 549). Cette métaphore du corps malade dit l'angoisse d'un pays qui se sent en insécurité face au reste du monde et aux changements contemporains qui le déstabilisent. Tout ce qui émane de cet Ailleurs est perçu comme la source d'un mal selon don Juan de Lantigua : « esta corrupción y ponzoña — affirme-t-il — proviene de los maleficios extranjeros que han dañado nuestro cuerpo » (*idem*: 573).

Tout ce qui arrive de l'Étranger (rationalisme, athéisme, idées révolutionnaires, etc.) menace l'intégrité narcissique de la société espagnole rassemblée sous le concept de « el llamado *espíritu moderno*² » (*idem*: 572). La Péninsule se replie sur elle-même et la religion devient une armure protectrice contre « la lèpre³ » venue de l'extérieur qui alarme. Cette hypocondrie trahit une peur de perdre le contrôle de l'avenir, une angoisse de mort latente contre laquelle lutte don Juan de Lantigua en s'obstinant à croire en une régénération possible grâce à la morale catholique. Aussi affirme-t-il avec conviction à son hôte hambourgeois :

Quíteme usted las revoluciones chicas o grandes, las ideas subversivas que vienen de fuera, y que en otros países tienen aplicación falaz y pasajera; quíteme usted la propaganda de doctrinas contrarias a nuestra naturaleza social, y entonces podrá ver usted que esta nación resucitada y puesta en pie después de tantos años de aparente muerte, se hallará de nuevo en disposición de convertir a todas las gentes en uno y otro mundo, de convertirlas, sí señor, porque la posesión de la verdad le da derecho a decirlo y a ejecutarlo resueltamente (*idem*: 550).

1 Nos références renvoient à l'édition réalisée par Federico Carlos SAÍNZ DE ROBLES (1964) : Benito PÉREZ GALDÓS (1876-1877), *Gloria*. In *Obras completas*, Tomo IV, Novelas, Madrid: Aguilar.

2 « El llamado *espíritu moderno*, dragón de cien deformes cabezas, lucha por derribar el estandarte de la Cruz ».

3 « Inmensa, asquerosa lepra cubre el cuerpo social ». (*ibidem*).

À l'aire géographique se superpose donc une « carte morale⁴ » — pour employer l'expression du narrateur dans l'*incipit* du roman — qui redéfinit l'espace de manière binaire et opposée en catholique *vs* non catholique. Cette antithèse conditionne l'écriture avec ses formules alternatives tranchées récurrentes dans le texte telle que : « O España dejará de ser España, o su suelo se ha de limpiar de esta podredumbre y en su claro cielo volverá a brillar único y esplendoroso el sol de la fe católica » (*idem*: 573). L'inflexibilité de la forme reflète l'intransigeance de fond des protagonistes utilisateurs⁵ de ce type de structure contrastée — à l'exception de don Buenaventura qui tente de trouver une solution médiane par pragmatisme —.

Dans un semblable cadre sourd à la modernité, l'arrivée de l'étranger bouleverse le microcosme ficobrigense.

L'étrange étranger désiré

Le fantasme d'une jeune fille va littéralement « prendre corps ». L'inconnu est désigné comme étant l'Autre (« el otro ») mettant l'accent sur la ressemblance plus que sur la différence. Le narrateur à la façon d'un feuilletoniste ménage une arrivée progressive entretenant le suspense dans des titres de chapitres comme : XII. « El outro », XIV : « El otro está cerca », XV : « Va a llegar », XVI : « Ya llegó », XIX : « El naufrago ». Ainsi le lecteur est-il mis dans la même situation d'attente et le même désir que Gloria de voir se concrétiser cette fantaisie de l'esprit.

Cet étranger surgit dans un contexte marqué par l'étrange. Comme dans les œuvres romantiques où le Sublime se déchaîne avec les éléments en furie, une tempête s'abat sur l'Océan qui provoque un naufrage (XVII). Les individus qui passaient au large des côtes sauvés par les marins entrent en contact avec une société qu'ils auraient due ignorer : l'ordre du monde va s'en trouver bouleversé. Caprice de la Nature, destin, intervention divine ? Les interprétations dépendront de la foi de chacun. Un faisceau d'éléments singuliers annoncent un avènement. Le rêve de Caifás (XV) évoque l'arrivée

4 « Allá lejos, sobre verde colina a quien bañan por el Norte el Océano y por Levante una tortuosa ría, está Ficóbriga, villa que no ha de buscarse en la Geografía sino en el mapa moral de España, donde yo la he visto » (Galdós, 1964: 505).

5 Citons d'autres exemples : [Don Juan de Lantigua] « O Barabás o Jesús », (Galdós, 1964: 510) ; [Gloria] « No tenía más que dos caminos : resignarse o rebelarse » (*idem*: 557); le narrateur lui-même : « Es forzoso contestar categóricamente que sí o dar por no escrito el presente libro » (*idem*: 682).

d'un personnage. La protagoniste a une prémonition (XIV) dans l'expectative d'un homme idéal. Enfin, la foudre qui s'abat sur la maison des Lantigua (XVI), le vent violent qui menace l'église où prie la jeune fille associent la matérialisation de l'Autre à un mauvais augure. La tourmente qui s'agite avec fureur sur Ficóbriga et affole l'héroïne met en abyme la situation du roman en préfigurant le cataclysme que va représenter la venue de Daniel Morton qui, comme son nom le suggère, traîne à sa suite « la grande mort⁶ ». Elle s'associe désormais à l'étranger, synonyme de malheur. Lorsque ce dernier réapparaît au chapitre XXXV et que Gloria surprise de sa présence lui demande : « ¿Ha naufragado otra vez el vapor ? ¡Jesús! ¡Vienes siempre con las tempestades ? » (*idem*: 578), le drame se joue ; un gouffre s'ouvre devant la jeune fille qui cède aux avances de son bien-aimé s'exposant ainsi au Jugement de Dieu et à celui des hommes.

Car l'étranger était dans le désir de la jeune fille. Nous l'interprétons comme une création de la pulsion libidinale contrainte au refoulement et qui a trouvé le moyen de se frayer un chemin vers la conscience et de s'exprimer dans la création de l'être imaginaire, l'Autre, que Gloria appelle de ses vœux. Quand le narrateur brosse le portrait de la demoiselle, il insiste sur son impatience : « Su rostro — dit-il — revelaba un desasosiego constante (...) y sus ojos no podían satisfacer con nada su insaciable afán de observación » (*idem*: 507). Or nous savons avec Freud que la pulsion scopique est liée à la pulsion épistémophilique. Ce besoin de tout voir et de savoir renvoie à une libido en effervescence, prisonnière, en quête d'un objet. D'ailleurs, ce n'est pas sans humour que le narrateur précise dans le titre du chapitre III que : « Gloria no espera un novio, sino un obispo ». Ses états d'activité incessante suivis de langueur laissent bien entendre ce désir de l'Autre de sexe opposé mais la venue de l'évêque ne contredit pas cette attente : elle indique la nature de cet être espéré conçu comme idéal ; un homme parfait, aussi parfait que don Ángel, le bien nommé.

Pour comprendre l'expectative de Gloria, il faut conserver à l'esprit sa castration par don Juan de Lantigua. Le narrateur avoue au lecteur que celle-ci : « tenía las alas cortadas. Así la hemos hallado » (*idem*: 514). Au nom de ce que Freud nomme « la morale sexuelle 'culturelle' » (Freud, 1908), le père a réprimé chez sa fille ses capacités

6 Nous interprétons le patronyme dans le sens de « grande mort » en raison du suffixe augmentatif « - on ».

intellectuelles, son goût pour le sophisme et le paradoxe qui risquaient de l'entraîner selon lui à : « el extravío de la razón, a la herejía y tal vez al pecado » (Galdós, 1964: 514). Il l'a contrainte à la scission de son Moi : à l'extérieur, la jeune fille a adopté un comportement soumis tandis qu'à l'intérieur sous la pression de la pulsion narcissique, les ailes « ont repoussé » pendant deux années de latence (de 16 à 18 ans) en secret. « L'oiseau » piaffe d'impatience, prêt à matérialiser son désir dans l'Autre qui passe de l'indétermination « el otro » à « un hombre ⁷ » (*idem*: 529) puis « el hombre » (*idem*: 531) pour finalement s'incarner dans le naufragé.

L'étranger désirable : le jeu sur le semblable

En sortant de l'eau ce nouveau Moïse, les habitants de Ficóbriga lui font symboliquement cadeau de la vie. Par cet acte, ils l'adoptent et l'intègrent dans la famille du « prochain ». À la question de Gloria sur l'identité du Sauvé-des-eaux, don Ángel répond : « Es... el prójimo. ¿Qué nos importa ? » (*ibidem*). Pour le moment, nul clivage. La solidarité humaine l'emporte face à l'ennemi commun de la mer déchaînée et de la mort aux aguets. Peu importe l'origine anglaise des marins du *Plantagenet*, pour l'évêque il s'agit de faire acte de charité chrétienne. L'Autre bénéficie de l'entraide humaine, de la compassion puis de l'hospitalité qui règlent le savoir-vivre ensemble. L'équipage se voit hébergé au sein des différents foyers de la petite ville : « Está usted entre amigos — confie don Juan au naufragé — bien asistido y no carecerá de nada » (*idem*: 536). L'étranger, en situation d'obligé, permet la valorisation des qualités de ses sauveurs et de ses hôtes — l'amour du prochain chez don Ángel ou la bravoure chez don Silvestre et les marins —.

Cette fraternité humaine montre la porosité des frontières qui séparent le Moi de l'Autre, un Autre qui se place du côté du « même ». Daniel Morton séduit son entourage. Par ses qualités, il gagne facilement l'amitié des Lantigua qui en font l'éloge :

El extranjero sacado de en medio de las aguas no había podido aún dejar el cuarto que se le destinó; pero recibía frecuentes visitas de todos los habitantes de la casa, que le trataban con muchísimo agasajo y cariño. Él por su parte merecía bien tantas atenciones, porque era de lo que no hay en punto a caballeridad y cortesía. Bien pronto conoció

7 [Caifás]: « Sí; soñé que había venido un hombre ».

D. Juan que había dado albergue a una persona muy distinguida y bien nacida, de trato muy afable y en extremo grato a todos, de carácter noble y recto, delicadísima y adornada con instrucción tan vasta, que en casa de Lantigua todos estaban atónitos (*idem*: 538).

Il appartient à la même catégorie sociale bourgeoise que ceux qui le reçoivent, quoiqu'à un niveau supérieur. Du point de vue religieux, il montre la même foi inébranlable en son Dieu, la même ferveur dans la pratique religieuse ; il partage les mêmes valeurs : bonté, honneur, charité, sens du devoir, humilité. Il accorde aussi ses paroles à ses actes en secourant par exemple Caifás anonymement ou en le sauvant d'une accusation calomnieuse de vol. Il semble alors tout à fait logique que don Ángel entreprenne de rendre Daniel encore plus « semblable » à la communauté qui l'accueille en en faisant l'un des leurs par la conversion au catholicisme puisque l'étranger d'origine allemande semble être protestant. Jésus est le lien qui permettrait ce passage, cette nouvelle naissance à la Vrai religion selon le prélat. L'hérétique devient l'enjeu personnel de l'évangéliste qui évoque l'aveuglement de Saul (chapitre XX) puis son illumination par l'Esprit saint pour devenir Saint Paul. « La brebis égarée » représente une conquête de choix sur le camp adverse du Culte réformé et une victoire dans le contexte politique d'attaque contre l'Église en Espagne. Le naufrage est réinterprété comme une volonté divine pour la Salvation d'une âme de qualité exceptionnelle à la plus grande gloire des catholiques.

Dans la relation amoureuse, l'Autre se trouve également du côté du « même ». Lorsqu'elle découvre l'étranger (chapitre XVI), Gloria remarque sa ressemblance avec Jésus, conformément au portrait de l'homme dont a rêvé Caifás (chapitre XV). Cette similitude de traits entre dans la séduction qu'exerce l'inconnu sur la jeune fille pour laquelle il n'existe pas de plus beau visage que celui du Rédempteur, figure de l'Être idéal. Ainsi le fantasme, qui a maintenant une tête, continue-t-il de « prendre corps » grâce aux actes charitables qu'accomplit cet étranger ; sa gestuelle, ses paroles rappellent indiscutablement les scènes de la vie de Jésus. Au chapitre XXV, le Hambourgeois subvient aux dettes du paria de Ficóbriga en prononçant laconiquement un verbe qui le révèle tout entier : « Toma » (*idem*: 554) ; il rend sa dignité au malheureux qui s'est agenouillé devant lui en le relevant ; il lui donne l'accolade et restaure l'estime de soi que les villageois lui ont pris : « Tú no eres malvado, — dit-il à

l'exclu — sino desgraciado. Sé siempre hombre de bien » (*idem*: 555). Rien ne pouvait plus incliner Gloria à projeter sur l'Autre l'image du Messie, Envoyé de Dieu pour répondre aux prières de son cœur. Cependant, il existe une frontière infranchissable, celle de la religion précisément, qui va rejeter l'étranger dans le « différent ».

L'étranger indésirable : le jeu sur l'altérité absolue

La ligne de fracture reste Jésus comme l'exprime Gloria dans cette formule lapidaire si caractéristique dans le roman : « Dentro de Jesús lo admito todo ; fuera de Él, nada » (*idem*: 581s). À l'instant fatidique où Daniel révèle sa confession (chapitre XXXVII), la jeune femme ouvre littéralement les yeux et découvre ce visage qui la séduisait tant dans la réalité de ses traits sémitiques que la conscience avait voulu refouler. Le masque de ce que l'amante considère comme une imposture tombe, l'Autre est violemment rejeté. Ce regard devient une condamnation à « un être juif » que le jeune homme doit assumer ou renier.

Encore une fois, nulle alternative. Cette découverte place l'héroïne devant une incompréhension : comment a-t-elle pu tomber amoureuse d'un israélite ? Elle se trouve face à un blocage car en contradiction totale avec sa culture chrétienne, avec son mode de pensée manichéen. Elle s'enferme dans un discours violemment antisémite aux mots d'une extrême violence tels que « infamie » (*ibidem*), « fange » (*ibidem*) ou « pourriture » (*ibidem*). Elle s'entête dans sa conception simpliste et binaire du monde pour échapper à sa confusion totale et remettre l'Autre du côté du même, c'est-à-dire, de son côté, du côté chrétien.

Le concept d'étranger dépasse maintenant l'individu pour renvoyer à une communauté entière dont la représentation a été forgée par le poids écrasant de « dix-huit des siècles d'antipathie⁸ ». La haine se libère dans l'image des Juifs durant la procession de la Semaine sainte (chapitre XXII, 2e partie). Les flagellateurs du Christ incarnent la férocité, la barbarie, la violence, en un mot : le Mal. Le peuple projette sur eux ses propres tendances hostiles ce qui lui permet d'imputer à ces tortionnaires tout ce qu'il y aurait de vil en l'homme. Seule la laideur donne une idée de la nature par essence abjecte de ces bourreaux. Ce lieu commun antisémite profondément ancré dans la culture chrétienne rejailit dans le discours fanatique de Gloria sous la forme typique de

8 Titre du chapitre XI, 2e partie : « Dieciocho siglos de antipatía ».

l'analogie lorsqu'elle exprime à Daniel la confusion dans laquelle est plongé son esprit : « ¿por qué no tuviste mala apariencia, como tienes mala religión ?¿Por qué no fueron horribles tus acciones, tus palabras y tu persona como lo es tu creencia? » (*idem*: 581). Il est à remarquer au passage que si les protagonistes utilisent le mot « Juif », le narrateur emploie celui d'« Hébreu⁹ », libéré de connotation péjorative, d'accusation infamante de déicide pour faire plutôt référence au peuple sémite dont la Bible relate l'histoire, essayant de se maintenir dans une position neutre. L'étranger beau et bon confronte donc Autrui à un paradoxe qu'il ne peut dépasser pris au piège de l'intolérance.

Même don Buenaventura qui cherche à transcender le clivage religieux n'en sort pas et répond à Daniel à propos de la durée du châtement du peuple juif par ces mots sectaires : « Merecido baldón ha sido (...) y lo prueba la espantosa duración del castigo. Un año, diez, un siglo, pueden equivocarse. Mil ochocientos años no se equivocan » (*idem*: 619). Un tel discours postule que le Juif s'oppose au chrétien et que le crime qu'on lui impute justifie les insultes, les mises à l'écart de toutes sortes, la haine ; il demeure figé, prisonnier du carcan des idées reçues.

Ainsi l'étranger devient-il dans la seconde partie du roman celui qui est condamné à vivre séparé d'Autrui. Les femmes le fuient ; les hommes l'évitent ou l'injurient ; les enfants lui jettent des pierres ; même l'aveugle le plus miséreux dédaigne son obole en mémoire de Jésus trahi pour de l'argent (chapitre IX). Être étranger signifie alors la solitude absolue, l'indifférence totale de l'Autre, l'absence de relations, de sentiments. Bref, la pulsion de mort est à l'œuvre dans le refus de reconnaissance de l'Autre, négation ô combien insupportable pour le Moi. Daniel désespéré de ne trouver refuge auprès d'un semblable lance cet appel au secours au mendiant antisémite :

¡Ay! (...) no es pan lo que quiero: otro menos cruel que tú me lo ha dado antes. Pan se da hasta a los perros. Dame tu compañía, tu fraternidad, tu conversación, tu tolerancia, el consuelo de la voz de otro hombre, algo que no sea discordias de religión, ni torpes acusaciones por un hecho de que no soy responsable, ni injurias que indican la rabia de una secta... (*idem*: 612)

9 Première occurrence : (Benito Pérez Galdós, 1964: 583).

Mais la fracture religieuse apparaît trop ancienne, la haine trop viscérale et l'intolérance trop puissante, l'étranger ne trouvera pas le « frère » qu'il désire en l'Autre « parce qu'il en est ainsi ¹⁰ », explication laconique sans appel qui exclut le cœur et la raison.

Don Buenaventura, en banquier pragmatique, nous l'avons dit, essaie de trouver une troisième voie, celle de l'honneur qualifiée de « religion sans théologie ¹¹ » (*idem*: 616) qui, selon lui, régit en Europe les actions de l'homme cultivé, capable de faire le Bien (chapitre XI, 2e partie). Afin de pouvoir marier Gloria, il trouve la formule magique de : « una conversión fingida, con reservas mentales... » (*idem*: 622). Mais l'apostasie est-elle dans le désir de l'étranger pour passer du côté du « semblable » ? Le personnage de Daniel Morton montre le contraire. Quant à sa mère Ester, elle va tout faire pour que le clivage religieux demeure.

L'étranger indésirable, fier de l'être, veut le rester

Quand le lecteur songe à l'Ancien Testament, il sait que le prophète Daniel « refuse toute coutume et toute loi humaine contraire à la Loi mosaïque » (Gérard, 1989: 243). Le protagoniste du même nom n'abjurera donc pas non plus. À aucun moment, ce ne sera son souhait. C'est pourquoi l'étranger adopte dès le départ la stratégie de l'esquive et du double langage ; il se présente telle une place forte imprenable¹² comprenant bien qu'il est l'enjeu d'une bataille. Lorsque Gloria prononce le mot « religion¹³ » (Galdós, 1964: 580) après avoir cédé à son amant (chapitre XXXVII), le refoulé fait retour avec violence : « Has pronunciado la palabra terrible; ya no me acordaba de ella —murmure son amoureux—. Has helado la sangre en mis venas, has hecho saltar mi corazón como si hubieras dado sobre él un latigazo » (*ibidem*). La dissimulation n'a plus de sens : Daniel avoue sa judaïté. Ce signifiant « Juif » renvoie alors à un signifié plein avec lequel l'Israélite ne fait qu'un; à son Moi profond à la fois individuel et collectif dans la mesure où il englobe l'idée de « race » comme le personnage le dit lui-même à don Buenaventura : « Ha tocado usted la fibra

10 « Porque así debe ser » rétorque le mendiant à Daniel (*ibidem*).

11 « Religión sin teología, por lo cual no hay en ella ni heterodoxias. Su única herejía es la falta de valor. » avance don Buenaventura à Daniel.

12 « El señor obispo — dijo Morton — es tan bueno y tan sabio, que, sin duda, ganará muchas plazas en el mundo. Las que él no tome, sin duda son inexpugnables » (Benito Pérez Galdós, 1964: 547).

13 « Mi religión... ».

más delicada de mi corazón, de un corazón que tiene el acendrado fuego de la raza » (*idem*: 619). Il contient l'histoire du peuple hébreu, son Alliance avec Dieu, son expulsion d'Espagne, sa persécution, sa mise à l'index des sociétés des hommes. Il enveloppe une identité forgée sur une pratique religieuse, une observance de la Loi dans les foyers de différentes patries, une foi renforcée par les persécutions, une unité réalisée dans la douleur infligée par l'ennemi chrétien. Dans ces conditions, abjurer signifie pour l'étranger renier son peuple, sa famille, son être. Ce à quoi il se refuse car il se perdrait lui-même. Aussi le simulacre de conversion au catholicisme comme issue à cette impasse — avec l'arrière-pensée de celle future de Gloria au judaïsme — met-il Daniel à l'agonie tout comme le Christ dont les ficobrigenses commémorent la crucifixion¹⁴.

Une telle adhésion à la religion juive présente néanmoins une faille que décèle avec pertinence don Buenaventura en demandant au fanatique : « ¿cómo cayó el señor Morton en la debilidad de enamorarse de una mujer cristiana ? » (*idem*: 619). En d'autres termes, comment un tel refoulant n'a-t-il pas agi sur l'étranger ? Le désir transcende la loi de l'hospitalité et Celle de Moïse. « Mi pasión ha sido más fuerte que yo ... » (*idem*: 683) avoue-t-il à Gloria. Ce désir l'a incité à se déclarer ; il lui a fait forcer la porte de sa bien-aimée pour forcer sa vertu. Il l'a poussé à choisir par narcissisme le joyau de la ville convoité par un rival, chef de file d'une partie ultra-catholique (Rafael de Hoyo) — ce qui en a augmenté l'attrait et a satisfait les pulsions agonistiques¹⁵ et hostiles —, à avoir envie du fruit défendu transgressant toutes les règles sociales et religieuses. Daniel a tu sa confession par égoïsme pour que Gloria ne détourne pas son regard de lui, puis par impossibilité de se détacher de l'objet d'amour dans lequel il s'est totalement investi. S'il attribue à Dieu son retour auprès de la jeune fille pour éprouver sa foi (chapitre XXVII), nous l'interprétons plutôt comme une soumission de son Moi à ce désir inconscient pour lequel le concept d'« étranger » ne veut absolument rien dire contrairement au Surmoi qui s'en sert pour faire respecter la

14 « - Creo en tu Dios, en el único Dios — exclamó con voz de delincuente [Daniel] —, en... No pudo decir más. Su brazo cayó como si perdiera la vida, e inclinando la cabeza exhaló un suspiro semejante a aquel inmortal suspiro del Cristo, tan bien expresado en el momento de la agonía por el artístico marfil que estaba sobre la mesa » (Galdós, 1964: 648).

15 Voir : « (...) la première condition [celle du « tiers lésé »] donne une occasion de satisfaction aux motions agonistiques et hostiles envers l'homme auquel on ravit la femme aimée (...) » (Sigmund Freud, 1910: 193).

Loi (de Dieu et des hommes).

Ester Spinosa va symboliser cette voix du Surmoi garante de la conservation du clivage catholique *vs* non catholique, étranger *vs* espagnol, désirable *vs* indésirable. Son prénom renvoie à l'héroïne biblique¹⁶ qui fit échouer le plan d'extermination du peuple juif tramé par le grand vizir Aman. Il laisse donc deviner au lecteur le rôle d'opposant du personnage¹⁷ destiné à contrecarrer le projet de conversion de Daniel. Ainsi pour parvenir à ses fins, la mère va-t-elle recourir à la dissimulation non pas de sa confession, mais de sa haine viscérale des Espagnols qui jadis ont expulsé ses ancêtres et maintenant veulent ravir au judaïsme un de ses enfants. Elle use des armes de la séduction pour se concilier la sympathie des autorités locales d'abord du côté des femmes (Isidorita la del Rebenque, Teresita la Monja, doña Romualda) par son élégance, sa distinction, le luxe de ses toilettes puis en flattant leur vanité ainsi que celle de leur mari. Elle passe habilement de « la judía » (*idem*: 651) au respectueux « madama Ester » (*idem*: 652). Sa tactique consiste à inciter l'Autre à dépasser l'obstacle de la religion pour se situer dans la modernité au diapason des Grands de ce monde. La flatterie réussit à merveille comme le montre la prétentieuse épouse de Juan Amarillo qui se gonfle d'orgueil en annonçant à ses amies :

Mañana va a casa [madama Ester]. Necesito preparar a Juan, no sea que cometa una grosería... No se debe llevar el puntillo de religión a tales extremos. ¡Qué tontería! Una persona puede tener sus creencias allá como Dios le da a entender, y ser buena y amable... No vamos a tirar piedras por la fe... Sería una falta de civilización... Bien dicen que este país está muy atrasado (*idem*: 653).

Avec le don de son diamant à « La gobernadora », Ester subordonne habilement le maire pour mieux le manipuler afin de gagner le temps nécessaire à l'arrivée de la lettre compromettante, dernier atout dans son jeu de maintien des clivages. Vis-à-vis de son fils, Ester utilise tous les registres possibles (chapitre XXVII, 2e partie) de l'appel à l'autorité au chantage affectif, à la culpabilité ou à la menace de rejet. Mais si la dissuasion échoue auprès de Daniel, elle obtient son secret de n'être jamais un

16 Symbole de courage et de foi dans sa défense du peuple juif menacé, on lit son histoire chaque année à la synagogue, à l'occasion de la fête de Pourim, en mars.

17 Face à l'adjuvant don Buenaventura.

chrétien¹⁸, carte maîtresse dans son jeu pour une éventuelle délation. Il lui reste la comédie de l'infortunée mère contrainte à dénoncer la forfaiture de son enfant publiquement semant le doute chez les Lantigua sur l'honnêteté du catéchumène. Ester ne recule devant rien pour sauver son enfant, pour qu'il demeure de confession juive, pour qu'il soit à jamais un indésirable. Elle écrase de son mépris les habitants de Ficóbriga qualifié de « lugarón oscuro y vil » (*idem*: 667). La mère castratrice a récupéré son fils ; elle savoure sa victoire : « Ya eres mío. (...) Eres mío — añadió con inmenso júbilo —, eres nuestro Daniel; no abjuras, no abandonas nuestra religión... ¡Oh, hijo mío, me parece que te he dado a luz dos veces! » (*ibidem*).

Entre le semblable et l'altérité, l'enfant : un « entre-deux » porteur d'espoir

L'enfant né symbolise une aire nouvelle dans la géographie morale ébauchée par le narrateur à l'intersection des deux autres : la catholique et la juive. Ce nouvel espace n'est dans le désir d'aucune des parties opposées. Il reste caché du regard des hommes, mis à l'index — le nouveau-né est élevé en dehors de la cité à l'écart —. Il porte le sceau de l'infamie comme le rappelle Serafina : « no nació deseado, sino temido; no nació como una esperanza sino como un horror (...) » (*idem*: 636). Il pose la question de sa légitimité et son existence n'est acceptée que sous la contrainte. Ce nouveau lieu de la fusion représente un tabou dont le secret jalousement gardé s'évente très vite et dont le lecteur attentif a pu soupçonner la réalité avec le dernier mot qui clôt la première partie du roman : « un niño » (*idem*: 587) et le simple décompte des neuf mois écoulés au début de la seconde partie¹⁹. Nul coup de théâtre mais un événement prévisible après que les amants se sont donnés l'un à l'autre.

Cet « entre-deux » devient l'enjeu des autres aires qui veulent l'englober pour maintenir une altérité cette fois-ci absolue. La conversion du père a échoué mais les catholiques n'ont pas perdu. En baptisant l'enfant « Jesús », ils lui assignent un camp : « [le] criamos para el Cielo » (*idem*: 636) proclame don Ángel. Doit-on entendre, en plus, que le garçon sera destiné à la prêtrise — car bâtard — et qu'ainsi il n'aura pas de descendance, sorte d'hybride seul de son espèce ? Quoi qu'il en soit, les Lantigua mettent le nouveau-né du côté du « semblable », c'est-à-dire pour eux de *leur* côté. Le

18 « Yo no soy ni seré nunca cristiano » (Galdós, 1964: 659).

19 « Lo que ahora se refiere ocurrió en abril y en Semana Santa, que vino aquel año algo atrasada » (Galdós, 1964: 587).

nourrisson reste attaché au sol de Ficóbriga où repose sa mère qui demeurera proche de lui par-delà la mort. Gloria n'a pas séparé Daniel d'Ester, elle gardera son fils dans le giron de sa foi. Le lecteur assiste en quelque sorte à la victoire de ces mères qui transmettent leur confession au prix d'une cristallisation de l'altérité.

Cependant, le narrateur, se plaçant au-dessus des querelles religieuses, présente l'enfant comme un réel d'une autre nature qui s'impose. Il voit en ce garçonnet le symbole de l'union des contraires, leur dépassement enfin réalisé dans l'amour, concept clé d'un avenir commun envisageable. Il représente pour lui une nouvelle Humanité libérée de ces conflits. Ce nouveau Jésus ouvre la voie à un futur de concorde entre les hommes où tout reste possible. Plus d'étrangers, mais des hommes libérés qui s'épanouissent dans « la religion de l'avenir » qu'a cherchée en vain son père. Le porte-parole de l'auteur suscite donc un immense espoir de réconciliation. Rappelons-nous cette réflexion amère de Daniel dont les termes posent la problématique qui nous a occupée : « (...) la religión es hermosa cuando une; horrible y cruel cuando separa » (*idem*: 559). Si le *Nazarenito* réussit là où ses parents ont échoué, semble dire le narrateur dans un message de fraternité universelle, plus d'indésirables, mais l'Autre du côté du « semblable ».

Certes le roman se termine sur une note optimiste, mais il n'en reste pas moins que les protagonistes ont sciemment cultivé leur extranéité jusqu'à en mourir. Chacun a refusé de renoncer à la confession avec laquelle il s'identifie pour ne pas se perdre et devenir étranger à lui-même. Chacun a revendiqué haut et fort sa différence. Seul don Buenaventura a cherché « une formule » pour répondre aux convenances sociales et aux exigences de l'Église. En vain ; les dés étaient pipés d'avance dans un jeu de dupe. Les deux aires de la géographie morale n'ont pas évolué mais au contraire se sont figées en un repli sur elles-mêmes. La haine de l'Autre perdure avec une image renforcée de l'étranger associé au Mal absolu.

La frontière de la religion s'est faite encore plus infranchissable même si l'enfant né des antagonismes porte le mince espoir d'un avenir meilleur où se confondraient Autrui et le prochain, où l'Autre ne serait plus un étranger indésirable.

Bibliographie :

FREUD, Sigmund (1908). « La morale sexuelle 'culturelle' et la nervosité moderne » *in* André

BOURGUIGNON, Pierre COTET, directeur scientifique Jean LAPLANCHE (2007). *Œuvres complètes*, tome VIII, Paris: PUF.

FREUD, Sigmund (1910). « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », in André BOURGUIGNON, Pierre COTET, directeur scientifique Jean LAPLANCHE (1993), *Oeuvres complètes*, tome X, Paris: PUF.

GERARD, André-Marie (1989). *Dictionnaire de la Bible*. Paris: Robert Laffont.

GALDÓS, Benito PÉREZ (1876-1877). *Gloria*, in Federico Carlos SAÍNZ DE ROBLES (1964), *Obras completas*, Tomo IV, Novelas. Madrid: Aguilar.

FIGURES ET DISCOURS DE L'ÉTRANGER CHEZ MIGUEL DELIBES

SANDRA BARBERIE

Un. de Nantes

Plusieurs constantes caractérisent l'œuvre de Miguel Delibes : il s'agit avant tout d'un romancier avec un espace, un territoire propre, la Castille. Ce territoire qu'il recrée dans la plupart de ses œuvres lui sert de socle pour offrir sa vision personnelle du monde et des relations humaines. Mais son œuvre se caractérise également par l'universalité des thèmes que l'auteur traite dans ses romans : en effet, à partir d'un espace défini et particulier où évoluent l'intrigue et les personnages, Delibes développe un ensemble de thématiques générales et profondes sur la question de la mort, le monde de l'enfance, le rapport à la Nature ou encore le rapport à l'Autre.

Cette dernière thématique sur le rapport à l'Autre, à la différence, à l'étranger est celle que nous allons présenter dans cette étude. Rapportée à Miguel Delibes, la thématique de l'étranger renvoie au problème fondamental du rapport de soi à l'Autre. Dans de nombreux romans de l'auteur, ce qui est étranger renvoie à l'expérience de l'altérité chez un ou plusieurs personnages. L'expérience de la différence entre individus, qui est au cœur des interactions humaines et de la relation au monde, conduit Miguel Delibes à décliner plusieurs figures de l'étranger dans ses romans. Pour le montrer, nous avons choisi trois romans, *Diario de un emigrante*, *El disputado voto del señor Cayo* et *Parábola del naufrago*, où l'auteur propose trois représentations de ce thème de l'étranger et du rapport de soi à l'Autre. Dans *Diario de un emigrante*, la figure de l'étranger est celle du protagoniste Lorenzo, qui part s'installer à Santiago du Chili pour y trouver une vie meilleure. Confronté à des paysages, des habitudes de vie et surtout des usages de la langue qui lui sont étrangers, le personnage, totalement déraciné, se sent lui-même un étranger sur ce sol qu'il ne connaît pas. Dans *El disputado voto del señor Cayo*, le romancier montre aussi qu'il n'est pas nécessaire de se déplacer vers un lointain ailleurs pour faire l'expérience de l'étranger. Une autre forme de vie, rurale, peut tout autant paraître étrangère. Ainsi, le vieux paysan Cayo, par son mode de vie et par son langage rural, fait figure d'étranger pour les trois jeunes gens de la ville venus le rencontrer. Enfin,

dans *Parábola del naufrago*, le personnage de Jacinto San José vit de façon intime et désespérée ce sentiment d'altérité, entre le poids de l'autocratie qu'il subit et qui le prive de toute liberté et les épanchements, les réactions de son moi profond face au miroir.

Plus que la description même de différents types d'étrangers, l'objet de cette étude est de montrer comment le romancier parvient à traduire le sentiment d'étrangeté que provoquent une situation, un personnage sur lui-même ou sur les autres. Dans cette perspective, le travail sur le langage qu'exerce Miguel Delibes joue un rôle déterminant. Il est intéressant ainsi de voir comment l'auteur emploie et adapte certaines formes discursives à ses propres besoins créatifs pour appuyer le traitement littéraire de ses thématiques. Par quels procédés linguistiques Miguel Delibes, dans les trois romans que nous avons choisis, représente-t-il les rapports entre soi et l'Autre ? Quelle est la fonction discursive des phénomènes mis en valeur dans ces trois romans ? Comment la fonction discursive de ces phénomènes est-elle exploitée à visée littéraire par le romancier pour renvoyer à la thématique de l'étranger dans ces trois romans ?

Après avoir présenté quels sont les traits discursifs retenus et utilisés par l'auteur dans *Diario de un emigrante*, *El disputado voto del señor Cayo* et *Parábola del naufrago*, nous tenterons d'analyser comment, une fois insérés dans la perspective du roman et soumis au travail stylistique de l'écrivain, ces phénomènes viennent à déborder le seul plan linguistique pour illustrer sur le plan littéraire la thématique de l'étranger. Enfin, nous explorerons les différentes facettes de l'étranger que livre Miguel Delibes dans ces trois romans, à travers la confrontation à ce qui diffère et l'expérience de l'altérité qui en résulte pour les personnages.

1. Le rapport à d'autres usages de la langue espagnole dans *Diario de un emigrante* : du rejet à l'assimilation

Parmi les différentes représentations du rapport à l'autre que met en scène Miguel Delibes dans ses romans figure celle de la confrontation à un autre pays, à une autre nationalité et à une autre forme de langue. C'est l'expérience que fait Lorenzo, le protagoniste de *Diario de un emigrante*. Dans l'espoir de faire fortune en Amérique, Lorenzo part en compagnie de sa femme Anita à Santiago du Chili où vit l'oncle d'Anita. Le caractère grandiose des villes et des paysages qu'il traverse durant son périple provoque l'émerveillement de Lorenzo. Mais ce sont surtout les nouveaux usages

langagiers latino-américains qui causent d'emblée le plus d'étonnement chez le personnage. L'incompréhension du personnage à l'égard de ces américanismes, de ces autres emplois langagiers commence ainsi à une des étapes du voyage vers le Chili, à propos du verbe « despachar » :

- 1) Luego me tuve que ocupar de las maletas y armé un cisco con un panoli que me preguntaba si quería **despachar las valijas** o las llevaba conmigo. Le dije que las llevaba conmigo, pero facturadas, y fue él y las separó. Entonces le pregunté por qué ponía mis valijas aparte y el cipote salió a voces que las llevaba conmigo y que los demás iban a **despacharlas**. *Ya quemado le dije que qué coños quería decir con eso de **despacharlas**, que eso no era cristiano*, y entonces el gilí se atocinó y nos pusimos los dos a voces. Menos mal que terció uno que me hizo ver que facturar y despachar eran una misma cosa. (Delibes, 1958 [2010]: 59).

Si le sens du mot «valijas» est naturellement compris par Lorenzo, celui du verbe « despachar » est manifestement obscur pour lui. La réaction de Lorenzo consiste d'abord à faire abstraction de ce nouvel emploi et à répondre au bagagiste sur la partie de la question comprise « las llevaba conmigo ». Mais, face à l'attitude surprenante du bagagiste qui sépare les valises, Lorenzo manifeste ensuite violemment son rejet et son incompréhension à l'égard de cet usage de « despachar ».

À la manière d'un lexicographe, Lorenzo note et commente dans son journal ces nouveaux termes et usages qu'il découvre depuis son arrivée au Chili. Mais la comparaison avec un travail de lexicographe s'arrête là. Loin du travail minutieux et surtout objectif du lexicographe, les commentaires que fait Lorenzo sur ce lexique inconnu sont empreints d'affectivité et de subjectivisme. Pour le personnage, il s'agit avant tout de souligner l'étrangeté que suscitent ces nouveaux emplois par rapport à son propre usage de la langue : « En su conciencia lingüística elemental surge inmediatamente la noción de la diferencia entre lo que oye y su propio hábito » (Hernando Cuadrado, 1986: 19). La perception de Lorenzo à l'égard de ces nouveaux usages se traduit par un sentiment d'incompréhension voire de rejet. Ainsi, à son arrivée à Santiago, la remarque que fait la tante sur lui et sur sa femme, les traitant de « dos cabros no más », le laisse tout à fait perplexe :

- 2) Al cabo, se nos acercó una tipa así como implada, de buenas carnes, y el tío dejó las valijas en el suelo y dijo que era su *viejita* y *ella que éramos dos **cabros** no más (...)*. *Ni sé qué se habrá querido decir la gilí con eso de los **cabros***, pero se me hace que con esta fulana habrá que andar con ojo. (*idem*: 60s)

Au-delà de la signification des termes employés, la dimension socioculturelle de ces emplois échappe complètement au personnage de Lorenzo qui est incapable, par exemple, de savoir ce que représente une « mapucha de Temuco » ou « un roto » dans la société chilienne :

- 3) (...) y entonces salió una tipa con jeta como de mora y dijo la tía que era la niña de mano y ella nos miraba todo el tiempo sin dejarlo y el tío dijo que era una **mapucha de Temuco**. Yo, por lo de la curiosidad, *le dije que qué era **mapucha*** y él que india, araucana, y **que Temuco, la reducción**. *Iba a preguntarle qué era **la reducción***, pero se me hizo que la cosa olía ya a cachondeo y lo dejé. (*idem*: 61)
- 4) A la tarde dimos un clareo con la tía. Le dije lealmente que *me chocaba la cantidad de mendigos y ella que no eran mendigos, sino **rotos** y que los **rotos** son tan caballeros como el que más*. No sé, no sé. Puede que sean caballeros, pero la fetén es que con esos sombreros y esos pantalones que se gastan, los gilís talmente parecen Cantinflas. (*idem*: 64).

L'assimilation de ces nouveaux termes et usages renvoyant à la société chilienne se fera très difficilement chez Lorenzo comme nous le verrons un peu plus loin.

Face à ces nouveaux emplois, la réaction naturelle de Lorenzo consiste à les rejeter, à les disqualifier au regard de sa propre norme d'usage. Ainsi, au sujet du « biógrafo » qui désigne le cinéma au Chili, il commente :

- 5) *Acá todo quisque le dice al cine **biógrafo***. ¡Qué cosas! ¡También son ganas de hablar por hablar! Claro que con esto de las palabras no hay razones, pero *llamarle al cine **biógrafo** parece una coña*, como yo digo. (*idem*: 78).

Même s'il admet le caractère arbitraire du signe « claro que con esto de las palabras no hay razones », sa propre norme péninsulaire est bien trop prégnante pour qu'il puisse accepter d'autres formes d'usages. Par les commentaires qu'il fait, on voit bien

que Lorenzo adopte une attitude de censeur car il invalide ces autres emplois qui diffèrent de sa norme :

- 6) Bien me sé que estoy aquí provisional y que en este país lo que sobran son colocaciones. Así se lo planté a la mucama del segundo, (...) y la gilí de ella me saltó con que si con *provisional quería decir provisorio*. De mal café la respondí que sería ella la que con *provisorio quería decir provisional*. ¡Vamos, que también gibaría que ahora me fueran a enseñar a hablar estos cipotes! Pepita en la lengua no tengo y el mejor día voy a recordarle a alguno que si Colón se dio un garbeo por aquí hace unos años, fue para enseñar a su abuelo a decir pan y vino en lugar de chau-chau. (*idem*: 130)

Dans cet exemple, Lorenzo discute sur les mots en confrontant son propre usage « provisional » à l'usage chilien « provisorio » qu'emploie la femme de chambre de l'hôtel où il travaille. La norme péninsulaire sur laquelle se fonde Lorenzo est une norme prescriptive puisqu'elle n'autorise pas l'emploi de « provisorio ». Tout ce qui diffère de sa propre norme est donc perçu par Lorenzo comme une incorrection langagière. Il faut remarquer également que cette posture de défenseur du bon usage se double ici chez Lorenzo d'une attitude ethnocentrique de conquérant : en effet, Lorenzo rapproche la supériorité de sa langue de celle de la civilisation espagnole qui, selon lui, a appris à tous ces Indiens à parler comme il se doit.

Cependant, comme le remarque à juste titre Luis Alberto Hernando Cuadrado dans son article sur Delibes et l'espagnol d'Amérique, tous les américanismes que côtoie Lorenzo ne font pas l'objet de commentaires linguistiques. Lorsque la signification d'autres américanismes ne lui pose pas de problème, Lorenzo ne relève pas ces usages. Il s'agit notamment de termes courants tels que « plata », « carro » ou dont le sens se laisse déduire aisément du contexte discursif : « temblores » (qui renvoient aux tremblements de terre), « valijas » (Hernando Cuadrado, 1986: 19). D'autres emplois, en revanche, surprennent ou choquent le personnage par le décalage de sens qu'ils instaurent par rapport à la norme péninsulaire. Ces exemples d'usages distincts entre la norme chilienne et la norme péninsulaire sont à l'origine des scènes les plus savoureuses du roman. Sans nul doute, Miguel Delibes a su tirer le meilleur parti des usages les plus cocasses de l'espagnol chilien pour créer des effets comiques dans son roman. La façon dont les Chiliens dénomment les Espagnols et la réaction outrée de Lorenzo est une des plus drôles scènes du roman :

- 7) De regresó me colé en un bar y el cipote del mostrador de que me oyó hablar me salió con que **pucha, un coño!** Ya le dije que sin ofender y el torda recogió velas y que *había querido decir español*. Le hice ver que tampoco eran formas, vamos, y él de buenos modos, que es un decir; *porque coño es la primera palabra que los españoles tenemos en la boca*. Le aclaré que eso, como todo, es cuestión de educación, y que a mí no me gusta hablar mal (...). (*idem*: 66).

Tout naturellement et conformément à sa norme d'usage péninsulaire, Lorenzo interprète comme une insulte le terme obscène « coño » que le barman lui adresse et réagit violemment contre lui : « le dije que sin ofender ». Or, dans ce contexte d'emploi, comme le lui explique le serveur, le terme en question n'est plus utilisé pour offenser l'autre mais pour faire référence à un espagnol. La raison que donne le barman correspond à un changement de catégorie d'emploi. L'interjection « coño » avec laquelle le locuteur espagnol réalise un acte locutoire d'insulte devient dans cet usage chilien un terme pour désigner une personne originaire d'Espagne. À partir d'une observation des usages langagiers – dirons-nous – fleuris des Espagnols, les locuteurs chiliens ont recatégorisé le terme « coño » pour se référer avec moquerie aux Espagnols. C'est sans doute une manière pleine d'esprit, en les prenant aux mots, de se payer la tête des Espagnols : en les désignant par le terme grossier qu'ils emploient si souvent, les Chiliens se moquent aussi de leur façon de parler qui laisse à désirer. Au demeurant, Lorenzo, malgré ce que lui dit le serveur « es un decir », n'est pas dupe sur la portée ironique de cet usage. Il fait savoir à son interlocuteur que cet usage ne lui convient pas car il n'entre pas dans la catégorie des Espagnols qui parlent un langage grossier. Il n'est pas question donc de le mettre dans le même panier que ces autres Espagnols en le traitant ainsi.

Une autre scène assez truculente sur les différences d'usage au Chili est celle de la rencontre entre Lorenzo et un jeune homme dans ce même bar. À Lorenzo qui lui demande comment vont les affaires, voilà ce que répond le jeune Chilien :

- 8) Le pregunté qué tal, y él que seiscientos diarios y las propinas, pero que tal como está la cosa eso no alcanza ni para un trago y que *como la polla no le saque de pobre ya va arreglado*. También son maneras de hablar. El chalado parece como que me hubiera adivinado el pensamiento y me salió con que *la polla es acá la lotería, que ellos dicen la polla a lo que nosotros decimos la lotería*. (*idem*: 75).

Cette réponse a de quoi surprendre Lorenzo qui commente dans son journal : « También son maneras de hablar ». La force comique de ce passage provient de l'ambiguïté sur laquelle joue l'auteur en insérant ce terme, qui plus est, dans un énoncé qui favorise le quiproquo. Pour Lorenzo et pour un lecteur espagnol, le terme en question placé dans ce contexte phrastique acquiert une connotation très vulgaire d'ordre sexuel. En réalité, le jeune chilien n'est pas en train d'expliquer qu'il doit recourir à la prostitution pour s'en sortir financièrement, loin de là ; il se réfère, en fait, à la loterie qui se dénomme ainsi au Chili.

Le rapport à l'autre chez Lorenzo se cristallise autour du rapport à sa langue. Bien que l'espagnol du Chili partage de très grandes similitudes avec l'espagnol péninsulaire dont il est issu, dans son journal, Lorenzo s'attache surtout à montrer les différences d'usage qui existent entre les deux. Ce va-et-vient constant que fait Lorenzo entre ces deux pays et ces deux cultures provoque chez lui un double sentiment d'étrangeté : un sentiment d'étrangeté vis-à-vis de ce pays, le Chili, dont les paysages, la société et la culture lui sont totalement inconnus. Et dont la langue surtout à bien des égards lui paraît être une langue étrangère. Mais ce sentiment d'étrangeté que provoque l'expérience d'autres usages langagiers est lui-même renforcé par le sentiment de déracinement qu'éprouve Lorenzo en tant qu'émigrant. En effet, tout au long de son journal, Lorenzo n'aura de cesse de conserver le souvenir de l'Espagne, de son village et de ses amis restés là-bas.

Pourtant, à mesure que le roman progresse, le lecteur observe comment ces usages chiliens que Lorenzo rejetait dans un premier temps finissent tout de même par apparaître naturellement dans son journal. Ainsi, dans les exemples 3 et 4 vus précédemment, il apparaissait que Lorenzo ne connaissait pas le sens des termes « mapucha » et « roto » qui évoquent deux réalités de la société chilienne. Du fait de cette ignorance de la société chilienne, Lorenzo au début du roman ne parvient pas à retenir ces termes :

- 9) La tía se pasó la mañana cantando y **la machucha**, o como se llame el pellejo ese, yendo de acá para allá como un fantasma. (*idem*: 62)

- 10) A la puerta había **un cantinflas de esos** y yo le saludé y el cipote se quitó el sombrero. (*idem*: 65)

Le terme indien de « mapucha » devient dans le discours de Lorenzo « machucha », qui n'est autre que l'inversion de « muchacha ». L'analogie avec le terme « muchacha » dans la création lexicale de Lorenzo est, de plus, motivée par le fait que l'Indienne en question travaille comme domestique dans cette famille. Et dans l'exemple 10, Lorenzo donne à cette nouvelle réalité du « roto » une représentation qui lui est plus familière, en le comparant au personnage cinématographique de Cantinflas. Dans les pages qui suivent, Lorenzo continue à employer ces usages erronés qu'il a créés ; puis, un peu plus loin dans le roman, il utilisera les termes exacts, ce qui montre qu'il les a finalement assimilés et intégrés à sa langue. S'étant acclimaté à la réalité chilienne, Lorenzo a retenu les termes qui la caractérisent et est désormais capable de les employer à son tour. Ainsi, des termes dont il rejette l'usage au début du roman tels que « biógrafo », « cabro », « guagua », « manejar », « provisorio », finissent néanmoins par être employés couramment par Lorenzo et par entrer dans son journal.

Le sentiment d'étrangeté qu'éprouve le personnage de Lorenzo dans *Diario de un emigrante* est lié à la perte de repères que représentent pour lui la géographie, la société et la culture chilienne. La prise de conscience d'une différence identitaire se joue surtout pour le personnage au niveau des usages langagiers spécifiques à la norme chilienne qui le choquent, qu'il considère anormaux par rapport à sa propre norme péninsulaire mais qu'il finira tout de même par intégrer comme on le voit dans les nombreux emprunts qui apparaissent dans la deuxième partie de son journal. Le regard extérieur que porte Lorenzo sur les emplois particuliers de l'espagnol chilien traduit sa difficulté à comprendre une culture qui n'est pas la sienne dans un pays étranger. Cependant, il n'est pas toujours nécessaire d'émigrer dans un lointain pays comme le fait Lorenzo pour expérimenter ce sentiment d'étrangeté à l'égard d'une autre culture. Ce même sentiment peut apparaître à l'intérieur d'un même pays, dans la confrontation entre deux types de société, deux types de culture.

2. Le rapport à l'étranger en tant que rapport à une autre forme de culture dans *El disputado voto del señor Cayo*

Dans un autre de ses romans, *El disputado voto del señor Cayo*, la figure de l'étranger est incarnée par le vieux paysan Cayo qui représente une culture autre pour les gens de la ville venus lui rendre visite. Au cours de la campagne électorale de 1977, le

personnage de Víctor, candidat aux élections parlementaires va, en compagnie de deux jeunes militants, Laly et Rafa, mener campagne dans la Castille profonde. Dans le village quasi-désert de Cureña, ils font la connaissance du señor Cayo, le maire et également l'un des trois derniers habitants du coin. Cette rencontre avec le señor Cayo constitue l'enjeu principal du roman : au-delà de la représentation du milieu politique, le motif central du roman est de montrer les rapports qui s'instaurent entre cette classe politique et urbaine, à travers les trois personnages de Víctor, Laly et Rafa, et le monde rural identifié au personnage du señor Cayo. Pour signifier cette mise en rapport avec une autre forme de société et de culture, Miguel Delibes exploite un procédé expressif très courant dans les échanges oraux, celui des constructions-écho. Ces constructions-écho, en effet, vont permettre de souligner l'étrangeté que provoquent les propos du vieux paysan Cayo. Ces constructions-écho correspondent à la possibilité qu'a un locuteur de reprendre dans son intervention les propos émis par son interlocuteur au tour de parole précédent¹. Dans les échanges entre les trois militants et le vieux Cayo, deux formes de constructions-écho sont largement employées : les interrogatives-écho et les exclamatives-écho. Nous verrons qu'elles sont exploitées de façon différente par Delibes pour souligner l'étrangeté du discours de l'Autre. Deux personnages, Laly et Víctor, ont souvent recours aux interrogatives-écho :

- 11) – (...) los animalitos vuelven a la madre.
– ¿A la madre?
– Al dujo de donde salieron. (Delibes, 1978 [2000]: 114)

Dans ce contexte d'emploi, l'interrogative-écho permet de combler une incertitude dans la compréhension, en interrogeant sur la référence du terme employé. Ainsi, dans l'exemple 11, Víctor en reprenant le terme « madre » que vient d'employer Cayo, opère un retour métalinguistique sur ce terme et s'arrête sur celui-ci pour interroger sa signification. La réponse du vieux Cayo vient expliciter le sens du terme qui pose problème à Víctor. De même, dans l'exemple suivant, Cayo déclare à propos d'une pioche qu'il faut doter d'un manche :

¹ « Las secuencias-eco son construcciones que repiten de forma exacta o con ligerísimos cambios que reflejan las nuevas condiciones de la enunciación (...) enunciados previos o parte de los mismos, producidos en el turno de habla inmediatamente anterior » (Herrero, 1995: 123).

12) – Para mangarla, ¿sabe usted?, no vale un palo, ha de ser un enterizo.

– ¿Un enterizo?

– El palo con su raíz, solo, no sujeta.

A Víctor le brillaban los ojos de entusiasmo. Dijo a Laly:

– ¿Te das cuenta? (*ídem*: 130s).

Peu familier avec ce lexique rural, Victor questionne le vieux Cayo sur le sens qu'il donne à « enterizo ». L'explication fournie par Cayo et l'accès à un nouveau savoir provoque un sentiment d'enthousiasme chez Víctor. Ce détail est significatif, comme nous le verrons ensuite, sur le type de rapport à une autre culture qui s'instaure entre certains des personnages.

Ce type d'interrogative-écho, comme le remarque Jeanne-Marie Barbéris dans son étude sur les phénomènes de reprise en écho, n'introduit pas de « dissonance dialogique ». En l'employant, le locuteur ne vise pas à manifester une divergence sur le discours de son interlocuteur par une intonation de surprise, de doute ou de protestation. L'interrogative-écho équivaut ici à une demande de vérification ou d'éclaircissement informatif, c'est une construction qui « réclame un tour supplémentaire », à savoir l'information que donnera l'interlocuteur dans sa réponse (Barbéris, 2005: 162). En cela, le mode de fonctionnement de ces interrogatives-écho rejoint celui de la question, qui sollicite une demande d'information du locuteur à son interlocuteur. La seule différence est que, dans le cas des interrogatives-écho, la demande d'information porte sur le ou les éléments repris du tour de parole précédent, ce qui entraîne un enchaînement non pas à deux tours Question / Réponse mais à trois tours. Il est, par ailleurs, intéressant de noter que les personnages qui emploient les interrogatives-écho, c'est-à-dire Víctor et Laly, sont les mêmes qui posent le plus de questions au señor Cayo sur son environnement.

Le savoir-faire et la connaissance du monde rural que détient Cayo suscitent l'émerveillement et l'admiration de ces deux personnages qui prennent conscience d'une culture qui leur est totalement étrangère. Loin d'ignorer ou de mépriser cette autre forme de culture, inconnue pour eux jusqu'à présent, ces deux personnages se montrent curieux et réceptifs à celle-ci, ce que traduisent les nombreuses questions qu'ils posent au vieux Cayo :

13) Exclamó sorprendido:

- Si no pesa, parece corcho, ¿de qué madera es esto?
- Chopo. El chopo es ligero y aguanta. (*idem*: 111)

14) – ¿Qué flor es ésta? –preguntó (...)

El señor Cayo la miró fugazmente:

- El saúco, es la flor del saúco. Con el agua de cocer esas flores, sanan las pupas de los ojos.

Laly se la mostró a Víctor:

- ¿Te das cuenta? (*idem*: 111s).

L'ignorance de la réalité rurale chez Laly et Víctor apparaît dans leur incapacité à nommer autrement que par un hyperonyme, par un terme générique ce qu'ils voient. En spécialiste du langage rural, le vieux Cayo pour se référer à cette même réalité, emploie quant à lui l'hyponyme, c'est-à-dire le terme spécifique pour répondre à l'information demandée. Et en bon pédagogue, il transmet aussi des informations complémentaires sur les propriétés pratiques de ces référents, suscitant ainsi l'admiration de son auditoire.

Si chez deux personnages citadins, Laly et Víctor, le discours du señor Cayo est digne d'intérêt, le jeune militant Rafa adopte une attitude plus critique à l'égard du discours du vieil homme. Pour Laly et Víctor, l'altérité du mode de vie et du discours de Cayo est vécue comme une richesse qu'il faut apprendre à connaître. Chez le personnage de Rafa, cette différence de Cayo est surtout critiquée. Cette distanciation critique de Rafa envers le discours de Cayo est signifiée linguistiquement par une autre forme de construction-écho, l'exclamative-écho :

15) – ¿No tienen médico?

- Qué hacer, si señora, en Refico.

Saltó Rafa:

- ¡Joder, en Refico, a un paso! ¿Y si la cosa viene derecha? (*idem*: 180s)

16) Dijo Rafa, después de mirar en torno:

- ¿Y radio? ¿Tampoco tienen radio?

–Tampoco, no señor. ¿Para qué?

Rafa se alteró todo:

- ¡Joder, para qué! Para saber en qué mundo viven.

Sonrió socarronamente el señor Cayo:

- ¿Es que se piensa usted que el señor Cayo no sabe en qué mundo vive? (*idem*: 178)

17) Intervino Rafa:

- Y, ¿por qué se fueron del pueblo?

El señor Cayo dibujó con ambas manos un ademán ambiguo:

- La juventud –dijo–, se aburrían.

- ¡Joder, se aburrían! ¿Quiere usted decirme qué horizontes les ofrecía esto?

(...).

- Necesidad no pasaban –puntualizó tercamente el señor Cayo.

- ¡Ostras, necesidad! Según a lo que usted llame necesidad.

(...) Murmuró:

- Me parece a mí que no vamos a entendernos. (*idem*: 138s)

De la même façon que pour les interrogatives-écho vues précédemment, les exclamatives-écho permettent de reprendre textuellement en les soulignant les propos tenus par le locuteur précédent. Mais chez le personnage de Rafa, il ne s'agit pas avec ce recours aux exclamatives-écho d'élucider, de comprendre l'étrangeté du discours de Cayo. Si le personnage de Rafa distingue le discours de l'autre, c'est avant tout pour s'en démarquer et pour indiquer un sentiment ou un jugement critique à son égard. Le recours à la modalité exclamative indique donc ici que le personnage déclare un sentiment ou un jugement de valeur qu'il fait porter sur le discours de Cayo. Bien souvent, le contexte discursif dans lequel apparaît cette forme de construction-écho rend explicite au lecteur la valeur de ce sentiment : il peut s'agir d'exprimer de l'ironie à l'égard des propos précédents (exemple 15 : « ¡Joder, en Refico, a un paso! »). Ou le plus souvent de manifester un sentiment d'incompréhension (exemple 16 : « ¡Joder, para qué! »), de désaccord : (exemple 17 : « ¡Ostras, necesidad! Según a lo que usted llame necesidad »). L'exclamative-écho permet chez ce personnage de mettre à distance les propos tenus par Cayo et de les disqualifier. Par rapport à l'interrogative-écho qui souligne un questionnement, soit sur la référence du terme, soit sur le sens global du discours, l'exclamative-écho va donc plus loin dans le rapport à l'autre et à son discours : il ne s'agit plus avec cette structure de souligner et de questionner cette différence perçue dans le discours de l'autre mais bel et bien de disqualifier, de considérer comme non pertinente

cette différence. En ce cas, nulle entente n'est possible entre Rafa et Cayo comme l'indique le vieil homme lui-même dans l'exemple 17 : « Me parece a mí que no vamos a entendernos ». L'opposition entre le jeune homme et le vieil homme est telle que le discours de Cayo n'est pas pris en considération par Rafa.

Dans *El disputado voto del señor Cayo*, le type de construction-écho employée varie selon le personnage. Chez les personnages de Laly et de Víctor, les constructions-écho utilisées sont majoritairement des interrogatives-écho. D'un point de vue linguistique, il s'agit de répéter sous forme de question les propos du locuteur précédent. Ce questionnement, chez Laly et Víctor est un questionnement métalinguistique, il porte sur le sens du message du señor Cayo. Du point de vue de la construction romanesque, ces interrogatives-écho traduisent l'ignorance de la culture rurale chez ces deux personnages et mettent en avant leur curiosité et leur émerveillement à l'égard du mode de vie du señor Cayo. Laly et surtout Víctor sont précisément les personnages dont le jugement sur le monde rural évolue dans le roman : leur attitude autocentrée sur leur culture citadine laisse place à la reconnaissance et à la valorisation d'une autre forme de culture aussi digne d'intérêt, représentée par le vieux Cayo. Le seul à rejeter cet autre mode de vie est le personnage de Rafa. Et dans le discours de ce personnage, les constructions-écho qui reviennent le plus souvent sont des exclamatives-écho qui, selon le contexte, renvoient à un sentiment de surprise, d'incompréhension ou de rejet du dire précédent.

La perception de l'étranger et le sentiment d'étrangeté qu'éprouvent certains personnages dans les deux romans vus jusqu'ici, sont liés à la prise de conscience d'une différence identitaire. Cette différence identitaire, de nature géographique et culturelle que perçoivent les personnages, se traduit par un retour métalinguistique sur les mots, sur les paroles de l'Autre qui surprennent, dérangent ou posent problème. Mais cette différence identitaire peut également être vécue intimement par un personnage au sein même de son moi. L'étranger n'est plus alors quelqu'un d'extérieur qui diffère de moi, il s'inscrit profondément dans le moi, créant un conflit d'identité chez le personnage.

3. L'étranger intime dans *Parábola del naufrago* : être étranger à soi-même

Cette représentation de l'altérité du moi apparaît chez le personnage de Jacinto San José dans le roman *Parábola del naufrago*. Il s'agit d'un roman peu connu de Miguel

Delibes qui, comme son titre l'indique, est une parabole sur l'aliénation des êtres vivant sous le joug d'un système autoritaire². On y suit la dégradation humaine du personnage de Jacinto San José, un modeste copiste dont le travail absurde consiste à copier et à additionner tous les jours une série de chiffres sans jamais savoir à quoi ils se rapportent. Il vit dans une société dominée par la figure tyrannique de don Abdón qui punit les personnes qui refusent de se plier à son autorité en les dégradant à l'état d'animal. Ainsi, le seul ami qu'avait Jacinto San José s'est converti en chien pour avoir osé critiquer don Abdón. C'est également le sort que va subir Jacinto San José dans le roman. Si, dans son comportement, il essaye de se fondre dans la masse et de passer inaperçu, son esprit, en revanche, s'interroge sur le système oppressif dans lequel il vit. Rendu malade par le fonctionnement absurde de ce système, Jacinto San José sera envoyé dans un refuge de récupération où, complètement abandonné de tous, il finira par devenir un mouton.

Le conflit intime qui se joue dans l'esprit de Jacinto San José apparaît dans les dialogues que le protagoniste maintient avec lui-même lorsqu'il se trouve seul devant son miroir. Le thème du double symbolisé par le motif de l'image reflétée dans le miroir est signifié linguistiquement par un dédoublement discursif : en effet, le personnage devient à la fois le locuteur et l'allocutaire de son propre discours. Jacinto San José, qui ne peut réellement communiquer avec personne, laisse donc libre cours à ses inquiétudes et ses interrogations lorsqu'il se retrouve seul face à lui-même. Ces passages dialogiques sont volontairement mis en relief par l'auteur car ils apparaissent en italiques dans son roman. La visée dialogique de ces passages se vérifie dans les nombreux allocutifs et termes d'adresse qui apparaissent dans le discours de Jacinto :

18) (...) *que Genaro es más feliz que antes, te lo digo yo, Jacinto, dónde va a parar, no me digas, que si la mujer, que si los hijos, cada día una tecla, un lloraduelos... Y ahora, ya lo ves, le llevas un hueso y bien, tan contento, y no se lo llevas y también bien, que no te creas que lo echa en falta, ni se preocupa, ni se indispone, ni nada de nada. Y es que, ¿sabes tú cuál es lo malo de nuestra condición, Jacinto, eh? Pues eso: pararte y pensar, que todavía me acuerdo del día que Genaro vomitó aquel estofado porque vio una mosca en la salsa al acabar de comer, ¿qué te parece? Anda, mírale ahora. Y es que la mosca*

² Le voyage en Tchécoslovaquie qu'effectue Miguel Delibes en 1968 durant le printemps de Prague quelques mois seulement avant l'invasion du pays par les chars soviétiques donnera l'idée à l'auteur d'écrire cette parabole pour dénoncer toute forme de dictature, à l'étranger ainsi qu'en Espagne également.

no es lo malo, Jacinto, convécete, sino pensar la mosca, eso, que si no piensas la mosca es como si la mosca no existiera. ¿Te das cuenta? (Delibes, 1969 [2010]: 19).

Ces allocutifs qui figurent cet autre fictif auquel s'adresse Jacinto sont associés à l'usage récurrent de formes impératives « convécete / mírale » et interrogatives « ¿Te das cuenta? ¿qué te parece? ¿sabes tú? ». Ces formes tournées vers l'allocutaire ont pour rôle d'interpeller, d'appeler une réaction de l'autre. Elles sont surtout la manifestation langagière d'une pulsion communicative, d'un besoin impérieux de dire qu'éprouve Jacinto. Pourtant, il s'agit d'un dialogue tronqué car, dans son extrême solitude, Jacinto ne peut finalement prendre pour allocutaire que lui-même. Ce dédoublement locutoire apparaît matérialisé au tout début de l'exemple 18 : « Te lo digo yo, Jacinto ». En effet, le nom Jacinto identifie lexicalement les deux rôles fonctionnels, sujet et destinataire, et les deux rôles locutoires, locuteur et allocutaire assumés par les pronoms personnels « yo » et « te » qui apparaissent conjointement dans le segment précédent. Ce dédoublement locutoire est permis par la situation très particulière dans laquelle le discours de Jacinto San José s'inscrit. À chaque fois, la découverte de son image dans le miroir est à l'origine du discours que Jacinto engage avec lui-même. Ces dix passages où Jacinto se dédouble devant son miroir montrent la progressive dégradation physique puis mentale que subit le personnage tout au long du roman. Ils représentent le conflit intime qui se joue chez le personnage : d'une part, son image que lui renvoie le miroir lui montre un être de plus en plus souffrant et dégradé qui sombre peu à peu dans le néant. D'autre part, son esprit s'inquiète de cet autre qu'il voit dans le miroir et tente par tous les moyens de maintenir le peu de raison humaine qu'il lui reste. Dès le début du roman, le personnage de Jacinto, confronté à lui-même, se perçoit comme un étranger :

19) *Eres un bicho raro, Jacinto, no digas que no, que a saber de qué nido te habrás caído tú, ya ves otros hombres a tu edad: casados y con un hogar que mantener. (idem: 47).*

En se qualifiant lui-même de « bicho raro », Jacinto a conscience que par son comportement étrange, il diffère du reste de la société. De même, l'interrogation « a saber de qué nido te habrás caído tú » fait écho à la remarque que lui font régulièrement ses collègues et voisins sur sa personnalité inadaptée. En effet, Jacinto est un vieux garçon timide et sensible. Le caractère réservé et inadapté du personnage provient de sa peur

immense de la société dans laquelle il vit où seuls deux rôles existent, celui de bourreau ou celui de victime. Sa réserve et son refus de s'engager lui font donc occuper une place isolée du reste du monde.

Ce sentiment d'étrangeté qu'éprouve Jacinto dans la société dans laquelle il vit va s'amplifier à mesure que la déchéance du personnage grandit. Ainsi, devenu malade à force d'additionner à longueur de journée des séries de zéros, Jacinto San José se découvre autre, étranger à lui-même dans le miroir :

20) Desde el espejo le contemplaba un rostro céreo y desdibujado, y Jacinto le imploró, *Jacinto, anda, no seas tonto, (...) estás enfermo, vaya una cara, si pareces un desenterrado, ¡Dios mío, pobrecito, (...)* (idem: 54s)

Dans cet exemple, l'altération du moi de Jacinto est complète puisque le personnage se voit autre et ne se reconnaît pas. La découverte de son image autre dans le miroir suscite chez lui une « impression d'inquiétante étrangeté » (Freud, 1919 [1985]). Désorienté par l'image dégradée de lui-même que lui renvoie le miroir, Jacinto ne reconnaît plus dans celui-ci son image familière. Jacinto apparaît détaché de lui-même et cet homme qui le contemple depuis le miroir est une simple enveloppe, un visage fantomatique qui ne lui appartient pas.

Face à cette image d'un être en perdition qu'il découvre dans le miroir, Jacinto San José se tient, au tout début, un discours de persuasion pour rationaliser son angoisse, pour se consoler et se rassurer. Ainsi, le triste sort de son ami Genaro, dégradé à l'état de chien, est analysé comme une situation enviable :

21) (...) *que Genaro es más feliz que antes, te lo digo yo, Jacinto, dónde va a parar, no me digas, que si la mujer, que si los hijos, cada día una tecla, un lloraduelos... Y ahora, ya lo ves, le llevas un hueso y bien, tan contento, y no se lo llevas y también bien, que no te creas que lo echa en falta, ni se preocupa, ni se indispone, ni nada de nada.* (idem: 19).

Jacinto tente de se persuader que son ami Genaro est plus heureux qu'avant, maintenant qu'il n'a plus de conscience de sa condition, il ne souffre plus. De même, lorsque Jacinto se retrouve complètement seul et voué à lui-même dans le refuge de récupération où il a été envoyé, il essaye de chasser ses inquiétudes :

- 22) Advierte un remoto gemido, güiiii, en la tráquea al expirar el aire y se pregunta : « ¿Qué es eso? », se pregunta, contemplándose en el espejo del servicio (caballeros), no empieces con tontunas, *Jacinto, que aquí, por no tener, no tienes ni de quién echar mano* y después de todo no es para tanto, (...) (*idem*: 83).

Dans cet exemple, le personnage ponctue son discours de formes persuasives, « no empieces con tontunas », « y después de todo no es para todo », visant à l'aider à se reprendre et à se cacher la réalité de sa situation désespérée.

Pourtant, la dégradation physique que subit le personnage lorsqu'il se retrouve pris au piège dans le refuge de récupération finira par atteindre le peu de raison qu'il lui reste. Dans un dernier sursaut désespéré, le personnage tentera encore une fois de faire acte de raison pour rendre plus supportable la mort certaine qui l'attend :

- 23) (...) se mira en el espejo del aseo (caballeros) y así que Jacinto distingue entre la bruma aquel rostro de cera, ribeteado por una descuidada barba amarilla, los sucios cabellos desgreñados, los ojos atónitos sobre las abultadas bolsas cárdenas de las ojeras, se dice, *Jacinto, quién te ha visto y quién te ve, pobrecito, si pareces un náufrago, madre mía, ándate con ojo y no pierdas la serenidad porque si pierdes la serenidad estás arreglado* y, después de todo, otros están peores, *Jacinto, (...) te pones a ver y morir así, abrazado por las flores, es casi una muerte poética, que piensa lo que sería un acoso mineral o un acoso animal, de hombres, por ejemplo. Tú, sereno, Jacinto, (...) y en estas circunstancias, date cuenta, imagínate, que en lugar del seto fuesen dos planchas de acero, ¿qué te parece?, que a fin de cuentas eso, más o menos, es lo que sucede en un crucero si llega un torpedo enemigo y, ¡booooo!, lo hunde, ¿te das cuenta?* (*idem*: 172)

Le personnage rationalise sa peur de mourir isolé du monde en la comparant à d'autres formes de mort plus dramatiques les unes que les autres. Il s'ensuit une longue série cauchemardesque de récits de mort effroyables puisque le personnage, pour se consoler de son propre sort, va imaginer d'autres personnages en train de se noyer ou d'être gazés pendant la guerre ou enfin qui se retrouvent emmurés vivant. Cependant, malgré tous ses efforts pour rationaliser son angoisse de mourir et pour se rassurer, Jacinto finira par réaliser que même sa raison est impuissante à le sortir de cette situation désespérée :

24) El cristal soleado de la cabaña en penumbra le devuelve su alicaída imagen y Jacinto aprovecha para sincerarse, *porque estás sumido en la más total y absoluta impotencia, desengañate, hijito, seamos realistas, que nada vamos a adelantar no llamando a las cosas por su nombre, y si gritas va a ser lo mismo que si silbas, un ruido más, porque si el mundo está sordo de nada vale dar voces, y si el mundo está ciego nadie podrá leer tus mensajes, Jacinto, que es preferible que te hagas a la idea desde un principio y te pongas en la realidad. El mundo ni ve, ni oye, ni entiende, porque los ciegos no ven y los sordos no oyen y nadie puede entender lo que no ve ni oye, Jacinto, de cajón, que estás abandonado y tu situa, ya ves que te hablo con franca, es desespa y el uno conso en estas circunstancias es el convenzo de que un abro vegeto es más llevo y acepto que un abro minero o animo.* (*idem*: 194).

Contrairement aux exemples vus précédemment, Jacinto San José ne cherche plus ici à se reconforter par son discours et à s'abstraire de la réalité. Il s'agit, au contraire, d'un discours de soumission et d'acceptation qui conduit le personnage à la perte finale de son identité. Dès lors, abandonné de tous et livré à son propre sort à l'intérieur du refuge de récupération où il est reclus, la déchéance ultime du personnage passe par la contraction de son langage. Cette détérioration du langage signe l'échec du personnage à sauver sa conscience par la parole et à sauver son humanité : un échec signifié par ce long « ¡Beeeeeeeeé! » qui vient clore le roman, ce bêlement de Jacinto San José, devenu un mouton docile et soumis.

Au terme de ce parcours dans l'écriture romanesque de Miguel Delibes, nous retiendrons deux aspects fondamentaux de son œuvre : d'abord, l'importance qu'il accorde dans ses romans à des personnages différents, autres, bien loin de l'image traditionnelle du héros. Ensuite, le recours à des dispositifs linguistiques particuliers pour mettre en valeur cette différence.

À titre d'exemple, les trois romans présentés dans cette étude auront permis d'analyser diverses formes de représentations de l'étranger et de l'étrangeté et surtout de voir comment Delibes traduit linguistiquement ce rapport à l'étranger. Au fond, ce que montre Delibes dans ses romans, c'est que l'étranger renvoie de façon plus générale à la notion d'altérité et que l'étrangeté de l'étranger vient du fait qu'il diffère de moi. Par conséquent, le sentiment d'étrangeté peut naître de n'importe quelle situation à partir du moment où il est question d'une différence identitaire dans le rapport de soi à l'autre. Une

différence identitaire comme celle que vit le personnage de Lorenzo qui connaît une double étrangeté : il perçoit comme étranger les usages chiliens qu'il entend ; et lui-même se perçoit comme un étranger, ayant perdu ses repères du fait de son déracinement au Chili. Mais l'étranger n'est pas forcément lointain et comme le montre si bien Delibes il peut renvoyer simplement à quelqu'un qui a un mode de vie différent comme le vieux paysan Cayo. Ou enfin, l'étrangeté peut se loger dans les tréfonds du moi comme chez Jacinto San José.

Ce rapport à l'Autre et aux multiples facettes de son étrangeté constituent un motif principal d'écriture chez Miguel Delibes, comme il le reconnaît lui-même : « A través de mi viejo periódico, de mis libros y novelas, mi objetivo ha sido siempre buscar al otro, conectar con mis conciudadanos, tenderles un puente » (Alonso de los Ríos, 1993: 185-186). Quel est cet autre que cherche à faire connaître Miguel Delibes ? Il s'agit le plus souvent d'un personnage humble, menant une vie simple comme le personnage du vieux Cayo. Ou un personnage victime de la société, de la loi du plus fort comme le personnage de Jacinto San José. Comment Miguel Delibes parvient-il à faire ressortir l'Autre dans ses romans ? Le regard bienveillant qu'il porte, d'une part, sur ses personnages différents et les dispositifs linguistiques, d'autre part, qu'il adapte à ses besoins romanesques pour mettre en valeur cette différence participent, sans nul doute, au talent de l'auteur pour créer *un pont* – pour reprendre le terme de Delibes – permettant au lecteur d'accéder à l'Autre.

Bibliographie:

- ALONSO DE LOS RÍOS, César (1993). *Conversaciones con Miguel Delibes*. Barcelona: Destino.
- BARBERIS, Jeanne-Marie « Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho », in Jacques Bres *et al.* (eds.). *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*. Bruxelles: De Boeck Université, pp. 157-172.
- DELIBES, Miguel (1958 [2010]). *Diario de un emigrante*. Barcelona: Destino.
- DELIBES, Miguel (1969 [2010]). *Parábola del naufrago*. Barcelona: Destino.
- DELIBES, Miguel (1978 [2000]). *El disputado voto del señor Cayo*. Barcelona: Destino.
- FREUD, Sigmund (1919 [1985]). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris: Gallimard.
- HERNANDO CUADRADO, Luis Alberto (1986). « El español de América a través de Valle Inclán, Cela y Delibes », in *Anales de literatura hispanoamericana*, n° 15, pp. 11-21.

HERRERO, Gemma (1995). « Las construcciones eco: exclamativas-eco en español ». *in* Luis Cortés Rodríguez (ed.). *El español coloquial: actas del I simposio sobre análisis del discurso oral*. Almería: Universidad de Almería, pp. 123-146.

L'INCONNU OU LA FIGURE DU DÉTERRITORIALISÉ DANS *RETOUR À LA CITADELLE* DE JEAN-LUC LAGARCE

CRISTINA VINUESA MUÑOZ

Un. Complutense de Madrid

Introduction

Cet axe thématique a retenu particulièrement notre attention car étant moi-même fille d'immigrés espagnols installés en France, le thème de l'inconnu a été vécu de près. Lorsque j'entendais dire à mon cercle familial ou communautaire que quelqu'un ou quelque chose était un inconnu pour « nous », je ne savais pas ce que cela voulait exactement dire: *Qui, dans cette situation de migration était vraiment l'inconnu : « nous », habitant une France mystérieuse, ou « l'autre », méconnaissant nos us et coutumes?* Nous ignorons encore la réponse exacte, voire si une réponse est nécessaire mais par expérience nous en avons déduit que seul le territoire finissait par s'imposer comme critère majeur de connaissance ou re-connaissance.

C'est pour cette raison qu'en premier lieu, nous réfléchissons à la figure de l'inconnu lié à la notion d'espace en la combinant au territoire. Pour cela nous nous réfèrerons à la notion deleuzienne du territoire en nous appuyant sur l'œuvre théâtrale de Jean-Luc Lagarce (1957-1995), qui à maintes reprises a traité cette problématique en plaçant au cœur de l'action dramatique la figure de l'exilé pour certains, du fils prodige pour d'autres ou personnellement, celle du déterritorialisé. Notre objectif sera donc de voir dans quelles mesures le territoire transforme l'inconnu en *déterritorialisé* en fonction de la relation qu'il entretient avec lui.

En deuxième lieu, si l'inconnu se comprend comme celui qui ne connaît pas en tant que sujet ou comme celui dont on ignore l'existence ou la nature en tant qu'objet, est-il possible d'échapper à ce statut dans la mesure où tout déplacement implique de nouveaux paramètres? En définitive, être déterritorialisé est-ce une caractéristique passagère ou permanente? Et d'ailleurs, est-il possible ou même nécessaire d'y échapper?

1. *Sortir c'est s'aventurer* ou l'origine du déterritorialisé

Gilles Deleuze affirmait dans son *Abécédaire* lorsqu'il décrivait le comportement animal, qu'il était principalement question d'appartenance ou d'abandon à un territoire. Ce comportement est applicable à l'homme dans la mesure où l'on constate qu'en observant l'histoire d'un pays ou sa politique, l'appartenance à un territoire, son désir de possession et de conquête exception faite des peuples nomades, a constitué l'une des caractéristiques fondatrices du groupe humain et sa principale motivation. On pourrait dire par extension que bien souvent, le territoire fusionne avec l'identité : on parle par exemple de territoire national français. Pour ma part, je suis française car si je suis née sur le territoire français, bien que mes parents soient espagnols.

Autrement dit, l'espace détermine la nature de l'être, son appartenance à un groupe et par là, sa reconnaissance vis-à-vis de la collectivité. On peut donc se demander ce que deviennent ceux qui sortent de ce territoire : appartiennent-ils alors de la même façon à la collectivité, sont-ils reconnus par ceux qui l'ont quitté? Et c'est là que la notion de *déterritorialisé* intervient. Celui qui décide de sortir, devient inconnu tout d'abord ailleurs, car il méconnaît le territoire dans lequel il va s'installer, mais il devient aussi inconnu pour les habitants de son territoire d'origine, en adoptant des coutumes étrangères. Cette décision, ce risque, Deleuze le nomme aventure car il précise que *sortir, c'est s'aventurer*.

À en croire l'étymologie du mot *aventure* qui vient du latin populaire : « adventûra », qui signifie *ce qui doit arriver*¹. Le motif de ce déplacement entre en rapport avec l'idée d'accepter de se mettre en action, de se construire, de vivre. On devient inconnu lorsqu'on se déterritorialisé et que l'on veut vivre. À ce propos, Jean-Luc Lagarce a toujours défendu féroce­ment cette idée. Il dit d'ailleurs non sans ironie de son meilleur ami Dominique H qui n'a jamais voyagé dans son journal :

Dominique ne va pas mal du tout. Je veux dire par là qu'il est confortablement installé dans une nonchalante lassitude face au reste du monde. Cela lui va très bien au teint. J'avouerai que tant de volonté à ne jamais rien faire, à ne jamais rien changer, vouloir changer, au cours des choses me fascine parfois... et m'inquiète souvent (Thibaudat,

¹ *Grand dictionnaire étymologique et historique du français* (2001). Paris: Larousse, 2001: 73.

2007: 11).

Le concept de rester au même endroit toute une vie, rejoint de façon sous-jacente l'idée de l'attente. Cette idée, avec celle de vouloir vivre, d'appartenir à un territoire et de le défendre quelles qu'en soient les conséquences, demeure une idée qui obsède l'auteur et que l'on retrouve comme leitmotiv dans la plupart de ses créations. Sa pièce *Retour à la citadelle*, en sera le plus clair exemple. En effet, il s'agit d'un microcosme où il ne se passe rien ou presque, il est montré une société qui attend, et où le domaine de l'*avoir*, finit par fusionner avec l'*être*. Les personnages stagnent et la situation propose une pensée en boucle : vivre sur un territoire qui ne propose pas d'ouverture enferme-t-il ou est-ce cette société apathique qui fait du territoire un espace stérile? Le résultat fera fusionner les deux réponses possibles : les deux éléments ne font plus qu'un. Autrement dit, les personnages deviennent le territoire et le territoire les définit : l'être et l'avoir se superposent. C'est ainsi que celui qui reste apparaît comme un *être-là*, inscrit dans un quotidien qui le responsabilise et le sclérose. Dans ces conditions, il est aisé de deviner dans cette volonté d'abandonner le territoire, un besoin de liberté, de légèreté, de changement.

Retour à la citadelle confronte donc ceux qui possèdent le territoire et qui n'en sortent sous aucun prétexte, avec ceux qui l'ont quitté. Gilles Deleuze précisera du territoire : « Le territoire, c'est le domaine de l'avoir, les propriétés » (Deleuze, 2004), territoire contiendrait donc ce qui est propre à l'animal ou à l'individu qui en est propriétaire. Cette surface représenterait le champ qui caractérise et définit l'individu simultanément. Le territoire, par cette série de critères, fait partie de l'individu et d'une certaine façon possède celui-ci. Cette remarque nous amène à poser la question autrement en allant un peu plus loin. Cela reviendrait à dire que le territoire est du domaine de l'avoir et simultanément aussi, celui de l'être, si bien que la possession sera réciproque : l'individu possède un territoire, en même temps qu'il est possédé par lui. Voyons maintenant le rapport qu'entretiennent les personnages de *Retour à la citadelle* avec le territoire. Pour rappeler rapidement la fable, il s'agit d'accueillir un nouveau gouverneur pour lui léguer ses nouvelles fonctions (le nouveau gouverneur étant le fils disparu depuis dix ans sans donner de nouvelles à sa famille, qui elle, réside depuis toujours dans la ville).

À cette réunion participent les membres de la famille du jeune homme, un ami

d'enfance et les anciens gouverneurs. Cette réunion deviendra une occasion inespérée de dire ce qui n'a jamais pu être dit concernant cette « lâche » disparition du jeune homme selon le point de vue de la famille et de toute l'assemblée et de faire le (triste) bilan des dix années écoulées en son absence.

Dans tous les cas, l'espace est l'actant principal : il sert de refuge pour certains, mais aussi de coupable pour d'autres. Et les conflits tourneront autour de la connaissance de ce territoire. La sœur ira jusqu'à dire que son frère disparu depuis si longtemps ne les connaît pas, car il ne connaît pas la ville. Mais la fusion entre le territoire et l'individu est particulièrement visible et drôle chez L'Ancien Gouverneur et sa femme. Pour eux, la construction sociale et professionnelle passera par la construction du territoire. Appartenir à un territoire c'est avant tout lui attribuer des critères de qualité qui feront de ce lieu un territoire digne :

L'Ancien Gouverneur. – (...) Non seulement, il s'agissait de prendre possession du Palais du Gouverneur, d'y installer nos meubles, mon bureau et les dossiers secrets et confidentiels relatifs à la mission confiée... (...). Non seulement il s'agissait de se maintenir dans la place, de s'y faire respecter avec l'autorité adéquate ... mais aussi... c'est naturel, tout particulièrement dans les premiers temps (n'est-il pas mal habile de taper trop fort et tout de suite ?) ... (...) il s'agissait pour nous, c'était notre mission, de faire par-dessus tout et à tout prix admettre la souveraineté de l'Etat (...). Cette mission en cache une autre, celle de faire accepter une espèce d'ordre « naturel », traditionnel, où construire une maison, fonder une famille et adopter une bonne conduite est primordial pour évoluer en tant qu'individu adulte et responsable. Telles sont les conditions à accepter et à appliquer pour appartenir à cette société, ce territoire. Cet ordre est accepté par tous ceux qui appartiennent à ce territoire et veille à son invariabilité (Lagarce, 2000: 161).

Les résidents de ce territoire ne semblent ni vouloir, ni pouvoir changer l'ordre des choses, malgré un ennui évident et une attitude d'attente permanente. Les personnes qui appartiennent à cette terre et en sont appartenues, se situent à mi chemin entre la lassitude et la résignation : « La Mère. – Et nous, là, tout ce temps, tout de même ! Et nous, là, ridicules, à attendre en vain (...) » (*idem*: 158)

C'est ainsi que l'arrivée inespérée de celui qui n'a fusionné ni avec le territoire, ni avec l'ordre instauré, perturbe les habitants, en particulier les membres de sa famille qui en profitent pour lui reprocher ce départ, vu comme un abandon, et ce refus, comme un acte irresponsable.

La Sœur. – (...) « Toujours cette façon bien à lui (...) cette manière inimitable d'être là quand il ne faut pas, là où il ne faut pas. » (...) Longtemps déjà, de lui-même, il aurait pu se rendre compte, jeter un coup d'œil sur sa propre vie. Mettre à jour l'absurdité de son existence, en tirer les conséquences qui s'imposent et qui sait? Découvrir un raisonnement (...). « Tout cela en pleine lumière, et bâtir, pourquoi pas?, (...) une théorie, une ligne de conduite ». Presque rien, se donner, à l'âge qu'il a, quelques principes élémentaires de vie, changer (...) » (*idem*: 157).

La réplique de la sœur ci-dessus, critique par une espèce de logique inversée le manque de curiosité, la suffisance, l'ancrage de ces petites sociétés isolées du progrès, du reste du monde, où seule compte leur vision étroite du monde pensant que le monde tourne autour d'elles. Ceci nous rappelle La cagnotte d'Eugène Labiche que Lagarce monta précisément quatre ans plus tard, où il précise cette pensée lors d'un entretien avec justesse : <http://www.theatre-video.net/video/Jean-Luc-Lagarce-La-Cagnotte> (2'06/3'00 min).

On comprend mieux pourquoi Lagarce insiste sur l'éloignement géographique : seule la sortie du territoire permet la construction vitale. Le concept de l'inconnu chez Lagarce est donc intimement lié à celui du déterritorialisé lagarcien dans la mesure où il devient personnage à part entière, action dramatique et moyen de l'action.

2. Pourquoi s'aventurer hors du territoire?

Nous comprenons peut-être mieux maintenant, le geste de l'inconnu : il sortirait du territoire pour vivre. Toutefois les autres ne le comprennent pas, et interprètent ce départ comme un geste hautain et dédaigneux. A ce sujet, La sœur dira de son frère :

La sœur. – (...) Ce que je n'aimais pas, dans ce départ, cette volonté qu'il avait de nous quitter, dans ce choix qu'il faisait... ce que je n'aimais pas c'était ce jugement qu'il portait sur notre Ville, notre Monde, cet endroit où nous vivons (...) » (*idem*: 176).

Cette réplique surprend. En effet, le regard qui blesse, placé au cœur du drame, n'est pas celui du groupe sur l'individu mais l'inverse. Mais cela ne pouvait pas en être autrement puisque là encore, le regard de l'inconnu est une métonymie de la différence, de la curiosité, du changement. Le jugement du frère n'est en réalité qu'une fenêtre vers l'extérieur, un regard neuf qui ébranle l'inébranlable. Rester dans un territoire c'est accepter une autorité, la souveraineté d'un état, un ordre social professionnel, et surtout, la matérialisation d'une résignation et d'une attente tournant à vide, non sans rappeler d'ailleurs le théâtre beckettien. Cette acceptation passe par l'acceptation d'un système politique et social basé sur la tradition, le respect de la famille et de la hiérarchie sociale. Celui qui quitte le territoire refuse tout cela, considère une construction vitale toute autre basée sur la curiosité, la variabilité, la différence. La construction se fera donc ailleurs, dans un autre système.

Pour cela, le déterritorialisé se reterritorialisera ailleurs. Jean-Luc Lagarce ne mentionne cette quête que par touches subtiles, la cause et la conséquence d'une telle action étant l'objet principale de la tension dramatique proposée. En effet, la plupart des pièces de Jean-Luc Lagarce tourne autour d'un point central que nous pourrions qualifier paradoxalement de « rétroactif en puissance », car l'événement s'est potentiellement réalisé dans le passé, hors champs. En conséquence, ce sera de ce point que découlera toute l'action dramatique à laquelle le spectateur assistera lors de la représentation.

Et cette fable est à son tour liée de façon virtuelle, à une sortie du territoire antérieure et hors scène à l'action présente (une déterritorialisation), et à une entrée dans le territoire (reterritorialisation) qui est symbolisé par la scène. Un fils incompris par sa famille, un ami fâché avec son cercle affectif, le jeune frère d'une famille chassé par son père, autant de conflits qui entraînent une sortie du territoire nécessaire. Cette période initiatique étant terminée, l'inconnu revient dans ce territoire « maudit ». Le moment de la représentation coïncide précisément avec cette reterritorialisation.

3. Pourquoi donc se reterritorialiser ?

Si l'on sait qu'être inconnu est une attitude volontaire voire nécessaire car vitale, il reste à expliquer la raison du retour. Refuser l'autorité instaurée semble être claire : le déterritorialisé ne revient pas pour « revenir sur le droit chemin », ni pour appartenir à

nouveau à ce territoire, il est plutôt la matérialisation d'un échec hors scène. Le retour au territoire, à la citadelle manifeste l'acceptation du système par dépit, en raison d'une expérience vitale décevante :

« Le Nouveau Gouverneur. – Au point où j'en étais... tous ces grands et jolis rêves disparus en fumée... au point où j'en étais, qu'est-ce qui pourrait m'arriver de mieux? ... (...) » Est-ce que ce n'est pas ainsi que je dois finir ? » (*idem*: 190).

Le désespoir est si évident qu'au lieu d'entendre *finir*, le spectateur aurait presque l'impression d'avoir entendu *mourir*. La place de la mort au théâtre est également un sujet en relation directe avec l'inconnu et l'espace. En effet, un corps absent ne permet pas le deuil et pour qu'il y ait deuil, il faut un aveu. Le deuil existe si on délie la langue, si le secret est levé. Ici, il n'y peut-être pas de mort scénique mais le nouveau gouverneur en revenant et en avouant son échec, pose une mort symbolique, il fait le deuil de cette tentative de liberté. De la même façon que Deleuze insiste sur le fait que tout animal cherche son « coin » pour mourir, le personnage lagarcien, cherche un territoire pour accepter la fin de cette quête. Il a fallu qu'il *parte pour vivre et qu'il revienne pour mourir*.

En définitive, posséder, *avoir* un territoire revient à devenir, à *être* ce territoire. Marquer des limites dans l'espace, renvoie à marquer des lignes de conduite. Appartenir à un territoire c'est appartenir à un système, intégrer un ordre bien précis, adopter une posture d'*être-là*, d'attente, de fixité, tel un bout de terre. Celui ou celle qui franchit le seuil du territoire revendique son statut de déterritorialisé pour se défaire des propriétés physiques et morales que lui conférait son appartenance, il cherche à s'affranchir des règles et rester l'inconnu vis-à-vis des autres. Son retour fait-il de lui un individu connu et reconnu?

La réponse n'est pas tranchée car quand bien même il décide de revenir, cela ne fait pas de lui un individu « comme les autres », son détachement au territoire lui a ôté en quelques sortes le droit de reconnaissance. Il devient à son tour un déterritorialisé rétroactif en puissance. Son geste fait par le passé marque le présent, et présuppose un avenir. Le tragique de *Retour à la citadelle* vient de la toute-puissance de l'immuable : comme le territoire ne change pas, il en est de même pour ses habitants et leurs pensées. Tout reste en l'état, et les réalités terrestre et matérielle restent la seule palpable, et

donc, réelles.

Conclusion

Nous pourrions en conclure que partir pour vivre, revient en quelques sortes à partir pour rêver. Comme la rêverie n'est pas une option envisageable dans le territoire parmi les autres, il faut en chercher une autre qui le permette. Cette constatation mène ainsi à une piste de réflexion : Ce positionnement de l'inconnu lagarcien n'entraîne-t-il pas un isolement ? La déterritorialisation implique-t-elle forcément un rêve en solitaire, une quête individuelle ?

Bibliographie :

- ABIRACHED, Robert (2001). *La crise du personnage dans le théâtre moderne*. Paris: Gallimard.
- DELEUZE, Gilles (2004). *L'Abécédaire*, entretien avec PARNET CLAIRE filmé par Editions Montparnasse, 3 DVD, 453 min.
- GUENOUN, Denis (1997). *Le théâtre est-il nécessaire ?*. Saulxure: Circé / Poche coll. Penser le théâtre.
- LAGRACE, Jean-Luc
(2000). *Théâtre complet II. Les Solitaires Intempestifs*.
(1982). *Vagues souvenirs de l'année de la peste*.
(1983). *Hollywood*.
(1984). *Retour à la citadelle*.
(1985). *De Saxe, roman*.
(1986). *La Photographie*.
- SARRAZAC, Jean-Pierre (2004). *L'Avenir du Drame*. Saulxure: Circé.
- SZONDI, Peter (1983). *Théorie du drame moderne. 1880-1950*. Lausanne: L'Âge d'homme.
- THIBAUDAT, Jean-Pierre (2007). *Le roman de Jean-Luc Lagarce*. Besançon: Les Solitaires Intempestifs.
- VITEZ, Antoine (1998). *Le Théâtre des idées*, anthologie proposée par Danièle Sallenave et Georges Banu. Paris: Gallimard.
- (1994). *Écrits sur le Théâtre I, L'École*. Paris: P.O.L.

FIGURES DE L'ÉTRANGER CHEZ KUNDERA

LUÍS CARLOS PIMENTA GONÇALVES

Un. Aberta

En France, j'ai éprouvé l'inoubliable sensation de renaître. Après une pause de six ans, timidement, je suis revenu à la littérature. Ma femme, alors, me répétait : « *La France, c'est ton deuxième pays natal.* »

« Parole : Kundera et le monde moderne », *Le Monde* du 24 septembre 1993.

L'étranger, cette figure d'une altérité à la fois redoutée et irréductible, dérangement dans sa singularité est au cœur même de la littérature : soldat ou envahisseur, missionnaire ou marchand, simple voyageur ou immigré, apatride ou exilé. L'étranger considéré en Occident comme un barbare dans l'antiquité, l'est aussi, au XVI^e siècle, par les Japonais qui voyant débarquer les Portugais avec leurs étranges accoutrements et leurs nez pointus les appelèrent *Nabam* ou Barbares du Sud.

L'étranger n'est pas seulement celui « dont la nationalité n'est pas celle d'un pays donné », acception consignée par *Le Grand Robert de la Langue française*, mais il est également, dans son sens figuré celui « qui ne fait pas partie ou n'est pas considérée comme faisant partie du groupe (famille, clan...) ; personne avec laquelle le locuteur n'a rien de commun ». Il est de ce fait doublement défini par la négative car étant celui qui n'appartient pas à une communauté ou à un groupe humain donné et est, de par la même, passible de toutes les suspicions, de tous les rejets.

Les personnages kundériens sont très souvent confrontés à cette double caractéristique de l'étranger, à cette extranéité juridique et ontologique. Exilés tchécoslovaques à Zurich de *L'Insoutenable légèreté de l'être* ou à Paris et au Danemark de *L'Ignorance*, roman où se déploie en écho le récit structurant de la figure de l'étranger qu'est le personnage d'Ulysse créé par Homère ; ou encore réduits à être étrangers dans leur propre pays et mis au ban de la société, exclus d'un parti à la suite d'un humour mal compris comme dans *La Plaisanterie*.

La figure de l'étranger permet un décentrement du regard, par là une distanciation qui peut être ironique et caustique comme dans *Les Lettres persanes* de

Montesquieu, dont les personnages et le regard qu'ils portent sur une réalité autre seront adaptés au cadre nigérien également sous forme épistolaire, par le truchement de cartes postales, dans le film de Jean Rouch datant de 1969, *Petit à Petit*, fiction et documentaire à la fois.

L'irréductibilité de l'étranger tient à la fois à sa langue, source d'ambiguïtés et de malentendus, à son identité qui l'ancre dans une autre patrie, nation ou territoire, dans un autre réel, dans d'autres codes et d'autres récits. Le rapport que l'on entretient avec cet étranger peut aller du rejet à la fascination, de la « phobie » à la « manie »¹, attitudes qui toutes deux excluent une réelle connaissance de l'autre.

On peut se demander si Milan Kundera partageant deux cultures et deux langues, tchèques et françaises, est, pour reprendre le mot d'Abdelkebir Khatibi dans *Figures de l'étranger* (1987: 137) un « étranger professionnel » qui, selon l'essayiste marocain, « parcourt le cycle de la vie et de la mort » et « les pays, les cultures, les frontières, en les soumettant à l'observation ». Il est vrai que l'écrivain franco-tchèque a développé son œuvre comme une longue méditation sur l'existence qui traverse divers territoires mentaux et physiques.

Les raisons qu'invoquent François-Xavier Amherdt pour sonder la problématique de l'étranger à propos de l'œuvre de Paul Ricœur pourrait s'appliquer presque mot pour mot à Milan Kundera :

Il vaut la peine d'ausculter la pensée de Ricœur autour de la problématique de l'étranger pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il a enseigné de nombreuses années hors de France, notamment à Chicago, et qu'il s'est longtemps senti comme un étranger dans le milieu philosophique parisien dont il refusait d'épouser les modes, sartrienne ou structuraliste. Ensuite, parce que son œuvre invite constamment ses lecteurs au dépaysement en les entraînant dans des « contrées » peu familières aux « frontières » de la philosophie, en les mettant à l'école de disciplines inattendues au premier abord (psychanalyse, neurobiologie, théorie du droit...). (Amherdt, 2006: 24).

¹ Attitudes décrites par Daniel-Henri Pageaux dans son ouvrage *La Littérature générale et comparée*. Une troisième attitude, elle positive, est analysée par l'auteur, celle de la « philie », autrement plus positive puisqu'il s'agit « d'imposer la voie difficile, exigeante qui passe par la reconnaissance de l'Autre, vivant aux côtés du Je, en face du Je, ni supérieur, ni inférieur, singulier, irremplaçable » (p. 72).

Comme Ricœur, Kundera a eu cette expérience d'enseignement dans un pays différent du sien, d'abord à l'Université de Rennes puis à L'École des Hautes Études en Sciences Sociales quand il fut acculé à l'exil après la perte de son poste d'enseignant à l'Institut de Hautes Etudes cinématographiques de Prague suite à l'invasion russe de l'Été 1968. Ses œuvres furent bannies des bibliothèques de son pays et interdites d'édition. Il ne dut sa survie littéraire et économique qu'à son départ, ses écrits ne pouvant plus circuler que clandestinement ou sous un autre nom. Il fut « effacé », en quelque sorte, de la photographie de l'histoire de la littérature tchécoslovaque. Dans *Le livre du rire et de l'oubli*, publié alors qu'il est déjà installé en France, il évoque de façon amère et ironique cet effacement :

Nous sommes à l'automne 1977, mon pays sommeille depuis huit ans déjà dans la douce et vigoureuse étreinte de l'empire russe, Voltaire a été exclu de l'université et mes livres, ramassés dans toutes les bibliothèques publiques, ont été enfermés dans quelque cave de l'État (Kundera, 2005a: 210).

Ainsi se reconfigure et se dessine le piège de l'étranger où l'écrivain obligé tout d'abord à un exil intérieur est ensuite acculé à l'exil tout court.

L'extranéité sur le plan juridique devint totale quand l'écrivain fut finalement déchu de sa nationalité. Accueilli et célébré pendant ses premières années en France - il obtient la nationalité française en 1981 sur proposition du président François Mitterrand - il s'est ensuite progressivement retiré de la vie publique ne voulant plus endosser le rôle de dissident que l'on voulait lui faire jouer. Il cessa même d'accepter des d'interviews après 1985, à l'exception de certains rares entretiens par écrit, afin d'éviter la distorsion de ses propos. S'excluant du cercle médiatique et intellectuel parisien dont il avait fait partie à son arrivée, il redevint une sorte d'étrange étranger dans sa patrie d'adoption.

Les aléas de l'histoire qui font d'un écrivain né dans l'ancienne Tchécoslovaquie et déchu de sa nationalité un citoyen français, posent d'emblée une question qui est loin d'être anodine : Kundera est-il un écrivain français d'origine tchèque² ou un écrivain

² C'est ainsi que le définit François Busnel dans *Lire* de mai 2005.

tchèque de nationalité française³. Est-il originaire de l'Europe de l'Est, de l'Europe Centrale ou de la *MittelEuropa*? Détails identitaires qui peuvent paraître secondaires de prime abord mais qui sont à l'origine de malentendus dont a souffert, dont souffre encore aujourd'hui l'écrivain.

Fort heureusement, la littérature a cette vertu de concéder un surcroît de légitimité nationale à celui qui décide d'illustrer les lettres de son pays d'adoption ou d'élection. Dans les lettres françaises, on inclut ainsi un José Maria de Heredia, un Jules Supervielle ou un Julien Green. Par souci de commodité, on trouve parfois classés dans la littérature française pêle-mêle un Beckett, un Semprun, un Makine ou plus récemment un Littell. Mais à trop franciser ces auteurs, que certains aient ou non acquis la nationalité française, peut amener à réduire leurs singularités, leur étrangeté et leur extranéité en effaçant leurs origines, les langues premières dans lesquelles ils ont tout d'abord pu s'exprimer et écrire.

Dans un article publié dans *Le Monde*, le 7 mai 1994, intitulé « L'exil libérateur », à propos de l'intervention de l'écrivain Vera Linhartova lors d'un colloque en décembre 1993 sur l'Exil à l'Institut français de Prague, « Paris-Prague, intellectuels en Europe », Kundera répond en quelque sorte en creux à cette question identitaire :

Quand Linhartova écrit en français, est-elle encore écrivain tchèque ? Non. Devient-elle écrivain français ? Non plus. Elle est ailleurs. Ailleurs comme jadis Chopin, ailleurs comme plus tard, chacun à manière, Nabokov, Beckett, Stravinski, Gombrowicz.

Texte et interrogation que Kundera reprend en partie dans son ouvrage d'essais *Une rencontre* publié en mars 2009 où il consacre un article à cet auteur (Kundera, 2009: 123-125). Lors de ce même colloque pragois, parlant de son rapport à la langue française, Vera Linhartova avait notamment déclaré :

J'ai choisi le lieu où je voulais vivre mais j'ai aussi choisi la langue que je voulais parler (...) Souvent, on prétend que, plus que quiconque, un écrivain

³ Robert Lévesque le considère ainsi dans un article intitulé « Écrivain(s) de l'exil, du 01/08/2003, publié sur le site www.lelibraire.org : Le portail du livre au Québec. L'auteur pose le problème de l'identité de façon intéressante : «Kundera écrit en français, ce qu'il fait depuis 1981 (depuis sa variation sur *Diderot, Jacques et son maître*), est-il encore un écrivain tchèque ? Non. Est-il devenu un écrivain français ? Non plus. Il est simplement Kundera, qui écrit en français là où il habite, où il mange, où il rêve ».

n'est pas libre de ses mouvements, car il reste lié à sa langue par un lien indissoluble. Je crois qu'il s'agit là encore d'un de ces mythes qui servent d'excuses à des gens timorés, car l'écrivain n'est pas prisonnier d'une seule langue (...) Mes sympathies vont aux nomades, je ne me sens pas l'âme d'un sédentaire. Aussi suis-je en droit de dire que mon exil à moi est venu combler ce qui, depuis toujours, était mon vœu le plus cher : vivre ailleurs⁴.

L'étrangeté n'est évidemment pas uniquement biographique – même si elle finit par déteindre sur l'œuvre kundérienne – elle tient surtout aux caractéristiques de ses romans et de ses essais qui dérangent et interpellent le lecteur. Ses essais rédigés en français touchent de par leur style, leur composition au mémorialisme, au diarisme et sont intimement liés à la littérature. Ses romans, quant à eux, sont parsemés de réflexions sur la musique, l'art, la littérature, l'histoire, la politique, l'immortalité, qui constituent de véritables essais à l'intérieur de la fiction. Cette contamination des genres rend parfois ses écrits inclassables ou tellement étranges qu'ils peuvent être considérés peu accessibles, voire incompréhensibles et intransposables et admissibles dans une autre langue et dans une autre culture. À tel point que le premier traducteur anglais David Hamblyn, secondé par Olivier Stallybrass, et son éditeur James McGibbon de la maison d'édition Macdonald ont tout simplement retiré un long passage de *La Plaisanterie* où Kundera parlait du folklore morave sous prétexte qu'il serait sans doute jugé peu littéraire par un lecteur britannique. Face à l'indignation de l'auteur qui, dans un article retentissant du *TLS*, du 30 octobre 1969, compare censure à finalité commerciale londonienne et censure politique moscovite, l'éditeur s'explique en considérant que l'omission du chapitre sur le folklore morave visait à éviter l'ennui du lecteur anglais qui réagirait de la même façon négative qu'un lecteur morave confronté aux « réflexions d'un personnage de roman anglais sur un championnat provincial de cricket »⁵. D'où l'on peut conclure que l'auteur se devait d'être assimilé par la culture d'accueil, son degré d'étrangeté réduit au maximum et sa fiction dominée par un dénominateur commun culturel.

⁴ « Pour une ontologie de l'exil », discours prononcé à Prague, en décembre 1993, au colloque « Paris-Prague, intellectuels en Europe », publié dans *L'Atelier du roman* n° 2.

⁵ Cité par François Richard dans sa « Biographie de l'œuvre » à la fin du premier volume de *L'Œuvre* de Milan Kundera dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. 1428.

Les erreurs grossières et les choix des premiers traducteurs et éditeurs français et anglais de *La Plaisanterie* ont fait que Kundera soit devenu après coup très attentif aux traductions d'autant qu'elles participent à la diffusion du roman et à son universalité. C'est ce qu'il affirme dans *Le Rideau* en parlant du romancier : « il s'ouvre au monde au-delà de sa langue nationale » (Kundera, 2006c: 80). Il constate d'ailleurs que la plupart des grands romanciers n'ont découvert Rabelais qu'en traduction.

Une réflexion sur le lexique émerge dans ses écrits où surgissent définitions et étymologies de termes attestés ou forgés. A chaque fois comme s'il voulait vérifier avec son lecteur et son traducteur s'ils partagent la même langue et partant le même univers. Conscient de la difficulté de traduire des notions polysémiques, des termes surchargés de sens et dont chaque langue fait un usage différent en proposant son découpage du réel - même s'il croit en l'existence d'universaux liés à la condition humaine - Kundera s'interroge et réfléchit sur certains mots comme « nostalgie ». Notion que nous retrouvons traduite en diverses langues dans son roman *L'Ignorance* et qui explique étymologiquement le titre.

Pour cette notion fondamentale, la majorité des Européens peuvent utiliser un mot d'origine grecque (*nostalgie, nostalgia*) puis d'autres mots ayant leur racines dans la langue nationale: *añoranza*, disent les Espagnols; *saudade*, disent les Portugais. Dans chaque langue, ces mots possèdent une nuance sémantique différente. Souvent, ils signifient seulement la tristesse causée par l'impossibilité du retour au pays. Mal du pays. Mal du chez-soi. Ce qui, en anglais, se dit: *homesickness*. Ou en allemand: *Heimweh*. En hollandais: *heimwee*. Mais c'est une réduction spatiale de cette grande notion. L'une des plus anciennes langues européennes, l'islandais, distingue bien deux termes: *söknudur*: nostalgie dans son sens général; et *heimfra*: mal du pays. Les Tchèques, à côté du mot *nostalgie* pris du grec, ont pour cette notion leur propre substantif, *stesk*, et leur propre verbe; la phrase d'amour tchèque la plus émouvante: *stýská se mi po tobě*: j'ai la nostalgie de toi; je ne peux supporter la douleur de ton absence. (Kundera, 2006b : 10).

En vérifiant la fonction métalinguistique, il ausculte un code sursaturé de sens qui rend d'autant plus difficile la communication entre les êtres et faillible l'exercice de la traduction. D'où cette liste de « mots incompris » qui se déploie en trois parties dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* (Kundera, 2005 :133-140 ; 146-153 ; 159-167)

destinée à clarifier le sens de certains termes qui provoquent des quiproquos entre deux amants. Kundera dira dans *L'Art du roman* qu'il « examine le code existentiel de Franz et celui de Sabina » et il ajoute que « Chacun de ces mots a une signification différente dans le code existentiel de l'autre » (Kundera, 2006a: 43). D'où également cette liste de « Soixante-et-onze mots » (Kundera, 2006a: 141-148) devenus « Soixante-neuf mots »⁶ dans l'édition définitive de la Bibliothèque de la Pléiade qui occupent la sixième partie de *L'Art du roman* et qui se destinent à lever les incompréhensions du traducteur face au texte kundérien. Comme l'auteur s'en explique après les surprises qu'il avait eues en découvrant certaines traductions, il se décide à revoir les éditions dans les «trois ou quatre langues étrangères» qu'il sait lire.

Les malentendus existentiels entre les deux amants de *L'Insoutenable légèreté de l'être* tiennent au fait que leurs expériences langagières ne se recoupent que partiellement d'où les incompréhensions multiples qui les éloignent : « Ils comprenaient exactement le sens logique des mots qu'ils se disaient, mais sans entendre le murmure du fleuve sémantique qui coulait à travers ces mots » (Kundera, 2005b: 132). Le premier terme qui apparaît dans le *Petit lexique de mots incompris* est « Femme ». Dès cette entrée, le lecteur découvre les différences abyssales entre les deux personnages. Alors que pour Sabina être femme est une condition subie, pour Franz il s'agit d'un idéal qui va bien au-delà du sexe. Le terme apparaît dans le texte mis en relief par l'italique soulignant l'emphase : « Franz lui dit avec une intonation singulière : 'Sabina, vous êtes une *femme*' » (Kundera, 2005b: 133). L'entrée suivante dans le récit réunit deux termes antithétiques : « La fidélité et la trahison ». Alors que pour Franz la fidélité est la vertu suprême pour Sabina c'était la trahison qui la « séduisait ».

Dans *La Plaisanterie*, qui inaugure la réception et fortune internationales de Kundera, le romancier détache notamment l'étrangeté de la langue utilisée par les membres du parti communiste tchécoslovaque par le biais de l'italique, signalant simultanément la mise à distance et la citation. Le moteur de l'intrigue étant justement une innocente plaisanterie écrite sur une carte postale envoyée par Ludvik à son amie

⁶ Ce nombre varie en fonction des éditions. Cette liste publiée tout d'abord dans la revue *le Débat*, de novembre 1985, comptait alors « quatre-vingt-neuf mots ». Ce nombre oscille également en fonction des éditions dans d'autres langues comme le souligne Pierre Ricard dans sa « Biographie de l'œuvre » à la page 1245 de l'édition de la Pléiade. À titre de curiosité, l'édition allemande en comporte 61, la portugaise 67 et la bulgare plus proluxe 73.

Marketa dépeinte comme une « de ces femmes qui prennent toute chose au sérieux (par-là s'identifiant à merveille au génie même de l'époque) » (Kundera, 2007: 49). À propos de cette carte postale, Philippe Hamon dans *L'Ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique*, parle de « fiasco » du discours ironique car « une série de catastrophes est déclenchée par la réception 'sérieuse' d'une carte postale de vacances 'ironique' » (Hamon, 1996: 37). La faillite provient du fait que l'ironie doit être partagée entre l'émetteur et le destinataire pour qu'elle puisse produire l'effet escompté qui est, dans le cas présent, celui de divertir.

Cette mise à distance de certains termes, comme si le mot ou la locution cités n'appartenaient pas au lexique du sujet citant ou comme s'il s'agissait de mots étrangers ou de néologismes est très présent dans *La Plaisanterie*. À titre d'exemple de cette *novlangue* orwélienne qui visait à bannir des mots à consonance subversive, nous avons des termes comme « *individualiste* » (Kundera, 2007: 42), « *cosmopolitisme* » qui apparaît dans le contexte suivant : « ce qui fleurait le *cosmopolitisme* (encore un péjoratif célèbre de cette époque) » (Kundera, 2007: 73), « cette *pénombre de dépersonnalisation* » (Kundera, 2007: 80 et 88), « le Parti a le *devoir* de n'avoir pas confiance en moi ! » (Kundera, 2007: 155), « s'il ne savait plus *rester dans le rang*, avec son *masque de chien* » (Kundera, 2007: 181); « tu me prendras avec mes *convictions* » (Kundera, 2007: 282); « *comprendre* la dure critique des camarades » (Kundera, 2007: 288); « le *manifeste de sa génération* » (Kundera, 2007: 398); « ces mots avaient une portée *objective* » (Kundera, 2007: 61); « des mines de véritable *homme du peuple* » (Kundera, 2007: 65).

Le langage communiste officiel est également cité entre parenthèses, il s'agit le plus souvent d'énoncés qui tiennent à des appréciations sur des étudiants : « résidus d'individualisme » (Kundera, 2007: 50); « faible intérêt pour la théorie révolutionnaire »; « mauvais comportement à l'égard des femmes » (Kundera, 2007: 51); « la fin justifie les moyens »; « esprit sain » (Kundera, 2007: 54).

Écrivain bilingue et dominant plusieurs langues, Kundera est d'autant plus sensible aux évidences langagières, à l'intraduisible, aux idiotismes réels ou prétendument tels. Certains termes pris dans des acceptions moins courantes ou forgeries fonctionnent comme des mots-clés de certaines œuvres de l'écrivain et contribuent à singulariser le texte. Dans ce contexte, le mot « *litost* » occupe de par son

étrangeté une place à part dans *Le Livre du rire et de l'oubli*. Kundera le circonscrit, le définit en traçant ses limites sémiques.

Martin Rizek, dans *Comment devient-on Kundera* parle de la « litost » et de sa prétendue intraduisibilité (Rizek, 2001: 281-282). Ce terme renverrait à des situations uniques, notamment historiques. Kundera le perçoit comme une sorte d'onomatopée traduisant la plainte d'un animal et qui par contiguïté et selon un processus de personnalisation représenterait un sentiment présent chez tout être humain mais qui ne trouverait d'équivalent que dans la langue tchèque.

Litost est un mot tchèque intraduisible en d'autres langues. Sa première syllabe, qui se prononce longue et accentuée, rappelle la plainte d'un chien abandonné. Pour le sens de ce mot je cherche vainement un équivalent dans d'autres langues, bien que j'aie peine à imaginer qu'on puisse comprendre l'âme humaine sans lui. (Kundera, 2005a:199).

Intraduisibilité contestée par Rizek pour qui ce terme correspond assez bien au champ sémantique des termes français « dépit », « ressentiment », « rancune ». S'il existe bel et bien, ce caractère non-convertible - comme on pourrait le dire d'une monnaie - tient à la singularité de l'expérience tchèque et à son étrangeté même. Un peu plus loin dans le texte, Kundera précise sa pensée en liant notion et destin d'une ancienne nation :

branle le cours de l'Histoire et conduisaient à sa perte le peuple même qui l'avait déclenchée, est l'histoire de la *litost*. (Kundera, 2005a: 246).

Cette notion dont parle Kundera est proche de celle du « ressentiment » comme l'envisage Marc Ferro dans son ouvrage *Le Ressentiment dans l'histoire* : « À l'origine du ressentiment chez l'individu comme dans le groupe social, on trouve toujours une blessure, une violence subie, un affront, un traumatisme » (Ferro, 2007: 14). Ce qu'il dit à propos des Polonais pourrait en partie s'appliquer aux Tchèques : « Le passé des Polonais, tel qu'ils se le représentent, exprime tout du long la profondeur de leur ressentiment. » (*idem*:118).

Un autre terme, celui-là encore bien plus structurant de l'œuvre, est celui de « Kitsch », expression qui nous est d'une consonance bien plus familière. Pourtant sa signification profonde dépasse chez Kundera ses acceptions communes de « style et d'une attitude

L'idée me vi

esthétique caractérisés par l'usage hétéroclite d'éléments démodés ou populaires, considérés comme de mauvais goût par la culture établie et produits par l'économie industrielle », attestées par *Le Robert*, et qui par extension peut désigner quelque chose d'« un mauvais goût baroque et provocant ».

Ce terme est employé par Kundera dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* et expliqué dans *L'Art du roman* quand il définit les « Soixante-onze mots » ou les « Soixante-neuf mots » (le terme continuant d'apparaître dans la liste remaniée). Dans le roman, ce terme surgit comme un thème qui interrompt la narration sous forme d'une « digression », mot employé par l'auteur dans *L'Art du roman* (Kundera, 2006a:103).

Dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, le kitsch apparaît comme une critique caustique d'un des ridicules du monde contemporain et occupe une partie substantielle de la sixième partie intitulée « La Grande Marche », allusion à une marche surmédiatisée en faveur des droits de l'homme à la frontière du Cambodge. Autour d'une dénonciation du lyrisme comme forme d'être au monde, il met l'accent sur le fait qu'en politique le kitsch n'est pas l'exclusive des pays totalitaires bien qu'il y occupe une place essentielle dans les rituels de communication et de célébration. C'est à ce genre de kitsch que se réfère Philippe Hamon dans l'ouvrage déjà cité : « Ce kitsch des régimes totalitaires modernes est plus lié à des cérémonies et à des mises en scène collectives qu'à des objets industriels comme au XIXe siècle. » (Hamon, 1996: 69).

Ce regard critique qui faisait du personnage de Ludvik, dans *La Plaisanterie*, une sorte d'étranger dans son propre pays (surprise ou ahurissement devant les cérémonies politiques de la Tchécoslovaquie comme la « bienvenue aux nouveaux citoyens ») va s'étendre au narrateur de *L'Immortalité* qui découvre en France une autre forme de dictature de l'image désignée dans un chapitre de ce roman d'« imagologie » (Kundera, 2005c: 171) qui n'a rien à voir avec cette notion en littérature comparée⁷. De façon paradoxale et provocatrice Kundera propose une équivalence entre la propagande communiste et la publicité dans le monde occidental.

Imagologie ! Qui, le premier, a forgé ce magistral néologisme ? Paul ou moi ? N'importe. Ce qui compte, c'est qu'existe enfin un mot qui permette de rassembler sous un seul toit des phénomènes aux appellations si différentes : agences publicitaires ;

⁷ L'imagologie étant « l'étude des images ou des représentations de l'étranger » (Pageaux, 1994: 59).

conseillers en communication des hommes d'État ; dessinateurs projetant la ligne d'une nouvelle voiture ou l'équipement d'une salle de gymnastique; créateurs de mode et grands couturiers ; coiffeurs ; stars du *show business* dictant les normes de la beauté physique, dont s'inspireront toutes les branches de l'imagologie. (*idem*: 172).

À l'entrée du mot « Kitsch » dans *L'Art du roman*, Kundera parle de l'emploi qu'il en fait dans *Insoutenable Légèreté de l'être*, et du sens dégradé qu'il a pris en France :

Dans la version française du célèbre essai d'Hermann Broch, le mot « kitsch » est traduit par « *art de pacotille* ». Un contresens, car Broch démontre que le kitsch est autre chose qu'une simple œuvre de mauvais goût. Il y a l'attitude kitsch. Le comportement kitsch. Le besoin du kitsch de l'homme-kitsch (*kitschmensch*) : c'est le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue. (Kundera, 2006a:157).

Kundera revient sur cette notion dans *Une Rencontre* car pour lui le paroxysme vulgaire du romantisme en Europe centrale aboutit au *Kitsch* condamné par les personnalités littéraires du XXe siècle : Kafka, Musil, Broch et Gombrovicz. Ce *Kitsch*, selon Kundera, est pour ces romanciers «le plus grand *mal esthétique*» (Kundera, 2009: 165). Pour Hermann Broch la grandiloquence de l'opéra wagnérien est une des manifestations du kitsch auquel s'opposera Janacek, antiromantique par excellence qui, fin XIX^e siècle avec *Jenufa*, est un des premiers à composer un opéra en prose.

D'une certaine façon on peut penser que ce kitsch kundérien n'est pas loin, sinon même concomitant de la doxa barthésienne⁸.

La nécessité de vérifier le sens de certains termes, surtout s'agissant de mots-clés, va être ainsi une constante de l'œuvre de Milan Kundera comme nous venons de le voir. Ainsi, d'autres termes seront-ils analysés et auscultés dans leurs diverses dimensions sémantiques comme c'est le cas du mot « compassion » (« soucit » en tchèque) qui occupe tout le neuvième chapitre de la première partie de *L'Insoutenable légèreté de l'être* (Kundera, 2005b: 36-38). Cette compassion dont Kundera aurait souffert en tant qu'exilé tchèque et dont aurait également pâti la réception première de l'œuvre

⁸ La doxa : « l'opinion publique, l'Esprit majoritaire, le consensus petit-bourgeois, la voix du Naturel, la Violence du Préjugé » est une des deux manières qu'a Roland Barthes, selon Khatibi, de se figurer l'étranger (Khatibi, 1987 : p.64).

hâtivement lue par ses premiers critiques et lecteurs comme le simple témoignage d'un exilé.

Bibliographie :

AMHERDT, François-Xavier (2006). « 'L'Étranger' dans l'œuvre de Paul Ricœur », *Choisir, Revue culturelle*, n° de septembre.

<URL : http://www.choisir.ch/IMG/pdf/L_etranger_dans_l_oeuvre_de_Ricoeur.pdf

FERRO, Marc (2007). *Le Ressentiment dans l'histoire, Comprendre notre temps*. Paris: Odile Jacob.

HAMON, Philippe (1996). *L'Ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris: Hachette.

KUNDERA, Milan (2005a)⁹. *Le Livre du rire et de l'oubli*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 1831.

KUNDERA, Milan (2005b). *L'Insoutenable légèreté de l'être*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 2077

KUNDERA, Milan (2005c). *L'Immortalité*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 2447.

KUNDERA, Milan (2006a). *L'Art du roman*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 2702.

KUNDERA, Milan (2006b). *L'Ignorance*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 4155.

KUNDERA, Milan (2006c). *Le Rideau*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 4458.

KUNDERA, Milan (2007). *La Plaisanterie*. Paris: Gallimard, Coll. Folio n° 638.

KUNDERA, Milan (2009). *Une rencontre*. Paris: Gallimard.

PAGEAUX, Daniel-Henri (1994). *La Littérature générale et comparée*. Paris: Armand Colin.

RIZEK, Martin (2001). *Comment devient-on Kundera*. Paris: L'Harmattan.

⁹ L'année indiquée dans les œuvres de Milan Kundera dans la collection Folio correspond au dernier dépôt légal.

Les six opus romanesques rédigés par Kundera ayant été traduits, revus, corrigés avec des délais très divers, il nous semble donc essentiel de les situer dans le temps.

Risibles Amours (1959 et 1968)

La Plaisanterie (achevé en 1965)

La vie est ailleurs (1969)

La Valse aux adieux (1971 ou 1972)

Le Livre du rire et de l'oubli (achevé en 1978)

L'Insoutenable Légèreté de l'être (1982)

L'Immortalité (1988)

La Lenteur (achevé en 1994)

L'Identité (1996)

L'Ignorance (2000)

LE PERSONNAGE MODIANIEN ET L'EFFET D'ÉTRANGETÉ

LOURDES CARRIEDO

Un. Complutense de Madrid

0. Considérations préalables

Dans l'univers romanesque de Patrick Modiano, très lié à la ville de Paris¹, les personnages venant d'ailleurs, originaires d'autres contrées et présentant donc le statut d'étrangers, de réfugiés ou d'immigrés, abondent. On le sait. De nombreuses études ont été consacrées à ces « hors-venus »² installés en territoire français, à ces figures nomades, décalées dans des milieux parfois hostiles et n'appartenant pas à un groupe social ou familial déterminé³. Or, cet article ne s'intéressera pas exclusivement à l'extranéité des figures qui peuplent la fiction modianienne, mais surtout à *l'effet d'étrangeté* qu'elles produisent à autrui, au double niveau, intra aussi bien qu'extradiégétique. Et ce, à partir de plusieurs constatations.

En premier lieu, la nécessité de « dévoiler » le secret de l'autre que démontrent les personnages modianiens, étant donné la face cachée qu'ils gardent tous, non seulement pour cet « horizon d'altérité » propre à la constitution d'autrui, mais aussi pour leur tendance au brouillage de pistes identitaires.

En second lieu, le sentiment de marginalité, d'écart, de déracinement que la plupart des personnages modianiens ressentent dans un univers qui n'est pas le leur, du fait de leur fréquente « extraterritorialisation ».

¹ Paris est, en effet, la ville nucléaire des récits de Patrick Modiano centre de convergence de personnages d'origine incertaine – souvent « échoués aux portes de Paris » (1990:21), qu'ils quittent cependant pour de brefs séjours dans d'autres villes européennes ou dont ils s'éloignent dans leurs rêves de bonheur à prégnance romantique.

² Nous renvoyons, entre autres, aux études sur la figure de l'étranger et du paria de Jules Bedner (1993) et de Pilar Andrade (2016), respectivement.

³ De véritables *paria*, assimilables à la figure mythique du « juif errant », qui devient un champ thématique gravitationnel chez Patrick Modiano, en correspondance avec ses propres origines juives.

En troisième lieu, le mal qu'ils ont tous à déceler leur vérité intérieure, et donc le besoin de démasquer un secret intime. Ils s'adonnent alors à une pratique herméneutique de soi qui les conduit le plus souvent à la fouille minutieuse de leur propre passé.

Enfin, la difficulté du lecteur à explorer la face cachée de ces figures mystérieuses aux identités variables, dont il s'approche en plus par le biais d'un narrateur instable à la mémoire oublieuse. Ce narrateur prend d'ailleurs son lecteur comme témoin privilégié de démarches hésitantes, d'autant plus incertaines qu'elles sont entreprises bien du temps après l'expérience vécue, après des dizaines d'années écoulées, juste à ces moments « où la vie se referme peu à peu sur elle-même » (2003: 37), selon l'expression du narrateur autodiégétique d'*Accident nocturne* (2003).

1. Des étrangers, des intrus brouilleurs de pistes

Le personnage modianien est le plus souvent un déraciné, un étranger qui se sent à l'écart d'une société à laquelle il aspire cependant à s'intégrer ou, du moins, à en tirer tous les avantages possibles. Manquant de repères identitaires, d'une souche familiale solide et d'un passé personnel ou professionnel concrets, ce personnage s'encadre parfaitement dans le nouveau registre de figure romanesque qui s'installe dans la littérature française à partir du Nouveau Roman. Faisant honneur au nouveau statut de personnage défini par Nathalie Sarraute dans *L'Ère du soupçon*, le héros –ou anti-héros– modianien a définitivement perdu « ses ancêtres, sa maison soigneusement bâtie (...) ses propriétés et ses titres de rente, ses vêtements, son corps, son visage, et, surtout, ce bien précieux entre tous, son caractère qui n'appartenait qu'à lui, et souvent jusqu'à son nom » (1956: 61).

En effet, tout comme le narrateur d'*Accident nocturne* – sans parents, études ou milieu social attribués-, de nombreux personnages manquent de nom de famille ou bien vivent sous des noms supplantés, essayant de garder un anonymat protecteur de menaces réelles ou imaginaires. Ils ont souvent recours à des identités inventées qui leur permettent de marquer la différence non seulement par des noms d'emprunt à résonance étrangère, mais aussi par de discrets comportements éloignés des mœurs sociales les plus communes. Incapables de vivre une vie ordinaire, ils sont destinés à vivre une vie en

marge, clandestine, le plus souvent sous des noms d'emprunt⁴. L'anonymat ou le faux nom contribue, en effet, à créer une protection sécurisante par rapport à l'autre. Or, les personnages modianiens aspirent à passer inaperçus dans une société à laquelle ils ont du mal à s'intégrer, s'adonnant à un jeu de cache-cache identitaire qui rend impossible la connaissance profonde de l'autre, la communion ou la connivence avec l'autre, l'accès à une intimité au bout impossible d'établir. Ils sont pour la plupart condamnés à entretenir des rapports passagers et éphémères.

En effet, « brouiller les pistes » de leur identité devient l'un des sports favoris de personnages qui craignent de s'ouvrir à l'autre, d'être découverts même par celui ou celle avec qui ils partagent leur vie. Les rapports amoureux ont ainsi lieu entre deux inconnus qui s'efforcent de réduire la marge de mystère qui les sépare, l'épaisse zone d'ombre qui empêche toute union durable. Le premier récit *Des inconnues* (1999) est, en ce sens, bien représentatif des rapports en même temps proches et lointains qu'entretiennent des personnages à identité usurpée.

Une voix féminine à la première personne, celle de la « première inconnue », se remémore une étape de sa jeunesse - perdue?- à Paris après avoir quitté le domicile familial à Lyon. Installée à Paris chez son amie Mireille Maximoff (dont le nom russe du mari marque la « différence »), elle y partage avec celle-ci une vie en fraude, et se lie avec un prénommé Guy, au nom Vincent – nom probablement inventé mais à sonorité bien « locale » cette fois-ci - qui semble vouloir se protéger d'ombres dangereuses. En fait, ce prénommé Guy tient à établir des barrières personnelles. Cette barrière perdure entre lui et la jeune fille, devenue bientôt son amante et beaucoup plus tard narratrice de ces premières rencontres entre deux inconnus se « brouillant mutuellement les pistes » : « La nuit, dans la chambre d'hôtel, il me posait des questions sur mon enfance et ma famille. Mais, comme lui, je brouillais les pistes. Je me disais qu'une fille aussi simple que moi,

⁴ Le narrateur d'*Accident nocturne* devient à ce titre paradigmatique. Il arrive à énumérer la longue liste des identités empruntées par lui et sa copine, mineurs tous les deux, ainsi que celle des fausses adresses utilisées lors de leurs aventures de jeunesse : « C'était moi qui remplissais les fiches pour nous deux. En ai-je écrit des noms et des adresses différentes... Et, au fur et à mesure, je les notais sur une page d'agenda pour changer les noms la prochaine fois. Je voulais brouiller les pistes et les dates de nos naissances, car l'un et l'autre nous étions mineurs. J'ai retrouvé l'année dernière dans un vieux portefeuille la page où j'avais fait la liste de nos fausses identités » (2003: 64). Suit la longue liste de noms et d'adresses dont ils se sont servis. Certains d'entre eux réapparaissent dans des romans postérieurs de Modiano, comme celui de Suzy Kraay, préfiguration de la Suzanne Kray de *L'Horizon* (2010).

qui n'avait qu'un seul nom et qu'un seul prénom, et qui venait de Lyon, ne pouvait pas l'intéresser » (1999: 48).

L'anonymat est, sans doute, une garantie de salut pour des personnages soit réellement traqués, soit ressentant des menaces diffuses. Pour une raison ou pour une autre, tous ces individus (Victor Chmara dans *Villa Triste* ; le couple de Jacqueline et de Van Bever, dans *Du plus loin de l'oubli* ; Margaret le Coz dans *L'Horizon*) ont peur de se faire repérer et se réfugient dans l'anonymat de leurs noms d'emprunt, de leurs identités supplantées. Parce qu'il vaut mieux être quelqu'un de non identifié, d'après le conseil que l'Algérien⁵ adresse à la première « des inconnues » quand elle arrive à l'hôtel où elle vit avec ce Guy Vincent (dont le vrai nom découvert par hasard, « Arturo Zymbalist », dénote une identité juive⁶), et trouve l'hôtel entouré d'agents de police mais nulle trace de son amant. L'Algérien dit à la jeune fille : « Partez vite. Ils ne savent pas encore qui vous êtes. Pour le moment, vous n'êtes qu'une jeune fille blonde non identifiée » (1999: 48-49). Le statut de « jeune fille non identifiée », le statut « d'inconnue », de personnage anonyme, lui permet ainsi de quitter l'endroit sans être repérée, de fuir vers d'autres contrées ou, sûrement, elle vivra des aventures semblables en vertu de cette loi de l'éternel retour si chère à l'auteur. Souvent, celles qui mettent sur scène des jeunes filles échouées dans la grande ville, qui rencontrent des hommes d'âge mûr au passé incertain, avec lesquels elles logent clandestinement dans des hôtels modestes et anodins. Comme ces trois jeunes filles, « des *inconnues* » protagonistes du roman éponyme ; comme Jacqueline Beausergent, l'écraseuse d'*Accident nocturne* ; comme Louki, le personnage tragique de *Dans le café de la jeunesse perdue* ; comme tant d'autres jeunes filles en dérive d'une société dont elles se sentent exclues.

Pour la plupart, il s'agit de personnages dont on ignore le passé, mais que l'on devine trouble, et qui utilisent des documents faux et des noms étrangers, à la sonorité

⁵ Le personnage de l'Algérien est redondant dans les romans de Modiano. Le plus souvent parce que l'action se passe au moment de la guerre d'Algérie, un conflit qui apparaît comme une hantise et une menace.

⁶ La figure mythique du juif errant est à la base de bien des personnages modianiens, garante d'une étrangeté foncière, tel que le démontre Paul Gellings (2000). Pour sa part, Martine Guyot-Bender récupère dans sa brillante étude les mots de M. Blanchot identifiant l'idée de juif avec « l'idée d'exode et l'idée d'exil comme mouvement fondamental ; cela existe, à travers l'exil et par cette initiative qu'est l'exode, pour que l'expérience de l'étrangeté s'affirme auprès de nous dans un rapport irréductible » (Blanchot *cité par* M. Guyot-Bender, 1999: 36)

exotique : Mireille Maximoff, Van Veber, Gay Orlow (*Rues des boutiques obscures*), Ingrid Teyrsen ou Ben Smidane (*Voyage de noces*). Les noms des réfugiés russes prolifèrent dans les premiers romans dont *Rue des boutiques obscures* (1978), des noms à la « sonorité bien colorée » :

Il me passait les photos une par une en m'annonçant le nom et la date qu'il avait lus au verso, et c'était une litanie à laquelle les noms russes donnaient une sonorité particulière, tantôt éclatante comme un bruit de cymbales, tantôt plaintive ou comme étouffée. Troubetzkoï, Orbeliani, Cheremeteff, Galitzine, Eristoff, Obolensky... » (1978: 35)

La sonorité captivante de tous ces noms russes permet de les associer aux sujets de l'émigration, de l'apatricie, du déracinement si obsédants chez Modiano. Aussi au thème de la Collaboration dans la série de noms franco-germaniques énumérés dans *Dora Bruder* (1997) : « les inspecteurs qui participaient à la traque des juifs et dont les noms résonnent d'un écho lugubre et sentent une odeur de cuir pourri et de tabac froid : Permilleux, Schweblin, Koerperich, Cougoule, etc... », ou bien aux longues listes des disparus juifs, selon un rythme envoûtant où la dérive phonique, à forte rime interne, suggère la marche funèbre (1997: 85-86): « Graudens, Trautmann, Lévy, Rubin, Grossman, etc ».

Les romans modianiens établissent une distinction entre, d'une part, les prénoms, les patronymes, et même les sobriquets à sonorité française, ou à « plausibilité francophone » (Barthes) et, d'autre part, ceux qui révèlent une non-francité, problématique ou non. En effet, les noms français-français abondent chez les jeunes filles : Yvonne Jacquet (*Villa Triste*) ; Denise Coudreuse (*RBO*), Jacqueline Beausergent (*Accident nocturne*) ; Sylvie Heuraeux (*Dimanches d'août*) ou Margaret Le Coz (*L'Horizon*), qui, très souvent, se lient à des étrangers, ou à des gens à l'identité truquée, comme ce Victor Chmara qui a adopté une personnalité fictive pour désertir de la guerre d'Algérie⁷. C'est lui-même qui raconte son aventure avec une jeune fille dont le nom de famille s'est évanoui dans la mémoire après plus d'un lustre, mais dont le prénom suffit

⁷ Les déserteurs abondent dans les récits modianiens, qui souvent recréent les années de la guerre d'Algérie comme arrière-fonds socio-historique. Le narrateur d'*Accident nocturne* s'y rapporte explicitement: « J'avais vu quelques années auparavant, un type dévaler à ski une pente très raide, se jeter délibérément contre le mur d'un chalet et se casser la jambe pour ne pas partir à la guerre, celle que l'on appelait d'Algérie » (2003: 23)

à ramener au présent l'image des temps heureux et la litanie de noms de famille de souche française qui peuplent – et non pas par hasard – les romans de Modiano :

Ainsi, elle s'appelait Yvonne. Mais son nom de famille? Je l'ai oublié. Il suffit donc de douze ans pour oublier l'état civil des personnes qui ont compté dans votre vie. C'était un nom suave, très français, quelque chose comme : Coudreuse, Jacquet, Lebon, Mouraille, Vincent, Gerbault... (1975: 31).

L'apatride au faux nom, Victor Chmara, met en valeur la « francité » des noms que nous retrouvons dans maints romans de Modiano, appliqués surtout à des jeunes filles, tandis que pour les protagonistes masculins « l'extranéité » des noms, très forte au début de la production romanesque modianienne (Raphael Schlemilovitch de *Place de l'Étoile* ; ou Jimmy Pedro Stern⁸ de *Rues des Boutiques obscures*) se nuance par l'adoption fréquente du prénom Jean (*Quartier perdu*, *Dimanches d'août*, *Voyage de Noces*, *Un cirque passe*) beaucoup plus anodin qui, cependant, nous permet de le rapprocher à l'auteur lui-même. En fait, il ne faut pas perdre de vue que Modiano est inscrit au registre civil comme Jean-Patrick (Cf. Nettelbeck, C. et Hueston, P, 1986: 5), de sorte que l'on pourrait penser à tous ces Jean comme à des *alter egos* de l'auteur. Une étude de son œuvre sous la perspective autofictionnelle confirme cette hypothèse (Laurent, 1997).

Mais le plus souvent on ignore le nom et même le prénom du personnage narrateur (*Fleur de ruine*, *Du plus loin de l'oubli*) devenu « quelqu'un de rien », comme tant d'autres figures du « personnel du roman modianien » : des « gens de rien » qui ne sont pas chez eux, et qui, comme on peut lire dans *l'Horizon*, des gens qui n'ont « Aucune famille. Aucun recours. **Des gens de rien**. Parfois, cela lui donnait un léger sentiment de vertige » (2010: 72). Des gens de rien qui présentent de larges zones d'ombre, des espaces d'indétermination invitant à la rêverie ou au soupçon d'un narrateur conscient de la difficulté, voire impossibilité, à dévoiler leur secret (2003: 48).

2. L'opacité des « gens de rien » : un large horizon d'altérité

8 Nous soulignons la complexité étymologique de Jimmy Pedro Stern, qui combine l'inspiration anglo-saxonne (Jimmy), espagnole (Pedro) et judéoallemande (« Stern » : étoile). D'ailleurs, le protagoniste du livre joue tour à tour sur d'autres identités: Guy Roland, Freddie Howard de Luz, Pedro McEvoy ; pour devenir enfin Jimmy Pedro Stern.

En effet, chez ces « gens de rien » il existe un vaste territoire obscur qui marque leurs rapports intersubjectifs, un halo de mystère qui souligne l'altérité insondable d'autrui. Un horizon énigmatique, une face cachée qui permet de penser à la « structure d'horizon » énoncée par Michel Collot (1988, 1989) comme métaphore renvoyant à la frontière du réel avec un monde destiné à demeurer inconnu. Cette figure de l'horizon pouvant servir de :

métaphore à tous ces seuils d'invisibilité absolue auxquels se heurte la conscience dans les divers domaines de l'expérience : tache aveugle du corps, mystère insondable de l'être, profondeur du passé, indétermination de l'avenir, transcendance d'autrui (Collot, 1989: 104).

Nous nous intéressons naturellement à ce « mystère insondable » que présentent les personnages modianiens, et que nous avons mis en valeur dans notre étude intitulée « Écriture, mémoire et structure d'horizon chez Patrick Modiano » (Carriedo, 2012). On y a démontré que les personnages modianiens offrent un horizon restreint de visibilité et de lisibilité. En fait, ils deviennent quasi insaisissables et très souvent interchangeables, ce qui ne manque pas de dérouter le lecteur. Non seulement ces personnages adoptent un masque au présent, mais on leur devine un passé lourd d'histoire, et non pas toujours heureuse⁹. La portée d'invisibilité d'autrui devient ainsi donc double : horizontale (en rapport avec la difficulté d'aperception de l'autre au présent même de la perception, et donc avec l'intuition de la face cachée de la personne, de son « secret » inavouable), et verticale (en rapport avec la non appréhensibilité d'un passé trouble). Cette invisibilité verticale renvoie à la profondeur inépuisable de tout acte de souvenir sur lequel repose l'activité enquêteuse de nombreux protagonistes modianiens, aussi bien qu'à l'impossibilité de mieux cerner le cours de la vie d'autrui.

L'activité remémorative sur laquelle repose le récit de bien des narrateurs modianiens constitue une « exploration progressive des perspectives successives au sein desquelles l'image du vécu antérieur ne cesse de bouger » (Collot, 1989) au cours d'une exploration, d'une enquête qui les oblige à traverser de longues contrées mémorielles emboîtées les unes dans les autres. Ils se heurtent dans leur remémoration à de

⁹ Une histoire de « sur-vie minuscule » qui s'encadre presque toujours dans l'Histoire, renvoyant à des épisodes qui hantent la mémoire de l'écrivain, même celle qu'il considère lui-même comme « prénatale ». Comme on sait, l'évocation de la Shoah et de l'Occupation devient obsédante chez Modiano.

nombreuses zones obscures, à des noyaux d'absence, à des trous noirs qui empêchent de voir clair non seulement dans l'autre et son histoire mais aussi dans leur propre intériorité. La conséquence en est que le lecteur se voit obligé à remplir à sa guise les cases manquantes dans le récit.

Modiano développe cette « sphère d'étrangeté » - tant horizontale que verticale - qui existe toujours chez l'autre, et qui empêche en même temps de prendre conscience pleine de soi-même : qui suis-je par rapport à cet autre qui m'est toujours étranger et dont j'ignore l'histoire? Telle est la question que se posent souvent des personnages qui reconnaissent leur méconnaissance de l'autre ainsi que leur impossibilité à dévoiler un secret soigneusement gardé.

À ce sujet, la première narratrice *Des inconnues* (1999) s'avère, encore une fois, paradigmatique de l'ignorance que les amants passagers ont l'un de l'autre :

Le type que je connaissais était en compagnie d'un brun, plus grand que lui, qui portait une veste de daim et un col roulé noir. Mireille Maximoff a embrassé celui que je connaissais. J'essaye de retrouver son nom. C'était Walter et quelque chose d'italien. L'homme qui l'accompagnait nous a serré la main et il s'est présenté : Guy Vincent. Plus tard, j'ai su que ce n'était pas son vrai nom et j'étais chaque fois intriguée de la manière abrupte dont il s'avancait vers les gens, leur tendait la main et leur disait d'une voix brève: Guy Vincent. Maintenant, je comprends que ce nom était pour lui une défense, une barrière qu'il voulait tout de suite établir entre lui et les autres (1999: 27)

Cette barrière devenue distance énorme aussi entre amants, la jeune fille finit par reconnaître, quelques pages plus tard, que « J'étais en compagnie d'un inconnu qui se cachait sous l'identité d'un autre » (1999: 37). Guy Vincent ne cesse jamais d'avoir une certaine « brume autour de lui » que la jeune fille finit par accepter, consciente de l'impossibilité de contempler la figure de son amant sous une « lumière franche », au double sens, et propre et figuré : « J'ai fini par m'y habituer et je croyais naïvement que cette lumière franche dissiperait la brume qui flottait autour de lui » (1999: 36). Brume qui ne se dissipe jamais et qui d'ailleurs contribue à marquer la différence et l'isolement de ce Guy Vincent :

Par la suite, chaque fois que nous étions dans un endroit public, j'avais l'impression qu'il s'y sentait mal à l'aise, comme s'il n'avait rien de commun avec personne. Un étranger

qui n'aurait pas su la langue du pays et qui aurait craint, à chaque instant, qu'on lui adresse la parole. Mais il faisait bonne figure. Il gardait son calme » (1999: 33).

Condamné à ne jamais percer le mystère de certains personnages, surtout par l'impossibilité avouée de la voix narrative, le lecteur reconnaît la part d'insaisissable de l'univers modianien, sans toutefois renoncer à voir quelque peu au-delà des espaces d'indétermination ou des non-dits laissés par le texte. Attrapé par le sentiment d'incertitude et de malaise communs aux différentes voix narratives, le lecteur participe tant du point de vue cognitif qu'émotionnel¹⁰ à la composition figurative du personnage, à la reconstruction d'une unité rêvée, tout en essayant de « pallier l'incomplétude du texte », selon l'expression de Vincent Jouve (2001: 36). Chez Modiano, celle-ci s'avère sans doute créatrice d'un effet d'étrangeté qui caractérise sa production romanesque et qui oblige le lecteur à jouer un rôle participatif dans la « saisie » (Jouve, 2001: 56) mentale et émotionnelle du narrateur-personnage.

3. Effet-personnage et effet d'étrangeté

En termes généraux, dans tout processus de lecture romanesque le personnage doit être représenté mentalement, recomposé ou « figuré », par un lecteur dont l'horizon d'attente est le texte. Comme dit Vincent Jouve, c'est en effet « le texte qui oriente la perception du personnage en délimitant des espaces d'indétermination. La présence du narrateur, voire de l'auteur, se décèle autant dans le choix du non-dit que dans le dit » (Jouve, 1992: 31). Or, dans le cas de Patrick Modiano c'est, d'une part, le simplement suggéré, et même le non-dit, soit par ignorance soit par oubli du narrateur, qui acquiert une force indiscutable. D'autre part, et en apparence paradoxalement, prolifèrent des détails apparemment banals, insignifiants, mais qui deviennent au bout des éléments saturés de signification.

Il y a, donc, deux données capitales dans la création du personnage modianien : d'un côté, le flou d'une personnalité dont les contours – psychologiques et actantiels-

¹⁰ Impossible pour le lecteur de ne pas s'identifier aux personnages modianiens, de ne pas être attiré par leur mystère, de ne pas ressentir de l'empathie pour leur douleur ou leur désorientation. Comme le souligne Vincent Jouve : « l'identité des personnages est nécessairement liée à son état affectif [celui du lecteur]. C'est sur le double plan émotionnel et intellectuel que le sujet s'implique dans l'univers littéraire » (2001: 39)

s'estompent, de l'autre, la multiplication de détails surprenants¹¹ qui lui donnent vie, qui lui fournissent un caractère parfois paradoxal. On est donc obligé de faire attention à ce que le narrateur passe sous silence, de même qu'aux moindres détails fournis, ce qui sans doute crée chez le lecteur un effet de tension qui l'empêche de se détendre. C'est, par exemple, le cas de la description de Louki (*Dans le café de la jeunesse perdue*) où prolifèrent des détails qui constituent des « points fixes de la mémoire » (2007: 27) peuplant de bornes lumineuses, et parfois très capricieuses, l'étendue désertique du souvenir. Louki est, en effet, tout d'abord entrevue comme un personnage anodin et anonyme (comme une autre « personne non identifiée»), mais elle présente un halo d'étrangeté et de mystère qui marquent sa différence : « je me demande si ce n'était pas sa seule présence qui donnait à ce lieu et à ces gens leur étrangeté, comme si elle les avait imprégnés tous de son parfum » (2007: 9-10), dira le premier narrateur du texte¹². Par la suite, celui-ci fixera l'attention sur un détail apparemment futile, mais qui devient un trait significatif et paradoxal, dénotant le soin que la jeune fille - d'apparence bohème - prend à sa tenue, à son aspect :

Pourtant, à bien l'observer, on remarquait certains détails qui la différenciaient des autres. Elle mettait à sa tenue vestimentaire un soin inhabituel chez les clients du Condé. (...) J'avais été frappé par la finesse de ses mains. Et surtout, ses ongles brillaient. Ils étaient recouverts de vernis incolore. Ce détail risque de paraître futile. Alors soyons plus graves (2007: 12).

Le narrateur, totalement conscient de sa tâche, trace les contours des personnages tout en exigeant la complicité du lecteur, tout en lui demandant l'effort d'une « récréation » imaginaire. La voix narrative trace des esquisses, pour des raisons d'économie narrative ou de défaillance mémorielle, et généralement en reste là, tout en favorisant la curiosité du lecteur. C'est cette double curiosité, intellectuelle aussi bien qu'affective et pulsionnelle, qui permet une certaine intimité entre le sujet qui lit et celui

¹¹ Et parfois en apparence gratuits, suite à une sorte « d'hypermnésie relevant d'un dérèglement par excès », selon l'expression de Bruno Blanckeman (2014:108).

¹² Le récit est pris en charge par quatre narrateurs : l'étudiant de l'École Supérieure des Mines ; Pierre Casley, l'enquêteur ; Louki, dans un récit autodiégétique qui permet d'intuire son acte suicidaire ; Roland, l'amant à l'identité usurpée « pour ne pas attirer l'attention sur lui » (2007: 116), C'est ce dernier qui confirme, à la fin du roman, le suicide de la jeune fille.

qui raconte ou qui vit¹³. Si le personnage est « constitué par la somme des informations données sur ce qu'il *est* et sur ce qu'il *fait* » (Hamon, 1983: 20), Modiano laisse presque toujours dans l'indéfinition ce qu'il est et qui il est, nous rapportant uniquement des faits et des pensées immédiates qui, nonobstant, héritent du poids d'un passé pour la plupart trouble ou obscur, toujours lourd à porter. C'est à nous, lecteurs, de compléter, dans la mesure du possible, cette « image » diffuse, de dévoiler le secret enfoui au plus profond de l'être tout en participant de cette « herméneutique de soi » (Foucault, 1988) à laquelle s'adonnent bien des narrateurs-enquêteurs.

Le rapport qui s'institue entre le sujet qui lit et le personnage modianien obéit donc aux trois exigences énumérées par Vincent Jouve : « Le récit, pour être lisible, doit tenir en haleine son lecteur ; reposer sur un minimum d'illusion référentielle ; et jouer sur une dose de séduction. Ce qui varie, et relève du choix de chaque œuvre particulière, c'est la distribution des trois effets » (Jouve, 2001: 169).

Nul doute que Patrick Modiano sait comment tenir en haleine le lecteur, en utilisant tous les instruments de la fiction narrative. Or, le sujet qui lit, - le « lectant » en termes de Jouve - ne perd jamais de vue que le texte narratif est une construction dont le responsable, plus ou moins explicite, est l'auteur. C'est l'image de l'auteur comme instance narrative et intellectuelle, en effraction, que le lecteur-lectant prend comme guide pour sa lecture, tout en tenant compte que le personnage joue son rôle de fonction textuelle baliseuse selon deux perspectives : narrative, d'un côté, et intellectuelle ou idéologique, de l'autre.

Comme instance narrative d'une part, en ce sens que le personnage est le pôle privilégié des attentes du lecteur et le support privilégié de l'intrigue. Il devient en quelque sorte le « pion » narratif soumis à un projet qui lui donne sens, et donc à un projet herméneutique. Ou, du moins, devrait lui en donner. Or, le problème c'est que le roman modianien aime à déjouer les pistes données à l'avance, s'acharne à frustrer l'horizon de prévisibilité du lecteur. Il joue sur des possibles logiques inattendus, des intrigues qui

¹³ « C'est l'indétermination relative de la représentation qui crée cette intimité exceptionnelle entre le sujet qui lit et le personnage » (Jouve, 2001: 41)

s'effilochent, des attitudes incongrues de personnages qui se laissent aller dans une apathie déroutante.

Comme instance intellectuelle ou idéologique, ou herméneutique de l'autre, ce qui oblige à analyser « le système axiologique du narrateur (sa « vision du monde ») et la valeur du personnage dans ce système » (1992: 101). À ne pas perdre de vue, par exemple, la différence existante entre le narrateur à la troisième personne, et le récit à la première personne du narrateur-enquêteur. Modiano s'applique à donner une description floue des personnages, tout en jouant sur la mémoire oublieuse du personnage-narrateur aussi bien que sur les focalisations multiples qu'impliquent les diverses voix narratives. Comme on a déjà signalé, *Dans le café de la jeunesse perdue*, plusieurs narrateurs essaient de cerner l'image équivoque de Jacqueline-Louki¹⁴. D'une part, il y a Pierre Casley, l'enquêteur explicite, d'autre part, Roland, écrivain et ancien amant de Louki ; mais il y a aussi le récit autodiégétique de Louki elle-même qui révèle une enfance solitaire, abandonnée d'une mère entretenue, et une adolescence problématique qui préfigure le dénouement tragique de sa vie.

En ce qui concerne l'illusion référentielle, le « lecteur- lisant » - toujours d'après la terminologie de Jouve -, accepte le pacte de lecture et participe à l'illusion romanesque. Le « moi fictionnel » du lecteur « s'investit dans le monde romanesque, pouvant aller jusqu'à son identification à telle ou telle figure » (Jouve, 1992: 89), jusqu'à l'établissement d'un rapport « empathique » qui dépend évidemment du rôle du narrateur comme médiateur entre personnage et lecteur. Chez Modiano, le lecteur s'identifie normalement au personnage par la médiation d'un narrateur devenu enquêteur-herméneute qui partage et fait partager l'incertitude à propos des personnages, à propos de leur destinée, à propos de leur passé et leurs origines.

Par exemple, le récit de Louki contient de nombreux creux, de multiples cases vides - qui ne seront remplis partiellement que par le récit d'autres personnages l'ayant connue. Elle même dira : « J'ai des trous de mémoire. Ou plutôt certains détails me reviennent en désordre. Depuis cinq ans, je ne voulais plus penser à tout ça (...). Des trous

¹⁴ Le sobriquet de Louki correspond à l'une des hypostases de cette mystérieuse Jacqueline qui apparaît à maintes reprises au long de la production modianienne : *Une Jeunesse, Du plus loin de l'oubli, Accident nocturne, Dans le café de la jeunesse perdue*.

noirs. Et puis des détails aussi précis qu'ils sont insignifiants » (Modiano, 2007: 91). Or voilà que le lecteur est avide de connaître ces détails, même apparemment insignifiants, de savoir davantage sur cette jeune fille désemparée, dont le désarroi et la souffrance deviennent des « supports de l'investissement affectif » (Jouve, 1992: 141) chez le lecteur. Et il y en a plein de personnages en proie à un désarroi considérable qui, par la médiation d'un narrateur tantôt amnésique tantôt hypermnésique, obligent le lecteur à réaliser un profond investissement affectif et émotionnel.

Cependant, cet investissement du lecteur demeure souvent bancal, étant donné l'attitude étrange et les réactions imprévisibles du personnage principal. Cette imprévisibilité du héros romanesque lui donne vie, crée un « effet-de-vie », mais en même temps assure une certaine distance intellectuelle du lecteur, une frange inévitable d'empathie autant que de distanciation (Blanckeman, 2014).

Et, enfin, par rapport à la dose de séduction que doit contenir tout récit, le « lu » approfondit le rapport entre sujet lecteur et texte tout en ajoutant l'intervention de certaines pulsions inconscientes, en modulant les émotions transmises par les personnages de façon à ce que le lecteur puisse vivre une aventure susceptible de correspondre à sa propre aventure intérieure, à sa propre expérience. Il s'agit des investissements inconscients de la part du lecteur, de la projection dans la sphère du texte de ses propres pulsions, de ses propres hantises, le rapprochant d'ailleurs de personnages dont le profil individuel finit par s'estomper. Le personnage devient de la sorte pur « prétexte », fruit de l'appropriation singulière de la part du lecteur qui, en fait, se retrouve lui-même affronté – tantôt séduit tantôt déconcerté - à un univers dont il expérimente l'inquiétante étrangeté.

En définitive...

Les personnages de Modiano tendent donc à susciter chez le lecteur la même angoisse, les hantises dont ils sont eux-mêmes la proie, et à l'attirer dans une « famille indéfinissable » qui est beaucoup plus vaste que celle des apatrides, des proscrits ou des émigrés » (1990: 115) (Robert Kanters *Le Figaro littéraire*, n° 1616, 7-5-1977) fréquentant sa fiction, car elle implique l'humanité entière.

Il en découle la valeur universelle de l'écriture modianienne, « son apatridie n'étant qu'un cas particulier de l'apatridie universelle. Tous les hommes sont des apatrides moraux et des êtres à la mémoire fuyante ou complaisante » (Joye, 1990: 116), comme d'ailleurs Camus et beaucoup d'autres auteurs l'avaient bien montré après la II Guerre Mondiale.

Pourrait-on parler alors d'une nouvelle forme d'humanisme critique, masquée sous la fable de l'homme commun et anonyme, égaré et désorienté, marginal, mélancolique et parfois même *apathique*¹⁵? Le lecteur ne participerait-il pas, avec les personnages modianiens, - non seulement dans le dédoublement et la connivence, mais aussi dans l'aperçu critique qu'implique tout acte de lecture - de cette aventure de l'homme contemporain, migrateur perpétuel, parti à la recherche de la vérité d'autrui aussi bien que de sa propre image fuyante - et au bout insaisissable - sous la hantise d'un passé invouable et le vertige d'un présent inacceptable?

Bibliographie :

- ANDRADE, Pilar (2016). « Los personajes de Modiano, parias y europeos », *Çédille. Revista de Estudios Franceses*. n° 12, pp. 15-27.
- BARROT, Olivier (1999). *Pages pour Modiano*. Paris: Éditions du Rocher.
- BEDNER, Jules (dir.) (1993). *Patrick Modiano*. Amsterdam-Atlanta: Rodopi.
- BLANCKEMAN, Bruno (2008). *Les récits indécidables*. Presses Universitaires du Septentrion.
- BLANCKEMAN, Bruno (2014). *Lire Patrick Modiano*. Paris: Armand Colin.
- CARRIEDO, Lourdes (2012). « Écriture, mémoire et structure d'horizon chez Patrick Modiano », *French Cultural Studies*, n° 23 (4), pp. 341-349.
- COLLOT, Michel (1988). *L'Horizon fabuleux*. Paris: José Corti.
- COLLOT, Michel (1989). *La poésie moderne et la structure d'horizon*. Paris: Presses Universitaires de France.
- FOUCAULT, Michel (1988). *Dits et écrits*. Paris: Seuil.
- GELLINGS, Paul (2000). *Poésie et mythe dans l'œuvre de Patrick Modiano. Le fardeau du nomade*. Paris: Lettres Modernes Minard.

¹⁵ « Apathique », en jouant sur le double sens du mot. A-pathos : sans passions, sans émotions, selon l'étymologie grecque, d'un côté; indifférent et impassible, de l'autre.

- GUYOT-BENDER, Martine (1999). *Poétique et politique de l'ambiguïté chez Patrick Modiano*. Paris-Caen: Lettres Modernes Minard.
- JOUVE, Vincent (2001). *L'Effet-personnage dans le roman*. Paris: Presses Universitaires de France.
- JOYE, Jean-Claude (1990). *Littérature immédiat*. Publications universitaires européennes, Peter Lang: Berne.
- LAURENT, Thierry (1997). *L'œuvre de Patrick Modiano : une autofiction*. Paris: Presses Universitaires de Lyon.
- MODIANO, Patrick (1975). *Villa Triste*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1990). *Voyage de noces*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1996). *Du plus loin de l'oubli*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1999). *Des inconnues*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2003). *Accident nocturne*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2007). *Dans le café de la jeunesse perdue*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2010). *L'Horizon*. Paris: Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2014). *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*. Paris: Gallimard.
- HUESTON, P. et NETTELBECK, C. (1986). *Patrick Modiano. Pièces d'identité*. Paris: Lettres Modernes Minard.
- ROCHE, Roger-Yves (2009). *Lectures de Modiano*. Nantes: Éditions Cécile Défaut.
- SARRAUTE, Nathalie (1956). *L'Ère du soupçon*. Paris: Minuit.

LA FIGURE SÉMIOLOGIQUE DE L'ÉTRANGER

MAGDALENA NOWOTNA

Inalco – Paris

1. Être dans une langue et dans un espace donné

Être l'étranger quelque part n'est jamais simple, souvent difficile parfois dramatique. Les écrivains et les philosophes le vivent comme les autres mais ils expriment et configurent leurs sensations dans des structures textuelles peut-être plus nuancées qu'un émigré lambda.

Et puisqu'il s'agit du phénomène de déplacement d'un sujet humain à travers le monde il faut tout d'abord mentionner que nous sommes inévitablement amenés vers quelques pensées philosophiques et leurs modèles concernant la perception de l'espace et les conséquences de cette perception, notamment identitaires, pour conceptualiser un ressenti fréquent de malaise et de frustration.

Les modèles philosophiques tracent des idéaux, qui ne sont et ne peuvent pas être atteints car proches des utopies mais néanmoins nécessaires en tant qu'horizon orientant et attirant nos pensées et même nos pratiques existentielles. Dans cette optique les écrits littéraires à forte dose de subjectivité, et d'individuation dialoguent avec les modèles en leur présentant un miroir souvent déformant. Mais cette déformation, justement parlante et convaincante, témoigne du vécu particulier loin des idéalités théoriques. Elle montre un écart sensible entre les modèles généraux élaborés et la vie d'un homme.

La spatialité est propre à notre existence car c'est d'abord notre corps qui en fait l'expérience face aux phénomènes du monde. La perception du positionnement de notre corps est donc au cœur des préoccupations des phénoménologues. La conscience du corps « la manière dont nous nous *fixons* dans le monde » dit Maurice Merleau-Ponty (1996: 66) provoque des conséquences philosophiques concernant l'existence même de l'espace : « (...) il n'y aurait pas pour moi d'espace si je n'avais pas de corps » (Merleau-Ponty, 1945: 119).

Les réflexions du philosophe vont plus loin, nous percevons l'espace et nous

existons dans un milieu donné :

(...) en analysant cette fonction abstraite (la perception de l'espace – complété par moi, M.N.) qui est bien loin de couvrir toute notre expérience de l'espace, nous avons été amenés à faire apparaître comme la condition de la spatialité la *fixation* du sujet dans un milieu et finalement son inhérence au monde, en d'autres termes nous avons dû reconnaître que la perception spatiale est un phénomène de structure et ne se comprend qu'à l'intérieur d'un champ perceptif qui contribue tout entier à la motiver en proposant au sujet concret un *ancrage possible* (*idem*: 325).

Il s'agit donc de notre identité : « il (le sujet percevant – M.N.) ne réalise son ipséité qu'en étant effectivement corps et entrant par ce corps dans le monde » (*idem*: 467). Note : dans ces citations le caractère gras vient de moi.

Il est donc indéniable que notre existence spatiale est primordiale, primaire, et fondamentale pour notre réalisation de l'existence personnelle.

Mais bien évidemment ces établissements philosophiques nous parlent des conditions optimales, d'une situation philosophique générale pour un être humain. Ils attirent notre attention sur le phénomène de la spatialité de notre corps, l'adhésion au monde et l'insertion dans un espace, un milieu qui permet au sujet de développer son ipséité, « régler » ses paramètres identitaires. Remarquons les lexèmes tels que fixation et ancrage qui nomment la situation propice. Le contraire donc doit fatalement provoquer des brouillages dans la perception de soi et du monde. Car dans certaines situations de vie (exil, voyage forcé, émigration) cet ancrage, cette fixation dans l'espace se trouve dérangée ou annulée. Le sujet déplacé cherche donc, pour survivre, des solutions de rééquilibrage en adoptant le lieu et la langue de l'autre, un « espace » de substitution.

Mais cette adoption, quel que soit son degré d'assimilation, provoque fatalement des situations, des tourments, des paradoxes et des dilemmes, des situations schizophréniques, des dualités, des déchirements, des écarts difficiles à vivre au quotidien pendant des années et des décennies.

Ces dilemmes et ces dualités touchent aussi bien l'espace à proprement parlé, un lieu géographique, que la langue, souvent considérée comme un lieu que l'on veut habiter.

Je me propose de réfléchir sur une formulation particulièrement frappante tirée d'un essai de Cioran écrivain roumain de langue française. En examinant ses textes nous allons démontrer la complexité de cette situation. On évoquera aussi Paul Ricoeur qui parle de l'hospitalité langagière recherchée par le traducteur.

2. L'oxymore de l'amertume, de la frustration

Chez Cioran, la figure sémiotique de l'étranger est construite essentiellement de l'oxymore, de l'hypothétique et du conditionnel qui, au niveau de la re-présentation textuelle, prennent en charge cette posture difficile du sujet qui, déplacé, adopte la terre (lieu) et la langue de l'autre, les deux au même titre. Primairement étranger, l'ailleurs devient son ici, langue et terre. À la suite, sa patrie, ancienne ici devient l'ailleurs, éloignée et regrettée néanmoins « poursuivant ». Finalement les deux sont aimées et haïes, rejetées et admirées.

La langue de l'autre qui devient sienne est adorée et détestée. L'espace est compris de façon autant géographique que linguistique. Deux idiomes, deux lieux réalisent une expérience d'écartèlement où vivre dans une langue étrangère est aussi compliqué que dans un pays d'adoption.

Le sujet de Cioran se présente en tant que sujet selon la typologie sémiotique des instances énonçantes de J.- Cl. Coquet¹ qui désigne et définit le tiers actant transcendant, cette force extérieure souvent menaçante qui tend à priver le sujet de ses capacités d'autonomie et notamment de la faculté de jugement. L'énonciateur de Cioran évalue lucidement sa situation, le tiers actant apparaît alors en tant que la patrie/les origines.

¹ Dans la théorie sémiotique de Jean-Claude Coquet (*La Quête du sens*, PUF 1997) nous avons la structure actantielle suivante : Prime actant (sujet/ non-sujet), second actant (les objets du monde, le monde extérieur), et tiers actant qui peut être transcendant (une force extérieure agissant sur le sujet comme par exemple : le destin, l'Histoire, un régime politique ou social, etc.) ou immanent (une force intérieure au sujet : sa passion, ses sentiments, ses vécus). Dans la relation binaire qui lie directement le prime actant avec les objets du monde, nous sommes dans l'espace d'autonomie; en effet, le sujet gère sa relation. Dans la configuration ternaire où entre en scène le tiers actant, le sujet est exposé au danger de l'aliénation et du passage à l'espace d'hétéronomie s'il ne résiste pas à la force du tiers actant qui exerce une pression sur lui. Il devient alors un « non sujet » dépendant et soumis. Il ne gère pas sa relation avec le monde, il la subit. S'il lui arrive de résister, il garde son autonomie, son statut « sujet », c'est-à-dire la capacité de jugement par rapports au monde, l'aptitude à agir et à réagir, à réaliser sa volonté, à maîtriser les événements et soi-même. Il faut souligner que le statut « sujet » et « non sujet » sont des paquets de sens et en aucun cas des personnages ou êtres quelconques. La même instance du discours peut montrer, selon le développement du texte, les traits « sujet » et les traits « non-sujet ».

Mais malgré cette lucidité, malgré cette mise en discours peut-être « thérapeutique » le changement de pôles qui fait d'ailleurs – ici n'est pas, et ne peut pas être, simple à vivre.

Le paradoxe de l'étranger consiste à vivre dans les puissantes contradictions ; l'oxymore est donc la figure par sa construction sémantique propice à prendre en charge la situation du sujet qui, déplacé, adopte (ou pas) la terre (lieu) et la langue de l'autre. La langue de l'autre devient la sienne, adorée et haïe, dénigrée et admirée, exerce une pression, source d'une maléfique tension.

La permutation de ces indicatifs provoque chez certains sujets sensibles un enchevêtrement existentiel difficile à démêler.

Le sujet de Cioran présente « les origines » : « Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous » (1960: 10, 11 et 31) en tant que tiers actant, exigeant et intraitable, puissant et agissant sur le sujet de façon inéluctable, impossible de lui échapper. Son action est frustrante. Poursuivre quelqu'un est proche de persécuter, suivre dans le sens policier : (*Le Petit Robert*) Poursuivre : suivre pour atteindre, courir après, pourchasser : poursuivre les fuyitifs, traquer, poursuivre quelqu'un, s'acharner contre lui, harceler.

Regardons comment Cioran construit son texte en parlant de ses relations avec cet *idiome d'emprunt où langue, terre, sang, vie et mort se mélangent apparaissant comme un nœud inextricable* :

Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurais jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un *cauchemar* que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet *idiome d'emprunt*, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, *subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressif pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets* jusque dans la *vulgarité*. Comment voulez-vous que s'en accommode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manies avec scrupule et probité ? Il n'en existe pas un seul dont *élégance extenuée* ne me donne *le vertige* : plus *aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux*. Une syntaxe d'une *raideur*, d'une *dignité cadavérique* les *enserme et leur assigne* une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. (...) langue *inabordable trop noble*, et *trop distinguée* à mon gré ! Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné *la nôtre*,

dont il m'arrive de *regretter* l'odeur de *fraîcheur et de pourriture*, le mélange de *soleil et de bouse*, la laideur nostalgique, *le superbe débraillement*. *Y revenir je ne puis* ; celle qui *me fallut* adopter *me retient et me subjugué* par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Suis-je un « *renégat* », comme vous l'insinuez ? « La patrie n'est qu'un campement dans le désert » est-il dit dans un texte tibétain. Je ne vais pas si loin : je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. (...) *Poursuivis par nos origines*, nous sommes tous ; le sentiment que m'inspirent les miennes se traduit nécessairement en termes négatifs, dans le langage de *l'autopunition*, de *l'humiliation assumée et proclamée*, du *consentement au désastre*. (...). Plus heureux que moi, vous vous êtes résignés à notre *poussière natale* (...).

(Note : le caractère italique vient de moi et désignent les mots et les expressions signifiant pour le 'sens paradoxal, le gras souligne les éléments oxymoriques par excellence).

Ce texte est si saturé d'expressions exacerbées dans leur sémantique que cela paraît parfois à la limite du possible langagier. La limite du possible au-delà de laquelle on tombe dans l'incompréhension de ridicules borborygmes. Bien évidemment, Cioran ne franchit pas cette frontière, car sa finalité est tout autre et le problème de son texte doit être perçu différemment. Cette saturation, et cette densité représentent une sorte de fétichisation du langage qui permet à l'énonciateur de vivre dans l'écriture et vivre l'écriture. Ce tourbillon d'expressions nouées les unes aux autres, et qui plus est se contredisant souvent, construit un discours échappatoire, un refuge existentiel. Icône langagière correspond à l'icône de la vie même. L'insupportable de la vie trouve son corollaire dans l'insupportable du langage. *Le langage devient l'être*. Ceci sur le plan ontologique.

Mais étant dans l'écriture nous sommes fatalement aussi dans le paradigme de communication, des idées, des êtres, des façons de percevoir le monde, on peut donc considérer que ces paramètres contribuent à la construction de l'identité du message. De même on ne peut pas ne pas penser à la réflexion de Paul Ricœur qui dans ses investigations sur la traduction parle de la nécessité d'habiter la langue cible dans la transmission réussie : « Hospitalité langagière (...), où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger. » (Ricœur, 2004: 20). Autant des termes tels demeure,

habiter, recevoir chez soi qui témoignent du statut de la langue qui devient lieu à part entière.

Si encore une fois on convoquait le philosophe qui nous affirme que : « Le langage est notre élément comme l'eau est l'élément des poissons. » (Merleau-Ponty, 1945: 225) et le linguiste qui dit que (...) le langage (...) présente ou plutôt est la prise de position du sujet dans le monde de ses significations. » (Benveniste, 1974: 259) on comprendra que construire un tel tissu d'intensificateurs sémantiques n'est pas un jeu de style mais une façon de vivre le dilemme de tous les jours.

Ce dilemme se traduit par la puissante contradiction qui consiste à aimer et haïr en même temps la langue d'adoption et regretter et considérer comme source d'autopunition sa langue natale. Vivre cette situation représente une vive souffrance fortement marquée par *les modalités de devoir et de non-pouvoir* (impuissance). Ces modalités peuvent par excellence contribuer à la perte de l'autonomie du sujet si elles prennent les commandes. Mais il n'en est rien :

Y (à la langue d'origine - complété par moi MN) revenir *je ne puis* ; celle qu'il *me fallut adopter me retient et me subjugué* par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Je donnerai tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. (...) Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous ;

Le sujet se défend par son discours qui, rendant compte de cet état, permet de survivre à l'assaut du tiers actant et garder la possibilité de sortir de l'impasse. Le tiers actant transcendant est clairement nommé. Mais la situation de notre sujet se complique car il est en effet double : ses origines et le pays d'adoption ou alors, puisque nous sommes dans la réalité langagière, le double tiers actant est la langue d'origine et la langue d'adoption. Cette dualité fait de sa vie un piège.

Les modalités qui tiennent le sujet se précisent, ce sont : le falloir, le devoir, le pouvoir : *me fallut, me retient, me poursuit* (...) nous sommes tous. Grâce à cela l'énonciateur reste sujet, sa capacité de jugement de conditions de vie et de soi-même face au monde et ses phénomènes est là dans ces actes de dénonciation et de prise de conscience. Ce qui est confirmé à la fin de ce fragment par un aveu surprenant témoin ultime de la conscience de soi qui n'a pas été ébréchée par ces tourments :

Le sentiment que m'inspirent les miennes (les origines – complété par moi - MN) se traduit en termes négatifs, dans le langage de *l'autopunition*, de *l'humiliation assumée et proclamée*, du *consentement au désastre*. Un tel patriotisme relèverait-il de la psychiatrie ?

Deux idiomes, deux lieux à vivre se présentent au sujet. Celui d'adoption est à l'excès et nous savons comment il est difficile vivre constamment près d'une limite. Cet idiome est *trop* jusqu'à l'inexistence, trop sublimé, il représente une élégance extenuée, la précision et le raffinement certes mais cadavérique. Le sublime côtoie donc la mort. Le parfait frôle son propre anéantissement. Un fort ressenti *de l'insupportable limite le rend invivable et inatteignable* :

Trop, trop noble trop distinguée, inabordable (...) mots pensés et repensés, affinés, *subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressif* pour avoir *tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets* jusque dans la *vulgarité*.

La subtilité est figurée par l'affinement proche de l'inexistence, anéantissement, malversation, extorsion de la nuance, fait courber, soumettre les mots inexpressifs et qui expriment tout. Autant de figures oxymoriques où les notions se télescopent pour mieux faire ressortir leurs contradictions. Le syntagme « (mots) effrayants de précision » tord la langue, nie ses facultés combinatoires en donnant à la précision le déterminant 'effrayant', car la précision est plutôt porteuse de la sémantique du rassurant et non pas de celle qui désigne la peur. Cette suite arrive à la conclusion concernant la discrétion vue comme une vulgarité. La langue d'adoption fait souffrir par son caractère limite où se mélangent *l'exquis et la mort* : « *L'élégance exténuée* donne le vertige ».

La vie et la mort se touchent, se communiquent étroitement dans les expressions telles que : élégance extenuée, syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique. Cet idiome manque de terre et de sang, est dépourvu de *traces de corps*. Par contre la langue des origines représente *la vie liée au corps* : (...) *la nôtre* (langue) dont il m'arrive de *regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture*, le mélange de *soleil et de bouse*, la laideur nostalgique, *le superbe débraillement* ».

Il n'y a rien de l'élégante mais cadavérique sublimation de l'idiome d'adoption mais y siègent par contre les éléments évoquant la vie mais rude, puant, primaire. Il y a beaucoup de « mais » dans l'analyse de ce texte car chaque notion se reflète dans un miroir des contraires.

Ces dilemmes se traduisent par une *situation de regret particulièrement frustrant* : « Il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse... ».

Regretter suppose que la langue natale représente un objet de valeur pour utiliser le terme d'A.J. Greimas, fortement iconisé dans cette représentation déclinée en signes olfactifs, visuels à force sémantique considérable *qui se traduit par les termes d'aspect esthétique* : « la laideur nostalgique, le superbe débraillement. » où le débraillement, terme négatif connotant l'abandon, le manque de soins, le négligé prend une valeur sémantique positive référé au « superbe ».

Distinction et élégance enviable mais cadavérique car sans aucune trace de terre, de sang, d'âme est confrontée à la bouse, la terre et le soleil formant un monde où les sensations corporelles (fraîcheur, senteur) valorisent la pourriture et la puanteur ; la sublimation esthétique admirée mais contrebalancée par l'aspect mortifère rencontre la vie incarnée par la bouse au soleil. Le choix paraît impossible, comme impossible dans cette configuration, paraît l'option de fixation et d'encrage quelque part. Mais il est aussi trop tard pour revenir en arrière. Ce que prouve superbement la clôture de ce chapitre ainsi que le résumé d'une vie. L'énonciateur termine cet essai par une hyperbole bâtie sur la pensée oxymorique conjuguée au conditionnel qui, au fond, est une façon d'être :

Je ne veux pas finir sans vous mettre encore une fois en garde contre l'enthousiasme ou la jalousie que vous inspire mes « chances », et plus précisément celle de pouvoir me prélasser dans une ville dont le souvenir vous hante sans doute, malgré votre enracinement dans notre *patrie évaporée*. *Cette ville, que je n'échangerais contre aucune au monde, est pour cette raison même la source de mes malheurs*. Tout ce qui n'est pas elle se valant à mes yeux, il m'advient souvent de regretter que la guerre l'ait épargnée, et qu'elle n'ait pas péri, comme tant d'autres cités. *Détruite, elle m'eût débarrassé du bonheur d'y vivre, j'aurais pu passer mes jours ailleurs, au fin fond de n'importe quel continent. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir lié à l'espace, ni*

d'être à cause d'elle de quelque part.

Le conditionnel passé première et deuxième forme configuré à l'hypothétique dans des phrases hautement oxymoriques témoignent de l'impossible nécessité de vivre dans un lieu qui procure le sentiment d'enracinement et qui pour cette raison est intolérable, invivable. L'irréel du passé pour imaginer l'impensable est convoqué pour la réalité actuelle, vécue, le réel du présent porte les marques de l'impossible. Le bonheur se voit dans un miroir accompagné du sentiment dépréciatif de s'en débarrasser, terme péjoratif pour signifier la séparation immédiate d'avec quelque chose hautement indésirable. Être ancré dans l'espace pourtant une condition identitaire évoquée au début de cet article, prônait par les philosophes est ici caricaturée, nommé « être lié à l'espace » donc visualisé comme un boulet, l'entrave un facteur persécuteur, être de quelque part est ressenti comme une tare et une souffrance. Une souffrance recherchée et subie en même temps. La perception du double tiers actant tendant à subjuguier le sujet bien que conceptualisé, visionné et nommé donc désarmé est, il semble, responsable de cet état.

Être étranger quelque part se révèle, dans cette optique, une condition de vie réellement difficile et peu enviable.

Bibliographie :

- BENVENISTE, Émile (1974). *Problème de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- CIORAN, Emil (1960). « Sur deux types de société », *Lettre à un ami lointain, in Histoire et utopie*. Paris: Gallimard.
- COQUET, Jean-Claude (1997). *La Quête du sens*. Paris: PUF.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1996). *Sens et non-sens*. Paris: Gallimard 1996.
- RICŒUR, Paul (2004). *Sur la traduction*. Paris: Bayard.

LA DIASPORA TUNISIENNE AU FÉMININ

Le cas de Hélé Béji

ADELAIDA PORRAS MEDRANO

Un. de Sevilla

Hélé Béji (Tunis, 1948) appartient à une génération d'écrivains tunisiens de langue française caractérisés par leur formation cosmopolite et leur ouverture à la culture occidentale. En effet, les œuvres des auteurs tels que Hédi Bouraoui, Abdelwahab Meddeb, Mustapha Tlili, Mohamed Aziza ou Tahar Bekri, constituent autant d'exemples d'une parfaite hybridation culturelle qui met en relief le dialogue entre l'Orient et l'Occident. L'expatriation apparaît donc comme le trait commun le plus représentatif qui permet de caractériser la plupart des auteurs tunisiens francophones de l'actualité. De ce fait, ces écrivains « demeurent très dispersés et la majeure partie de leurs œuvres est éditée à l'étranger. Il en résulte un certain éclatement de la production, chacun cherchant sa voie propre, et d'évidentes difficultés d'accès pour les lecteurs et les chercheurs » (Tabone, 1986: 219).

Exilés de choix, de par leur origine sociale élitaires (Meddeb, Tlili, Béji), ou de force (Tahar Bekri), leur formation solide leur a permis de partager leur activité créatrice avec un intense travail d'ordre intellectuel et / ou politique. Tel est le cas de Mustapha Tlili qui fait des études à Paris, New York et Harvard, puis devient fonctionnaire des Nations Unies à New-York où il passe 13 ans (1967-1980) avant de retourner à Paris. Il est fondateur et directeur du Centre pour le Dialogue avec le Monde Islamique de l'Université de New York, où il habite actuellement.

À son tour, Mohamed Aziza, auteur de nombreux travaux sur le monde arabe et qui en tant que poète publie sous le pseudonyme de Chems Nadir, a été fonctionnaire international à l'Unesco (à Paris), Président depuis 1986 de l'Université Euro-Arabe

itinérante, sise à Paris, Chancelier de l'Académie de la poésie fondée à Vérone, et Directeur général de l'Osservatorio del Mediterraneo à Rome, où il vit dans l'actualité.

Abdelwahab Meddeb, dont l'œuvre a été traduite dans une vingtaine de langues, enseigne, de 1987 à 1995, à titre de professeur invité et maître de conférences aux universités de Genève, de Yale, de Florence et de Paris-Descartes en tant que spécialiste de littérature comparée (Europe et monde islamique), de littérature arabe francophone et d'histoire du soufisme.

Hédi Bouraoui, qui a reçu de nombreux prix littéraires au Canada, en France et en Tunisie, après avoir fait des études universitaires en France puis aux États-Unis, rejoint l'Université York de Toronto, en 1966, où il enseigne les littératures française et anglaise en se spécialisant dans les littératures africaine, caribéenne, et franco-ontarienne. En mai 2003, il est docteur honoris causa de l'Université Laurentienne (Ontario) en reconnaissance de ses contributions à la littérature canadienne et mondiale.

De son côté, l'itinéraire intellectuel de Hélé Béji rend compte de son métissage culturel : agrégée de lettres modernes, elle a enseigné la littérature à l'Université de Tunis, avant de travailler à l'UNESCO en qualité de fonctionnaire internationale, puis de fonder, en 1998, la société littéraire Collège International de Tunis, qu'elle préside actuellement et dont le but est de favoriser la collaboration entre la Méditerranée du Sud et l'Europe, ainsi que les États-Unis, dans divers domaines intellectuels. Essayiste, elle a orienté ses recherches sur la décolonisation, ce qui lui a permis d'écrire plusieurs ouvrages où elle réfléchit à propos des identités fragmentaires et multiculturelles : *Désenchantement national* (1982), *L'imposture culturelle* (1997), *Entre Orient et Occident : Juifs et Musulmans en Tunisie* (2007), *Nous, décolonisés* (2008). Son dernier ouvrage, *Islam pride. Derrière le voile* (2011), analyse des aspects concernant la situation des femmes dans le monde actuel.

Quant à sa production romanesque – jusqu'à présent elle n'a publié que deux romans-, celle-ci se nourrit de sa propre expérience, apportant un regard lucide sur son entourage (*L'œil du jour*, 1985), le tournant parfois en dérision (*Itinéraire de Paris à*

Tunis, satire, 1992) et insistant sur les rapports entre tradition et modernité, qui sont à la base de sa propre formation. D'autre part il faut signaler que, même si son œuvre se consacre de préférence à l'exploration de l'univers féminin, Hélé Béji refuse de s'enfermer dans un discours féministe.

Elle débute en littérature par un essai politique, que l'on a qualifié de vigoureux, même de percutant, *Désenchantement national* (Béji, 1982), « ouvrage qui l'a fait connaître et dans lequel elle analyse sans complaisance les désillusions cruelles et les déceptions amères liées à l'indépendance » (Têko-Agbo, 2006: 260) et « où affleurent déjà des confidences autobiographiques » (Tabone, 1986: 236), autour desquelles pivotera son premier roman, *L'œil du jour*, sur lequel je vais m'attarder.

Ce roman « représente, par sa maîtrise stylistique et sa richesse d'images, un apport fondamental à ce domaine qu'on pourrait nommer l'écriture féminine d'expression française du Maghreb » (Segarra, 1997: 91).

L'œil du jour est un récit raconté par une narratrice qui parle à la première personne et qui, tout en possédant des contours assez effacés, nous livre ses impressions à l'occasion de son retour à la maison familiale de Tunis. En effet, *L'œil du jour*, qui s'inscrit entre le lever et le coucher du soleil (et de la narratrice), est « le parcours de la dernière journée passée dans la maison de la grand-mère, au cœur de la médina tunisoise, avant le retour à Paris. (...) le début et la fin se rejoignent, dans la mesure où le roman commence et s'achève dans la chambre de la narratrice - ce qui semble confirmer le retour, à la fin du roman, de la figure inaugurale de Boutellis »¹. (Ribstein, 2008: 12).

« L'imprégnation proustienne, évidente dans ce texte, loin d'être paralysante, offre à Hélé Béji un mode d'exploration original pour célébrer la poésie d'un quotidien précieux et fragile » (Tabone, 1986: 236). En effet, ce roman où, en réalité, rien ne se passe, pivote autour de deux personnages centraux, la grand-mère, moteur du souvenir, à tel point qu'on est arrivé à comparer son rôle avec celui de la madeleine proustienne

¹ Personnification, dans la croyance populaire tunisienne, du cauchemar de la paralysie.

(et à l'assimiler à la grand-mère de Guermantes), et la narratrice puisque, malgré le peu de données qu'elle nous livre à propos d'elle-même (on sait uniquement qu'elle habite à Paris et qu'elle a enseigné à l'Université de Tunis), c'est à travers ses yeux que nous percevons l'univers décrit et c'est à travers ses réactions que nous le reconstruisons en tant que lecteurs.

Cette reconstruction se caractérise par ce que nous pourrions appeler une véritable boulimie linguistique, définie par la juxtaposition des images les plus surprenantes servant à définir la réalité la plus banale. En même temps, cette « phrase complexe, capable de cerner les sensations les plus subtiles, sait aussi se faire virulente pour dénoncer la vulgarité moderne, la pesanteur bureaucratique, l'invasion de la propagande politique » (Tabone, 1986: 236) :

C'est la figure nationale du douanier qui m'attend en bas. Une éternelle histoire de papiers, d'autorisations, de tampons, de signatures, et l'on se retrouve dans la situation grotesque du dialogue impossible, face à face avec celui qui a décidé de nous montrer sa tête de torpeur, où il s'est enfoncé comme un déprimé dans son dégoût de l'existence, pendant que silencieusement on détaille la forme de son crâne, son nez, ses mains, ses oreilles décollées, ses yeux furtifs et avachis, on se demande pourquoi ils paraissent si peu humains, et l'on sent naître en soi leur prolongement halluciné. (Béji, 1985: 68-69).

Divers procédés sont mis en jeu dans cette reconstruction romanesque, tels que la personnification des objets de la maison familiale, qui semblent doués d'une vie propre liée aux souvenirs de l'enfance,

Je les regarde en cachette, n'imaginant pas l'armoire sans ma grand-mère ni ma grand-mère sans son armoire, appuyées l'une sur l'autre, penchées comme pour une prière dont sourdent la régularité et la tranquillité du linge, l'indispensable et l'inutile rangés en des combinaisons infinies, objets tant de fois vus et qui me restent inconnus, surgis de la nuit de l'armoire comme d'une antiboîte de Pandore, [...] Cette armoire inexpugnable, veillée à son sommet comme un château fort d'opérette par les deux

fiasques d'eau de fleur d'oranger habillés de lainage rose en crochet, telles deux sentinelles cuirassées, s'ouvre avec un bruit musical de clés dès que j'en ai exprimé le désir, et je contemple, au bord crénelé de chaque tiroir, la profondeur dissimulée derrière un rangement impeccable dont elle est seule à connaître la carte d'itinéraire. (*idem*: 21-22).

et la réification des personnages, réduits par là à des objets de satire, tel que l'on a vu pour le douanier, ou tel qu'il arrive avec l'enseignante de l'Université de Tunis :

La première personne que j'y avais rencontrée était une grande femme aux regards bleuâtres, posés comme deux ternes broches sur la blancheur gonflée des deux coussinets duvetés qu'elle avait en guise de joues, et qui vacillaient de loin, au bout du couloir, au sommet de sa silhouette, dans la morne luminosité de l'interclasse. (...) Elle avait la peau blanche que l'on prête aux filles de bey telles qu'elles apparaissent dans les mauvais romans coloniaux, avec leur embonpoint naissant, leur odeur de patchouli, la sensation de pâte d'amande qu'elles procuraient dans ces époques lointaines. Elle était devenue pour moi, subtil paradoxe, l'image mythologique de la coopération française en Tunisie, comme on voit ces bustes de femme moulés dans un marbre de facture classique représentant la République française aux élections municipales. (*idem*: 85-86).

Parmi ces procédés, il en est un d'une grande efficacité, celui du dédoublement, qui permet à l'auteur d'opposer plusieurs aspects essentiels dans le déroulement du roman, en particulier le dedans accueillant de la maison familiale, seul lien véritable avec une identité que l'on voudrait retrouver, que la grand-mère personnifie et qui disparaît une fois traversé le seuil de la maison, et le dehors dont la laideur et la vulgarité empêchent toute possibilité d'identification avec l'espace natal :

J'avais toujours hâte, lorsque j'étais sortie, de rentrer à la maison, de monter les petites marches, de retrouver ma grand-mère. C'était un immense soulagement. (...) Je savais qu'elle m'attendait, avec la crainte que la nuit ne tombe avant que je n'arrive, se faisant de souci, regardant la montre sur son corsage. (...) J'entrais. L'ombre bleuie du petit escalier drapait mes pieds, et repassait les marches en larges plis amidonnés. Je montais les trois marches qui me séparaient du patio, son antichambre minuscule, un abri qui

n'est ni le dehors ni le dedans, un passage dérivé préparant l'intérieur. Il faut mériter la maison, on n'y est pas de plain-pied (*idem*: 177-179).

Et un peu plus loin :

Je suis encore dans la pénombre du vestibule, (...) C'est l'intervalle pacifiant entre la maison et la rue, ce vide nécessaire à la distinction de leur essence réciproque, une coulisse avant l'entrée en scène, sans rideau, dont seule la lumière fixe la limite, où je me tiens comme un acteur dans l'imminence de la scène, dans le chuchotement des voix des partenaires maquillés sous les tentures, en attendant l'instant fatidique et joyeux de leur apparition. Je devine la maison qui tourne le dos à la rue, et regarde, absorbée, les bruits du monde tomber dans le patio comme des gouttes. (...) on monte l'escalier avec souplesse, on est au seuil d'un temps qui déjà nous envoûte. Derrière, au-dessus de ma tête, la haute porte épaisse se termine par un vitrail, où l'extérieur et l'intérieur se touchent contre une fragile paroi colorée, un appel d'abat-jour, une cloison de cristal assourdie, une vision quiète (*idem*: 180-181).

Cette opposition entre le dedans et le dehors, apparemment banale de par son évidence, synthétise cependant, au moyen de l'antithèse, la perception problématique de la propre identité, en même temps qu'elle joue un rôle de métonymie par rapport aux deux personnages essentiels du roman -la narratrice et la grand-mère²-, qui revoient, à leur tour, aux deux composantes – l'une refusée, l'autre acceptée par la voix qui réfléchit tout au long du récit- qui les informent : la transcendance, incarnée par le personnage sans faille de la grand-mère ; et l'immanence réaffirmée chez la narratrice après ce dernier séjour tunisien. La comparaison entre deux systèmes référentiels – celui de la terre natale et du pays d'adoption- dont le décalage est constamment mis en relief par la narratrice, constitue en somme la manifestation d'une double exclusion, d'une non-appartenance :

Au lieu de m'entraîner dans les tentations de la foi, les prières de ma grand-mère mettaient en moi des certitudes contraires, quittaient la transcendance et se mêlaient au

² Denise Brahimi consacre un chapitre à l'analyse des traits caractéristiques du personnage de la grand-mère de *L'œil du jour*, considérée, dans cette étude, comme l'un des archétypes familiaux maghrébins (Brahimi, 1995: 28-38).

décor et à la vie de nos conversations, de nos gestes, (...) Sa prière me ramenait au tangible, au tactile. N'opérant pas de jonction avec l'au-delà, elle me permettait de renouer avec les manifestations les plus anodines de la journée, de les rapprocher de moi, lorsque l'habitude en avait émoussé le contact ou l'originalité, de les rafraîchir comme un petit sommeil qui revigore (*idem*: 229-231).

Ce décalage est sans doute l'une des clés de l'interprétation du texte, motif hautement fonctionnel qui transforme la narratrice en voyageuse au premier degré, en observatrice privilégiée devant ces deux mondes qui se croisent devant elle : celui archaïque de la grand-mère et le monde occidentalisé de la jeune femme qui revient à Tunis (Hoyet, 2011: 3) « deux mondes étrangers, extérieurs, lointains, aussi irréels qu'inconcevables l'un pour l'autre » (Béji, 1985: 250). Hélé Béji se distingue de nombreux écrivains du Maghreb par ce regard doublement distant par rapport à sa culture d'accueil comme à sa culture d'origine, ce qui ne fait qu'accentuer son caractère d'étrangère, ce qu'on pourrait appeler sa double étrangeté.

Cette prise de distance, elle l'exprime à merveille au moyen de la construction allégorique qui sert à définir le pays natal regardé depuis l'avion qui le survole, tout en insistant sur le manque d'identification entre la narratrice et la tradition à laquelle elle est censée appartenir. En effet, le « berceau inconnu », la « nourriture avalée trop vite sans mâcher » et le « scaphandre alourdi d'eau » constituent autant d'images de cette « étrangeté étouffée », cette « infirmité » dépossédante qui entrave toute possible filiation par rapport à une origine ressentie comme étrangère :

(...) ce paysage m'échappait comme une étrangeté étouffée, un serpent sur la rocaïlle, et entrait dans le domaine des appartenances évasives qui formaient au-dessus de la conscience l'incurvation d'un berceau inconnu. Au lieu d'offrir au sol natal la grâce d'une vision absolue, omnisciente, de le soulever par la force de mon sentiment patriotique comme une montagne dans la crénelure et la douceur du vent, étendue d'intelligence qui ne ferait qu'une avec la mienne, sur la baie ouverte comme une huître au fond de laquelle surgirait une perle fine, j'étais au contraire frappée d'une infirmité qui me dépossédait de l'adhésion, de la profondeur, c'était à peine finalement un semblant de paysage qui dansait devant mes yeux un peu mous, incrédules. Une magnificence flouée tirait sur ma conscience, du fond immédiat de l'œil, comme un

énorme poisson au bout d'une canne à pêche, agité, tremblotant, un frétillement d'images passées en moi comme une nourriture avalée trop vite sans mâcher, et que je régurgite en vocables inintelligibles d'une prière sèche, décomposée, fausse mystique, incroyance diabolique, vague relent sentimental, échancrure narcissique d'un croissant oriental, ville remontée des profondeurs du souvenir comme un scaphandre alourdi d'eau, dans la distance vague, paresseuse, ensommeillée, nimbée par le coup de pinceau d'un amateur qui laisse passer la vérité, l'essence, la profondeur lumineuse. (Béji, 1985: 67-68).

Il est évident que, tel que le précise Marie-José Hoyet, il n'y a pas de réponse simple à la question de l'appartenance, toujours ambiguë, non plus à celle de l'identité linguistique ou culturelle, nécessairement mouvante pour les écrivains maghrébins qui partagent deux systèmes référentiels différents, voire opposés. Mais, en dépit de la puissance d'attraction des modèles européens qui peut être ressentie comme une aliénation, le recours à la parole, exprimée – paradoxalement - dans la langue de l'autre, offre cependant un espace de libération qui permet l'émergence d'une nouvelle identité, résultat du processus même de l'écriture. « La langue est ma maison », affirme Hélé Béji, assumant par là l'héritage de la langue française, dont elle exploite, avec des réminiscences proustiennes, toutes les ressources pour célébrer son patrimoine culturel. (Hoyet, 2011: 3)

Ce double jeu « identité – étrangéité » est parfaitement synthétisé par l'auteur elle-même au moyen d'une affirmation avec laquelle j'aimerais clore mon intervention : « Rien n'est plus étranger à soi que soi-même » (Béji, 1985a: 22).

Bibliographie :

BEJI, Hélé (1982). *Désenchantement national*. Paris: Maspéro.

BEJI, Hélé (1985). *L'œil du jour*. Paris: Maurice Nadeau.

BEJI, Hélé (1985a). « La langue est ma maison », *La Quinzaine littéraire*, n° 436, pp. 22-23.

- BEKRI, Tahar (1999). *De la littérature tunisienne et maghrébine*. Paris: L'Harmattan.
- BRAHIMI, Denise (1995). *Maghrébines. Portraits littéraires*. Paris: L'Harmattan-Awal.
- DEJEUX, Jean (1994). *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris: Karthala.
- HOYET, Marie-José (2011). « Méditerranée / Leila Seibbar, Malika Mokeddem, Maïssa Bey, Fatima Mernissi, Hélé Béji... » [on line]. BabelMed, le site des cultures méditerranéennes [disponible le 05/10/2011] <URL : <http://www.babelmed.net/index.php?c=1334&k=&l=fr&m=>>
- RIBSTEIN, Ada (2008). *Le Jour et la nuit. Le roman comme laboratoire de l'essai dans « L'œil du jour » et « Itinéraire de Paris à Tunis » de Hélé Béji*. Mémoire de Master 2, ENS LSH (Lyon) / Université Paul Valéry (Montpellier) / Faculté des Lettres, Arts et Humanités de la Manouba (Tunis). <URL : <http://www.limag.refer.org/Theses/Ribsteinm2.pdf>>.
- SEGARRA, Marta (1997). *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*. Paris: L'Harmattan.
- TABONE, Éliane (1986). « Tunisie », in Jean-Louis Joubert, Jacques Lecarme, Éliane Tabone, Bruno Vercier. *Les Littératures francophones depuis 1945*. Paris: Bordas, pp. 219-237.
- TEKO-AGBO, Ambroise (2006). « L'œil du jour », in Ambroise Kom (éd.), *Jalons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de langue française des pays du Maghreb*. Paris: L'Harmattan, pp. 260-262.

ÊTRE ÉTRANGER EN LITTÉRATURE

Les écrivains franco-espagnols

M^a CARMEN MOLINA ROMERO

Un. de Granada

1. Introduction : écrire en étranger

Il est possible d'aborder la question de l'étranger et de l'étrangéité non seulement à l'intérieur de l'instance narrative, en tant que thématique récurrente qui laisse sa trace dans le récit à travers les personnages, l'histoire racontée ou même le narrateur¹. Il existe un niveau supérieur ou plutôt extérieur à la diégèse où cet aspect devient un élément fondamental de l'écriture et de sa réception : celui de l'écrivain. Le fait que l'écrivain soit considéré comme un étranger ou se considère lui-même comme tel dans le panorama littéraire où il inscrit son œuvre, touche à un élément clé de la voûte littéraire. Être étranger par la langue d'écriture qu'on choisit est un élément si déterminant, si troublant que la critique littéraire a créé toutes sortes d'étiquettes afin de classer ces auteurs qui, tout en employant le français, n'appartiennent pas au centre littéraire.

C'est de la sorte qu'une incommode littérature à consonance étrangère est devenue tour à tour « littérature francophone », ensuite « littératures francophones », « littérature d'expression française » ou encore « littérature-monde ». Les études postcoloniales francophones témoignent ainsi d'une internationalisation voire d'une transnationalisation grandissante du panorama littéraire. Pourtant la vision exotisante, gallocentrique et hiérarchisante que ces étiquettes tentent de chasser n'est que trop ancrée dans une littérature en langue française qui semble ne pouvoir exister qu'avec la bénédiction de Paris.

L'écrivain, cela allait tout naturellement de soi, était considéré comme un écrivain national ou autochtone. Cela constituait jusqu'à la fin du XXe siècle l'un des piliers fondamentaux des littératures nationales : un mètre étalon auquel se mesurait

¹ Voir le roman de Jorge Semprun, *L'Algarabie*, Fayard, 1981, où le narrateur déclare dès les premières pages son identité métèque et en fait un élément narratif très important.

toute figure littéraire. Dans l'historiographie littéraire, langue et nation semblaient ainsi aller obligatoirement ensemble proposant l'auteur comme un sujet spécial, le dépositaire par excellence de la maîtrise de la langue, de ce produit culturel, historique et national définissant l'essence de tout un peuple. Quand cette prémisse est mise en question bien de préjugés sautent avec.

Le littéraire ne peut plus aujourd'hui se mesurer à l'aune des traditions nationales ni de petites divisions ou séparations locales ou de génération. De nos jours le panorama littéraire vit avec intensité les pulsions vers les déconstructions des épistémologies et des méthodologies. Une volonté de décentrer les positions discursives notamment d'un Occident qui détiendrait le discours universel et une place centrale dans toutes les expressions du savoir. La prolifération d'étiquettes avec lesquelles on a salué tour à tour une nouvelle littérature reflète ces tensions.

2. Analyse des étiquettes

Aux étiquettes que nous avons considérées toute à l'heure (littérature(s) francophone(s), littérature d'expression française et littérature-monde) empreintes pour la plupart du point de vue de la métropole et de nuances francocentristes, s'ajoutent encore celles aussi créées dans les pays d'origine de ces écrivains considérés métèques pour référer à ce phénomène de migration littéraire. Dans ce sens, la tradition littéraire dans la péninsule ibérique apporte une nouvelle étiquette, celle de « *literatura afrancesada* » (francisée) où l'adjectif à connotation péjorative charrie des sèmes créés, au fil des ans, par les relations franco-espagnoles.

En général, nous constatons que la plupart de ces étiquettes partent de la racine « franco » où cet élément joue un rôle central et organisateur dans le lexème (francophone, française, *afrancesado*). En même temps, on constate aussi une évolution qui va de la caractérisation d'un phénomène très concret comme la littérature coloniale vers une ouverture pour faire place à une littérature venant un peu de partout, chaque fois plus extraterritoriale. Ainsi dans l'expression « littérature-monde » non seulement le sème connoté ou francocentriste a disparu mais il a laissé place à une construction à deux noms soudés par un trait d'union qui les égale morphologiquement et syntaxiquement. Sans rapport hiérarchique explicite, cette expression possède l'avantage non seulement de proposer une relation syntagmatique plus ouverte à travers

le trait d'union, amalgame chère à la langue française, mais aussi du point sémantique puisque le terme « monde » tout en possédant une connotation spatiale, n'impose pas d'hierarchisation géographique : partout dans le monde c'est pluriel, multiple, multiculturel, multilinguistique. Depuis quelques décennies nous avons pu assister à la profusion des termes comme pluri-, multi-, inter-, trans- appliqués à toutes sortes d'aspects culturels, dans le cadre incontournable de la mondialisation.

Si on revient sur l'étiquette d'*afrancesado* telle que traditionnellement a été nommée, dans notre histoire littéraire et depuis le XVIII^e siècle, ce genre de migration extra-péninsulaire, elle ne nous semble pas de mise au XXI^e siècle. Quelques commentaires s'imposent sur ce mot dérivé de « francés » car, si l'*afrancesado* était d'abord un libre penseur qui se laissait éclairer par les idées progressistes qui arrivaient de France, l'écrivain *afrancesado*, lui, d'autant plus qu'il ne se laissait pas seulement guider par la mode littéraire de Paris mais qu'il renonçait à écrire dans sa langue maternelle, et ce qui est plus important dans la langue nationale, pour emprunter une expression étrangère, était réputé de haute trahison. Car la langue de l'autre était à cette époque et par excellence le français, langue qui s'imposait dans les élites européennes. Dans le cas de l'Espagne elle était aussi celle du voisin, celle d'un rival, à la fois proche et différente.

Le préfixe a- dans « *afrancesada* » n'est pas un élément qui indique négation comme dans « *apolítico* » ou « *ateo* », mais apposé à des substantifs ou des adjectifs il sert à former des verbes transformant la signification de ceux-ci en action. Dans « *afrancesar* » a- indique « *hacer o hacerse semejante a* ». Il faut remarquer encore que le verbe « *afrancesar* » et son participe « *afrancesado* » n'ont pas d'équivalents dans le cas d'autres nationalités ou pays : « *inglesar* » ou « *aitilizar* » n'existent pas. La langue espagnole n'a pas eu besoin de nommer ces phénomènes et si elle l'a fait avec la France c'est que la cohabitation avec le voisin du nord a toujours été partagée entre attraction et répulsion. Tout en blâmant une influence excessive de la France, le terme témoigne implicitement de l'importante séduction et magnétisme culturel exercés par la France. Finalement le mot *afrancesado* se définit surtout par un sème péjoratif d'origine politique qui se confond avec l'appui des intellectuels et des fonctionnaires au régime de José I pendant la Guerra de Independencia².

² Le Dictionnaire de la Real Academia de la Lengua Española définit ce terme comme:

Nous croyons que l'appellation d'« afrancesados » doit être remplacée par « écrivains espagnols d'expression française » ou « écrivains franco-espagnols ». Au XX^e siècle il apparaît une magnifique génération d'auteurs espagnols d'expression française, sans doute la meilleure depuis que cette tradition existe, qui est plus à rattacher au phénomène de la littérature-monde qu'à une littérature mineure et dénaturée telle que le terme « afrancesada » laisse entendre. L'étiquette « literatura afrancesada » suppose, dans ce sens revenir en arrière, resserrer encore la relation entre littérature et nation, creuser dans la logique du centre et de la périphérie.

Ce qui rapproche cette littérature espagnole d'expression française du XX^e siècle de celle des « afrancesados » qui l'a précédée, c'est qu'elle est presque toujours déclenchée par des bouleversements sociopolitiques. Des vagues d'exilés déferlent ainsi vers la France à la faveur des troubles et des successifs coups d'état du XIX^e siècle. Les conséquences de cette instable politique espagnole le long de ce siècle arrivent jusqu'au XX^e siècle et ont préparé le ferment de discorde et de haine nécessaire à une guerre civile qui couvait depuis la Guerra de la Independencia entre « afrancesados » et patriotes. Depuis 1814 où se produit le premier grand exil politique en Espagne jusqu'en 1936 où a lieu la diaspora républicaine, cette fuite vers la France n'a jamais cessé de se produire.

3. L'Écrivain étranger : une étiquette difficile à porter

Des écrivains étrangers, il y en a toujours eu, notamment en anglais et en français. La littérature française en possède une tradition longue de trois siècles: depuis l'époque des Lumières où la France formait son identité en même temps qu'une stratégie globale nourrissant l'idéal national à travers la supériorité de la langue et la civilisation française, discours tendancieux qui les menait droit vers le colonialisme.

Ce statut d'écrivain étranger n'est pas commode à porter, car en devenant étranger celui-ci perd son identité à jamais. D'abord par rapport à sa terre et à sa langue natales où il ne sera plus reconnu comme un auteur autochtone, soupçonné de « conversion linguistique », comme celui qui passe d'une religion à l'autre. Mais il le reste aussi dans le pays de la langue d'adoption, où ce genre d'auteurs sont présentés à

-
- Se dice especialmente de los españoles que en la Guerra de la Independencia siguieron al partido de Napoleón.
 - Que admira excesivamente a los franceses.

chaque fois comme des étrangers écrivant en français, louant une telle maîtrise de la langue nationale chez des individus allogènes et créant même des prix destinés à ces écrivains métis³. Cette double appartenance leur confère une hybridité littéraire et linguistique, mais surtout une extraterritorialité permanente : celles des marges, de l'entre deux ou, dans le cas hispano-portugais qui nous intéresse ici, celle de dehors /dedans la péninsule. Tous ces mots –marges, frontières, entre-deux, dedans/dehors– s'accrochent encore à des caractéristiques spatiales puisque notre conception littéraire est fortement liée à la notion de centre et de frontières nationales.

L'écrivain étranger se révèle ainsi source de malheur et de bonheur. Maudit en quelque sorte, sa parole « malheureuse » cherche à affirmer son identité dans l'altérité de la langue de l'autre. Les thèmes de la représentation du moi et de l'autre traversent cette écriture tiraillée entre plusieurs langues. Bonheur aussi car cela devient salutaire pour la littérature, nous permettant de secouer les idées et les carcans littéraires. L'étrangéité de l'écrivain, comme ne s'identifiant plus exclusivement à une communauté linguistique et/ou à un seul territoire, est une caractéristique de plus en plus fréquente de nos jours. Mais cette littérature hors patrie reste une littérature « mineure » ou un produit culturel subalterne, comme tendent à le montrer les traditions binaires axée sur la logique centre-périphérie. Nous employons l'expression de littérature mineure dans le sens de Deleuze et Guattari :

Minorité et majorité ne s'opposent pas d'une manière seulement quantitative. Majorité implique une constante idéale, comme un mètre-étalon par rapport auquel elle s'évalue, se comptabilise. Supposons que la constante ou l'étalon soit *Homme-blanc-occidental-mâle-adulte-raisonnable-hétérosexuel-habitant des villes-parlant une langue standard* (...). Il est évident que « l'homme » a la majorité, même s'il est moins nombreux que les moustiques, les enfants, les femmes, les noirs, les paysans, les homosexuels... etc. (...) La majorité suppose un état de droit et de domination, et non l'inverse. Une autre détermination que la constante sera donc considérée comme minoritaire, par nature et quel que soit son nombre, c'est-à-dire comme un sous-système ou comme hors-système (selon le cas). Mais à ce point tout se reverse. Car la majorité, dans la mesure où elle est analytiquement comprise dans l'étalon, c'est toujours *Personne - Ulysse -* tandis que la

³ Prix Rivarol.

minorité, c'est le devenir de tout le monde, son devenir potentiel pour autant qu'il dévie du modèle (...).

C'est pourquoi nous devons distinguer le majoritaire comme système homogène et constant, les minorités comme sous-systèmes, et le minoritaire comme devenir potentiel et créé, créatif. (Deleuze, 1978: 154s)

Aujourd'hui la vitalité du « roman international » français, avec ses importations d'Afrique noire, du Maghreb, de toutes les anciennes colonies françaises ou britanniques, mais aussi de l'Europe et de l'Amérique est une réalité et un puissant moteur littéraire. L'humanisme qui se profile au XXI^e siècle est fondé sur une véritable littérature de l'« ex-centricité ».

Nous tenterons dans ce qui suit de confronter cette littérature majeure, nationale ou centralisée, aux littératures dites mineure, dé-centrées et étrangères, à travers quelques exemples d'auteurs péninsulaires qui écrivent au-delà des Pyrénées, en français. La contribution du monde ibérique⁴ à ce phénomène littéraire tout au long de la deuxième moitié du XX^e et de la première décennie du XXI^e siècle.

4. Un *afrancesamiento* renouvelé ou une littérature-monde ibérique?

À partir de la deuxième moitié du XX^e siècle nous avons assisté à la naissance d'une éclatante et nombreuse génération d'écrivains franco-espagnols dont l'origine se trouve dans la guerre civile et l'exil républicain. Nous comptons, seulement parmi les romanciers, avec des noms aussi importants que ceux de Jorge Semprun, récemment disparu, Michel del Castillo ou José Luis Vilallonga, pour compléter la liste il faut ajouter encore celui d'Augustín Gómez Arcos, de Carlos Semprun Maura, de Rodrigo de Zayas, de Jacques Folch Ribas et celui de la seule femme, Adelaide Blasquez.

Au tournant de la première décennie du XXI^e siècle, une nouvelle génération est en train de prendre le relais de ces auteurs nés aux années 30, qui n'est pas issue directement ni de la guerre ni de l'exil politique, prouvant que ce phénomène continue bel et bien d'exister dans la péninsule. Nous prendrons quelques exemples pour illustrer les nouvelles conditions dans lesquelles pousse cette littérature détachée de la langue et

⁴ Sans tenir compte de la longue liste d'auteurs latinoaméricains *afrancesados* : *La Langue prurielle : le bilinguisme franco-espagnol dans la littérature hispano-américaine (1890-1950)*, Marcos Eymar, 2011 , L'Harmattan.

de l'espace. Les parcours littéraires de quatre auteurs illustrent ce type d'écrivain étranger extrapéninsulaire : les romanciers Jordi Bonells et Luis de Miranda et les poètes Rodolphe Roldan Roldan et Juan García.

Né à Barcelone en 1951, Jordi Bonells émigre en France en 1970 où il gagne sa vie comme professeur de littérature et civilisation espagnole à l'université de Toulon. Sa carrière d'écrivain débute en Espagne : son roman *La Luna* devient finaliste du Priz Herralde en 1988 et *El olvido* du Prix Planeta en 2000. Ce dernier roman portait un titre révélateur car des problèmes avec le milieu littéraire espagnol le poussent à publier en langue française. Auteur de nombreux essais dont *Le Roman espagnol après 1939* (Nathan, 1988), de romans et de poésies, il a écrit en français *La deuxième disparition de Majorana* apparaît en 2004 et l'année d'après *Dieu n'est pas sur la photo* chez Liana Levi.

Depuis 40 ans ce Catalan francisé mène une existence erratique entre Paris, Buenos Aires et Marseille, et l'on doit interpréter son cas non comme un exil mais plutôt, comme l'indique le titre de son roman, une disparition volontaire. Dans ces deux romans il est question d'aspects clés comme la disparition et la fuite qui imprègnent sa personnalité : ses héros aiment partir, aller d'un lieu à l'autre, essayant de justifier leur départ par des prétextes différents.

Mais la mémoire familiale resurgit évoquant la vision de la guerre civile espagnole dans *Dieu n'est pas sur la photo*. Ce roman plurilingue est au carrefour de trois langues : le catalan, idiome qui apparaît de temps à autre dans les conversations des personnages, le français car c'est la langue d'écriture, et l'espagnol qui est la langue que parlent les références historiques et culturelles de l'univers de fiction. Sa carrière littéraire se poursuit actuellement dans les deux langues : il publie dans des journaux et magazines français comme *Alliage*, *Le Genre Humain*, *Libération* et *Le Monde*, ses deux derniers romans sont publiés en Espagne chez Alianza editorial *Dar la espalda* (2009, premio Unicaja de Novela Fernando Quiñones) et *La Anunciación* (2010).

Luis Miranda (1971) est un romancier, essayiste, philosophe, réalisateur et éditeur d'origine portugaise. Il a quitté son pays très jeune avec ses parents, juste avant la révolution des œilletons. Très tôt il commence à parcourir le monde avec des bourses : l'Afrique, le Népal, New York. Ce voyage initiatique l'a fait sans doute prendre mesure de la relativité de l'Occident. Il tourne des films et achève des études de philosophie qui

le mènent vers son projet d'écriture le créalisme⁵. Il a publié une depuis 1997 sept romans en français.

Luis de Miranda a écrit son premier roman en français, *Joie* (1997) à New York entre 1994-1997. Ce jeune Portugais écrivant en français à New York, ou cet autre américain, Jonathan Littel qui écrit en français mais réside à Barcelone dessinent la nouvelle identité des écrivains dans le cadre incontournable de la mondialisation.

Le troisième nom est celui de Rodolphe Roldan Roldan, né à Grenade d'un père anarchiste et d'une mère catholique qui ont du fuir la répression du régime franquiste. Au Maroc, il va recevoir une éducation française, découvre très tôt la littérature et commence à écrire dans la langue de Rousseau. Sa famille est obligée de quitter le Maroc pour s'installer à Sao Paulo. Là-bas, il travaille dans une compagnie aérienne et voyage dans le monde entier toutefois il continue d'écrire en français : ses premiers recueils de poésie en prose et un roman épistolier se publient à Paris.

Dans son voyage autour du monde, il est profondément touché par son séjour en Afghanistan et au Maroc où en retrouvant les lieux de son enfance il subit une crise d'identité et désire se convertir à l'islam. Ce voyageur éternel, cet étranger endurci finit toujours cependant par rentrer au Brésil où il a trouvé aussi une nouvelle patrie dans la langue portugaise de Brésil. Il a publié en portugais des poèmes et plusieurs volumes de contes. Luis Roldan Roldan est l'écrivain étranger par excellence, marqué par des cultures différentes lors de son enfance et adolescence et des voyages continuels qui ont laissé une profonde trace dans sa vie et son œuvre littéraire.

Le parcours biographique du poète Juan García possède certaines ressemblances avec celui de Luis Roldan Roldan : il naît à Casablanca en 1945 de parents espagnols. Il fait aussi ses premières études en français. À la suite de la révolution marocaine, sa famille émigre à Montréal en 1957, où il continue ses études dans un collège anglais. Juan Garcia commence à écrire vers 1960. En 1965, il fonde avec Pierre Bertrand la revue *Passe-Partout* et, en compagnie de Jacques Brault, Raoul Duguay, Gilbert Langevin, Gaston Miron, participe activement à la vie littéraire de Montréal. Il publie en 1967 son premier recueil, *Alchimie du corps*. En France, il fait des séjours à l'hôpital psychiatrique de Pau. Depuis 1998, il vit en Espagne et continue de publier au Québec.

⁵ Le créel s'impose au réel. La créativité, en tant qu'imagination, passion, volonté, art, désir, redéfinissent sans cesse la vie.

Ces auteurs prouvent que le phénomène de la littérature migrante ou extraterritoriale ne peut s'expliquer seulement à cause des traumatismes historiques et des effets du colonialisme. En littérature ce n'est plus important où l'on naît, mais plutôt où l'on va, où l'on réside, et dans quelle langue on écrit. Ils sont tous des citoyens du monde, ils sont surtout des écrivains du monde ou plutôt des écrivain-monde.

5. Conclusion

Au XXI^e siècle la littérature européenne et mondiale est disposée à accepter le bilinguisme littéraire franco-ibérique non pas comme un prolongement de la littérature « afrancesada » traditionnelle, mais comme une littérature d'expression française de plein droit, de pays non francophones.

L'écrivain étranger aujourd'hui a quitté la terre des parents pour des raisons diverses, il mène une existence assez erratique et possède une grande flexibilité pour passer d'une langue d'écriture à l'autre. Cette labilité linguistique, culturelle et spatiale constitue les composantes principales d'une déterritorialisation qui mobilise actuellement la littérature la rendant étrangère à une seule patrie. Steiner avait saisi la nouvelle condition de ces écrivains sans maison, sans attaches à la terre ni à la langue maternelles. Une relecture des auteurs qui n'écrivent pas dans la langue de leurs parents s'impose pour fonder une littérature enfin extraterritoriale qui, selon Georges Steiner, est la capacité même de la littérature de parvenir à l'universel.

Bibliographie :

- BONELLS, Jordi (2004). *La deuxième disparition de Majorana*. Paris: L. Levi.
 ----- (2005). *Dieu n'est pas sur la photo*. Paris: L. Levi.
 ----- (2009). *Dar la espalda*. Madrid: Alianza Editorial.
 ----- (2010). *La Anunciación*. Madrid: Alianza Editorial.
 DELEUZE, Gilles (1978). « Philosophie et minorité », *Critique*, pp. 154s (fév).
 DELEUZE, G. / Guatari, Félix (1975). *Kafka pour une littérature mineure*. Paris: Minuit.
 GARCIA, Juan (1967). *Alchimie du corps*. Ottawa: L'Hexagone.
 LITTEL, Jonathan (2006). *Les Bienveillantes*. Paris: Gallimard.
 MIRANDA, LUIS de (1997). *Joie*. Montreuil: Le temps de Cerises.
 ----- (2000). *Le Spray*. Paris: Calmann-Lévy.
 ----- (2001). *À vide*. Paris: Denoël.

----- (2008). *Paridaiza*. Paris: Plon.

ROLDAN- ROLDAN, Rodolphe (1975). *Oscillations*. Paris: La Pensée Universelle.

----- (1976). *Les Chênes, les chênes...* Paris: La Pensée Universelle.

----- (1990). *Carta de uma Mulher Separada*. São Paulo: Pontes.

----- (1991). *Kabul antes, depois*. São Paulo: Pontes.

----- (1993). *Azeviche ou Nossa Senhora do Sagrado Sexo*. São Paulo: Pontes.

SEMPRUN, Jorge (1981). *L'Algarabie*. Paris: Fayard.

STEINER, Georges (2002). *Extraterritorial*. Madrid: Siruela.

**LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DU « SOI » À TRAVERS « L'AUTRE »
DANS UN ROMAN DE JEAN MATTERN :
*LES BAINS DE KIRALY*¹**

ANA BELEN SOTO CANO

Un. Autónoma de Madrid

1. Présentation

Les littératures nationales ont toujours accueilli des écrivains provenant « d'ailleurs », d'une réalité autre qui, au contact avec la réalité autochtone, présente un dialogue interculturel. C'est ainsi que les différentes expériences issues de la migration et du déracinement, forcées ou volontaires, ont contribué à la transformation du processus de construction identitaire à partir de la figure de l'étranger. Le XX^{ème} siècle, profondément marqué par deux guerres mondiales, et fort influencé par les problèmes de la décolonisation, propose ainsi un panorama littéraire de réflexion sur l'évolution de la conception identitaire qui, désormais, n'est plus circonscrite aux frontières physiques et naturelles d'un pays, mais qui évolue à travers la création d'une mosaïque transnationale.

Les changements politiques, économiques et sociaux ont, par conséquent, bouleversé la conception identitaire et favorisé la réflexion autour de concepts tels que nation ou pays, entre autres. Dans ce contexte une nouvelle voie d'expression littéraire, nommée littérature ectopique² (Albadalejo, 2007), témoigne du surgissement d'une nouvelle identité culturelle multiple et plurielle qui traverse les frontières géoculturelles. Les phénomènes de déterritorialisation, reterritorialisation et transterritorialisation deviennent alors le mot d'ordre de cette nouvelle conception identitaire.

Dans ce contexte, nombreux sont les intellectuels qui, tels que Tzvetan Todorov, Milan Kundera ou encore Mijail Bajtine, parsèment l'espace de création francophone avec leurs œuvres de réflexion et de création littéraire écrites en français. Il s'agit d'un

¹ Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i (référence FFI2010- 21554) financé par le Ministère espagnol pour la Science et l'Innovation.

² Ce terme, d'origine grecque, *ektopos*, définit une conception littéraire qui intègre les écrivains venus « d'ailleurs », ayant vécu l'expérience du déplacement.

groupe constitué d'une multiplicité de voix difficilement « classable » dans les canons esthétiques nationaux (Alfaro, García, Mangada, Ruiz, 2007, 2010). Ces écrivains dévoilent, néanmoins, un axe thématique récurrent autour de cette expérience commune et source de création artistique : le déplacement, le dépaysement et le déracinement. L'évocation lyrique d'une identité multiple et plurielle devient ainsi un recours commun à « une écriture fictionnelle aux fortes composantes autobiographiques autour de l'expérience de l'entre-deux » (Mangada, 2011: 192).

À partir des années soixante et soixante-dix, ce vaste archipel de création se voit élargit à travers les écrits des écrivains interculturels au féminin qui proposent, d'une part, une réflexion sur la construction identitaire qui intègre des aspects ontologiques, sociaux, linguistiques, culturels et littéraires (Cuche, 2004) et, d'autre part, un nouvel élan dans la littérature ³ (Alfaro, 2006). Ces apports littéraires représentent, en effet, une des problématiques de la modernité : l'hybridation culturelle, sociale et littéraire. Nombreuses sont, désormais, les femmes intellectuelles qui parsèment la sphère de création francophone. Agota Kristof ou Julia Kristeva ne représentent que deux exemples paradigmatiques de ce vaste archipel de création littéraire francophone qui s'enrichi, jour après jour, des contributions littéraires écrites au féminin.

Le champ littéraire francophone tisse, par conséquent, un nouveau paradigme littéraire constellé de l'écriture de ces intellectuels déterritorialisés dont la langue d'accueil devient un nouveau moyen d'expression et de création. Nous voici face à un nouveau défi non seulement littéraire mais aussi sociétale: transmettre en français une identité autre (Chaulet-Achour, 2006 : 27). L'expérience territoriale multiple et la prolifération de référents culturels de ces écrivains à travers une langue qui ne leur est pas propre permet de reconsidérer la représentation de l'altérité à travers la figure de l'étranger.

Dans ce contexte de déracinement, la langue devient le moyen d'expression essentiel d'une identité qui se forge à travers l'imbrication du soi et l'autre. Il s'agit d'une expérience de biculturalisme (Todorov, 1996) qui présente une voie de recherche littéraire où l'empreinte de l'interculturel devient un des traits principaux de ce nouvel espace transculturel (Todorov, 1996). Ayant vécu les effets de ce processus de brouillage de frontières, nombreux intellectuels s'intéresseront à l'analyse l'expression de

³ Les citations et autres références écrites dans une langue étrangère sont traduites par moi-même.

l'étrangeté vécue à la première personne. Tzvetan Todorov, par exemple, examinera dans son ouvrage *L'homme dépaycé* (1996), ce sentiment d'étrangeté :

L'homme dépaycé, arraché à son cadre, à son milieu, à son pays, souffre dans un premier temps: il est plus agréable de vivre parmi les siens. Il peut cependant tirer profit de son expérience. Il apprend à ne plus confondre le réel avec l'idéal, ni la culture avec la nature: ce n'est pas parce que ces individus-ci se conduisent différemment de nous qu'ils cessent d'être humains. Parfois il s'enferme dans un ressentiment, né du mépris ou de l'hostilité de ses hôtes. Mais, s'il parvient à le surmonter, il découvre la curiosité et apprend la tolérance. Sa présence parmi les « autochtones » exerce à son tour un effet dépayçant : en troublant leurs habitudes, en déconcertant son comportement et ses jugements, il peut aider certains d'entre eux à s'engager dans cette même voie de détachement par rapport à ce qui va de soi, voie d'interrogation et d'étonnement (Todorov, 1996: 24-25).

L'empreinte de l'interculturel et le dialogue identitaire constituent pour ces intellectuels un nouveau champ de création littéraire où la personne grammaticale sera le reflet de la dualité (auto)biographie et (auto)fiction (Alfaro, 2009: 121).

Dans ce contexte, par conséquent, ce n'est pas l'aspect politique qui nous intéresse, mais leur comportement linguistico-littéraire : l'analyse du rôle joué par la langue dans les écrivains vivant dans *l'entre-deux*. Nous devons souligner à ce sujet, l'apport littéraire de Jean Mattern (1965-) qui, à travers son œuvre *Les bains de Kiraly* (2008), souligne les problèmes identitaires propres aux écrivains bilingues, toujours dans l'entre-deux : deux langues, deux cultures. De ce fait, nous ébaucherons, d'abord, le parcours biographique et littéraire de Jean Mattern pour analyser, ensuite, un univers bâti dans le silence autour d'un personnage dont l'échec est avant tout l'impossibilité de communiquer avec l'autre et vivre ainsi dans un projet d'unité au pluriel.

2. Jean Mattern (1965-), l'écrivain

Né en 1965 au sein d'une famille originaire d'Europe centrale, Jean Mattern vit à Paris avec sa femme et ses trois enfants. Intellectuellement attiré par le domaine littéraire, il a fait des études de Littérature Comparée en France et travaille dans l'univers de l'édition. Il est responsable de la section de littérature étrangère aux éditions Gallimard.

Auteur de deux romans, *Les bains de Kiraly*⁴ publié en 2008 et *De lait et de miel*⁵ publié en 2010, Jean Mattern s'est découvert dans le métier d'écrivain la quarantaine passée « parce qu'il ne voulait pas admettre la légitimité de l'écrivain qui sommeillait en lui, mais un jour l'histoire de son premier roman s'est imposé à lui », affirmera-t-il dans une interview accordée à France Culture⁶. Gardant toujours un certain mystère autour de ses origines, l'écrivain se rapproche de Gabriel, le protagoniste de ses deux ouvrages. Les ressemblances, néanmoins, restent toujours dans le domaine du fictif, puisqu'il ne s'agit en aucun cas d'un roman autobiographique. Ces éléments issus de sa propre biographie relèvent du domaine intellectuel, dans le sens des questionnements, car les faits qui ont lieu dans ses romans représentent une réalité fictionnelle et travestie.

3. *Les bains de Kiraly*

Notre étude se focalisera sur ce premier roman matternien, *Les bains de Kiraly*, où Jean Mattern donne vie à Gabriel, un personnage qui, tout comme son créateur, symbolise le métissage et l'hybridation culturelle et linguistique fruit de l'évolution des événements historiques de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. De ce fait, notre étude esquissera dans un premier temps le poids d'une identité inachevée, pour analyser, ensuite, la fuite comme élément déclencheur d'une quête identitaire et ébaucher, enfin, le rôle de la langue dans le carrefour identitaire du protagoniste.

3.1. Le poids d'une identité inachevée

Le rideau de la représentation narrative se lève sur une réflexion qui souligne un parcours identitaire qui avance pas à pas et traverse les frontières que l'individu ne veut pas atteindre :

⁴ Ce premier roman a été traduit en sept langues.

⁵ *De lait et de miel* ouvre son rideau au coucher de la vie d'un vieil homme. Le narrateur, dans une grande retenue, parcourt l'année 1944 à Timisoara et ébauche par la suite, au moment de l'insurrection hongroise, l'expérience de l'exil. Arrivé en France, il rencontre Suzanne, une réfugiée d'origine hongroise qu'il épousera. Amoureux de sa femme, il lui promet une vie « de lait et de miel », loin de toutes ces souffrances et misères vécues. Leur vie sera, cependant, bouleversée à jamais par la perte d'un enfant. De nouveau, Jean Mattern présente une histoire d'exil, de quête identitaire et d'un personnage silencieux profondément influencé par une toile de fond de l'histoire de l'ancienne Europe de l'Est.

⁶ <http://www.franceculture.com/player?p=reecoute-2734581#reecoute-2734581>

Un pas devant l'autre. Quoi de plus simple. On pose un pied, le talon d'abord, le déroule, l'autre pied se soulève alors, l'alternance est naturelle, et la mécanique du corps parfaitement rodée. Aucune commande nerveuse complexe et aucun effort de notre volonté ne sont nécessaires afin de nous porter en avant. C'est heureux : il existe des buts que l'on ne veut pas attendre, et des chemins que l'on ne veut pas parcourir (Mattern, 2008: 11).

Le personnage principal présente ainsi un récit à la première personne dont les différents chapitres dessinent les multiples facettes des relations aussi bien avec son entourage qu'avec soi-même. L'œuvre s'organise ainsi autour de huit chapitres qui symbolisent le voyage initiatique d'un personnage en quête de soi.

Né au sein d'une famille originaire de l'Europe centrale, Gabriel ne connaît que très peu de ses origines :

Mes parents – affirmera-t-il - avaient parlé hongrois dans mon dos pendant toute mon enfance – expliquera Gabriel-, (...) [mais] la cuisine de ma mère était restée elle aussi magyare et habsbourgeoise. (...) Ma connaissance de la Hongrie était moins que familiale : culinaire. Bien sûr, je savais que ma grand-mère maternelle était d'origine autrichienne, mais de la famille de mon grand-père, ma mère n'avait jamais voulu rien révéler (*idem*: 65).

Nous voici face à une identité inachevée. Les parents de Gabriel, en effet, s'étaient efforcés de bâtir une distance entre leur langue maternelle, leurs origines, et la langue de leur terre d'accueil, une langue qui représentait un joug pour Gabriel, imposée et dénuée de tout héritage identitaire. Gabriel devient, en conséquence, un personnage dont l'identité juridique – nationalité, lieu de naissance, etc.-, linguistique et religieuse restent un mystère pour le lecteur. Le personnage de Gabriel est, ainsi, déraciné de force. De ce fait, il sera en quête de cette identité plurielle et multiple qui lui permettrait d'appréhender son expérience vécue.

Lors de l'arrivée en France des parents de Gabriel, ils se forcent d'apprendre et de faire apprendre à leurs enfants la langue française. Cet apprentissage symbolise non seulement une intégration réussite, mais également un processus d'acculturation du petit Gabriel, qui maîtrisera cette langue d'un point de vue académique, mais dont il ne pourra

pas se servir pour exprimer son vécu. Incapable de parler autrement, Gabriel ne peut s'exprimer qu'à partir des mécanismes linguistiques et des règles de grammaire apprises à l'école. Il traduira ainsi sa vie comme le résultat d'une recherche linguistique, tel que nous pouvons observer lors de l'explication de l'expérience troublante de la mort au féminin :

Ma grand-mère est morte comme une syntaxe désordonnée, un enchaînement confus de trop de subordonnées, de parenthèses, de points d'interrogation et de tirets, comme une phrase mal agencée qui zigzague pour aller nulle part.(...) Quant à ma sœur je ne réussis pas à déchiffrer son départ, aucune règle de grammaire ne vient à mon aide pour expliquer cette suite de phrases ordonnées, limpides et brèves pour la plupart, (...) suivie de ces terribles points de suspension (*idem*: 24).

Son vocabulaire est ainsi astreint au domaine du public, académique ; mais cette même langue, qui lui a été imposée en détriment de la langue de ses origines, est impuissante face à l'expression des sentiments, d'une réalité qui appartient au domaine du privé.

La littérature et la langue française, par conséquent, représentent pour les parents de Gabriel, comme pour tant d'autres étrangers, une voie de secours à ce régime totalitaire qu'ils ont dû quitter de force. Fuyant, donc, de cette expérience frustrante dans leur pays d'origine, les parents de Gabriel se lancent dans la construction d'une nouvelle identité à travers leur intégration dans la société française. Dans cette aventure personnelle, les parents de Gabriel se sont détachés de leur ancrage identitaire d'origine. Gabriel, cependant, a du mal avec cette distance érigée entre une langue et culture bannie de leurs vies et cette nouvelle réalité linguistique et culturelle ancrée dans la campagne champenoise. Il s'agit d'un personnage qui met en scène l'incompréhension et l'incommunication de l'être.

Gabriel est, par conséquent, un personnage dont l'identité reste imparfaite ; le lecteur ne peut situer le personnage que dans un double contexte opposant l'Europe centrale à la France et une date de naissance qui coïncide avec la date de salut de sa grand-mère paternelle défunte. La vie et la mort, l'Europe occidentale et l'Europe centrale,

acquièrent, par conséquent, une place importante dans la définition identitaire de ce personnage dont l'expérience culturelle et langagière s'avère le maillon d'une chaîne dont l'aboutissement est, dans un premier temps, la réflexion et l'appropriation de la langue et, ensuite, l'envol langagier et culturel du personnage en quête de nouveaux horizons lui permettant de bâtir les ciments d'une identité incertaine.

3.2. La fuite et la quête identitaire

La fuite représente pour Gabriel la seule issue de secours capable de lui apporter ce bagage linguistique et culturel dont il est l'héritier légitime. Il y aura deux éléments déclencheurs de ces éloignements du cocon familial : l'arrivée à l'université et l'avènement d'un enfant. Dans un premier moment, Gabriel part en Angleterre lors de nombreux séjours linguistique et ce sera l'élément déclencheur d'une fascination linguistique qui guidera le parcours académique et professionnel de ce personnage. C'est ainsi que Gabriel part, donc, en Angleterre dans un voyage initiatique où le protagoniste s'intègre dans le microcosme universitaire d'une université quelconque, l'Université d'East Anglia à Norwich (*idem*: 24). Cet espace présente une double symbolique : d'une part, l'importance de l'intégration des étrangers dans le pays d'accueil par le biais de la culture et d'autre, la construction identitaire d'un individu qui se retrouve à la case de départ. Il pourra ainsi tirer profit de sa double culture pour en faire son métier.

Dans son parcours britannique Gabriel présente une nouvelle réalité linguistique, culturelle et sociale. L'émergence d'une autonomie personnelle qui le guidera dans sa construction identitaire en tant qu'étranger. L'univers relationnel de Gabriel est composé de deux personnages : l'un Léo « son frère jumeau » emmuré dans la même « solitude », et l'autre Laura son épouse. Les autres personnages qui s'entrecroisent dans sa vie ne signifient rien pour lui, « jamais l'idée ne m'était venue de me lier avec qui que ce fût ici(...) [déclarera-t-il]. J'y vis par hasard, dans ma fuite précipitée » (*idem*: 100). De ce fait, nous pouvons affirmer qu'il représente un personnage solitaire profondément marqué par le poids de la famille :

Quelques mois plus tôt, je m'étais senti libre. Libre de m'inventer un passé, libre de m'imaginer un futur. Personne ne m'avait chargé de tout ce poids que tant de gens mettent toute une vie à apprendre à porter. Personne n'avait voulu dessiner les ombres du passé sur ma feuille de route, alors oui, une vie en pleine lumière et sans entraves s'étalait

devant moi. Je voulais profiter de ce cadeau : venir d'une famille sans histoire, je le prenais comme un don, de la même manière que cette oreille musicale dont j'étais doté (*idem*: 106)

Ces « quelques mois plus tôt » symbolisent les fiançailles et le mariage de Gabriel et Laura, son épouse. Seule femme capable d'éveiller l'amour de Gabriel, Laura est une femme caractérisée par son expression du bonheur, à travers le rire de ses lèvres et de ses yeux, et son caractère intrépide : « pour Laura [affirmera Gabriel] les choses valaient la peine d'être tentées » (*idem*: 14). Une nouvelle vie comblée de gaieté, de bonheur et d'insouciance s'ouvre à Gabriel. L'évolution du couple forge une nouvelle identité plurielle à la première personne qui représente le processus évolutif d'unification individuelle de la nouvelle identité conjugale. Dans la construction identitaire de ce nous, Laura et Gabriel, l'annonce de l'arrivée d'un enfant symbolise l'évolution naturelle de cet engagement conjugal. Or, Gabriel se sent incapable de faire face à cet événement et prend la fuite.

Nous pouvons penser que Gabriel est un lâche qui abandonne l'ensemble de ce qui symbolise l'essence de son identité pour se cacher, mais c'est la tragédie d'un homme qui se trouve démuné face à un événement d'envergure dans sa vie. « Ivre de bonheur, et totalement terrifié » (*idem*: 84), Gabriel commence à écrire une lettre, à son ami Léo, qui s'avère finalement le passeur des mots de Gabriel, car c'est grâce à l'expérience personnelle de Léo et aux mots qu'il met sur les sentiments que Gabriel peut parler de la mort de sa sœur. Il s'agit d'un monologue de réflexion qui présente le personnage dans son intimité et incapacité à communiquer :

Je désire cet enfant plus que tout au monde. Lorsque Laura me l'a annoncé tout à l'heure, au restaurant, j'ai été bouleversé de joie. Je n'ai pas su le montrer, bien sûr, mais j'ai toujours pensé qu'un enfant m'offrirait un nouveau départ. Par le simple fait que je pourrais lui donner cette enfance insouciante que je n'ai pas eue. Une enfance idéale. Celle que l'on ne veut pas quitter, celle de Peter Pan. Et par la même occasion, effacer un peu plus la mienne. Si seulement je pouvais le mériter aussi. Quand on existe si peu, quand on ne sait pas comment être ni mari ni ami, comment pourrait-on devenir père ? Je ne sais même pas dans quelle langue lui parler, à cet enfant – mon enfant. (*idem*: 84)

Dans l'analyse introspective de sa situation ce personnage se présente en toute sincérité, comme un individu vivant sous le joug d'un passé qui ne lui appartient pas et qui s'écoule entre ses mains. Il aime sa femme, mais il se sent attrapé dans « une page d'écriture pour laquelle toute grammaire [lui] fait défaut » (*idem*: 107).

Dans cette deuxième fuite, Gabriel n'est plus parti « ailleurs » - nouvelle langue, nouvelle culture -, il est allé à la recherche de ses origines. Suivant les traces de son héritage identitaire familial, il se retrouve en Hongrie, mais ses ancêtres, tout comme ses parents, s'étaient efforcés d'effacer leur passé. Il se lance alors dans un voyage initiatique ambulante dans les rues de Londres afin de trouver ces mots et ce passé qui lui échappent, ainsi que de reprendre sa vie. Dans son errance, Gabriel tombe par hasard sur un panneau lui indiquant une synagogue. Il s'y rend le jour du Yom Kippour. Il s'agit d'une rencontre avec soi-même fort symbolique, parce que cette fête représente la naissance d'une nouvelle année dans la communauté juive. À travers les chants religieux et les prières en hébreu, Gabriel sent naître un lien tangible avec cette communauté à travers cette prière qui lui « transperça les entrailles ». (*idem*: 105).

Le personnage matternien redécouvre ainsi une partie de ses origines et le récit lui offre l'occasion de recommencer au sein d'une nouvelle communauté :

Je ne parviens pas à échapper à cette religion qui rappelle à chacun, sans arrêt, qu'il a besoin de l'autre. Même à Yom Kippour, un juif n'est pas seul devant Dieu, et la litanie des péchés s'énonce à la première personne du pluriel. Mes parents avaient-ils vraiment décidé de m'extraire de cette chaîne des générations ou se sentirent-ils seulement perdus, dans un cul-de-sac ? En tout cas, ils firent naître une seule obsession en moi : être libre (...). Libre des autres. Et aujourd'hui, je me sens dépossédé de mon désir, de mon libre arbitre, comme s'il était impossible de dire non à ce Dieu en qui je ne crois pas. (*idem*: 94)

La religion, signe distinctif de cette communauté, présente un des traits identitaires que les parents de Gabriel s'étaient efforcés d'effacer. Dans ce récit nous pouvons affirmer qu'il s'agit également de l'opportunité de recommencer à travers la métaphore des années qui passent et renaissent périodiquement pour donner un nouvel élan au temps :

Une nouvelle année. Vingt-cinq heures de jeûne pour la commencer, et pas de réveillon. Une kippa à la place des confettis et des serpentins. Une prière plutôt qu'une de ces résolutions mondaines prises quelques minutes avant minuit et vite oubliées – et peut-être un nouveau départ. La rue dans laquelle se trouve la synagogue de Golders Green porte ce nom étrange, The Exchange. L'échange. M'est-il encore permis d'échanger une autre vie contre la mienne ? Ouvrir une nouvelle porte, et trouver un autre chemin ?

Un pas devant l'autre. (*idem*: 133)

Sur ces questionnements Gabriel donne de nouveau la parole au silence. Il termine son parcours initiatique avec l'image de l'errance : « un pas devant l'autre ». Une image qui représente également la circularité de l'expérience vécue : une nouvelle expérience, un pas, un mot.

3.3. Au carrefour des langues, au carrefour d'une identité

À travers cette nouvelle réalité linguistique et culturelle, le protagoniste témoignera de l'émergence d'une autonomie personnelle qui le guidera dans sa construction identitaire tant qu'étranger. Gabriel exercera le métier de traducteur. Il se consacrera « à la musique des mots, et [à] voyager d'une langue à l'autre, avec la fierté du passager clandestin qui ne se fait pas prendre. Passer inaperçu, imiter la moindre intonation d'un nouvel idiome, et restituer l'équivalent exact dans une autre langue » (*idem*: 106). Gabriel, en effet, utilisera les mots des autres pour concevoir un pseudo-langage autour de son expérience vécue.

La langue est, en effet, l'axe principal de ce roman qui nous est présenté à travers le parcours d'un personnage qui couronnera une partie de sa quête identitaire à travers la conquête de plusieurs langues : le français, l'anglais, mais aussi l'allemand et l'hébreu. Il s'agit pour Gabriel « d'un de ces divertissements linguistiques auxquels [il] s'abandonne avec volupté de temps à autre. Le *meccano* des mots derrière lequel [il] se cache depuis si longtemps » (*idem*: 100). Dans ce contexte d'apprentissage, Gabriel fera la connaissance d'écrivains tels que Thomas Mann et Stefan Zweig, tous deux germanophones, cosmopolites et opposants aux doctrines du national-socialisme. Voici deux exemples parmi d'autres, qui représentent des exemples paradigmatiques de la littérature germanophone et symbolisent la résistance d'un cosmopolitisme idéalisée face à l'agressivité des doctrines du national-socialisme (Alfaro, 2009: 90-106). Il s'agit de

références obligées d'une littérature subversive qui présente la problématique d'une époque à travers la réflexion et le témoignage de ses auteurs. Nous avons affaire aux textes qui vont non seulement contribuer à la création de l'esprit critique du personnage mais qui trouvera son reflet dans l'œuvre elle-même à travers ce questionnement identitaire, fruit du déracinement parental tissé sur une toile de fond imprégnée de l'histoire des anciens pays de l'Europe de l'Est.

Multipliant les allers-retours entre le présent et le passé et les expériences vécues par procuration à travers la lecture, la traduction de textes et la transmission orale de son ami Léo, cet antihéros érige sa propre construction identitaire, sans pour autant arriver à se dégager de l'héritage de non-dits parentaux. Il a toujours besoin de dictionnaires et de règles de grammaire afin de s'assurer une communication réussite. Il s'agit, par conséquent, d'un personnage doublement étranger : d'une part, il est un étranger dans le pays d'accueil dont il adopte la langue pour en faire son métier et, d'autre part, son rapport à la langue, les silences et les non-dits rendront impossible la communication non seulement avec l'autre mais aussi avec soi-même.

Identité et altérité confondues, le dialogue culturel et littéraire est omniprésent. Gabriel mettra en avant son biculturalisme pour en faire son gagne-pain. Ce difficile acheminement vers soi est souligné dans cet univers de création littéraire où la figure de l'écrivain représente l'aboutissement d'une identité multiple : le soi de l'écrivain diffère du soi du traducteur, tout deux responsables d'un texte qui leur est propre. L'illusion créée par l'appropriation langagière de Gabriel reflète une identité multiple et fragmentée qui représente un questionnement constant du sujet d'un point de vue non seulement linguistique et littéraire, mais également culturel. C'est dans cette perspective que Carmen Molina Guerrero souligne :

Changer de langue ou choisir une langue autre entraîne une mise en cause certaine de l'identité. Cette relation étroite entre langue et identité se reflète bien dans les noms des auteurs qui témoignent par eux-mêmes de ce dédoublement. Il est intéressant de voir sous quels noms ils se désignent, d'observer les modifications qu'ils y ont faites afin de les adapter. Car dans le « théâtre de l'exil » le masque commence avec le nom : on pourrait avoir envie de se débarrasser des traits qui dénoncent vos origines ou, peut-être le contraire, de les conserver. Certains les ont francisés, d'autres ont choisi le patronyme paternel ou maternel. En général, ils ont associé dans la dénomination adoptée la tension

entre l'individuel et le collectif par le prénom et le patronyme. Tous ces auteurs ont réalisé une réflexion sur leur(s) nom(s) de famille pour déjouer la relation d'appartenance (Guerrero, 2003: 5).

Gabriel, à la suite à cette expérience vécue à la première personne, grandit, par conséquent, dans l'incapacité de trouver une langue capable de transmettre son propre vécu. Le lien établi entre la langue et le personnage principal traverse les frontières traditionnelles. Il s'agit d'un processus de consolidation et construction identitaire à partir de l'expérience de (re)création littéraire. À travers ce personnage maternel, l'auteur souligne le retour au théâtre de la parole d'un personnage « spécialiste des mots, oui, mais des mots des autres (...). Des mots dont [il] pouvait se venger, derrière lesquels [il] pouvait se cacher. Les traiter comme des simples pions dans un jeu aux règles arbitraires » (Mattern, 2008: 91). Un personnage, en effet, exilé dans les mots des autres et un étranger à soi-même.

L'espace devient une sphère intrinsèque au personnage qui déambule dans les rues des bas-quartiers londoniens tout comme il s'immerge dans le labyrinthe personnel de sa profonde réflexion. Il s'agit d'un cadre très proche du nihilisme qui, exprimé à la première personne, présente le dialogue subjectif qu'un personnage entretient avec soi-même lorsqu'une partie de soi lui reste étrangère. Ce sentiment d'étrangeté est intrinsèquement lié à la réflexion linguistique, aboutissement d'une quête identitaire où l'altérité forgée par ses parents s'unirait à l'identité des origines de Gabriel. Nous voici, par conséquent, face à une problématique imbriquée dans la vie de tout individu contemporain qui suit son propre parcours de reconnaissance (Ricoeur, 2004) à travers le dialogue interpersonnel du soi et de l'autre.

4. Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer qu'à travers ce traducteur, Jean Mattern souligne l'évolution identitaire d'un personnage vivant doublement dans l'entre-deux : d'une part cet écrivain qui doit s'éloigner de soi-même pour devenir cet autre créateur qu'il traduit et, d'autre part, il s'agit d'un personnage déraciné incapable de cerner sa propre identité. Ce difficile acheminement vers soi représente un espace où le dialogue entre identité et altérité n'est jamais achevé. La réalité fragmentée de Gabriel,

qu'il s'acharne à assembler, représente l'essence du questionnement persévérant du sujet d'un point de vue artistique et personnel.

Ce roman met en scène la tragédie d'un homme qui se trouve démuni face à son expérience vécue, parce que sa famille n'a pas réussi à lui donner les mots nécessaires pour faire face à sa vie. Son expérience d'un silence émotionnel et langagier, du déplacement et de l'errance et, finalement, son apprentissage linguistique et culturel au pluriel ébauchent l'étude d'une identité fondée sur l'autre qui est en soi, ouvrant ainsi la voie d'un dialogue interculturel avec soi-même. De plus ce personnage nous permet de réfléchir sur l'évolution de la littérature nationale, désormais, empreinte de ce dialogue multiple, pluriel et interculturel.

Bibliographie :

ALBALADEJO, Tomás (2011). « Sobre la literatura ectópica », in Adrian Bieniec, Szilvia Lengl, Sandrine Okou, Natalia Shchyhlebka (eds.), *Rem tene, verba sequentur! Gelebte Interkulturalität. Festschrift zum 65. Geburtstag des Wissenschaftlers und Dichters Carmine/Gino Chiellino*. Dresden: Thelem, 2011, pp. 141-153.

ALFARO, Margarita *et al.* (2009): *Interculturalidad y creación artística. Espacios poéticos para una nueva Europa*, Madrid, Calambur, Ensayo.

ALFARO, Margarita *et al.* (eds.) (2004a). *La francophonie: enjeux et identités*. Madrid: Universidad Autónoma de Madrid.

ALFARO, Margarita *et al.* (eds.) (2007). *Más allá de la frontera: cinco voces para Europa*. Madrid: Calambur, Biblioteca Litterae.

ALFARO, Margarita (2006). « Poéticas interculturales. Acercamiento al mundo francófono canadiense », *Mil Seiscientos Dieciséis*, Anuario 2006, vol. XI, pp. 213-220.

ANTAGANA Kouna et CHRISTOPHE Désiré (2010). *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*. Paris: L'Harmattan.

MANGADA, Beatriz (2011). « Dai Sijie : écrire en français pour évoquer dans la distance le pays quitté ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 7, pp. 190-203.

MATTERN, Jean (2008). *Les bains de Kiraly*. Paris: ed. Sabine Wespieser.

MATTERN, Jean (2010). *De lait et de miel*. Paris: ed. Sabine Wespieser.

MOLINA Romero, María del Carmen (2003). *Identité et altérité dans la langue de l'autre*. Madrid: Thélème, Revista Complutense de Estudios Franceses.

TODOROV, Tzvetan (1996). *L'homme dépaycé*. Paris: Seuil.

PORTRAIT DE L'ÉTERNEL IMMIGRANT DANS *L'ARRIVÉE DE MON PÈRE EN FRANCE* DE MARTINE STORTI

FRANCISCA ROMERAL ROSEL

Grupo de Investigación (PAI) Estudios de Filología de Francesa
Un. de Cádiz

Martine Storti (Colombes, 1946 -) a été successivement professeur de philosophie, journaliste à *Libération*, conseillère technique au cabinet du ministère de la Francophonie (avec Alain Decaux) et Inspectrice générale de l'Éducation Nationale. Dans son livre, *L'arrivée de mon père en France*, publié en 2008 et qui tient à la fois du documentaire et du récit autobiographique, Martine Storti juxtapose la période de l'entre-deux guerres et l'époque actuelle, cherchant à établir un lien entre deux moments de l'histoire de France et de sa propre histoire familiale séparés par près de quatre-vingts ans. L'intérêt de ce texte consiste fondamentalement dans la mise en évidence de la permanence des similitudes, d'une part, entre l'expérience migratoire vécue par des hommes, des femmes et des enfants au cours du XXe et du XXIe siècles en Europe, et d'autre part, entre les prises de décisions, vis-à-vis de l'immigration, des pays européens, en particulier de la France, qui tendent à défendre une « identité nationale »¹, à l'encontre de l'immigration. Aux yeux de Martine Storti, il semble que rien n'a changé en près d'un siècle.

Et bien plus tard, tant d'années après l'enfance, alors que l'on venait de s'engager dans les deux dernières décennies du vingtième siècle, une ancienne rengaine fut remise au goût du jour. À nouveau, on se mit à entendre ce que d'autres avaient entendu avant-guerre, dans les années trente du même siècle, oui, à nouveau, comme dans les années trente, des voix s'élevèrent pour dénoncer ceux qui volent-le-pain-et-le-travail-des-

¹ Cette expression, qui a commencé à être utilisée dans les années 80 de façon aléatoire, et en particulier dans les milieux politiques, est encore de nos jours difficile à définir et source de controverses. Voir à ce sujet les travaux de Patrick Weil qui s'interroge sur le concept de nationalité française et l'identité historique.

Français, pour affirmer que l'identité nationale était menacée, pour décider ce qu'était être français. (Storti, 2008: 165-166)

L'arrivée de mon père en France raconte une histoire universelle qui suit dans son déroulement le fil conducteur d'un récit personnel autour de la figure du père de Martine Storti, un immigrant parmi tous ceux qui quittèrent et quittent encore leur lieu d'origine pour aller chercher *fortune* – terme tant soit peu dérisoire – ou refuge à *l'étranger* et *chez l'étranger*, en particulier en France. S'il existe cependant une particularité intrinsèque aux migrants d'aujourd'hui, c'est bien celle de l'éloignement significatif de leur lieu d'origine par rapport au pays qu'ils souhaitent atteindre. De nos jours, le monde de l'immigration a pris des proportions colossales. Ce ne sont plus des Italiens, des Espagnols et des Portugais qui émigrent, mais des individus « venant de plus loin » (*idem*: 31), de pays aux résonances rappelant paradoxalement les *Mille et Une nuits*, et dont le parcours semé d'embûches leur réserve souvent la mort ou en traitement inhumain. Ces migrants actuels, volontaires ou forcés dans bien des cas – souvenons-nous, entre autres, des nouveaux déplacés pour causes environnementales ou de conflits – qui se heurtent à des dangers et des difficultés de tout genre (vol, viol, massacre, famine) aussi bien lors de leur voyage vers les pays européens qu'au moment d'y entrer, qui sont rapatriés dès leur arrivée ou qui meurent exténués aux portes du monde rêvé, ont pour la plupart découvert, souvent douloureusement, ce que c'est que *se sentir étranger* chez l'étranger.

Mais cela n'est pas tout. Martine Storti souligne en même temps les ressemblances entre l'attitude d'indifférence de certaines nations et de leurs citoyens face aux mouvements migratoires qui se produisirent au cours de la Seconde Guerre Mondiale, et l'attitude d'ignorance ou de rejet qui caractérise en ce XXI^e siècle la politique en matière d'immigration des pays de l'Union Européenne, soutenue souvent par ses citoyens.

Les destins de ces émigrants d'hier et d'aujourd'hui se ressemblent car ils sont – plus que jamais peut-être aujourd'hui – marqués par l'exploitation, le mépris et l'humiliation. Le besoin de compléter le récit de la vie de son père réveille chez Martine Storti sa vocation journalistique ; elle adopte dans son livre un ton d'enquête,

cite des documents et des faits historiques et critique durement à la fois l'indifférence des nationaux et le mensonge de l'État cherchant à étouffer des événements honteux.

De là, de ce projet, je me suis retrouvée en train d'évoquer les enfants juifs raflés par la police française et enfermés dans les camps français avant d'être envoyés dans des trains français à Auschwitz. Je me suis retrouvée dans un mouvement qui ne dépend pas complètement de moi, un lien qui noue tous ces fils, émigration, guerre, lâcheté, courage, saloperie, exil, indifférence, dignité, responsabilité individuelle, mémoire,... (*idem*: 123).

L'observation de « notre indifférence au sort des étrangers-en-situation-irrégulière, de notre tolérance, de notre tolérance de la façon dont ils sont traités » (*idem*: 122) mène Martine Storti à une certitude pessimiste : « Si les camps nazis existaient aujourd'hui, ils existeraient aussi sur le net » (*idem*: 126) car cela n'aiderait en rien à une prise de conscience.

Martine Storti nous livre ainsi un récit à la fois intime et universel qui invite non seulement à une réflexion sur la question de l'identité nationale et de la citoyenneté à partir de la vie d'un individu parmi tant d'autres, immigrant italien en France dans la période d'entre-deux-guerres, mais aussi à nous soucier de la pratique des valeurs humanistes. En suivant les pas de cet homme, à la fois fragile et endurant, qui devient étranger dès qu'il traverse la frontière franco-italienne comme les réfugiés d'aujourd'hui, force est de constater combien la société contemporaine s'est éloignée de la magnifique notion juridique romaine, l'*origo*, sous laquelle on reconnaissait et respectait le fait que tout citoyen romain, d'une façon ou d'une autre, venait d'ailleurs. Storti met en exergue le besoin urgent de corriger « notre capacité somme toute rapide à cesser de regarder un être humain comme un semblable » (Montémont, 2009: 64) à la fois qu'elle dénonce sans violence mais sans pitié, l'idéologie conservatrice xénophobe, le Ministère de l'Immigration et de l'Identité Nationale, les centres de détention, les tests ADN, les tests linguistiques, en somme le statut réservé aux immigrants en Europe, la politique européenne en matière d'immigration, le rôle des « pays tampons » ou « de transit » assumant l'externalisation des frontières, rôle qui consiste à retenir les immigrants en échange de services spéciaux ou de gratifications particulières de la part

des pays qui ne veulent pas d'immigrants chez eux. Selon Ubaldo Martínez Veiga, les lois contre l'immigration « ont fréquemment une valeur rhétorique et sont davantage destinées aux nationaux qu'à une réelle régularisation des migrations » (Martínez, 2008: 15).

Le 11 novembre 2002, Martine Storti se déplace de Paris à Sangatte², curieuse de savoir ce qui se passe vraiment dans ce camp de réfugiés près de la ville de Calais, ouvert en 1999 et géré par la Croix Rouge. Ce mois-là, dans les médias, on annonce que la fermeture de Sangatte est déjà prévue. Cette décision gouvernementale est en fait une mesure de précaution et de protection contre les « hordes (...) » qui « sont à nos portes » (Storti, 2008: 41) et qui, selon les déclarations de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, « menaçaient la France » (*idem*: 12). À la vue du déplorable spectacle que présentent les « jeunes hommes, sales, maigres, barbus, majoritairement afghans, kurdes, irakiens [et] pakistanais » (Storti, 2008 : 13) déambulant à Sangatte comme des fantômes, un sac plastique au bout du bras et attendant leur chance de traverser clandestinement le canal de la Manche par le tunnel ou en bateau pour aller rejoindre « l'eldorado britannique » (*idem*: 31), Martine Storti pense à son père, Matteo. Et tandis qu'une centaine de ces jeunes gens venus du bout du monde se pressent en quête d'aliments dans la petite église de Saint-Pierre-Saint-Paul qui va bientôt être évacuée, Storti constate à quel point elle méconnaît l'histoire de cet homme, son propre père, qui fut lui aussi un immigré en France.

Alors, une phrase interrogative, dont un fragment fera le titre du livre, s'impose tout à coup à son esprit: « l'arrivée de mon père en France, comment s'est-elle passée ? » (*idem*: 13). Cette phrase, qui repose en elle-même sur une énigme, va donner lieu, suivant une composition de tuilage, à un récit à la fois autobiographique parsemé de flashbacks en discontinu sur la vie de Matteo, et à un récit historico-politique avec des rappels sur des événements d'une importance majeure par lesquels Storti va

² Le film français de Philippe Lioret, *Welcome* (2009), raconte à travers l'histoire d'un jeune adolescent kurde qui a fui l'Irak, le sort des immigrants qui s'entassent sur la côte de Calais, sur les lieux mêmes où se trouvait quelques années auparavant le centre de Sangatte, dans l'espoir de gagner l'Angleterre.

dénoncer le sort réservé, tout autant aujourd'hui qu'à l'époque de son père, aux immigrés et aux sans papiers, mis au rebut de la société.

À partir de sa découverte à Sangatte, Martine Storti initie des recherches pour savoir pourquoi et dans quelles circonstances Matteo est venu en France car le présent à Sangatte lui renvoie le reflet d'un passé dont il participa à sa manière, la période de la seconde guerre mondiale et ses préludes, durant laquelle se produisit un vaste mouvement migratoire. L'image de ces êtres errants, au comportement d'un stoïcisme inouï, déclenche chez Storti la nécessité de connaître au plus près à la fois les sentiments et le vécu de son père, Matteo, un Rital³ qui quitta son pays et franchit la frontière franco-italienne dans l'espoir de s'assurer un futur meilleur, et l'expérience d'autres immigrés qui se tournèrent vers la France comme s'il s'agissait de la terre promise. Elle se demande si, comme les réfugiés à la mine désemparée qu'elle a vus à Sangatte, il a dû dire aux gendarmes ou aux douaniers « J'ai de la famille là-bas » (*idem*: 15) pour qu'on le laisse passer. En ce temps-là, on savait que la seule contrainte pour entrer en France « était de répondre 'correctement' à la question de l'agent DGS sur le but du voyage : ne jamais avouer qu'il s'agissait de chercher du travail, mais de rendre visite à des parents établis en France » (Lillo, 2008: 37), comme c'était justement le cas de Matteo dont la sœur était déjà installée avec son époux dans la région parisienne.

Martine Storti ignore presque tout sur Matteo, son père ayant été un homme replié sur lui-même et peu enclin aux confidences, et elle, sa fille, trop occupée alors par ses propres intérêts de jeunesse. Elle va donc raconter cette vie « en la laissant ordinaire, non romanesque, non héroïque ou plutôt ne tirer l'héroïsme que de cette part ordinaire » (Storti, 2008: 48) et à écrire une « reconstruction imagée » (*ibidem*) de l'arrivée de Matteo en s'appuyant sur quelques rares indices du domaine de l'intime, quelques confidences de sa mère, Thérèse, de Pierre, le Français qui travaillait avec son père à l'atelier, et quelques bribes de souvenirs de sa tante Mara, la jeune sœur de Matteo qui

³ Rital : mot argotique employé en français pour désigner un Résident Italien. Ce terme est depuis longtemps présent aussi bien dans la culture que dans la littérature française. Voir à ce sujet, *Les Ritals* (Belfond, 1978), roman autobiographique de François Cavanna ou *Voyage en Ritalie* (Payot, 2004), de l'historien et spécialiste des migrations Pierre Milza.

était restée en Italie. Il reste aussi le témoignage laissé par des albums photos. Cependant, beaucoup de questions demeureront sans réponse.

Matteo était né dans la petite ville de Sarzane, « cittadina della riviera ligure, elegante ed opulenta oggi, digna e infinitamente povera all'inizio del XX secolo, quando il fatto di aver dato i natali a papi e scrittori non bastava per garantire il pane alla propria cittadinanza »⁴ (Musetti, 2010: site web). Il est âgé de 20 ans le jour où il descend du train à la gare de Lyon à Paris, en été 1931. Il porte dans ses bagages des objets insoupçonnables, un service à café en porcelaine ramené de Chine, qu'il va offrir à sa sœur, et deux lourds albums photos achetés aussi en Chine. Auparavant, il avait passé trois années dans ce pays asiatique dans une concession italienne, et quand il rentra en Italie – qui était alors sous la férule de la dictature d'extrême droite de Mussolini, laquelle, comme l'on sait, se fit de plus en plus répressive à partir de 1926 –, Matteo n'avait qu'une envie, fuir la misère, s'éloigner d'un père alcoolique et violent, et repartir. En France, il travaille dès son arrivée comme fraiseur-outilleur dans l'atelier de son beau-frère Gino à Colombes, dans la région parisienne.

En 1936, Matteo rencontre Thérèse, une jeune fille française, dans un bal musette. Ils se marieront deux ans plus tard, au même moment où la France commence à souffrir l'occupation allemande, ignorant « tout de cette conférence qui se tient à Évian pendant neuf jours, du 6 au 15 juillet [1938], pour décider comment 'faciliter l'émigration des réfugiés en provenance d'Autriche et probablement d'Allemagne' » (Storti, 2008: 68). Tandis que Matteo restera toute sa vie au bas de l'échelle professionnelle, l'exemple de l'éternel ouvrier exploité, son beau-frère s'enrichira et finira par ouvrir l'usine Colméca à Colombes. Matteo passera toute sa vie à manipuler l'amiante et il mourra prématurément en 1976 à l'âge de 67 ans, victime certainement d'un cancer du poumon provoqué par l'inhalation continue de poussière de ce matériau toxique dont l'utilisation sera interdite dans de nombreux pays à partir de 1980 (bien que les dangers aient été identifiés un siècle auparavant).

⁴ Trad.: «Ville sur la côte ligure, aujourd'hui élégante et riche, mais digne et infiniment pauvre au début du XXe siècle, quand le fait d'avoir donné naissance à des papes et à des écrivains ne suffisait pas à assurer le pain aux citoyens».

Matteo restera italien toute sa vie « n'ayant pas été naturalisé français dans la vague de naturalisation du gouvernement Daladier d'avant-guerre » (*idem*: 135). Il échappera sans rien faire de particulier à l'enrôlement dans l'armée italienne de même qu'à l'arrestation comme ressortissant d'un pays en guerre, n'est pas mobilisé non plus en France, n'est pas « expédié dans un camp (...) ni maltraité pour sa nationalité » (*idem*: 138) et il ignorera même que, dans les camps français au début de la guerre, se trouvent des Italiens. Il passera toute la guerre à Colombes, se contentant de son sort en travaillant à la Colméca, « cette putain d'usine » (*idem*: 146) dont son beau-frère est le patron. Ayant acheté une voiture, il retournera pour la première fois en Italie, à Sarzanne, en été 1958. « Non seulement Matteo parlait peu de l'Italie mais il parlait encore moins de la part italienne de sa vie (...) [et] dans sa vie française, aucune trace matérielle de sa vie avant la France, sauf ces deux albums chinois » (*idem*: 159). Cependant, sous son masque de « désidentification nationale et une irresponsabilité citoyenne qui l'arrangeait » (*idem*: 175), Matteo gardera ses coutumes, restera fidèle à certaines « *italieneries* » (*idem*: 161). Tous les soirs, il ira rendre visite à sa mère, la *nonna*, qui arriva d'Italie en 1938 pour le mariage de Matteo, qui s'installa immédiatement chez sa fille Lucia et qui vécut à Colombes jusqu'à sa mort, en vraie « sans-papiers » ; selon l'usage parmi les familles d'immigrés, Matteo ne parlera jamais italien à la maison, sauf avec sa mère. Cet amant *du bel canto* qui connaissait par cœur le *Rigoletto*, tiendra tout particulièrement à conserver et respecter les traditions culinaires, les raviolis, la charcuterie achetée le samedi chez un Italien de rue Saint-Denis, la *pastaciutta* et le *panettone*.

Par le biais de la récréation des étapes de la vie de Matteo au cours de laquelle Storti évoque la cadence de la vie ouvrière d'alors, ses lieux de loisirs dans les faubourgs parisiens, les bals, les guinguettes, l'écrivaine se rapproche de son but essentiel : reconstruire, à partir des documents rassemblés (rapports de médecins et d'aides-soignantes, déclarations, articles, photographies, entre autres), la période des années 1936-1940, années où la question de l'immigration, en particulier l'immigration juive, tient une place majeure. Et à partir de ces considérations, Storti fait le rapprochement entre ce qui se passait alors et ce qui se passe aujourd'hui : la même méfiance et la même violence contre l'étranger. Elle nous rappelle tout particulièrement

qu'en 1939, à partir des accords d'Évian, les stades, comme le stade Roland-Garros, celui de Colombes et celui d'Yves du Manoir, étaient devenus des camps de triage où étaient internés des individus victimes du nazisme ou ennemis d'Hitler, et qu'il existait à Drancy un camp où étaient entassés des enfants, même des nourrissons, sales, mal soignés et mal nourris, et dont les parents avaient été déportés à Auschwitz.

En juillet 1938 – la même année où Matteo et Thérèse se marient –, à Évian, où se sont réunies trente-deux nations pour débattre sur la question des réfugiés et déportés juifs qui sont dirigés vers la France, les représentants des pays européens voudraient que ces derniers soient envoyés aux États-Unis, en Amérique du Sud ou en Australie. L'attitude de la France d'alors, qui refusait la présence sur son territoire aux étrangers à moins que cette présence ne fut jugée « intéressante » (*idem*: 77) après constatation de la religion et du compte en banque du demandeur d'asile, rejoint celle de la France d'aujourd'hui qui estime « intéressante » l'arrivée de « réguliers ou irréguliers, légaux ou illégaux [s'ils] coûtent moins cher, sont efficaces et de surcroît se conduisent correctement » (*idem*: 79). L'écrivaine relève qu'en 2000, Romano Prodi, alors qu'il présidait la Commission Européenne, avait employé l'expression « immigration choisie » (*idem*: 78). En 1938, le gouvernement Daladier montre son hostilité face aux réfugiés et aux Juifs en propageant un discours dont la sémantique et le lexique sont analogues à ceux que l'on entend actuellement dans les médias et les milieux politiques : il juge nécessaire de « débarrasser notre pays des éléments étrangers indésirables » (*idem*: 73). La situation semble, à tous égards, être la même de nos jours : « Est-il possible de ne pas constater les similitudes des termes utilisés, des précautions prises, des excuses avancées, des alibis brandis, des mesures décidées ? » (*idem*: 75), se demande Storti.

Martine Storti remémore la signature des Accords de Munich en octobre 1938 et ensuite l'entrée des Allemands dans Paris en juin 1940, événements qui plongent la France dans la peur et le désarroi. Pendant la guerre, Matteo fait souvent cent soixante kilomètres à vélo, pour se rendre à Barville, dans le Loiret, où il peut remplir son panier de produits frais. Tout en pédalant pour subvenir aux besoins de sa famille, ce qu'il

ignore certainement, c'est qu'il passe tout près des camps d'internement⁵ de Juifs, ceux de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande. Martine Storti, avec preuves d'archive à l'appui, ne se limite pas à décrire l'horreur de ces camps, elle cherche à faire comprendre, en reprenant les mots de Jean Guéhenno dans son *Journal des années noires*, que « la soumission aux puissances nouvelles (...) des journalistes, des écrivains, des meneurs d'opinion, de tout ce qui passe pour penser » (*idem*: 100) d'alors, est la même que celle des penseurs d'aujourd'hui. Par lâcheté, indifférence ou conviction ?

Martine Storti finit aussi par trouver dans la vie de certaines personnalités qui participèrent (ou ne participèrent pas) dans l'Histoire ou les événements de la Seconde guerre mondiale, beaucoup de raisons pour être déçue ou scandalisée. Ainsi, elle dit à propos de Simone de Beauvoir qui, dans sa correspondance, ne faisait aucune allusion à la guerre et racontait combien elle s'amusait dans les gorges du Verdon ou aux sports d'hiver en janvier 1944 tandis que Jean Cavallès est fusillé :

De même qu'en juillet 1916 on peut inaugurer, à Paris, le prolongement d'une ligne de métro alors que des milliers d'hommes agonisent dans les tranchées de Verdun ou sur le front de la Somme, de même il est possible, alors que le monde est en proie à sa propre destruction, de prendre son train, en janvier 1944, pour aller faire du ski (*idem*: 133).

Dans la poursuite de ses recherches, en 1993, Martine Storti se rend à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande où se trouvaient jadis les camps de déportation de Juifs et découvre dépitée la lâcheté des habitants de ces petites villes qui faisaient semblant d'ignorer ce qui se passait tout près de chez eux. Elle apprend avec tristesse que François Mitterand avait fréquenté les antichambres vichyssoises, et en particulier René Bousquet, secrétaire de la Police en 1942 et inculpé en 1991 de crimes contre l'humanité ; elle rappelle le mérite de Jacques Chirac qui, le 16 juillet 1995, à l'occasion du 53^e anniversaire de la rafle du vélodrome d'hiver⁶, reconnaît la responsabilité de la France dans la déportation de Juifs de France ; elle reproche à Nicolas Sarkozy sa

⁵ Voir l'étude de l'historien Denis Peschanski, *La France des camps. L'internement 1938-1946* (Paris, Gallimard, 2002).

⁶ La rafle du vélodrome d'hiver ou rafle du Vel' d'Hiv est la plus grande arrestation massive de Juifs menée en France pendant la Seconde Guerre mondiale.

démagogie électorale, de s'être tenu « en retrait sur la vérité historique » (*idem*: 120) dans ses discours de 2007 lors de la préparation de sa campagne présidentielle ; elle admire les Résistants qui refusèrent de se soumettre aux forces du moment.

Martine Storti ne se lasse pas de parcourir les lieux sacrés de l'immigration et de recueillir des preuves d'actions anti-humanitaires. De Sarzane à Calais, de Pithiviers à Lampedusa, de Colombes à Beaune-la-Rolande, l'histoire resurgit partout créant des liens, associant le destin des émigrés de la génération de Matteo à celui des

« sans papiers », (...) expression [qui] désigne maintenant, ou plutôt stigmatise, ombres errantes, ombres sans autre nom que cette absence de nom, une absence, un manque qui justifient, l'interpellation, l'enfermement, l'expulsion. Ils sont sans papiers, ils sont ni dedans ni dehors, ni ici ni là-bas, ils finissent par n'être plus de nulle part et n'avoir nulle part où aller. (*idem*: 155)

Martine Storti, enfant, s'aperçoit que, de manière inévitable, elle a hérité de ce sentiment d'étrangeté, de déplacement, de honte, propre aux personnes qui se retrouvent dans un milieu, un entourage qui n'est pas le leur. Lucia et Gino, les oncles de la jeune Martine, sont riches et l'invitent à profiter de leur luxe deux fois par an avec des sorties dans Paris. Un jeudi de 1959, alors qu'elle a à peine treize ans, sa tante Lucia lui dit dans le taxi la ramenant chez elle: « Ton père est un con, il n'a pas su se débrouiller » (*idem*: 9, 198). Cette phrase liminaire sur laquelle s'ouvre le livre et que l'on retrouve vers la fin, a poursuivi la jeune fille jusqu'à l'âge adulte. Elle sert à la fois de point de départ et d'explication finale : elle marque la découverte bouleversante qu'elle a une « double enfance, [une] enfance double » (*idem*: 186), qu'elle vit entre deux univers, celui de son père, l'ouvrier, indifférent quant à sa situation matérielle, et celui des patrons, ses oncles.

Nous trouvons bien de similitudes entre la ligne de vie de Martine Storti et celle d'Annie Ernaux : toutes deux de la même génération, filles d'ouvriers, elles prennent conscience vers l'âge de douze-treize ans de la fracture de classe. La première est fille d'immigré et la seconde « immigrée de l'intérieur ». Elles réagissent de la même sorte face à leur contexte social d'origine défavorisé, en s'acharnant à le dépasser en se distinguant brillamment dans les études : « Ma chance, ce fut d'aimer l'école comme

l'aiment (...) celles et ceux qui n'ont pas le choix », écrit Storti (Storti, 1996 : web). Face à ce fort sentiment d'humiliation, la jeune Martine s'éloigne peu à peu de son milieu d'origine (celui de l'obéissance aux classes supérieures), se débarrasse de son complexe de fille d'immigré en s'engageant en 1965 dans une organisation trotskyste, en travaillant dans l'enseignement et en rompant définitivement avec sa tante Lucia et son oncle Gino. Il en est de même pour Annie Ernaux qui s'appliquait à être la meilleure de sa classe en composition pour maîtriser la « langue de l'ennemi » et qui commença bien vite à voir ses parents « avec le regard de l'école privée » (Ernaux, 1999: 117). Ernaux déclare à ce sujet dans un entretien : « Il est vrai que quand j'ai commencé à écrire *Les Armoires vides*, je ne me posais pas énormément de questions, j'étais mue par le désir de faire toute la lumière sur le passage d'un monde à un autre par l'intermédiaire de l'école, puis de l'université, de la fréquentation de la bourgeoisie dans le monde étudiant » (Charpentier, 2005: 166).

Dans *La Place*, Annie Ernaux reconstituait la vie humble de son père et recueillait les rares fragments épars d'une vie qui n'avait rien de particulier mais qui, comme tant d'autres, évoluait dans un environnement empli de privations et défini par d'acceptation du sort qui leur était échu, celui d'un ouvrier anonyme, d'être un étranger chez les riches. Il en est de même dans *L'arrivée de mon père en France*, où Martine Storti retrace avec émotion l'itinéraire de son propre père, un Italien sans grandes aspirations qui se contenta de passer inaperçu dans un monde étranger.

En 2006, Martine Storti se rend à Lampedusa, l'île où a été créé un camp pour les émigrants venus d'Afrique. Ils sont nombreux à atteindre l'île dans un état pitoyable, déshydratés ou frigorifiés, mais beaucoup d'entre eux sont déjà morts. Storti, en évoquant les douze cadavres qui échouèrent un jour sur l'île et qui sont enterrés au fond du petit cimetière, rend hommage à tous les émigrants qui resteront inconnus et que personne ne réclamera jamais, « émigrants, arrivés à Lampedusa déjà à l'état de cadavres, soit sur les embarcations, soit rejetés par la mer sur l'une des plages de l'île, parmi d'autres cadavres à jamais gardés par la Méditerranée, à jamais perdus dans le *canale di Sicilia*, entre l'Afrique et l'Europe » (Storti, 2008: 208).

Depuis 2002, après la fermeture du camp de Sangatte, Martine Storti revient à plusieurs reprises sur les lieux pour observer les changements. Elle constate avec horreur que l'opération de nettoyage ethnique au Karcher n'a pas éliminé l'affluence de réfugiés aux alentours de Calais, et que, bien au contraire elle n'a cessé d'augmenter. Le degré de déshumanisation de leur condition de vie pendant leur longue attente dans ce *no man's land* s'est accentué puisqu'ils ne reçoivent plus aucune aide : « plus de centre, plus de prise en charge officielle » (*idem*: 26). Les ordures et débris de tout genre jonchent le sol et il n'y a même pas de poubelles pour ne pas officialiser les lieux.

Julia Kristeva prononça le 26 octobre 2011 un discours intitulé « Dix principes pour l'humanisme au XXI^e siècle », qui fait référence implicitement au sujet du récit de Martine Storti et qui propose des voies pour arriver à résoudre les graves problèmes posés par la multiplication incessante des mouvements migratoires, des déplacements de population, des mélanges des cultures et des changements qui s'ensuivent. Kristeva le fit d'abord à l'Université de Rome III, accompagnée de la délégation des humanistes et avec la participation du Cardinal Ravasi. Le lendemain, le 27 octobre, elle le reprit à Assise, à la Basilique Sainte-Marie-des-Anges, en présence du Pape Benoît XVI. Ces dix principes ont une importance majeure dans le contexte actuel, car ils soulignent les aberrations auxquelles est parvenu l'homme et le besoin urgent de reprendre appui sur des valeurs sûres qui favorisent le respect entre individus. Elle déclare :

L'humanisme du XXI^e siècle n'est pas un théomorphisme. L'Homme Majuscule n'existe pas (...), c'est uniquement par la mise en question continue de notre situation personnelle, historique et sociale, que nous pouvons décider de la société et de l'histoire. Aujourd'hui, loin de démondialiser, une nouvelle réglementation internationale est nécessaire à inventer pour réguler et maîtriser la finance et l'économie mondialisée et créer à terme une gouvernance mondiale éthique universelle et solidaire. (Kristeva, 2011: site web)

Kristeva ajoute que l'humanisme est un processus de refondation permanente, qui se développe par ruptures qui sont des innovations :

Connaître intimement l'héritage grec-juif-chrétien, le mettre en examen approfondi, transvaluer (Nietzsche) la tradition : il n'y a pas d'autre moyen de combattre l'ignorance et la censure, et de faciliter ainsi la cohabitation des mémoires culturelles construites au cours de l'histoire (*ibidem*).

Le troisième principe renferme la croyance en une entente universelle, en une rencontre pacifique et compréhensive entre individus de diverses origines. Kristeva souligne qu'il y a moins d'obstacles aujourd'hui à pouvoir atteindre cet objectif, puisque de gigantesques moyens techniques sont à notre disposition :

Enfant de la culture européenne, l'humanisme est la rencontre des différences culturelles favorisée par la globalisation et la numérisation. L'humanisme respecte, traduit et réévalue les variantes des besoins de croire et des désirs de savoir qui sont des universaux de toutes les civilisations (*ibidem*).

Martine Storti, qui semble partager les sentiments de Kristeva sur cette question, ne perd certainement pas l'espoir mais son constat est sévère : « Derrière le fric, la fortune, il y a toujours de l'exploitation, de l'humiliation d'autrui, la richesse est toujours injuste, illégitime, elle est une faute » (Storti, 2008: 201). Matteo fuyait la misère de sa ville natale, la misère de son pays tout entier, les horreurs d'un régime totalitaire, et partait à la recherche d'une vie meilleure. Y a-t-il une différence entre lui et ces hommes, ces femmes et ces enfants qui, pour citer un exemple, depuis le déclenchement des conflits en Lybie en février 2011, ont quitté le pays et se sont réfugiés ou ont fait une demande d'asile dans les pays voisins ? : 271.000 en Tunisie, 195.000 en Égypte, 76.000 au Niger, 14.000 en Algérie, 48.000 au Tchad et près de 2.800 au Soudan. Mouvements migratoires qui sont souvent une charge pour des pays qui traversent eux-mêmes des situations difficiles. Ce sont des sorts qui, malheureusement, se ressemblent et qui restent dans l'attente d'une compréhension et d'une aide humaniste, dans le sens où l'entend Julia Kristeva, et humanitaire dans le quotidien.

Bibliographie :

CHARPENTIER, Isabelle (2005). « La littérature est une arme de combat », in Gérard Mauger (éd.) *Rencontres avec Pierre Bourdieu*. Broissieux: Éditions du Croquant, pp. 159-175.

ERNAUX, Annie (1999). *La Honte*. Paris: Gallimard, Coll. Folio.

FERNÁNDEZ VICENTE, María José & PEREIRA, Victor (2008). « Les États portugais et espagnol et l'émigration (1950-1970) », in Natacha Lillo (dir.) *Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle, regards croisés*. Paris: Publibook, pp. 21-44.

KRISTEVA, Julia (2011). « Dix principes pour l'humanisme au XXe siècle » [on-line]. [consulté le 02/11/2011] < URL : <http://www.kristeva.fr/assise2011.html>>.

MARTINEZ VEIGA, Ubaldo (2008). « Politiques migratoires et identité », in Natacha Lillo (dir.) *Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle, regards croisés*. Paris : Publibook, pp. 15-20.

MONTEMONT, Véronique (2009). « Avis de tempête », *La Faute à Rousseau*, n° 51, p. 64.

MUSETTI, Barbara (2010). « Quando moi padre emigrò in Francia, di Martine Storti » [on-line]. Altritaliani.net [consulté le 03/10/2011] <URL : <http://www.altritaliani.net/spip.php?article559>>.

STORTI, Martine (1996). « Ma vie, un chagrin politique » [on-line]. [consulté le 11/09/2011] <URL : <<http://www.martine-storti.fr/biographie.html>>

STORTI, Martine (2008). *L'arrivée de mon père en France*. Paris: Michel de Maule.

IDENTITÉ ET ASCENSION D'UN *LETRADO* ARAGONAIS À MADRID ET DE QUELQUES PROCHES AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

Naturalisation, bi-appartenance et incompatibilités

LAURENE SANCHEZ

Un. Sorbonne-Nouvelle

Correspondant du royaume d'Aragon installé à Madrid en 1615, le fonctionnaire Gerónimo Dalmao y Casanate est un des exemples types du devenir de bon nombre de *letrados* des royaumes périphériques qui, conscients des mutations politiques de l'Espagne (similaires au reste des principaux États européens), désirent effectuer une solide installation dans l'espace central de la monarchie (Sanchez, 2006). Pour être concrète et opérationnelle, cette permanence demande une adaptation multiple au nouvel environnement et, dans les cas où les migrants aspirent à certains postes et charges administratifs, impose la condition sine qua non de naturalisation¹ castillane. Les missives hebdomadaires de l'Aragonais à ses autorités de tutelle rendent compte d'une multiplicité d'événements de diverse nature des antagonismes qui régissent parfois les relations entre la Castille et la terre d'origine de l'auteur mais elles retracent aussi sa progression de carrière sur les deux espaces considérés.

La lignée d'origine converse commerçante de Dalmao y Casanate a fait souche dans trois territoires de la Couronne d'Aragon, avec une prédilection pour le comté de Barcelone et pour le royaume d'Aragon : Saragosse pour la branche paternelle et Tarazona pour l'ascendance maternelle². Une présence initiale dans le commerce de tissus³, l'orfèvrerie, la droguerie mais aussi dans les métiers d'apothicaire, de médecin et

¹ En France, à l'époque, le terme utilisé était « naturalité », équivalent de l'espagnol « naturaleza ».

² On relève aussi une présence familiale dans le royaume de Valence, avec les branches cousines des Sánchez et des Corella.

³ Cette présence dans ce corps de métier rapproche l'agent du confesseur royal aragonais Luis Aliaga, qui débuta dans cette activité avant de s'élever dans la hiérarchie sociale et de tenter d'effacer toute trace de ce

celui d'imprimeur⁴, est complétée par une diversification professionnelle moins « manuelle » dans les offices juridiques (hommes de loi, notaires, procureurs) et dans la sphère religieuse à des postes élevés⁵. L'effort d'intégration et la participation active de la famille à différents niveaux et dans divers domaines de la société sont réels et constants. La formation plus « noble » de *letrados* est synonyme de passeport pour l'accès à des activités proches du pouvoir, non plus seulement économique mais administratif et politique, lié à une indéniable reconnaissance sociale⁶.

En ce début de XVII^e siècle, l'arrivée de Dalmao à Madrid en tant qu'agent au service du royaume d'Aragon est précédée de peu par celle de son cousin Luis Casanate. Les documents des archives aragonaises⁷ font l'éloge des qualités de ce brillant juriste et avocat gagnant les procès les plus ardues, tel celui de Navalcarnero dont l'affaire durait depuis cent-vint ans, victoire qui amplifia son prestige. Cette *fama* gagnée par la victoire de la plume juridique et la capacité argumentative s'appuie sur de solides réseaux familiaux et amicaux. Latassa fournit une longue liste des écrits en latin de cet Aragonais acclimaté à l'univers castillan⁸ qui révèle les connaissances juridiques et religieuses (les premières prévalent indiscutablement) mises au service de sa terre natale, avant de bénéficier à la Couronne de Castille. Comme l'explique le relevé des ouvrages, ces deux espaces sont souvent opposés. Issu de la petite noblesse de Tarazona, député du royaume pour le bras ecclésiastique, avocat général du Conseil suprême d'Aragon, Luis est au fait des deux législations et intervient avec succès dans les litiges opposant les hautes lignées

passé peu compatible avec les valeurs de l'époque. Ses ennemis se chargèrent cependant de rappeler les faits.

⁴ Liés par alliance aux Dalmao et aux Casanate, le réseau – à l'origine valencien – des Sánchez (Juan, Lucas et Luis) fut à la tête d'imprimeries de tout premier plan aussi bien à Tarazona qu'à Madrid, publiant des ouvrages d'auteurs clef, tels C. Pérez de Herrera, Baltasar Gracián.

⁵ Au XV^e siècle, ce fut le cas de l'évêque Jayme de Casanat (orthographe catalane), puis au Siècle d'Or, du Définitiveur général Fray Melchor de la Madre de Dios, de l'archiprêtre de Daroca Luis Casanate (grand juriste et membre actif de la Députation du royaume), du théatin messire Gerónimo Agustín, de l'archevêque de Mexico Juan de Palafox, de la carmélite Mère supérieure Inés de Jesús, de la Maîtresse des novices du couvent saragossain de saint Joseph Mère Paula et de la Mère supérieure de celui de ste Thérèse de Diego Fecet, Ana de la Madre de Dios. Ces trois femmes étaient sœurs biologiques.

⁶ Dans son ouvrage *Biblioteca antigua y nueva de escritores aragoneses* de 1880, Félix Latassa répertorie les membres de la famille qui ont taquiné les muses : le docteur Fray Jayme de Casanate (seconde moitié du XV^e siècle), Fray Melchor de la Madre de Dios (*Rhétorique, Dialectique, Prières sacrées*), Luis Casanate et les sœurs Mère Inés de Jesús et Ana de la Madre de Dios pour la période du Siècle d'Or.

⁷ Archives de la Députación provincial de Zaragoza, Ms 777, f^o 271-272 du 22.04.1617.

⁸ Félix Latassa, *op. cit.*

nobiliaires castillanes⁹. Ces succès remportés s'allient à une reconnaissance littéraire que le propre Cervantès (1614) exprime par « poeta insigne de mayor quantía ». Le nourrisson du Parnasse n'étant pas passé à la postérité littéraire, cet éloge confirme une place bien réelle sur le devant de la scène courtesane. Conscient de la reconnaissance que lui voue l'aristocratie à laquelle il s'intègre en sa qualité d'hidalgo, il n'hésite pas à demander certaines faveurs au souverain pour améliorer son quotidien. Le 10 décembre 1623, incapable de se rendre à pied à son travail en raison d'une blessure à la jambe due à une vilaine chute, il sollicite l'autorisation d'utiliser une chaise à porteurs, privilège nobiliaire dont le luxe ostentatoire fut limité par une pragmatique.

En 1628, intégré depuis plus de vingt ans à la vie mondaine de la capitale et familier de ses affaires politico-juridiques, l'homme de loi entreprend une demande de naturalisation, adressée au souverain par le Conseil, selon la procédure habituelle :

Señor, el Dr Luis de Casanate ha dado un memorial en que dice ha **más de veinte años que vino de Aragón**¹⁰, donde es natural, y ha **residido en la Corte con su casa y familia** y suplica a Vuestra Magestad q porque desea permanecer en estos Reynos se sirva **concederle naturaleza dellos sin excepción (sic) alguna para gozar todo lo que gozan sur naturales**. El Reyno junto en Cortes ha dado consentimiento para su voto consultivo para esto sin embargo de las condiciones de Burgos, León, Segovia, Soria, salamanca, Toro, Valladolid, Ávila, Guadalaxara y la Villa de Madrid.

Visto todo en la Cámara teniendo consideración a las **partes y letras** que concurren en el Doctor Casanate, aunque por una de las **condiciones del último servicio** de 12 millones está dispuesto que **no se den estas naturalezas**, ni la Cámara las puedda consultar, respecto de haberlo consentido el Reyno y haber venido en ello la mayor parte de las ciudades y villas de voto en Cortes, **ha cesado su prohibición**. Y ha parecido que siendo Vuestra Magestad servido puede hazer esta **merced al Dr Casanate**.

Madrid, 12 de Hebrero (sic) 1628

Respuesta de Su Magestad : « Está bien ». Visto en 21 dél.

Archivos históricos nacionales, Consultas del Consejo, 1628, n°19.

⁹ Il s'agit, entre autres, des lignées de la duchesse de Sesa et de celle de la duchesse de Gandía, en lice contre son propre fils ; Luis défendit aussi Sébastián de Aguirre, agent du duc d'Osuna (Madrid, 1621).

¹⁰ CNQS, sauf précision contraire.

Proche des Grands d'Espagne qui le parrainent (*partes y letras*), cet efficace *letrado* demande une « castillanisation » officielle pour rendre effective son « adoption ». La mention « con su casa y familia » (en réalité *casa solar*) n'est pas anodine car elle répond à un des critères d'obtention de naturalité. L'homme de loi entre dans les ordres assez rapidement et la référence à la famille est à entendre au sens large de parentèle, réseau bien implanté dans la capitale. En dépit de la suspension des naturalisations¹¹, les Cortes acceptent dans leur grande majorité et de manière ponctuelle de lever l'interdiction ; la décision finale relève officiellement de l'autorité royale qui, laconique, accorde une grâce spéciale, comme le confirme la formule administrative d'usage dans l'expédition des dossiers : « Está bien ». Pilier principal de la monarchie espagnole, la Couronne de Castille a tout intérêt à transformer en un des siens ce brillant candidat¹², malgré l'opposition de villes importantes lors de la tenue des Cortes. Cette position répond aussi à un projet politique d'assimilation de tous les sujets à une seule et même Couronne¹³.

En 1607, le manuscrit 309 des archives de la Députation du royaume d'Aragon (*Libro de Actas Comunes*) mentionne une nomination promotionnelle du juriste qui doit se rendre à la Cour pour y accomplir « lo que se le ordenare¹⁴ ». Cette date témoigne de la durée de séjour prolongé sur laquelle s'appuie l'argumentation juridique de la demande (« hace más de veinte años que vino de Aragón »). L'intégration à la société castillane suppose un élargissement du réseau de relations et ouvre des perspectives basées sur des droits que Luis, juriste confirmé, sait apprécier et utiliser au moment opportun : « concederle naturaleza dellos sin excepción (*sic*) alguna para gozar todo lo que gozan sus naturales ». Les postes administratifs autochtones sont désormais à sa portée, l'aide à la parentèle d'origine plus efficace. Deux ans plus tard, le 4 juin 1630, les nouveaux députés du royaume le félicitent pour l'obtention du poste de *Advogado fiscal y patrimonial en el*

¹¹ Cette suspension des naturalisations s'explique par une inflation de concurrents supplémentaires aux postes et charges castillans.

¹² Si le souvenir et l'amertume des événements de 1591 commencent à s'estomper, le moment est tout de même délicat car la politique de *Unión de Armas* d'Olivares, initiée en 1626, sollicite énormément le royaume dont la contribution est lourde en dépit d'une situation économique peu prospère.

¹³ Les postes et les offices étaient répartis selon un quota, favorable aux Castillans.

¹⁴ Le manuscrit 778 comporte vingt-huit lettres émises par le *letrado* Casanate entre 1610 et 1611.

Supremo de la Corona de Aragón et évoquent « la esperanza que a de allar (*sic*) el Reyno en todo lo que se le offeçiere muy grande amparo en Vm pues nos prometemos prósperos y felices successos (*sic*) », sans oublier que « esperamos particular favor en toda ocasión (*sic*) ». La Députation n'oublie pas de proposer ses propres services, rappelant ainsi le système de relations bilatérales et de faveurs réciproques. Détenteur de la double nationalité, le docteur en Droit continuera de naviguer dans les deux espaces géopolitiques selon un plan de carrière fort bien mené.

Gerónimo Dalmao y Casanate suit un profil de carrière et d'intégration très similaire à celui de son cousin, mentionné à plusieurs reprises dans ses rédactions administratives. Celles-ci, quasiment muettes sur sa vie privée, révèlent une partie de sa personne, de son activité et de sa stratégie professionnelles.

La première missive retrouvée date du 14 novembre 1615. Nouvellement nommé agent de la Députation, Dalmao arrive à la capitale monarchique où l'attend un fertile environnement familial qui compte Luis, ainsi que d'autres membres bien implantés, tel un autre cousin, Miguel Corella « mi primo Regidor desta villa y escribano de mandamiento de su Magestad¹⁵ ». Ce parent jouit également de la naturalité castillane, obligatoire pour exercer la charge de Regidor. Progressivement, à l'instar d'autres parents, le correspondant avance ses pions sur le double espace géopolitique. En 1616¹⁶, il informe ses autorités du décès de Corella, victime d'une fièvre typhoïde, qu'il considère comme son père¹⁷ et dont il hérite « la escrivanía de mandamiento [que] le había hecho su Magestad merced de darle facultad de poder disponer libremente en quien quissiese y en su testamento me ha dejado este officio ». L'agent devient ainsi officier de justice, charge parmi bien d'autres, toutes très ambitionnées ; elles étaient vénales et pouvaient faire l'objet de renoncement en faveur d'un tiers. Dalmao informe sur-le-champ les députés de cette nouvelle corde à son arc, bénéfique, selon lui, à son activité d'agent du royaume.

¹⁵ Ms 777, f° 175-177 du 15 octobre 1616.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.* Dalmao écrit : « Teníale en cuenta de padre ». Les liens familiaux sont très serrés et expliquent la grande solidarité existante, très bénéfique au niveau social.

Année clef pour le *letrado*, 1616 présente une accélération dans le cumul des activités dont la lettre du 23 décembre fait partiellement état : « (...) Yo dexé de escribir a VS la semana passada por estar ocupado en un negocio que dél me a resultado ser Regidor desta Villa de Madrid que por ser cossa tan honrosa doy quenta dello a VS por el contento que general y particularmente a de tener VS y todos esos Sres¹⁸ ». Deux mois après la mort de Miguel Corella, l'Aragonais réussit à obtenir la nationalité castillane, nécessaire pour jouir du poste de Regidor, probablement celui du défunt. Autorité municipale la plus élevée après le Corregidor et son délégué, cette charge suscite bien des convoitises et des réactions, comme en fait écho la suite de la missive :

(...) Hízome **su Magd merced de darne naturaleza para gozar en estos Reynos** de Castilla sus honras y officios y el lunes passado se me concedió y **despachó el título** y ayer a las 4 de la tarde me admitieron en el ayuntamiento los Cavalleros Regidores y juré con grande aplauso siendo todos conformes en la **admisión aunque a los principios hubo alguna repugnancia por ser Aragonés**. Al fin **mis amigos y mi paciencia vencieron los malos ánimos y quedé admitido**¹⁹.

L'extrême célérité dans la gestion de l'affaire contraste avec l'interminable lenteur des dossiers souvent importants traités dans les comptes-rendus de l'agent mais aussi avec l'attitude de Luis qui attendra plus de vingt ans avant d'opter pour la double nationalité. Il est patent que, dès 1616, Dalmao bénéficie de puissants appuis aux cimes du pouvoir central, tels le confesseur du roi Aliaga, le favori Lerma, Agustín de Villanueva du Conseil d'Aragon, le juriste Casanate dont les interventions auprès du souverain ont accéléré le processus de naturalisation. L'intégration du correspondant ne fait toutefois pas l'unanimité car certains natifs voient une menace pour leur avenir. En effet, l'arrivée massive de concurrents de la périphérie entraîne une inflation de prétendants à certains postes fort prisés. Le nouveau venu réussit à cumuler deux de ces postes en quelques semaines : l'un d'essence municipale, l'autre monarchique. L'intervention « d'amis » et la patience du candidat (selon lui, contribution personnelle au résultat obtenu) rendent effective l'admission. Les puissants protecteurs de l'heureux « élu » ont fait taire les premières protestations spontanées.

¹⁸ Ms 777, f° 214-215 du 23.12.1616.

¹⁹ *Ibid.*

Cependant, malgré ces quelques velléités d'opposition, la Castille présente un degré d'intégration de l'altérité relativement élevé. Quel est donc ce *code de la naturalité* auquel se soumettent Luis, Gerónimo et bon nombre « d'immigrés » de la périphérie ? Selon Covarrubias (Covarrubias, 1611), « naturalizarse » est « Hacerse natural del algún reyno por privilegio ». En Castille, la pragmatique philippine de 1565 assouplit l'accès à la nationalité indigène qui exigeait « que fuere nacido en estos reynos y hijo de padres que ambos a dos o a lo menos el padre sea asimismo nacido en estos reynos ». Les événements historiques et les déplacements de population rendirent ces critères fondés sur le sang difficiles à maintenir en faveur d'un assouplissement d'accès à la naturalité. Désormais, pour être considéré comme castillan et doter sa descendance de la même nationalité, l'étranger qui conçoit un enfant sur le territoire doit être domicilié en enraciné dans l'espace de la Couronne par une résidence minimale de dix années. Si cette condition est largement remplie par Luis Casanate, il n'en est pas de même pour Dalmao. Toutefois, tout comme en Aragon, la qualité de « naturel » se perd si l'individu établit son domicile hors des frontières géopolitiques.

José María Pérez Collados (Pérez Collados, 1993) remarque que la permanence sur le sol limite le concept de « naturalité » : « La condición que se alcanzará en función del domicilio no será la plena de *natural* sino de *vecino*, como el propio Covarrubias expone en la cita indicada por Salón Paz ». En effet, un Castillan de souche (par la voie du sang et du lieu de naissance) demeure castillan, même en dehors des limites territoriales. Héritée du Droit wisigothique, l'importance accordée au sang demeure de manière cohérente dans d'autres cas de figure : si un enfant de Castillans (ou de père castillan) voit le jour accidentellement dans un espace étranger, au cours d'un voyage par exemple, il naît castillan. Une personne naturalisée perd sa naturalisation et ses biens²⁰ si elle abandonne son domicile ou s'absente sur une longue durée. Tout juste mandaté à Madrid en 1615, le fonctionnaire de la Députation n'entre pas dans la catégorie de l'obtention de la naturalité par permanence sur le sol et illustre le cas de loi contournée avec l'appui des puissants. L'insistance avec laquelle il demande à la Députation de revenir en Castille lorsqu'elle le fait appeler en Aragon montre son appréhension à perdre

²⁰ En 1623, une pragmatique de Philippe IV mentionnait : « Que ninguna persona de qualquier estado, calidad o condición que sea pueda salir destes nuestros Reynos con su casa y familia sin licencia nustran so pena e perdimiento de los bienes que dexaren en ellos ».

sa nouvelle identité en raison d'un séjour prolongé hors des frontières de sa terre d'adoption. Les députés sont souvent rétifs, voire opposés, à son retour à la capitale et Dalmao doit en appeler à l'autorité royale pour obtenir gain de cause, même si cette démarche incommode ses concitoyens d'origine, susceptibles à toute intromission « étrangère » dans leurs affaires et leur fonctionnement spécifique.

Le concept de naturalité définissait ce par quoi un individu était un élément à part entière d'un groupe « national » (*nación* ou *generación*) défini par le sang ou par le rapport à son lieu de résidence. Dalmao se situe dans cette double configuration. Si sa correspondance répète à satiété son « nationalisme » aragonais, les faits montrent une plus grande complexité. Avec le temps, résidant à la Cour et hormis ses ambitions carriéristes, sa conscience de nation dépasse alors les frontières d'origine pour embrasser l'étendue de la monarchie espagnole. Il ne trahit pas son espace de naissance qu'il doit rassurer sans cesse car ce dernier, en périphérie, est méfiant des changements opérés et de sa perte croissante de pouvoir selon des conceptions géopolitiques médiévales obsolètes. A l'instar de bien d'autres letrados venues d'autres espaces péninsulaires, l'agent aragonais s'adapte aux temps nouveaux pour lesquels José Antonio Maravall (Maravall, 1986) observe :

El proceso en virtud del cual el territorio que se habita y el grupo a que se pertenece se interioriza en cada individuo es característico de la Historia europea. Se constituye así un estado de conciencia que es lo que integra la nación como forma política de la vida de un pueblo, modernamente.

Ainsi, sans l'exprimer à ses autorités de tutelle qui ne sont néanmoins pas dupes, Dalmao intègre une notion d'unité monarchique composite qui préfigure l'État-nation face à l'altérité des pays étrangers. Cette raison joue sans doute un rôle essentiel chez l'Aragonais dont la frénésie d'accumulation de charges et d'offices sur les différents espaces est évoquée, entre autres, dans la même missive du 23 décembre 1616. Outre la corrélative reconnaissance sociale et le substantiel apport financier nécessaire pour mener le train de vie ostentatoire de la capitale auquel l'oblige son rang, le fonctionnaire se présente comme le prototype de l'homme moderne. Rassurant sans cesse ses interlocuteurs aragonais en arguant que son objectif est d'améliorer son activité au service

de ses concitoyens, il aspire désormais à devenir procureur aux Cortes castillanes, emploi dont la rémunération atteint les trente mille ducats :

Todo lo que yo tuviere de aumentos y acrezentimientos los estimo más que por poder con ellos servir a VS que no por otra ninguna cossa. Y Dios fuere servido de darme la suerte que se aguarda de **procurador en estas Cortes** que celebra su Magd en estos Reynos. Me valdré **más de 30 mil ducados**²¹.

Il poursuit :

La semana que viene creo que se hecharán las suerte y a 20 de Enero se empezarán las Cortes. Por lo menos cuando no me quepa la suerte sé que tendrá VS y todos los naturales desse my (*sic*) Reyno un **amparador de todos los que vinieren a la Corte** para cualquier suceso ayudarles con el alma y la vida.

Les inimitiés que s'attirent Dalmao ne sont pas uniquement castillanes car les « terceras personas » mentionnées plus loin dans le texte épistolaire sont d'autres agents et sources d'information de la Députation. Victime de l'envie et de la jalousie qui empoisonnent l'univers carriériste courtisan, le rédacteur doit se défendre d'accusations vipérines portées par des langues anonymes que le lecteur actuel ne peut identifier.

La lettre du 7 janvier 1617 informe les députés de l'échec de ses prétentions. Cependant, le vainqueur, Juan Enrique, *escrivano de Provincia de los del crimen*, est remis en question par la Ville, ce qui pourrait invalider la nomination et entraîner un nouveau tirage au sort. Le silence des missives ultérieures signifie soit le maintien du lauréat soit un résultat toujours défavorable à Dalmao.

En 1618, ses autorité de tutelle lui offrent un lot de plusieurs postes pour lesquels le bénéficiaire remercie en ces termes : « la merced y honrra (*sic*) que VS a (*sic*) sido servido hazerme en insacularme en oficio de diputado y los demás por bolsa de hidalgo ». Il est alors député du « bras » des hidalgos mais a également accès à d'autres charges non définies dans sa lettre. Luis Casanate occupe un siège du « bras » du clergé et d'autres membres de la parentèle au sein de l'appareil administratif aragonais font état d'une répartition du pouvoir dans le cercle restreint des familles de l'oligarchie locale. Les deux

²¹ CNQS. Ms 777, f°214-215 du 23.12.1616.

cousins travaillent de concert sur des dossiers relatifs au double espace territorial. Luis est alors d'un précieux conseil lorsque Castellans et Aragonais sont en lice juridique, comme dans l'interminable affaire de l'évêché de Sigüenza. En effet, depuis des dizaines d'années, les premiers s'appuient sur les stipulations de leurs *Fueros*²² pour récupérer de confortables bénéfices (Sanchez, 2001). La « castillanisation » progressive de l'homme de loi ne l'empêche pas de défendre sa terre natale grâce à la maîtrise des deux systèmes, notamment celle de la législation *forale* à laquelle il a été préalablement formé. Gernimo Dalmao justifie aux Députés ses propres avancées et ses ambitions carriériste en Castille en exhibant cette même réalité ; connaisseur du fonctionnement de chaque environnement, il peut davantage en exploiter les ressorts pour mieux servir ses autorités d'origine. La position du fonctionnaire à certains postes reflète une délicate complexité administrative : il a en effet intégré un espace institutionnel clef qui, tout en ayant trait à l'aire aragonaise, n'es appartient pas moins au système monarchique, d'essence castillane. Cependant, pour bénéficier de ce poste, et conformément aux *Fueros*, il se doit d'être aragonais.

Sa missive du 10 octobre 1619²³ confirme l'expansion professionnelle qualitative de la famille : « Mathías Casanate mi primo está proveído para il al Reino de Nápoles por Presidente de la Regia Cámara de la sumaria. Doy quenta desto a VS por que sé cuánto se huelga del bien de los naturales. Es una gran merced ». La nomination de Procureur de la Chambre de Castille exige d'être castillan et la teneur des propos de l'auteur rend implicite une double nationalité.

En 1619, quatre ans après son arrivée à la capitale, Dalmao se sent aragonais avant tout, même si les relations entretenues avec les Castellans sont de bonne qualité. Sorte d'ambassadeur et de courroie de transmission entre le pouvoir périphérique et le pouvoir central²⁴, il côtoie le souverain, les favoris Lerma puis Olivares, les membres du Conseil

²² Ensemble de droits et de coutumes (Droit écrit et Droit coutumier) qui protègent les intérêts des sujets de chaque espace territorial de la Couronne d'Aragon. Il s'agit d'un accord entre le souverain et le peuple qui pose les bases d'une monarchie dite « contractuelle » (*pactista*). Depuis 1077, avant leur intronisation, les rois d'Aragon devraient prêter serment de respect des *Fueros* devant les Cortes au cours d'une cérémonie où leur était posée la question rituelle : « ¿Quieres gobernar y defender tu reino, el cual Dios te lo ha concedido, según la justicia de tus antepasados ? ».

²³ Ms 350 f° 454 v, Archives DPZ.

²⁴ Ses rapports témoignent des multiples affaires suivies, telles celles de l'évêché de Sigüenza, de la carte du royaume réalisée par Juan Bautista Labaña, des reliques de sainte Élisabeth du Portugal, Infante

d'Aragon, les Aragonais « expatriés » et des Castellans de toute la hiérarchie nobiliaire, sans exclure une bourgeoisie *letrada*. Entouré d'un réseau d'informateurs de plus en plus large, l'agent s'intègre peu à peu dans le double circuit, non s'attirer quelques inimitiés, mais en évitant les collusions.

En 1621, pour atténuer les réactions négatives à son intégration croissante dans la nouvelle sphère, Dalmao va jusqu'à demander une autorisation d'absence²⁵ à la Députation car il doit se rendre à Ejea de los Caballeros où le roi l'a mandaté pour participer à l'organisation d'une nomination par tirage au sort. L'accord arrive le deux octobre. Néanmoins, en juillet 1622, las d réclamer sa rémunération et les deux-cent-quinze livres avancées à son employeur d'origine, le fonctionnaire altère son comportement de subordination. Toujours respectueux mais quelque peu maladroit dans le rappel de ses relations privilégiées, il n'hésite alors pas à brandir la menace de l'intervention royale pour obtenir gain de cause²⁶. Peu appréciée par le débiteur, la stratégie d'intimidation ne porte pas ses fruits et l'affaire s'éternise malgré un accord de principe à la fin du mois d'août²⁷. Le 26 novembre, adoptant une attitude plus conformément aragonaise, le plaignant choisit alors de saisir la plus haute instance de justice locale, celle du *Justicia*, qui n'a toujours par résolu le conflit le 3 décembre. Si l'information sur la suite du litige est partie en fumée avec les manuscrits de 1623²⁸, il est raisonnable de penser que le demandeur a sans doute fini par obtenir gain de cause car il n'a pu poursuivre gracieusement son activité jusqu'en 1631, date à laquelle il sollicite d'être libéré de ses obligations professionnelles.

L'attitude ambiguë et l'obsession du cumul des charges deviennent manifestes lorsqu'à la suite du refus de 1624, probable conséquence de l'affront précédent, le 8 mai 1625²⁹, le fonctionnaire de mande son intégration dans l'urne de tirage au sort pour

d'Aragon, etc. Dalmao est aussi chroniqueur des événements de l'époque et s'exerce à un proto-journalisme intéressé tout autant par les sujets les plus graves que par les plus anecdotiques, concernant tous les espaces qui concernent de près ou de loin les Espagnols.

²⁵ Ms 780, f° 504-506 du 18.09.1621.

²⁶ Ms 781, f° 91-92 du 02.07.1622.

²⁷ Ms 781, f° 121-122 du 27.08. 1622.

²⁸ Le palais de l'ancienne Députation du royaume d'Aragon où étaient entreposées les archives de la mémoire collective autochtone fut bombardé et détruit au cours des derniers jours de janvier 1809. Seule une infime partie fut rescapée des flammes.

²⁹ Ms 781, f° 239-241 du 08.03.1625.

obtenir la charge de notaire du Consistoire de la Députation. Un désir évident d'une plus grande présence sur sa terre d'origine s'affirme, soit pour rappeler sa fidélité soit pour se ménager une porte de sortie en cas de disgrâce en Castille³⁰ :

Agora suplico a VS me haga la merced de que reciba yo este favor de mano de VS pues **en primer lugar devemos recibir merced los que servimos** y ésta la tendré por una de las mayores que VS me puede hazer ; si a caso ay (*sic*) ocasión de que **yo la reciba**, en cuya confianza espero que me la **hará VS considerando mis servicios** y que pues se an (*sic*) de insecular (*sic*) otros notarios, **seré merecedor por criado de VS de que sea yo insaculado.**

Le *yo* récurrent revendique haut et fort une priorité basée sur l'ancienneté – la lettre du 15 mars mentionne dix ans – et sur la qualité de ses services :

(...) parece que le suplico con alguna justificación y que merezco que se me haga merced pues **en mí concurren las partes y calidades necesarias**. Quedo con grandísima confianza de que **VS me la hará** y que **no permitirá que sera preferida en este casso** (*sic*) **otra persona** que no aya hecho **tantos y tan buenos servicios como yo** he continuado en le discurso del tiempo que ha que soy agente de VS en esta Corte³¹.

Sa ténacité d'Aragonais le pousse à insister, mais de manière infructueuse, la semaine suivante³². Pour atténuer l'effet du refus, ses autorités d'origine feignent de lui attribuer une prime de cent cinquante livres qu'il ne peut percevoir pour des questions d'acheminement d'argent. Peut-être désirent-elles donner une leçon à ce « transfuge » dont le séjour prolongé dans la capitale monarchique a effacé toute modestie en faveur d'une agaçante fatuité et d'une fièvre d'accaparement des postes tous azimuts. Il devra attendre 1628 pour voir devenir effective son incorporation aux « bolsas de la ciudad, concretamente en la de jurado de tercera ».

³⁰ Ms 781, f° 246 du 15.03.1625.

³¹ Ms 781, f° 246 du 15.03.1625.

³² Ms 781, f° 248-249 du 22.03.1625.

En septembre 1625³³, Philippe IV le nomme par intérim au poste de procureur (avocat général) du Conseil d'Aragon, laissé vacant par Fernando de León, désormais Régent du royaume de Valence. De toute évidence, son étoile brille davantage dans le ciel castillan que dans celui de sa terre natale. Enfin, le 17 juin 1631, la Députation accepte la requête de Dalmao qui ne désire plus poursuivre l'exercice de ses fonctions de correspondant :

Este Consistorio se halla con dos cartas de Vm de 31 de mayo y 7 de junio a que responderá ora y en ella nos refiere Vm que por su **corta salud y ocupaçiones que tiene en sus offiçios le es forzosso pedir licencia a este Consistorio para dejar Vm de continuar la solliçitud de los negoçios deste Reyno en essa Corte** y pareçiéndonos que concurren legítimas causas para venir bien en lo que Vm pide, habemos **acordado de haçerlo**³⁴.

Toutefois, pour être libéré de son activité professionnelle, le fonctionnaire doit auparavant avoir informé du suivi des dossiers un remplaçant qualifié³⁵.

Très tôt et à diverses reprises au cours des seize années de bons et loyaux services, l'Aragonais s'est certes plaint d'une santé fragile. Mais est-ce la véritable raison de son désir de suspendre son activité auprès de la Députation ? Tout au long des rédactions étudiées, les exigences et le ton de Gerónimo Dalmao ont pu déranger les différents députés, en dépit des bons états de service à son actif. Les dernières lettres font montre de quelques dissensions et d'une réelle déception de la part de l'intéressé. L'espace castillan a été plus généreux en lui concédant immédiatement la naturalité et l'accès aux charges autochtones. Ainsi, l'explication de sa démission ne relève-t-elle pas davantage de raisons stratégiques que médicales ? Le cumul des postes et sa corrélative ascension ont facilité l'acclimatation et l'intégration de l'Aragonais au système castillan, au point qu'une incompatibilité avec son activité d'agent du royaume est souvent flagrante. Être présent sur tous les fronts, servir deux employeurs dont il faut sans cesse concilier les antagonismes dus à des conceptions de fonctionnements opposées relève d'une prouesse que même une habile – mais fatigante – diplomatie peine à gérer. Le choix se porte sur

³³ Ms 781, f° 371-373 du 13.09.1625.

³⁴ Ms 394, f° 114v-115r du 15.03.1631.

³⁵ Le successeur est déjà choisi : il s'agit de Marco Antonio Maçipe (qui signera ses comptes-rendus du nom de Marco Antonio Maçipe), personne qui le remplace déjà lors de ses absences de Madrid.

celui qui présente les perspectives d'avenir les plus attirantes : offices, avantages divers, reconnaissance sociale sur un lieu de résidence privilégié qui devient celui de l'enracinement. Une famille désireuse de prospérer dans la nouvelle et irréductible configuration politique s'inscrit alors en Castille³⁶ et illustre l'adage *uno no es de donde nace sino de donde pace*.

De manière générale, depuis leur poste d'observation à la Cour et désireuses de s'établir durablement, la noblesse et les élites issues de la migration des diverses périphéries – dont la participation politique à la nouvelle configuration de l'architecture institutionnelle monarchique et le poids sur l'échiquier européen ne cesse de se réduire³⁷ – sont conscientes des enjeux d'avenir. Arguant du savoir-faire de leur plume de *letrados* ou de leur épée de nobles, jouant de leurs réseaux tentaculaires, elles tentent de gérer et d'assurer leur « importation » en Castille par une naturalisation³⁸, synonyme d'intégration et d'accès aux postes et charges fondamentaux, en dépit des réticences possibles de la part de leurs confrères de l'espace d'accueil. Parallèlement, par affinité ou pour se protéger d'éventuels revers de fortune, elles tentent de maintenir un équilibre et un lien avec la terre de leurs racines où elles jouissent de biens, d'une position sociale initiale, souvent renforcée par l'exercice d'un ou de plusieurs offices locaux et responsabilités.

Ainsi, dans un premier temps, comme l'illustrent les *letrados* Gerónimo Dalmao, Luis Casanate et leurs cousins (et en dépit de leur honorable carrière en Castille), l'éloignement physique n'est pas synonyme de coupure définitive avec le lieu d'origine. L'intégration sur du long terme montre néanmoins que la résidence sur un double espace géopolitique n'est pas aisée à maintenir en raison, entre autres, d'une législation sur la naturalité qui la limite et contraint l'individu à la permanence sur le sol « national ». Si

³⁶ En 1638, l'agent (désigné comme secrétaire) est toutefois de nouveau au service du royaume d'Aragon en tant que commissaire à Borja. Comme il tombe malade et que la Députation refuse de le voir rejoindre Madrid pour se faire soigner, il sollicite une fois de plus l'intervention royale pour faire pression sur les autorités autochtones et obtenir satisfaction. Ces contrariétés n'entravent pas le zèle du fonctionnaire qui sollicite son passage du troisième au deuxième sac de *jurado*, tout en restant ancré dans la capitale monarchique.

³⁷ En ce qui concerne les autres espaces de la Couronne d'Aragon, la correspondance de Gerónimo Dalmao montre la concurrence impitoyable dans la course aux charges et offices vers la capitale que se livrent les divers ressortissants. L'observation des patronymes de la sphère courtisane montre que « l'expatriation » de la noblesse et des *letrados* vers Madrid est un phénomène général des États constitutifs de la monarchie espagnole, notamment de l'intégration la plus récente, celle du Portugal.

³⁸ Gerónimo Dalmao l'illustre, cette difficulté peut être contournée par une grâce royale.

les exilés des « provinces » expriment un attachement très fort à leur lieu de naissance³⁹, avec le temps et la fréquentation quotidienne de l'environnement adopté, cette réalité devient plus complexe. Nées castillanes, les générations suivantes sont assimilées et se sentent castillanes⁴⁰ sans renier leur ascendance, tout en élargissant leurs structures mentales à l'idée d'appartenance à un contexte monarchique bien plus vaste que celui de chacun des anciens royaumes médiévaux. Un espace intrinsèque émerge ainsi de cette complexité de multiples composantes de l'empire hispanique. Parfois non sans heurts, les événements historiques contribueront en effet à ancrer dans les esprits un espace unitaire commun, concept élargi de l'union des Couronnes réalisée par les Rois Catholiques. L'idée de nation au sens large et son corollaire, l'État, s'affirmeront au début du XVIII^e siècle avec l'avènement de Philippe V, petit-fils de Louis XIV.

Mais, en ce début de XVII^e, pour les étrangers à la *piel de toro*, l'ensemble de ces territoires porte déjà le nom d'Espagne et leurs habitants sont les Espagnols. Acteurs sur la scène où se joue ce nouvel acte de l'Histoire, Dalmao et ses semblables sont pleinement conscients des mutations géopolitiques et de leur identité d'hommes modernes.

Bibliographie :

CERVANTES, Miguel de (1991), 1^e édition 1614). *Viaje del Parnaso*. Madrid: Edición Crítica de Elías L. Rivers, ed. Clásicos castellanos, Espasa Calpe, pp. 98, vv. 112-117.

COVARRUBIAS, Sebastián (1611). *Tesoro de la lengua española o castellana*. Madrid: Impreso por Luis Sánchez.

LATASSA, Felix (1880). *Biblioteca antigua y nueva de escritores aragoneses*, vol. I Saragosse, Oficina de Medardo Heras.

³⁹ Gerónimo Dalmao ne cesse de se revendiquer aragonais en dépit de sa double nationalité car, selon lui, la naturalité castillane relève du « fonctionnel », de l'utilitaire qui lui rend accessibles les divers emplois convoités.

⁴⁰ Comme en témoigne la correspondance de G. Dalmao et comme s'en fait écho le théâtre du Siècle d'Or (notamment les pièces de Lope de Vega), les Espagnols entre eux se présentent comme aragonais, castillans, andalous, galiciens, valenciens, catalans, etc. De manière générale, face à l'altérité extra-péninsulaire, le terme *Espagnol* désigne tout individu de la péninsule, hormis le Portugal, ponctuellement intégré à la monarchie,

MARAVALL, José Antonio (1986, 2^a edición). *Estado Moderno y Mentalidad Social (siglos XV a XVII)*. Tomo 2, Madrid: Alianza.

SANCHEZ, Laurène (2006). *La correspondance de Gerónimo Dalmao y Casanate, agent de la Députation du royaume d'Aragon à Madrid : un témoignage historique et informatif (1615-1625)*. Thèse sous la direction de M. Pierre Civil, Professeur à L'université de Sorbonne-Nouvelle, Paris.

Sitographie

PEREZ COLLADOS, José María (1993). « Construcción del régimen jurídico de naturaleza (nacionalidad) en Castilla y Aragón durante la Baja Edad Media y Edad Moderna », http://web.udg.es/hch/text/historia_del_dret, Saragosse.

Communication

SANCHEZ, Laurène (2001). « Arbitrages de l'espace ecclésiastique ente Aragonais et Castellans au début du XVII^e siècle », CRES, Sorbonne-Nouvelle.

L'ŒIL DOCUMENTAIRE D'HERMIC FILMS

Une équipe de production espagnole en Guinée Équatoriale (1944-1954) : de la chronique historique à l'anthropologie visuelle malgré soi

KERFA SONIA

Un. Lumière Lyon 2

Comme le rappellent Didier Nourrisson et Yves Perrin, « [c]haque société a sa propre expérience et élabore sa propre définition et ses propres concepts de 'l'autre' (...), chacune doit être étudiée dans son historicité. » (Nourrisson et Perrin, 2005: 10). La particularité du corpus que nous nous proposons d'étudier tient précisément sa rareté du fait que dans l'histoire récente de l'Espagne, nous ne disposons que de très peu d'images de son unique colonie en Afrique noire, la Guinée. Deux jeunes chercheuses Alba Valenciano Mañé et Francesca Bayre le signalent dans leur article « *Objetivos cruzados (Guinea Española 1944-1946)* » un des plus récents sur le sujet (Valenciano Mañé et Bayre, 2010: 1-13).

En Espagne, la connaissance de l'histoire de cette colonie paraît proportionnelle à son éloignement géographique. Il n'est donc pas étonnant que la recherche universitaire sur la Guinée en Espagne ne compte qu'une petite quinzaine d'années. Dans ce contexte, le fonds filmique de la maison de production espagnole Hermic Films, spécialisée dans le documentaire, n'en est que plus insolite. Cette maison de production possède une véritable mine de films tournés dans l'après-guerre civile en Espagne, au Protectorat marocain et dans les quelques rares territoires africains que l'Espagne possédait encore. Cette structure de production, une maison pérenne comme l'histoire du cinéma espagnol en compte peu, occupe une place particulière dans le monde du documentaire espagnol.

Créée en 1941 par un réalisateur indépendant Manuel Hernández Sanjuán, à l'origine avec un associé, cette maison reçoit en 1944 une commande du très puissant Directeur Général du Maroc et des Colonies, le général José María Díaz de Villegas y Bustamante, pour une série de films documentaires sur la Guinée espagnole.

Manuel Hernández Sanjuán forme une équipe de tournage — il y occupera le

poste de réalisateur — et sollicite pour ce faire Segismundo Pérez de San Pedro, plus connu sous le nom de « Segis », directeur de la photographie reconnu dans le monde du documentaire qui tourna plus de mille courts métrages entre 1930 et 1977 (Borau, 1998: 810).

Le montage sera confié à Luis Torreblanca, quant au scénario et au texte c'est un médecin de formation, Santos Núñez, qui se chargera de la rédaction des textes qu'il dira en voix off, le son direct étant techniquement exclu de la réalisation des courts métrages.

La série compte 31 courts métrages, d'une dizaine de minutes, tournés en 35 mm et en noir et blanc réalisés entre 1944 et 1946 par Hermic Films sur tout le territoire guinéen. Il s'agit d'un corpus de propagande clairement colonialiste qui ne vise en aucune façon à remettre en cause le système colonial franquiste et son cortège d'injustices, d'exploitation et de brutalités. Chaque film de la série répond à un schéma fixe : une dizaine de minutes abordant un aspect de la vie en Guinée.

L'ensemble constitue un fonds inédit d'images sur la Guinée et, bien qu'il ne soit en rien subversif — mais pouvait-il en être autrement sous un gouvernement ouvertement impérialiste, qui plus est dictatorial— il tient lieu d'archive d'un continent inconnu ou presque des Espagnols de la Métropole. Si l'on se souvient que dans une démocratie, la France en l'occurrence, « (...) jusque dans les années soixante, la plupart des Français n'ont jamais vu d'Africains, de Maghrébins ni d'Indochinois » (Sellier, 2009: 9), il est aisé de saisir à quel point les habitants de Guinée étaient des étrangers pour les Espagnols de la métropole, au sortir de la guerre. Ce territoire déséquilibré se fragmente entre une petite île très développée économiquement, Fernando Poo, des terres intérieures dont le climat est particulièrement difficile et un minuscule îlot lointain Annobon.

Miguel Hernández Sanjuán au cours d'une interview publiée en 2006 (Ortín et Pereiró, 2006: 33), peu de temps avant sa disparition, a insisté sur les difficultés climatiques que son équipe a dû affronter tout au long de ses deux années de séjour sur place. L'humidité et la chaleur ambiante, étouffante, ont été par ailleurs une source d'inquiétudes pour l'équipe qui cherchait à préserver son matériel de la destruction en raison des effets dévastateurs du climat tropical. L'équipe a dû avoir recours à des caisses de glace pour maintenir au frais les pellicules en attendant qu'elles soient

envoyées en Espagne pour y être développées.

Du point de vue des thèmes, la série aborde de très nombreux aspects de la vie dans la colonie mais le public auquel sont destinées ces images demeure fort loin. En effet, les travaux d'Alberto Elena — spécialiste du cinéma colonial, de Pere Ortín et de María Dolores Fígares s'accordent à dire que ces films sont destinés à la métropole : « Sabemos, (...) que el exiguo cine colonial rodado en y para Guinea estaba pensado para un público blanco y metropolitano. » (Valenciano Mañé et Bayre, 2010: 1-13). Nous pensons avec l'historien du cinéma espagnol Alberto Elena que la projection de ces films à un public guinéen aurait pu être gênante si ce n'est tout simplement risible en raison du décalage entre des images d'une domination sans concession et une voix off prônant la tranquillité et le bonheur de vivre ensemble (Elena, 2010: 189).

Présenter la vie des colons, la colonie et ses habitants si exotiques, tel était l'objectif des réalisateurs. Cependant en Espagne, la diffusion de ces films sur le territoire n'est pas encore très claire et s'ils ont bénéficié d'un appui officiel dans la capitale, lors de leur présentation, des recherches ultérieures devraient sans doute permettre de tracer leur parcours dans le réseau national.

Malgré tous les défauts du cinéma colonialiste qu'ont ces films, leur mérite essentiel est d'exister : « Ningún exponente del documental colonial del período puede, sin embargo, compararse en cantidad, calidad y variedad a la producción de Hermic Films » (Elena, 2012: 88). Sans eux, ainsi que le font très justement remarquer Alba Valenciano Mañé et Francesca Bayre, l'Espagne n'aurait dans sa mémoire collective sur la Guinée que les images des boîtes de poudre de chocolat Cola Cao et le souvenir du célèbre gorille albinos, Copito de nieve, trouvé en Guinée et qui fut la vedette du zoo de Barcelone de 1966 à 2003, date de son décès (Valenciano Mañé et Bayre, 2010: 1-13).

Précisément, dans l'étude que nous envisageons, nous nous proposons de mettre en évidence l'apport anthropologique de ces précieuses images, qui sans contredire le discours colonialiste, font œuvre un peu malgré elles de premières traces d'ethnologie visuelle. Elle nous donne à voir comment le colonisé est fondamentalement un étranger dans son propre pays faisant mentir par là même l'étymologie du mot « étranger » qui signifie « celui qui n'est pas du pays ». Or c'est le système colonial qui crée le colonisé en tant qu'étrange étranger dans sa propre maison : « Le mécanisme est quasi fatal : la situation coloniale fabrique des colonialistes, comme elle fabrique des colonisés. »

(Memmi, 1985 (1957): 77).

Si l'on considère la situation, nous sommes en présence d'un paradoxe : l'étranger dans le système colonial serait presque un obstacle à la colonisation n'était la force gratuite qu'il fournirait. Dans la production d'Hermic nous nous trouvons mis au pied de ce paradoxe : leurs documentaires rendent visibles celui que l'on veut effacer, et c'est en cela qu'ils font œuvre malgré tout d'archive de la colonisation. Cependant il ne s'agit ni d'une visibilité frontale, pleine, ni d'une mise à l'écran complète. Le colonisé n'est en rien un héros, ni un personnage central, il est présenté comme annexé au décor de la terre guinéenne, il est mis en scène comme un rouage entre le colon et le paysage.

C'est ce mouvement d'étranger en annexe de son pays que nous allons voir dans les lignes suivantes. Pour ce faire, nous procéderons à une double analyse de la figure du colonisé en tant qu'étranger à son environnement. Dans cette perspective, nous avons restreint notre étude aux films de la série qui mettent en scène l'exploitation du pays. Dans cette catégorie, nous avons retenu deux courts métrages emblématiques de la disjonction entre le colonisé et la colonie en tant qu'espace.

En premier lieu nous nous intéresserons à la représentation de l'étranger comme entité collective. En effet, un des fils conducteurs de l'ensemble du corpus consiste en une stratégie d'annulation de la personne de l'étranger au profit d'une approche d'ensemble visant à gommer toute individualité. Nous nous intéresserons à un film particulier, représentatif de ceux qui prennent pour thème l'exploitation des richesses par la colonie, lieu central de l'effacement de l'autre dont on tire par ailleurs sa richesse.

Ensuite, dans un second moment, nous centrerons notre étude sur la construction filmique de l'incomplétude de l'étranger. Le Guinéen colonisé fait figure d'être incomplet, il est à achever, à parfaire. C'est du moins ce que laisse supposer la mise en scène dans laquelle sur la toile de fond de l'exploitation du café se reflète tel un miroir inversé la vie dans les colonies.

L'étranger à l'écran ou le colonisé comme annexe

La mise à distance de l'étranger s'effectue à l'écran selon diverses modalités qui tendent toutes à le mettre en retrait. Silhouette, second plan, position d'auxiliaire ou position de côté traduisent autant de situations de subordination du colonisé. Ce dernier, étranger à son territoire n'incarne aucunement un individu mais est présenté au contraire

en tant qu'être collectif. Le fait de le filmer dans des situations de passivité accentue cette approche de dépendance vis-à-vis du colon.

Sur lui passe le regard de la caméra mais l'échange n'a pas lieu. Le regard qui donne de la profondeur ne construit pas la relation. Les Guinéens forment ainsi l'arrière-plan des documentaires : ils appartiennent aux coulisses de la vie coloniale. Réalité et histoire de la colonisation ne se superposent pas dans ce qu'en donnent à voir les images.

Un exemple parlant pourrait illustrer cette situation des travailleurs de l'ombre que sont les Guinéens, lesquels occupent une position à la fois accessoire à l'écran et centrale dans la réalité de l'exploitation du pays. Une telle situation apparaît dans le court métrage *Los Gigantes del bosque*¹ de 1945 qui aborde le thème précis de l'exploitation du bois, une des trois sources de richesse de la colonie avec le cacao et le café, produits dont avait grand besoin la métropole au sortir de la Guerre civile puis à la fin de la Seconde Guerre mondiale au moment de la période d'autarcie (De Castro et Ndong, 1998: 128).

L'exploitation a été remarquablement organisée par le régime au profit des colons qui surent tirer parti d'une main d'œuvre bon marché. En effet, le système d'exploitation s'appuyait sur un régime de semi-esclavage qui liait définitivement l'ouvrier agricole à son patron espagnol (De Castro et Ndong, 1998: 140). Il va sans dire que le régime de servitude sous lequel vivaient les colonisés n'apparaît en rien dans les courts métrages d'Hermic tournés avec le soutien des autorités coloniales toutes puissantes.

Dans cette perspective, il est important de souligner le rôle primordial de la voix off qui, dans l'ensemble, restreint le commentaire à une description technique de l'exploitation du bois. Les scènes de coupe, de tronçonnage et de transport du bois présentent un point commun : elles privilégient les cadrages neutres, ici plans d'ensemble ou plans moyen afin de placer les travailleurs forestiers dans leur environnement de travail. Par conséquent, tout en étant intégrés au champ, ils sont maintenus à distance tant par la caméra que par la voix.

1 Ce court métrage qui dure onze minutes a reçu le Prix National de la Cinématographie, véritable reconnaissance officielle du tout puissant Syndicat du Spectacle. Il porte le numéro 26 dans la série « Guinea Española ».

De la sorte, le colonisé devient étranger à sa forêt et sa présence ne se justifie qu'en raison de sa force physique. Il est véritablement étranger à l'organisation externe dont il n'est qu'un rouage pour des tâches précises qu'il exécute d'ailleurs mécaniquement sans doute pour répondre aux ordres du réalisateur. Les scènes étant tournées dans des conditions difficiles, il est fort probable que nombre d'entre elles ne soient que des reconstitutions de scènes par ailleurs tout à fait attestées.

À cette situation de mise à l'écart correspond paradoxalement un texte juridique, le décret du 23 décembre 1944 qui avait trait à la propriété du sol dont étaient officiellement exclus les Guinéens. En vertu de ce texte, et plus spécifiquement de l'article 58 du chapitre IV, il leur était interdit d'exploiter des forêts qui officiellement ne leur appartenaient pas sauf pour de menus usages locaux (De Castro et Ndong, 1998: 127-129).

La terre du colonisé s'éloigne de lui, lui devient étrangère. La forêt cesse d'être son habitat traditionnel et acquiert d'autres fonctions. Elle est d'ailleurs filmée sous son angle exotique, étrange, ce qui en soi n'est pas étonnant. En revanche il est plus surprenant que les colonisés soient filmés sur le pourtour du cadre, à la limite du hors-champ, et souvent en déplacement avec des passages de gauche à droite, comme étant de passage dans ce territoire qui ne leur appartient plus.

Dans *Los Gigantes del bosque* ils n'intéressent pas la voix off qui s'en tient à la description stricte du circuit d'exploitation du bois. Et tout en étant une voix de propagande elle reprend la réalité d'une économie prospère, moderne et extrêmement rentable, aspect sur lequel le commentaire ne s'étend pas. La voix adopte le point de vue du colon : l'affaire donne toute satisfaction. Le monde du colonisé se fond dans celui de la filière du bois. Sur la façade de l'exploitation rationnelle, aucune aspérité n'émerge. Toute violence est laissée de côté : l'univers du travail s'offre comme un havre de paix qui fonctionne sur un mode naturel, allant de soi. Or il ne s'agissait pas d'un travail salarié — ou si peu — mais d'une véritable exploitation proche du travail forcé. Mais de cela l'équipe ne dit mot. Et les images l'appuient.

En revanche, une autre approche de la forêt, élément clé du territoire guinéen, qui en dessine la force en imposant ses limites à l'explorateur, trahit la pensée colonialiste des membres de l'équipe filmique. Le commentaire écrit et dit par Santos

Núñez en dit long sur l'adéquation entre ses valeurs et celle du colonialisme quand il commente l'usage que font les autochtones de leur forêt, lesquels, « grâce à une industrie rudimentaire² » exploitent le bois des arbres et arrivent à en tirer de quoi se construire des embarcations « simples et primitives ». Le propos et la tonalité sont sans équivoque, en accord avec le titre du film documentaire dont il est question *El cayuco y la motonave*³, de 1946.

Ce film démontre à quel point sont distants dans le temps et dans la construction la pauvre embarcation de bois du Guinéen et le bateau à moteur, technologiquement supérieur du colon. Il n'est pas anodin de souligner que le texte attribue à la barque de Guinée un nom d'origine indienne (« cayuco : embarcación india (...) dit le dictionnaire de la Real Academia), preuve s'il en est de la méconnaissance de la culture de la colonie.

Les films d'Hermic ne se limitent pas à mettre en évidence l'investissement lucratif de l'Espagne en Guinée, ils s'attachent sur un mode plus intimiste à dépeindre quelques tableaux de la vie des colons, loin de chez eux certes mais toujours s'efforçant de maintenir un certain art de vivre « civilisé ». À cet égard, un des courts métrages mettant en scène l'heure du café, sorte de *tea time* espagnol, témoigne sans le moindre doute de la structure inégalitaire de la société coloniale. Dans le documentaire *En el trópico huele a azahar*⁴, tourné en 1945 le rôle de subalterne du Guinéen trace la ligne qui en fait définitivement un étranger dans son propre pays.

De l'incomplétude du colonisé, étranger dans un monde parfait

La particularité de ce film est d'être présenté dans le commentaire comme une fiction documentaire. La voix off prend l'initiative et s'amuse à nous faire visiter ce qu'elle définit comme sa propriété dans laquelle nous pénétrons à partir d'une photographie qui surgit après une mise en scène du bonheur colonial. En effet, dès le début du film nous recevons une scène étonnante qui introduit le docufiction qu'est *En el trópico huele a azahar*. La caméra cadre en gros plan et en plongée légère une table sur laquelle le café, thème du court, est servi. Des mains de femme blanche aux ongles

2 Je traduis ces citations très brèves.

3 Le film porte le numéro 70 dans la série « Guinea Española » et dure neuf minutes.

4 Le film porte le numéro 27 dans la série « Guinea Española » et dure neuf minutes.

verniss servent le liquide chaud tandis que des mains d'homme blanc allument un cigare.

Nous ne verrons pas leur visage car il n'est pas nécessaire que nous les connaissions. Leur mode de vie sous les latitudes africaines (tasse de porcelaine blanche, café chaud, cigarette, pour elle) est une synecdoque de leur supériorité. Sur ce moment de plaisirs sophistiqués où au café fumant se mêlent les arômes du vin cuit, du cigare et de la cigarette américaine, la musique de percussions qui a accompagné l'essentiel du court laisse place peu à peu à des sons d'instruments à corde, des accords de piano et de harpe qui donnent le ton de la scène : bon goût, délicatesse et plaisir de vivre. Il s'agissait d'une véritable vie de grands seigneurs, vie à laquelle ils n'auraient pas eu droit en Espagne en raison de la rigidité sociale ou d'un passé délictueux. Dans la colonie tout devenait possible et cette reconstruction de classe dans laquelle le colon n'était plus en bas de l'échelle a surpris l'équipe d'Hermic : « Nos sorprendió mucho que los colonos vivían en plan de señores. » (Ortín et Pereiró, 2006: 31). Et c'est cette nouvelle caste qu'ils essaient de représenter dans leur court métrage fictionnalisé.

Lorsque la voix off déclare : « La flor del cafeto huele a azahar. (...) El olor de los cafetales no es un aroma tan denso, es más suave. A mí me recuerda ese olor tan delicado que se respira en los naranjales de Valencia. Yo tengo una finca...». C'est dans cette *finca* c'est-à-dire une grande propriété agricole, en général prospère, dans laquelle nous pénétrons par l'intermédiaire de la photographie qui la représente. Nous pénétrons un monde représenté et en représentation et le commentaire révèle sans le vouloir la nature artificielle du dispositif colonial.

La première personne incarnée dans ce *yo* qui s'affirme en tant que propriétaire de caféiers et exploitant cherche à donner un ton léger à un thème sérieux : l'exploitation du café en Guinée. Rappelons que celle-ci était particulièrement soutenue par les pouvoirs publics franquistes qui appuyaient les investisseurs métropolitains et taillaient des lois sur mesure sous la pression des puissantes organisations agricoles locales (De Castro et Ndong, 1998: 136).

Le jeu et le « je » de la voix de Santos Núñez expriment la satisfaction de la réussite : de la conquête de la terre sur la forêt pour les caféiers à la tasse de café tout concourt à laisser transparaître la réussite incontestable d'une telle entreprise. La voix off, sans doute enthousiaste devant le bon rendement de son entreprise, ne lance-t-elle

pas un peu hâtivement : « el café lo llevo a... », tandis qu'à l'écran on ne la voit guère travailler. C'est cette disjonction récurrente entre le commentaire et ce que montrent les images qui rend si difficile la catégorisation de ces films. Mais n'est-ce pas là la nature même du film colonial lorsqu'il s'essaie à documenter une colonie sans remettre en question la présence même du véritable étranger, le colon ? Ne faudra-t-il pas attendre Jean Rouch ou René Vautier, en France, pour oser démolir les discours les plus paternalistes ? Filmer les peuples guinéens, dans une série documentaire aussi mise en scène soit-elle, ne pouvait que mettre en évidence la propre faiblesse du système. Filmer la colonisation à l'œuvre fait courir le risque de mettre sous les yeux du public les contradictions inhérentes au système.

Au cours de ce film, tout à fait singulier, les habitants originels sont soit absents de l'écran — et c'est la phase assez longue durant laquelle la voix off nous fait visiter avec fierté son domaine le temps d'un long travelling — soit omniprésents comme main d'œuvre et par conséquent sans aucune initiative, au second plan. Ils ne sont que les auxiliaires, les exécutants pompeusement appelés « *empleados* » dans le commentaire. Ils n'apparaissent à l'écran que pour obéir aux ordres des Espagnols et travailler de l'aube au coucher du soir. Ils se lèvent à 6h, nous explique la voix off, puis sortent en enfilade de leur chambre commune, sorte de caserne, se mettent en rang et répondent à l'appel d'un contremaître espagnol. Enfin ils sont emmenés sur le lieu de travail, les plantations de café où ils arrivent en ordre, leur échelle de travail à l'épaule.

Le colonisé ici se distingue dans la mesure où il n'est pas en harmonie avec un territoire – la plantation – sur laquelle il ne fait que passer. Les gestes mécaniques et répétitifs de récolte des grains de café le restreignent à une unique fonction, celle de l'ouvrier au travail, aligné comme des dizaines d'autres le long de la rangée de caféiers. Grâce à la profondeur de champ, l'enfilade des travailleurs perchés sur leur échelle et les rangées de gros arbustes semblent interminables. L'ouvrier est au sens propre un manœuvre : on les appelait des *braceros*, des hommes qui n'ont que leurs bras pour travailler et survivre.

Le *bracero* a un rôle actif du point de vue du rendement mais passif, car il n'est qu'un robot : les plans d'ensemble attestent de cette situation d'obéissance absolue, accentuée par l'anonymat. La seule prise au cours de laquelle il semble acquérir quelque individualité, un gros plan sur son visage en contreplongée, n'est en fait qu'une partie

d'un montage en champ-contrechamp. Cette figure du montage au cinéma transpose à l'écran l'échange entre deux personnages. Elle est en somme la mise en scène de la conversation. Or, dans le cas précis de l'échange entre le contremaître et l'« employé », l'échange se réduit à l'appel à l'aube et à la réponse que l'on devine en lisant sur les lèvres du travailleur : « ¡Presente! ».

De toute cette organisation, nous retiendrons deux éléments. D'une part le travailleur des plantations est un parmi des dizaines de semblables et, c'est notre deuxième point, il est physiquement et mentalement colonisé. L'obligation d'obéissance en fait un être mécanisé par l'exploitation inhérente au processus de la colonisation. Étranger aux autres, il devient l'étranger à lui-même : les plans du réveil des travailleurs, vraisemblablement mis en scène, donnent à voir des corps mécanisés, qui marchent au pas tels des robots. Nous sommes en présence d'un habitant n'ayant plus de prise sur son environnement, en l'occurrence la plantation de café, perché dans un habitat qu'il a sans doute construit mais pour un usage qui lui est étranger. Ainsi, à la case familiale s'oppose la case dortoir des travailleurs. La construction légère est similaire, en revanche l'usage en est détourné au profit du système colonial qui privilégie la rentabilité et le coût le plus bas.

Détourner les usages locaux, ici celui de l'habitat, à son avantage, tel est un des modes d'accaparement du pays par les colons. Altérer la terre afin qu'elle devienne étrangère à ses premiers habitants est une des stratégies coloniales que nous voyons à l'œuvre dans ces documentaires. Le colonisé est utilisé en l'état : il suffit juste de penser qu'il ne dispose d'aucune tenue de travail pour comprendre que seule sa force physique compte. Vêtu d'un simple pagne, il est conduit, après l'appel tout militaire, en camion, sur son lieu de travail. D'ailleurs, n'est-il pas légitime de se demander si le port du pagne ne répond pas à une injonction de décence imposée par les colons ou par les missionnaires, particulièrement influents en Guinée Équatoriale.

La maîtrise absolue de la main d'œuvre telle qu'elle est présentée dans la longue séquence du travail dans la plantation de café est cependant loin de correspondre à la réalité. En effet, la rareté de la main d'œuvre agricole, problème récurrent en particulier sur l'île de Fernando Poo, ne transparait pas dans le court métrage. Or il est attesté que devant la baisse de main d'œuvre locale, qui s'est réduite pour diverses raisons que nous ne pouvons traiter ici, le gouvernement franquiste a dû signer en 1943

un accord avec le Nigéria afin de recruter des travailleurs de ce pays qui remplaceraient les Guinéens dans les plantations (De Castro et Ndongu, 1998: 139). Le court métrage ne laisse rien transparaître des difficultés rencontrées avec les ouvriers agricoles : il gomme toute allusion même minime à un conflit.

En cela les films d'Hermic s'inscrivent dans la ligne générale des films tournés dans les colonies du point de vue du « blanc », terme daté mais qui nous semble fort utile à l'heure de définir l'équipe de tournage qui n'était pas partie prenante directement dans le système colonial. Néanmoins, ainsi que le rappelle Miguel Hernández Sanjuán, son équipe et lui-même étaient hébergés, accueillis chez des colons au cours des longs séjours qu'ils ont passé sur place alors qu'il n'existait que peu d'infrastructures d'accueil. Il indique qu'au nom de la solidarité il lui était impossible d'émettre la moindre critique. D'ailleurs insiste-t-il, il ne voyait pas le mal qu'ils faisaient. (Ortín et Pereiró, 2006: 31).

Plus que la découverte ou la connaissance de l'Afrique, les films sur l'exploitation construisent la chronique des colons. Et les films d'Hermic constituent en ce sens une archive extraordinaire de la vie de ces Espagnols souvent exclus de l'Espagne qui se sont recréés un paradis sur terre, pour reprendre l'expression de Hernández Sanjuán. Des courts métrages tels que *Bajo la lámpara del bosque* de 1946 retracent spécifiquement le cadre de ce paradis où aux hôtels avec piscine succèdent des safaris.

En somme, en convertissant la terre en un espace privé, le colon a fait du colonisé non seulement un travailleur docile et bon marché, mais un étranger à ce territoire qu'il ne lui est plus destiné. Par conséquent, le colon en vient à oublier qu'aux yeux du colonisé, il est l'étranger. Ceci peut expliquer en partie le choc que provoqueront les revendications indépendantistes qui conduiront non sans heurts à la fin de la colonisation de la Guinée Équatoriale en 1968.

La relégation, qui se définit au figuré par l'action de rejeter au second plan (*Trésor de la Langue Française*, 2012: en ligne) dont sont victimes les Guinéens dans les films que nous avons choisis participe d'un projet colonial fondé sur la conversion, dans tous les sens du terme. Ainsi que l'explique Jacint Creus à partir de l'exemple paradigmatique de la riche Fernando Poo :

*Convertir Fernando Poo*⁵ en una finca fue el objetivo proclamado por misioneros y administradores coloniales; un objetivo que requería, a su vez, la *conversión de los indígenas* en trabajadores útiles al nuevo sistema económico. (Creus, 2007: 520)

L'étrangeté du colonisé telle que l'écran d'Hermic nous l'offre ne viendrait-elle pas de cette conversion inaboutie qui a fait du Guinée un être mis au ban de sa terre ?

Au terme de cette étude de la mise en scène de la coupure de l'étranger de son monde d'origine par l'intrusion et l'installation du colon, le véritable étranger, force est de reconnaître que la puissance documentaire en dit davantage sur le système colonial que ce que les images en montrent. À ce titre, il est indéniable que notre approche des scènes tournées est sous la coupe de la voix off, plus près de la voix originale du bonimenteur des premiers films que de la voix over, celle du commentateur absolument extérieur à la diégèse. La voix, identique dans tous les courts métrages de la série, s'apparente à celle du bonimenteur car comme lui, elle appartient à un corps très présent même s'il n'est pas sur la pellicule ni dans la salle de projection (Lacasse, 2004: 41s) C'est une voix qui partage le même corps social que celui du public et les mêmes convictions que les dominants dont elle commente la vie qu'elle a partagée par ailleurs. Elle a en ce sens un statut tout à fait inédit qui l'autorise, le temps d'un film à se glisser dans la peau d'un colon pour documenter et exprimer sa perception du monde : la Guinée et son café qui est un peu l'Espagne et ses oranges.

Néanmoins, il serait injuste au regard de la production plus spécifiquement ethnographique d'Hermic de limiter leur corpus à un rôle de caisse de résonance du discours colonialiste ambiant. S'ils ne s'y sont pas opposés, ils ont eu la curiosité de regarder au-delà du colonisé et parce que justement ils n'étaient pas des colons ils ont eu un regard libéré de l'appât du gain. Ainsi ils se sont sentis attirés, avec les limitations propres à l'époque, par ces ethnies inconnues aux mœurs si diverses. Ils ont su être sensibles au travers d'une forme d'anthropologie, défectueuse certes, aux coutumes des ethnies Fang et Bubis dont ils sont les seuls, à ma connaissance, à avoir filmé les coutumes, certaines mœurs et l'artisanat. Le mode de vie des diverses ethnies guinéennes, aux yeux de ces cinéastes épris d'images, n'est pas dénué d'intérêt et ils tentent à plusieurs reprises dans leur série de voir par leurs yeux.

5 Les italiques sont de l'auteur.

Ils privilégient une approche de l'homme dans sa culture et à cet égard, ils ont une démarche proche de l'ethnographie. Un ou deux films de la série mériteraient que l'on s'y attarde car ils témoignent d'une vision de l'étranger, entre exotisme et fascination assurément, mais jamais dénuée d'une valeur créatrice. Dans certains films d'Hermic, celui qui est étranger à la culture occidentale est reconnu comme ayant la sienne propre. Avant l'arrivée du colonisateur il n'était ni vide ni incomplet. En somme il n'était pas inculte. Nous pourrions sans doute y voir pour une équipe de tournage espagnole et catholique une forme de « re-connaissance » toute chrétienne de l'altérité, mais il nous semble que pour Hermic, il existait une conscience documentaire indissociable d'une perception du temps qui résiste à l'oubli. Il est possible qu'en tant qu'étrangers à la machine coloniale ils en aient perçu les limites. Cette hypothèse pourrait expliquer en partie cette impression a posteriori que le colon avec son uniforme et son casque fait paradoxalement figure d'étranger⁶ dans le paysage de la colonie.

Bibliographie :

- CREUS, Jacint (2007). « Cuando las almas no pueden ser custodiadas: el fundamento identitario en la colonización española de Guinea ecuatorial », *Hispania*, vol. LXVII, n°226, pp. 517-540.
- DE CASTRO, Mariano et NDONGO, Donato (1998). *España en Guinea. Construcción del desencuentro: 1778-1968*. Toledo: Sequitur.
- ELENA, Alberto (2010). *La llamada de África. Estudios sobre el cine colonial español*. Barcelone: Edicions Bellaterra.
- LACASSE, Germain (2004). « Où est off ? Et qui ? », *Vertigo*, n° 26, pp. 41-44.
- MEMMI, Albert (1985). *Portrait du colonisé. Portrait du colonisateur*. Paris: Gallimard. [1ère édition: 1957].
- NOURRISSON, Didier et PERRIN, Yves (2005). *Le barbare, l'étranger : images de l'autre*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- ORTIN Pere et PEREIRO Vic (2006). *Mbini. Cazadores de imágenes en la Guinea colonial*. Barcelone: Altaïr/We Are here Films.
- SELLIER, Geneviève et MEYER-PLANTUREUX Chantal (2009). « Représentations de l'Autre au théâtre et au cinéma », *Double jeu. Théâtre/Cinéma*, pp. 7-11.
- TRESOR de la LANGUE FRANÇAISE INFORMATISE (2012). [en ligne] Nancy [disponible le

6 Nous reprenons en partie le titre d'un ouvrage, *Faire figure d'étranger. Regards croisés sur l'altérité* coordonné par Claire Cossé et publié en 2004.

12/02/2012] <<http://www.cnrtl.fr/portail/>>

VALENCIANO MAÑÉ Alba et BAYRE Francesca (2010). « Objectivos cruzados (Guinea Española 1944-1946). Abriendo el archivo de Hermic Films para una reflexión múltiple » [en ligne], *in* CIEA#7 (Congreso Ibérico de Estudios Africanos nº 7) pp. 1-13 [disponible le 02/11/2011] <http://repositorio.iscte.pt/bitstream/10071/2196/1/CIEA7_1_VALENCIANO%26BAYRE,%20Objectivos%20cruzados%20%28Guinea%20Espa%C3%B1ola%201944-1946%29.pdf>

L'ÉTRANGER AU PARADIS DANS LE CINÉMA FRANÇAIS DES ANNÉES

2000

JAVIER BENITO DE LA FUENTE

Un. de Valladolid

Si chaque pays, chaque état, a tendance à se voir comme un paradis, où l'on peut soit accueillir les étrangers, ceux qui ont eu le malheur de naître à l'extérieur, soit chercher à s'en débarrasser pour retrouver justement un prétendu état idéal, la France pendant longtemps a joué le rôle de « paradis particulier », prête à accueillir tous ceux qui devaient fuir leur pays d'origine, prête à faciliter l'accès à la nationalité, grâce à son droit du sol, éthiquement bien supérieur au droit du sang. C'est bien comme ça que la culture française s'est énormément enrichie au XXe siècle, de la peinture à la littérature en passant par la chanson, de Picasso à Ionesco sans oublier Aznavour ou Sylvie Vartan. Cependant, il arrive que ce paradis devienne un enfer, baigné par les eaux troubles de Vichy, en tombant comme l'a très bien expliqué le politologue Sami Naïr, dans ses articles¹, dans l'obsession compulsive de l'origine de l'autre, devenue un réflexe instinctif puisqu'on « essentialise » la propre identité des naturels de la communauté d'accueil. On a pu voir la version caricaturale de cette perversion avec le débat lancé en France autour de l'identité nationale.

Il est intéressant de voir que Nicolas Sarkozy, élu président de la République Française en mai 2007, a voulu se présenter pendant sa campagne électorale, comme « français de sang mêlé », lors d'un meeting à Tours, il s'enflammait même, en réponse à Le Pen qui avait ironisé sur le « candidat venu de l'immigration » : « Je suis un enfant d'immigré. Fils d'un Hongrois, petit-fils d'un Grec né à Salonique, qui s'est battu pour la France pendant la Première Guerre mondiale. Ma famille venait d'ailleurs Mais dans ma famille on aime la France, parce qu'on sait ce qu'on doit à la France ».² Depuis son

¹ http://elpais.com/autor/sami_nair/a

² http://www.liberation.fr/france/2007/04/11/pour-le-pen-sarkozy-n-est-pas-assez-francais-pour-briguer-l-elysee_10669

http://www.seneweb.com/news/International/france-l-identit-nationale-s-invite-la-pr-sidentielle-le-pen-renvoie-sarkozy-ses-origines-trang-res_n_9669.html

élection et son arrivée au pouvoir, les allusions à ses origines se sont raréfiées petit à petit, et la création du Ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité Nationale et du Développement Solidaire en 2007 (finalement supprimé lors du remaniement ministériel de novembre 2010), a profondément choqué une partie de l'opinion publique : l'association de plusieurs termes conflictuels (immigration, identité,) qui se sont vus réunis, et la touche un peu orwellienne de cette dénomination, touche, hélas, assez habituelle de nos jours. Le débat sur l'identité nationale, lancé par le ministre Eric Besson en octobre 2010, avec deux questions générales - « Pour vous, qu'est-ce qu'être français aujourd'hui ? » et « Quel est l'apport de l'immigration à l'identité nationale ? » - et de nombreux points à développer : la définition de « notre nation », la solidarité nationale, la laïcité, l'opportunité d'obliger les jeunes à chanter au moins une fois par an *La Marseillaise*, etc., a choqué encore plus, avant de devenir la montagne accouchant d'une souris, et de tomber directement aux oubliettes.

Tout au long de ces années de présidence de Nicolas Sarkozy, il y a eu, comme nous pouvons facilement l'imaginer, plusieurs problèmes posés par cette obsession liée à l'étranger, et le cinéma français, toujours très intéressé par tout ce qui est politique et social, a produit plusieurs films sur ces sujets. Nous allons nous centrer sur deux aspects importants de cette problématique, le premier ce que l'on a nommé « le délit de solidarité », le deuxième la situation kafkaïenne qu'ont dû subir plusieurs milliers de personnes obligées, par exemple au moment de la rénovation d'une carte d'identité, de prouver qu'elles étaient « vraiment » françaises, et voir leur traitement à travers deux films de cette période, *Welcome*, réalisé par Philippe Lioret, et sorti le 11 mars 2009 en France, et *Le Nom des gens*, de Michel Leclerc, sorti le 4 novembre 2010.

En avril 2009, un mois après la sortie du film *Welcome*, Eric Besson, ministre de l'immigration et de l'identité nationale, déclarait sur France Inter : « Tous ceux qui aident de bonne foi un étranger en situation irrégulière doivent savoir qu'ils ne risquent rien ». Pour lui, ce « délit de solidarité », tel que le qualifient les associations d'aide aux sans-papiers, est un « mythe », et seuls deux bénévoles auraient été condamnés en vertu de l'article 622-1 du code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile, qui punit de cinq ans d'emprisonnement, et de 30 000 euros d'amende, « toute personne qui

aura, par aide directe ou indirecte, facilité ou tenté de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irréguliers, d'un étranger en France ». Ces deux bénévoles auraient d'ailleurs été condamnés « avec dispense de peine (...) pour être entrés dans la chaîne des passeurs : en clair, ils avaient transporté des fonds, pris de l'argent à des étrangers en situation irrégulière pour le porter à des passeurs », a précisé Eric Besson. (*Le Monde*, 08-04-2009).³

Le ministre a essayé justement d'être rassurant parce qu'au même moment 5.500 personnes en France voulaient se constituer prisonnières pour avoir aidé des étrangers en situation irrégulière. Cela prouvait la forte répercussion du film, et d'ailleurs ce débat est arrivé fin avril 2009 à l'Assemblée Nationale, où les députés PS, avec Daniel Goldberg en tête, ont défendu un texte pour supprimer ce « délit de solidarité » en étrillant au passage leur ex-collègue, qu'ils considèrent comme un traître, Eric Besson. « Vous trahissez Jaurès en ranimant les vieilles peurs de la xénophobie », a lancé la députée du PS Catherine Coutelle à l'intention du ministre.

Le réalisateur se défend pourtant d'avoir voulu faire un film politique. « J'ai d'abord fait un film de fiction comme cinéaste pour montrer une réalité, mais la réaction qu'il a suscitée m'amène aujourd'hui à le porter comme citoyen », explique Philippe Lioret, lequel va jusqu'à demander la modification d'une loi « qui rend les gens coupables d'un acte compassionnel » (*La Croix*, 18-03-2009)⁴. En fait, pour avoir dit dans un entretien à la Voix du Nord « J'ai le sentiment d'avoir raconté l'histoire d'un type qui a protégé un Juif dans sa cave, en 1943 », le réalisateur s'est attiré les foudres d'Éric Besson, qui a jugé, sur RTL, que le cinéaste « a plus que franchi la ligne jaune (...) lorsqu'il dit que 'les clandestins de Calais sont l'équivalent des Juifs en 43' ». Pour Besson, « cette petite musique-là est absolument insupportable ». « Suggérer que la police française, c'est la police de Vichy, que les Afghans sont traqués, qu'ils sont l'objet de rafles... c'est insupportable », a-t-il insisté. (*Libération*, 10-03-2009).⁵

³ http://www.lemonde.fr/societe/article/2009/04/08/le-delit-de-solidarite-aux-sans-papiers-existe-t-il_1178134_3224.html

⁴ <http://www.la-croix.com/France/Le-film-Welcome-relance-le-debat-sur-l-aide-aux-refugies-2009-03-18-599447>

⁵ http://www.liberation.fr/societe/2009/03/10/le-film-welcome-fait-polemique_543882

À travers l'histoire d'un citoyen ordinaire, Simon, maître nageur de Calais mis en examen après avoir hébergé et aidé un jeune exilé kurde qui veut passer en Angleterre, Philippe Lioret voulait montrer l'évolution que peuvent expérimenter des citoyens en principe éloignés de toute conscience politique quand ils se trouvent confrontés à un cas réel qui les touche beaucoup plus qu'ils ne l'auraient jamais pensé : il voulait aussi établir un parallélisme entre la France de Sarkozy et celle de Vichy : Pour ces deux raisons le réalisateur reconnaît vouloir parler des « mécanismes répressifs qui y ressemblent étrangement ainsi que les comportements d'hommes et de femmes face à cette répression » (*Le Monde*, 11-03-2009).⁶

Dans cet esprit de conscience historique il a cherché à faire un film documenté, vrai et crédible :

Avec Emmanuel Courcol, mon coscénariste, on a commencé par se rendre sur place. On a rencontré les bénévoles des associations qui, avec un courage extraordinaire et les moyens du bord, tentent d'aider les clandestins. Ce qu'on a découvert était effrayant. Calais, c'est notre frontière mexicaine à nous. Ça nous a confirmé dans l'idée qu'il était impératif de tourner là-bas (...) On a bossé comme des dingues sur le scénario, pendant plus d'un an. Quand on écrit un tel script, on est particulièrement motivé. Il ne s'agit pas de militantisme, mais d'engagement. Sur tout ce qui concerne les migrants, il fallait rester scrupuleusement fidèle à la réalité. Et faire la chasse au pathos, au pleurnichage, à la complaisance... (*Rue 89*, 10-03-2009).⁷

L'acteur principal, Vincent Lindon, quant à lui, a déclaré au journal *Le Parisien*, qu'en tournant à Calais, il avait découvert :

Une ville en état de siège. Le long du port, j'ai vu les barbelés de 5m de hauteur avec des pics que personne ne peut franchir. Des CRS en camionnettes blindées qui font des rondes toutes les cinq minutes. Et tous ces migrants prêts à essayer de se glisser entre

⁶ http://www.lemonde.fr/cinema/article/2009/03/10/de-simples-valeurs-humaines-ne-sont-pas-respectees_1166002_3476.html

⁷ <http://rue89.nouvelobs.com/2009/03/14/welcome-nest-pas-bienvenu-le-parallele-avec-1943-non->

deux essieux, prêts à tout pour passer de l'autre côté. C'est ce qui m'a le plus marqué en onze semaines de tournage (*Le Parisien*, 07-03-2009).⁸

Sur le sujet du film il affirmait aussi,

Je n'ai pas la prétention de réguler le flux migratoire en France ! Mais, comme beaucoup de Français, j'estime qu'il faut qu'on respecte les êtres humains. Les gens à Calais sont parfois traités plus mal que des chiens. Et ça, ça ne me va pas. Je ne comprends pas qu'il existe un article du Code de l'entrée, du séjour ou du droit d'asile aux étrangers qui dit : Toute personne qui vient en aide à une personne en situation irrégulière est passible de cinq ans de prison (*Le Parisien*, 07-03-2009).

Ces déclarations de l'acteur, définissent parfaitement l'état d'esprit de beaucoup de français moyens, choqués de plus en plus par la dérive xénophobe des années Sarkozy ; il est vrai que déjà en octobre 2007, le journal *New York Times*, dans un éditorial très dur à propos du projet de loi qui prévoyait de recourir à des tests ADN dans le cadre du regroupement familial, disait :

Les questions d'immigration réveillent les pires instincts des hommes politiques qui devraient être plus raisonnables. (...) Alors qu'il est lui-même le fils d'un immigré hongrois, M. Sarkozy s'est fait un nom politique avec ses critiques acerbes sur les immigrés récents, et notamment les Arabes d'Afrique du nord (...) qui l'ont aidé à gagner les voix qui se reportaient habituellement sur les extrémistes comme l'éternel candidat à l'élection présidentielle, Jean-Marie Le Pen (*The New York Times*, 21-10-2007).⁹

Cette obsession identitaire et néo-nationaliste a conduit aussi, tout au long des ces années, à l'obligation de prouver qu'on est français : des milliers de Français nés à l'étranger, ou nés en France de parents étrangers, ou qui ont obtenu la nationalité à une

⁸ <http://www.leparisien.fr/cinema/actualite-cinema/vincent-lindon-je-suis-un-homme-en-colere-07-03-2009-434070.php>

⁹ <http://www.nytimes.com/ref/books/review/br-back-issues.html>

époque éloignée, souvent grâce à un mariage, ont dû prouver à l'administration leur nationalité française pour renouveler une carte d'identité ou obtenir un passeport, obligation issue d'un décret du 30 décembre 2005. « Il y a quelque chose d'intolérable à faire ainsi de millions de Français d'origine les plus diverses des personnes suspectes a priori de fraude », a déclaré la Ligue des Droits de l'homme, qui demande « un traitement normal et égal pour tous de la délivrance des pièces d'identité » et qui a lancé un appel « Vous êtes Français, prouvez-le », pour dénoncer cette situation. « Dans un contexte politique pourri par le débat sur la burqa, l'identité nationale et le vote suisse sur les minarets, ça fait beaucoup! » déclarait à l'Express Marie-Pierre de la Gontrie, secrétaire nationale du PS aux Libertés Publiques et à la Justice., et signataire de cet appel. Elle y voit une « situation kafkaïenne ». « Dans certaines mairies et préfectures, on en est même à ouvrir des bureaux dédiés aux Français nés à l'étranger ou nés en France de parents étrangers », explique-t-elle. « Si l'administration conteste la nationalité, c'est à elle d'en faire la preuve ». (*L'Express*, 20-01-2010¹⁰) Michel Tubiana, président d'honneur de la Ligue des Droits de l'homme, déclarait lors d'une rencontre le 18 janvier 2010 avec les internautes :

Ce qui est intéressant dans cette question, c'est qu'au fond un certain nombre de Français se retrouvent presque dans la même situation que les sans-papiers à qui l'on demande de prouver qu'ils demeurent en France depuis plusieurs années pour les régulariser. Nous avons toujours dit que la politique suivie à l'égard des étrangers finissait par retomber sur les Français (*Libération*, 18-01-2010).¹¹

Pour conclure « Mais, surtout, ce que cette législation montre, c'est la phobie gouvernementale actuelle de tout ce qui pourrait être un étranger ». Le réalisateur Michel Leclerc, et sa scénariste Baya Kasmi ont décidé en 2010 de faire une comédie qui tournerait autour de cette obsession identitaire et communautariste, *Le Nom des gens* ; ils s'en expliquent :

¹⁰ http://www.lexpress.fr/actualite/politique/prouver-qu-on-est-francais-c-est-une-situation-ubuesque_843378.html

¹¹ http://www.liberation.fr/societe/2010/01/18/vous-etes-francais-prouvez-le_605010

« Quand j'ai rencontré Baya (...), elle m'a dit comment elle s'appelait et je lui ai répondu, 'C'est brésilien?', et elle m'a répondu, 'Non, c'est Algérien'. Ensuite, elle m'a demandé mon nom et quand je le lui ai donné, elle m'a dit, 'Au moins, on sait d'où ça vient!'. Le point de départ du film se confond donc aussi avec le point de départ de notre histoire personnelle. »

Ce à quoi Baya Kasmi ajoute :

« On avait envie de réagir à tout un discours déterministe autour de l'identité et des communautés que l'on trouve insupportable et dans lequel on ne se reconnaît pas. Les injonctions de la société sont simplistes et imposent un certain type de comportement en fonction de ses origines. Or, on peut très bien ne pas s'y conformer ! » (*Divergences*, n° 24, février 2011)¹².

Bahia Benmahmoud et Arthur Martin, les personnages principaux de cette pétillante comédie, joués par Sara Forestier et Jacques Gamblin, représentent deux façons bien différentes de vivre dans cette France aux origines multiples et dangereusement tentée par le repli identitaire : Bahia, fille d'algériens, échappe à tous les clichés, elle est spontanée et fantasque, totalement éloignée de l'archétype actuel de la beurette qui revient au voile et à la religion, (et la scène où elle marche nue dans la rue et dans le métro est anthologique), elle unit sa libération sexuelle à un certain élan missionnaire, puisqu'elle couche avec les gens les plus éloignés de ses idées politiques pour essayer de les changer, et essayer de changer le monde: Quant à Arthur Martin, avec ce nom d'électroménager bien français, il est l'enfant d'une famille pleine de secrets et de non-dits, comme l'origine juive de la mère dont on ne parle jamais.

Mais le film montre qu'il ne suffit pas de cacher ses origines pour en échapper, comme il est arrivé en 1942 aux personnes qui ne se sentaient plus du tout juives, qui, par exemple, avaient même baptisé leurs enfants, (le cas bien connu d'Irène Némirovsky). De la même façon, Madame Martin (jouée par Michelle Moretti) se retrouve dans la même situation en 2010 quand elle se voit dans l'obligation de renouveler ses papiers d'identité qu'on vient de lui voler. Sa première réaction face au

¹² <http://divergences.be/spip.php?article2259>

vol est digne d'une votante du Front National, mais très rapidement c'est elle qui se retrouve dans la peau d'une suspecte face à une odieuse fonctionnaire qui lui exige de prouver sa nationalité. La mère se voit contrainte de revivre son passé, dont l'épisode tragique de la déportation de ses parents, ce qui la plonge dans une profonde dépression qui la conduira à la mort.

À travers la tragédie de ce personnage, insérée dans cette loufoque comédie, Michel Leclerc et Baya Kasmi ont voulu sans doute, de la même façon que Philippe Lioret, établir une relation entre la France d'aujourd'hui et celle de l'Occupation. Jusqu'aux années 2000, le RPR, devenu ensuite l'UMP¹³, était pour la majorité des français un parti de tradition gaulliste, donc lié directement à la Résistance. Le Front national, quant à lui, a très vite rappelé l'idéologie fasciste et l'esprit de Vichy, avec des déclarations de Jean-Marie Le Pen telles que la très célèbre sur les chambres à gaz réduites « à un détail de l'Histoire ».

Par contre, le parcours de Sarkozy, déjà en tant que Ministre de l'Intérieur sous la présidence de Jacques Chirac, (2002-2004 dans le gouvernement Raffarin, et 2005-2007 dans celui de De Villepin), ensuite lors de sa campagne électorale, et bien sûr tout au long de sa présidence, a perverti cette dichotomie. Il a tout fait pour récupérer une partie des électeurs du Front National, et, ce faisant, il a porté préjudice à son parti, qu'il a « lepénisé ».

Dans sa politique, afin de répondre à ses promesses électorales, il a fait appliquer des lois, comme celles dénoncées par ces deux films, et d'autres mesures comme la destruction de camps de réfugiés à Calais ainsi que l'expulsion des Roms de l'été 2010, qualifiée par le Conseil de l'Europe de « violation aggravée des droits de l'homme, discriminatoire et contraires à la dignité humaine puisque basée sur l'origine ethnique des personnes concernées ». Il a essayé aussi, malgré une soi-disant politique d'ouverture aux minorités, représentée par des ministres paravent (tombées rapidement en disgrâce) comme Rachida Dati ou Rama Yade, de rétablir les valeurs nationalistes d'une vieille France de culture et tradition chrétienne. En janvier 2012, en participant aux commémorations de son 600^e anniversaire, et en la faisant devenir un symbole des valeurs républicaines il a récupéré la figure de Jeanne d'Arc, depuis longtemps vénérée par le Front National, et déclaré : « Pour l'Église, Jeanne est une sainte, pour la

¹³ Et finalement, Les Républicains, LR, à partir de mai 2015.

République elle est l'incarnation des plus grandes vertus françaises» (*Le Figaro*, 09-01-2012).¹⁴

Face à cette mythologie poussiéreuse, ne nous étonnons pas des virulentes réactions qui se sont succédées tout au long de son mandat ; bien sûr, beaucoup de créateurs préfèrent proposer une image bien plus nuancée et diverse de ce qu'est la France, comme le déclarait Michel Leclerc, en parlant de son film :

Le film a été écrit en réaction aux simplifications systématiques qui existent dans un débat à la télé (...) par exemple sur le voile. Pour discuter ce sujet, l'émission invite un représentant de la communauté musulmane, un représentant de la communauté juive, etc. et nous avons l'impression d'être toujours dans les trous. L'identité d'une personne est complexe, faite de beaucoup de choses différentes, et cette idée emmerde tout le monde parce que ça ne rentre pas dans les cases. Et nous avons voulu parler de gens qui ont une identité complexe, comme des millions de gens, qu'il n'est pas possible de réduire à un mot.¹⁵

Malheureusement, tous les événements qui se succèdent tout au long de cette deuxième décennie du XXI^e siècle, nous prouvent que nous sommes sur un chemin dangereux de repli identitaire et de renaissance des nationalismes, et le résultat du référendum réalisé le 23 juin 2016 au Royaume-Uni, connu de façon populaire comme le « Brexit » en est un bel exemple. Face à ces peurs, nous devrions toujours tenir présents les sages propos de l'écrivain Amin Maalouf sur les pièges des identités :

Une vie d'écriture m'a appris à me méfier des mots. Ceux qui paraissent les plus limpides sont souvent les plus traîtres. L'un de ces faux amis est justement « identité ». Nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire et nous continuons à lui faire confiance quand, insidieusement, il se met à dire le contraire.¹⁶

¹⁴ <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2012/01/06/97001-20120106FILWWW00472-sarkozy-honore-jeanne-d-arc.php>

¹⁵ <http://divergences.be/spip.php?article2259>

¹⁶ Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998, p.7.

Filmographie :

« Welcome », un film de Philippe Lioret, 2009

<http://www.filmaffinity.com/es/film484195.html>

« Le Nom des gens », un film de Michel Leclerc, 2010

<http://www.filmaffinity.com/es/film448382.html>

ÉTRANGERS DE TOUS BORDS

Ces étrangers parmi nous

MARGARITA GARCÍA CASADO

Un. de Cantabria

Le phénomène migratoire constitue indéniablement le défi du 21^e siècle. Les différentes politiques mises en place sont loin d'avoir apporté une réponse satisfaisante à ce phénomène mondial qui se fait de jour en jour plus pressant. Face à une Europe qui ferme ses frontières à ses foules de déshérités, des voix s'élèvent qui protestent contre des lois qui loin d'apporter une solution à un problème mondial ne font qu'augmenter le nombre de ceux qui viennent frapper à notre porte.

Les ouvrages cinématographiques choisis pour cette étude, *La Faute à Voltaire* (2001) d'Abdellatif Kechiche et *Welcome* (2009) de Philippe Lioret, abordent la problématique de l'immigration illégale et confrontent le spectateur à une réalité qui fait partie de son univers mais dont il détourne bien souvent le regard.

Les textes de Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette* (1993) et de Faïza Guène, *Kiffe kiffe demain* (2004), nous situent dans l'univers des cités. Ces auteures abordent sans complaisances la difficulté de vivre des jeunes issus de l'immigration, étrangers dans leur propre pays et parqués dans des banlieues.

1. Immigration et hospitalité

1.1 Ces étrangers qui nous ressemblent

« Les défenses de l'état ne sauraient permettre de passer outre aux lois non écrites »¹.

La Faute à Voltaire d'Abdellatif Kechiche et *Welcome* de Philippe Lioret nous font pénétrer dans le monde parallèle, omniprésent dans les médias mais invisible à nos yeux, de l'immigration illégale. A travers les personnages de Jallel, jeune tunisien entré

¹ Sophocle, *Antigone*, in Balibar, Etienne (01/02/1997). « Etat d'urgence démocratique » [LDH-Toulon,

illégalement en France dans le but de trouver du travail pour subvenir aux besoins de sa famille, et de Bilal, jeune kurde d'Irak parti de son pays à pied et qui jouera le tout pour le tout afin de rejoindre celle qu'il aime, ces films nous montrent le visage tragique, mais tout aussi humain et dans lequel le spectateur ne peut que s'identifier, de l'immigration illégale. Ils dénoncent l'iniquité d'un système économique déshumanisant et qui réduit l'homme à sa qualité de producteur, le privant de ces droits fondamentaux lorsque par malheur il perd son emploi ou se trouve acculé à quitter son pays (De Lucas, 1998 ; Solanes Corella, 2002). Si l'univers dépeint par ces films s'articule sur la division entre le monde des nantis, de ceux qui ont un emploi, et l'espace des exclus, ils soulignent comment le sentiment de solidarité², les valeurs humaines jettent à bas ces murs qui veulent séparer le monde en deux³ : celui de ceux qui possèdent des droits grâce à leur travail face à celui des sans-emplois, dépossédés de tout.

La Faute à Voltaire nous présente l'envers de l'image de l'immigration telle que nous l'assèment quotidiennement ces médias qui établissent un parallèle entre immigration, criminalité et invasion du territoire national: « 'Asistimos a una auténtica *invasión* de inmigrantes' ; 'estamos desbordados por una *avalancha* de extracomunitarios'. [nous assistons a une véritable *invasion* d'immigrés ; nous sommes débordés par une *avalanche* d'extracommunautaires] » (Gascón Abellán, 2001: 3)⁴. Ce que ces paroles cachent à peine, c'est le refus de voir en l'autre notre égal surtout lorsqu'il est de sexe masculin, pauvre et en situation irrégulière :

(...) las palabras no son inocentes. Por detrás de ellas aparece camuflada muchas veces la reprobación hacia *los otros*, la necesidad de poner distancia frente a ellos; y no, desde luego por su condición de extranjeros, porque la de 'extranjero' no es una

rubrique démocratie> désobéissance & désobéissance civile] [date de consultation 03/09/2011] <URL :<http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article48>>.

² Ces films s'inscrivent dans un contexte de criminalisation de l'immigration, dans un climat de suspicion légalisée à l'encontre des citoyens hébergeant des étrangers, envers ces gestes de solidarité pouvant être considérés comme incitation à l'immigration illégale et passibles de peines de prison, voir le cas Deltombe. En 1997, la loi dite Debré obligeait toute personne ayant signé un certificat d'hébergement à informer la préfecture du départ de l'étranger, voir : Fichet, Brigitte (2005). « Hospitalité de immigration étrangère ». In : *Revue des Sciences Sociales*, n° 33, pp. 120-125.

³ Morice Alain et Claire Rodier (2010), « Comment l'Union européenne enferme ses voisins ». [Le monde diplomatique. Archives] [disponible le 07/10/2010] <URL: <http://www.monde-diplomatique.fr/diplo/ours/>>.

⁴ Si nous n'indiquons pas autrement, les traductions sont de l'auteur.

categoría homogénea, sino porque son pobres, y los pobres son indeseables *a priori*.
(*ibidem*)

(...) les mots ne sont pas innocents. Derrière eux se camoufle souvent la désapprobation envers *les autres*, le besoin d'établir une distance face à eux ; et non pas, évidemment de par leur condition d'étrangers, étant donné que la condition 'd'étranger' ne constitue pas une catégorie homogène, mais parce qu'ils sont pauvres, et les pauvres sont indésirables *a priori*).

En effet, à partir des années 1980, l'immigration a été de plus en plus perçue, représentée et abordée comme un problème national. Si les discours médiatiques ou politiques des années précédentes traitaient des « problèmes des immigrés », à partir de 1983, un dangereux glissement sémantique a eu lieu, glissement qui se durcit de jour en jour. Il s'agit désormais des problèmes causés *par* l'immigration : phénomène social abordé uniquement à partir des problèmes dont les immigrés dans leur majorité, mais plus particulièrement les *illégaux* ou *clandestins*, seraient les principaux responsables (Barats, 2004).

S'inscrivant en contrepartie de ce climat de suspicion généralisé et légalisé, *La faute à Voltaire* nous offre le visage humain et tragique de l'immigration à travers le parcours de Jallel et nous conduit en plein cœur de la métropole dans l'univers des laissés-pour-compte du système :

(...) mon désir de faire ce film-là (...) en réaction à tout ce qui se disait ou se faisait sur les « clandestins », les « sans papiers », et les « exclus » en général. Je trouvais qu'on avait trop tendance à limiter leur identité à leur condition, et, par des représentations en masse, ou dans des situations extrêmes, à les déshumaniser. On présente les clandestins comme un fléau, alors qu'il s'agit d'êtres humains, qui aspirent à une vie meilleure, ce qui est sain. Je m'étais dit que si l'on parvenait à s'attacher à un visage, à le voir simplement rire, pleurer, se lier d'amitié, aimer etc... on pourrait peut-être en venir à penser les choses un peu différemment. (Kechiche, 2011)

Ce monde marginal que la caméra de Kechiche va représenter dans des espaces restreints et clos tels que les centres d'accueil, les couloirs du métro ou encore les

hôpitaux psychiatriques constitue un univers vivant à l'ombre de la République, victime des diktats du marché capitaliste et ne bénéficiant pas de ses bienfaits. Kechiche établit une distinction entre les êtres qui habitent ces espaces parallèles. Leurs habitants sont divisés en deux blocs et peuvent à l'occasion se croiser dans les couloirs du métro, se côtoyer dans les bureaux de l'administration mais sans jamais arriver à se rencontrer vraiment.

Nous voyons d'une part, les tenants de la loi, fonctionnaires qui dispensent les documents nécessaires pour résider sur le territoire national ou agents de police, garants de l'application de la loi et chargés de surveillance dans le métro et d'autre part, ces chômeurs, ces sans logis ou SDF, ces français de souche ou issus de l'immigration comme Franck, Paul, Antonio le portugais ou Momo, compagnons de Jallel dans le Centre d'accueil pour personnes en difficulté- euphémisme servant à cacher la réalité des inégalités sociales. Quel que soit leur parcours individuel, leurs propres difficultés, ils s'ouvriront à Jallel et l'aideront « à trouver sa place » dans une société pour qui « l'autre est coupable, étranger, différent » (Kechiche *in* Libiot, 2010) :

[C]e premier film est une ode à la débrouille. L'autorité régaliennne, dans ce qu'elle a de répressive, est lointaine. Les personnages s'entraident. Il y a souvent des éclats de voix, mais l'unité est de mise. Dans l'hôpital, dans le foyer, les personnels encadrant font de leur mieux, ils participent à la volonté de s'en sortir, de s'affranchir. (Besson, 2011)

En effet, dans le foyer où Jallel atterrit, l'autre, l'étranger, l'immigré ou celui qui a tout perdu est accueilli comme un de plus. On ne lui demande rien. Il est tout naturellement pris en charge par les anciens, en ce cas Franck, français au chômage et qui vient de Bretagne. Se trouvant tous hors du système, toutes les différences sont acceptées. Franck et tous les autres à l'instar de Paul, sorte de hippie bouddhiste, Momo le rebeu, Fredo qui fait la manche dans le métro ou encore Antonio constituent d'autres déshérités comme Jallel, des migrants nationaux en quelque sorte. Ils ont pour fonction de rappeler au spectateur qu'il suffirait de peu pour que leur réalité devienne la sienne.

Si Kechiche met à profit les liens qui s'établissent entre Jallel et des autres habitants du foyer, afin de gommer toutes les différences culturelles et identitaires originelles (Mandelbaum, 2001), il se servira des rencontres amoureuses de ce dernier afin de nous le rendre encore plus proche. En effet, « Deux amours de Jallel » pourrait

constituer le sous-titre de ce film (Guichard, 2001). Le premier de ses amours se terminera mal mais lui permettra paradoxalement de vivre une relation plus stable et plus heureuse. Nassera, une jeune mère célibataire, de mère française et de père tunisien, vit sa double culture et sa maternité comme un fardeau : son fiancé, un tunisien qu'elle avait connu dans la cité où elle vivait, l'ayant abandonnée pour épouser *la femme parfaite*, une jeune tunisoise choisie par ses parents. Interprétant cet abandon comme un rejet personnel de par sa dualité culturelle, elle reporte toute sa frustration sur son fils ; un fils à qui elle a donné un prénom anglais dans une vaine tentative de gommer sa dualité, de se projeter à travers lui dans un espace neutre. Elle acceptera, moyennant un accord financier, d'épouser Jallel afin de l'aider à rester. Mais se rendant compte de son erreur, le jour même du mariage, elle partira sans plus donner de ses nouvelles. Jallel sombrera dans la dépression. Ce sera dans l'hôpital psychiatrique où il est interné sous couvert de l'identité de Franck, ce dernier lui ayant donné sa carte de sécurité sociale, qu'il rencontrera Lucie, son deuxième amour.

Celle-ci, une « nymphomane loqueteuse et neuroleptisée » qui se donne pour quelques cigarettes et 20 francs, a été internée afin de se structurer comme elle le dit (Maudelbaum, 2001). Son amour pour Jallel sera plus sincère, sans calculs et elle réussira à se faire aimer en retour. Ils auront de véritables moments de partage. Ce sera à elle seule que Jallel s'ouvrira en lui parlant de sa famille et à qui il montrera les photos de mère et de ses frères et soeurs. C'est à travers leur difficulté à s'accorder, à surmonter leurs différences culturelles, grâce à de simples gestes qu'ils parviendront à se construire une vie de couple. Bien qu'il ne soit probablement pas le père de l'enfant de Lucie, Jallel agit envers elle comme s'il l'était. Lucie partage ses difficultés quotidiennes : elle prépare ses fleurs le soir pendant qu'il dort et l'accompagne vendre dans le métro. Ces moments d'intimité sont renforcés par le fait que les amis de Jallel acceptent Lucie comme une des leurs. Lors d'une des dernières journées de bonheur de Jallel, ils ont participé à un concours de pétanque avec leurs amis du foyer ; Antonio leur offre son prix : un week-end dans une chambre d'hôtel. La dernière séquence du film s'achèvera justement sur cette image de bonheur. Au petit matin, Jallel quitte la chambre pour aller vendre ses fleurs pendant que Lucie dort encore :

(...) Je voulais susciter une sympathie, une compréhension, en privilégiant une représentation plus ordinaire, pour briser justement cet écran que crée le discours

politique, et faire que l'on se sente proche d'eux. Jallel est un homme, il va à l'encontre de ses semblables, comme il est naturel de le faire. Il crée des liens avec les autres, ce qui est une liberté inaliénable. (Kechiche, 2011)

Mais ces instants de bonheurs seront coupés net et n'auront pas de suite. Le film s'achève par l'arrestation et la déportation de Jallel. Images qui rappellent brutalement au spectateur la réalité de l'immigration et le confrontent au vécu de ces immigrés anonymes soumis à la dureté d'un état policier.

1.2 La traque à l'immigration clandestine ou la mauvaise conscience de l'Occident

Welcome raconte l'histoire d'une amitié entre deux hommes que tout semble séparer. Simon, la quarantaine, ancienne médaille d'or de natation, maître nageur dans un centre sportif de Calais rencontre un jour Bilal, un jeune kurde entré clandestinement en France et vivant dans la jungle⁵ de Calais. Durant la première partie du film, Simon nous est présenté sous un angle « assez peu sympathique, fermé sur lui-même, indifférent aux malheurs des autres » (Cossardeaux, 2010). Il a suffisamment de problèmes personnels pour s'occuper de ceux des immigrés : sa femme vient de le quitter. Simon n'a rien d'un héros. En réalité, Simon c'est chacun de nous et comme nous, il est pris par son quotidien, par ses propres problèmes, alors ceux des autres... La réalité de l'immigration clandestine ne fait pas partie de son univers. Il ne la voit tout simplement pas. Ce ne sera que lors d'un incident dans un supermarché où il rencontre par hasard son ex-femme, qu'il s'ouvrira malgré lui à cette réalité. Devant lui, deux immigrés se font chasser sans ménagement du magasin alors qu'ils n'avaient commis aucun délit. C'étaient des clients comme les autres et ils venaient acheter tout simplement. Mais ils portent sur eux leur condition d'exclus, de déshérités : leur présence dérange les clients du magasin, ils sont sommés de quitter les lieux. Comme les autres, Simon assiste à la scène sans réagir. Si son attitude change par la suite et qu'il prend peu à peu conscience de la réalité de l'immigration illégale, ce n'est pas par conviction politique personnelle mais pour tenter de récupérer l'amour de sa femme. En

⁵ « Zone de bois et de dunes jouxtant les parkings où se massent les camions prêts à embarquer sur les ferrys » en direction de l'Angleterre. In: L'Express.fr (2007). "Les enfants de Sangatte". [disponible le 10/03/2009] <URL: http://www.lexpress.fr/actualite/societe/les-enfants-de-sangatte_477838.html?p=2>.

effet, cette dernière qui fait partie de ces associations bénévoles venant en aide aux clandestins, lui a reproché durement son indifférence. Alors un peu comme un enfant, Simon va jouer les héros pour se grandir à ses yeux. Et ce qui a commencé comme un défi se transformera en engagement personnel.

Si *Welcome* se situe dans le prolongement de *La Faute à Voltaire*, il dénonce de manière plus forte le durcissement policier à l'égard des immigrés, la perte des liens sociaux qui permettaient à ces derniers de survivre⁶. Alors que *La Faute à Voltaire* misait sur la force des sentiments de solidarité pour lutter contre les effets d'un système inique et permettait aux spectateurs que nous sommes de croire encore en notre humanité, *Welcome* met le doigt sur la plaie et nous confronte à notre indifférence coupable et complice. Contrairement à *La Faute à Voltaire* où l'entraide et l'ouverture envers l'autre venaient de soi, *Welcome* nous montre que ces sentiments ne sont plus aussi spontanés.

Entre *La Faute à Voltaire* et *Welcome* la situation des immigrés sans papiers s'est vue encore plus dangeusement précarisée. Dans *La Faute à Voltaire*, Jallel avait pu bénéficier d'un système public d'aide aux personnes en difficulté. En effet, « l'hospitalité [était] assurée par les agents de l'État (...) par [d]es acteurs sociaux » (Fichet, 2005:121), comme en ce cas le personnel du centre d'accueil ou de l'hôpital psychiatrique. Au contraire, dans l'univers décrit par Lioret, les clandestins ne bénéficient d'aucune aide publique.

Tout au contraire, *Welcome* ne met en évidence que la dimension répressive de la loi : agents de contrôle dans les postes frontaliers, déploiement de fourgons policiers, chiens, inspecteurs ou agents de police que l'on voit encadrant des immigrés arrêtés ou les traînant vers les fourgons. La sphère de l'hospitalité publique a été réduite telle une peau de chagrin. Dans *Welcome*, l'entraide n'est plus de mise et elle n'est assurée avec de grandes difficultés que par des associations charitables de bénévoles. Le durcissement des lois contre l'immigration illégale ayant atteint l'espace privé. En effet, la réforme du 26 novembre 2003, dite loi « Sarkozy », modifiant l'ordonnance du 2

⁶ Ce film s'inscrit dans la lutte contre une politique qui criminalise les immigrés, ceux qui leur viendraient en aide, contre la fermeture de l'Europe. En 2002, la fermeture du camp de Sangatte près de Calais où se réfugiaient les immigrés clandestins ne fit qu'accroître la difficulté de leurs conditions de vie, sans apporter de solutions. Les immigrés se réfugiant dans les alentours de Calais, la jungle et y vivent dans des conditions infrahumaines.

novembre 1945, « reprend la procédure de surveillance de tous ceux qui reçoivent des étrangers », soit la loi dite Debré du 24 avril 1997 : « (...) la lutte contre l'immigration clandestine ne s'attelle pas seulement à démanteler les filières, traquer les faussaires (...) elle s'en prend de plus en plus à des proches des étrangers ou à des associations » (*idem*: 123).

Ainsi dans *Welcome* la force répressive de l'autorité est beaucoup plus marquée. Cette force s'articule à travers ses agents et par des moyens sophistiqués de traque: forces de sécurité aux points de passage vers l'Angleterre, censeurs de CO2 introduits dans les bâches des camions, descentes de police. Elle y a aussi ces lieux propres comme ces centres de détentions qui prolifèrent. L'intrusion de l'état dans la sphère privée de l'hospitalité se marque surtout par l'application d'une loi qui suscite et fomente « un climat de suspicion généralisée » (*idem*: 124), une situation qui a pour effet de nier l'espace privé, de renforcer la répression par l'incitation à la délation en établissant un parallélisme dangereux entre les réseaux mafieux et les bénévoles qui viennent en aide aux immigré par humanité :

Institué initialement pour lutter contre les réseaux qui aident les étrangers à entrer ou se maintenir illégalement sur le territoire, le délit 'd'aide à l'entrée, à la circulation et au séjour d'un étranger en situation irrégulière' a aujourd'hui un champ tellement large (...) de plus en plus de personnes (...) sont poursuivies, ou du moins menacées de poursuites, pour avoir aidé des étrangers en situation irrégulière (...) les États cherchent à faire adhérer les citoyens à cette vision de l'immigré comme un danger, à les faire participer à la chasse aux migrants. (Carrère, Violaine & Véronique Baudet, 2004)

Alors que dans *La Faute à Voltaire*, Kechiche suscite « la sympathie [et la] compréhension »⁷ du spectateur en campant le personnage de Jallel dans un quotidien le plus proche possible de notre réalité, sans toutefois omettre les écueils propres au monde de l'immigration illégale, écueils qui malgré leur poids restent relégués au second plan, *Welcome* provoque notre adhésion et sympathie en nous faisant pénétrer

⁷ Kechiche, Abdellatif (2011). « Interview de Abdel Kechiche concernant La faute à Voltaire ». In: Flach film production, [disponible le 03/09/2011] <URL : <http://www.flachfilm.com/presse/presse/news/interview-de-abdel-kechiche-concernant-la-faute-a-voltaire.html>>.

brutalement dans l'univers de l'immigration clandestine, mais surtout en nous donnant à voir, à travers l'amitié entre Simon et Bilal, le réveil de nos valeurs humaines.

Lorsque Simon décide de venir en aide à Bilal, son univers tranquille et ordonné bascule et le monde de Bilal envahit son quotidien. Soudain Simon est confronté à des visages inconnus d'hommes ayant parcouru à pied des milliers de kilomètres, échoués à Calais, et qui attendent de pouvoir passer en Angleterre. Il assiste aux queues interminables pour avoir un repas chaud, à des conditions de vies infrahumaines dans la jungle de Calais⁸, conditions qui poussent ces hommes à bout et qui les conduisent à la violence ou au vol. Circonstances éprouvantes qui minent aussi entre eux la solidarité et la compréhension. Une seule règle prévaut : trouver le moyen de traverser le canal. Bilal est poursuivi par l'un d'entre eux. Peu de temps avant de rencontrer Simon, Bilal et d'autres clandestins, dont celui qui le menace, avaient essayé de passer en Angleterre cachés dans un camion. Ayant été victime de torture lors d'une arrestation avant d'arriver en France, on le menait au bord de l'asphyxie en lui couvrant la tête d'un sac de plastique, Bilal ne put garder le sac pendant suffisamment de temps. Il l'enleva ce qui eut pour conséquence directe, l'arrestation de tout le groupe. L'un d'entre eux, un jeune garçon comme Bilal, n'avait pas tenu le coup et était mort. Un risque que tous assument pour pouvoir passer de l'autre côté. Bilal avait donc fait perdre 500 € à cet homme qui voulait récupérer son argent ou dans le cas contraire se venger en le tuant. Lorsque par bravade, Simon décide d'héberger chez lui Bilal ainsi qu'un de ses compagnons, l'ami de Bilal lui volera sa médaille d'or dans le but de l'échanger contre sa liberté.

Mais plus que tout, Simon est confronté au regard des autres, de ses voisins, et même de façon paradoxale de son ex-femme. Il est passé sans vraiment le vouloir de l'autre côté : « *Welcome* a l'immense mérite de montrer sans fard les rouages de l'abjecte machinerie administrative et policière chargée de traquer les clandestins et ceux qui leur viennent en aide. Fichage, délation, surveillance, convocations, perquisitions au petit matin, bastonnade » (Chapuys, 2009).

⁸ Voir *Migrants-Clandestins*, documentaire de Joël Martins Da Silva. In: Le monde.fr. « De Sangatte aux 'jungles', 'les migrants finissent toujours par revenir' ». [mis à jour le 18/03/2010] [disponible le 14/01/2012] <URL: http://www.lemonde.fr/societe/article/2009/09/17/de-sangatte-aux-jungles-les-migrants-finissent-toujours-par-revenir_1241599_3224.html>.

Toutefois, malgré l'engagement évident de Lioret pour la cause de l'immigration, on constate paradoxalement que Bilal n'a rien en commun avec les pauvres hères qui survivent à grandes peines dans la jungle. Pour se gagner la sympathie du public envers Bilal, Lioret l'a aseptisé et dépuré de tous traits ethniques et culturels trop marqués. Bilal « n'adopte aucun comportement religieux (comprendre : musulman) »⁹ dérangeant, il ne correspond nullement aux portraits brossés par les médias où l'immigré est un délinquant, abusant du système, non intégrable et potentiellement dangereux :

(...) joli garçon, bien élevé, parlant un anglais correct, il ne vole pas, ne mendie pas, ne trafique pas, ne revendique rien d'autre que le droit de passer en Angleterre. Il n'est à aucun moment question de ses convictions religieuses ou politique ; il ne fuit pas la misère ou l'oppression, il cherche juste à rejoindre la femme qu'il aime ! (Chapuy, 2009)

De façon paradoxale, ce qui nous fait aimer Bilal, ce n'est pas uniquement son courage, sa détermination et la force de son amour mais une certaine innocence perdue : une foi solide en ses possibilités, en la force de son amour qui le mènera à traverser le canal à la nage. Il nous confronte à l'étroitesse de notre quotidien et à notre degré d'acceptation face à l'inacceptable. Comme le dit Simon à sa femme lors d'un entretien, Bilal a fait plus de 4000 km à pied pour rejoindre sa fiancée, il est prêt à traverser le canal à la nage, et lui, Simon, n'a même pas été capable de traverser la rue pour la rattraper.

Lioret nous fait aimer Bilal par ce qu'il nous apporte ou plus particulièrement par ces sentiments oubliés qu'il réveille en nous. On peut lire en filigrane dans *Welcome* le regard que l'Occident, veilli et ayant perdu ses valeurs démocratiques et humaines, porte sur lui-même. À travers la relation d'amitié qui s'établit entre Bilal et Simon, dont l'humanité anesthésiée ne demande qu'à surgir, *Welcome* construit un discours teinté de paternalisme où des pays jeunes, policés par nos valeurs démocratiques, viendraient réveiller en nous ces idéaux enfouis sous le carcan du matérialisme : « la rencontre du

⁹ Cossardeaux, Cyril (2010). « Philippe Lioret- 'Welcome' ». (posté le 10/03/2010) [disponible le 7/10/2010] <URL:<http://www.culturopoing.com/Cinema/Philippe+Lioret+%E2%80%93+Welcome+-2926>>.

clandestin résolu et du maître-nageur velleitaire est donc moins le sujet de *Welcome* qu'un prétexte pour rendre hommage aux résistants ordinaires qui combattent sans soutien ni moyens un système sans visage et sans âme » (Chapuys, 2009). Le refus d'obéissance de Simon à des lois iniques ne correspond pas à un rejet de la Loi mais plutôt à une attitude véritablement démocratique. En effet, ces lois qui permettent la chasse à l'homme montrent que l'état qui les promulgue a perdu toute légitimité :

Un pouvoir est légitime dans la mesure où il n'entre pas en contradiction avec certaines lois supérieures de l'humanité (le respect des vivants et des morts, l'hospitalité, l'inviolabilité de l'être humain, l'imprescriptibilité de la vérité). De telles lois non écrites sont au-dessus de toute législation de circonstance (...). C'est pourquoi, dès que les citoyens constatent une flagrante contradiction entre les deux, ils ont pour devoir de porter le conflit sur la place publique en proclamant leur obéissance aux lois non écrites (...). Du même coup (...) ils n'attaquent pas le concept de la loi, ils le défendent. (Balibar, 1997).

2. L'immigration comme héritage : la vie dans la cité

2.1 Entre la cité, la maison et l'école : le difficile chemin vers la liberté

Les œuvres choisies pour cette étude, *Ils disent que je suis une beurette* (1993) de Soraya Nini, *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène¹⁰ (2004) font partie de ce que la critique dénomine comme littérature issue de l'immigration ou littérature « beur »¹¹. De manière générale, les textes qui s'inscrivent sous cette appellation ont une forte composante autobiographique¹² et s'adressent à un lecteur qui n'appartient visiblement pas à cet univers¹³. « Littérature de témoignage (...) de contestation et de

¹⁰ Bien que ce roman ne soit pas une autobiographie, il reprend les thèmes de la quête identitaire. Voir Achour, Christiane (2009), « Banlieue et littérature ». (Disponible le 21/09/2009) <URL:<http://christianeachour.net/thematique%banlieue%20et%20litterature.php>>.

¹¹ Pour comprendre le pourquoi de ces qualifications, nous renvoyons aux ouvrages de Laronde Michel (1993), *Autour du roman beur: immigration et identité*. Paris: L'Harmattan et de Bonn, Charles, (1996), *Littérature des immigrations: 1) Un espace littéraire émergent*. Coll. Etudes littéraires maghrébines, n° 7, Paris: L'Harmattan.

¹² Hargreaves, Alec (2000), « Autobiographie et histoire dans la littérature issue de l'immigration maghrébine ». In: *Ecarts d'identité*, n° 92, pp. 53-56.

¹³ *Ibid*, pp. 53, 55.

revendication », ces ouvrages constituent dans leur ensemble un réquisitoire contre les conditions de vie faites à la communauté maghrébine (Harzoune, 2001: 17).

Lors de son irruption sur la scène littéraire française au début des années quatre-vingt, la littérature « beur » se fit prendre au piège de sa propre différence. Ses écrivains considérés comme les porte-paroles d'une communauté, perçue comme une entité homogène, victime de multiples fléaux, comme le chômage, la difficulté à s'intégrer, la violence et la délinquance, furent plus « encensés » par leur qualité d'éclaireurs que par la valeur littéraire de leurs textes (*idem*: 15). Dans leur grande majorité, les écrivains français issus de l'immigration traitaient de la problématique de la vie des jeunes issus de l'immigration, vivant dans les banlieues, zones marginales ayant pris par extension le nom de cités, terme qui a acquis une connotation péjorative stigmatisant ceux qui y vivent. Ils abordent les problèmes auxquels ces jeunes sont confrontés dans leur quotidien: leur quête identitaire, leur difficulté à concilier leur dualité culturelle, leur désir de sortir de la cité, de se déprendre de ces étiquettes qui les marginalisent, de trouver leur place dans une société qui est la leur mais qui continue à les considérer comme des étrangers, d'où les termes d'immigrés de 2^e ou 3^e génération qui continuent à leur être accolés. A cela viennent s'ajouter les actes de violence ou de racisme dont la communauté maghrébine continue à être victime. Et enfin, dans un panorama déjà bien difficile, le vécu des jeunes filles confrontées aux restrictions propres à une culture arabo-maghrébine fortement patriarcale¹⁴, ce qui a pour effet de les soumettre à un double enfermement: à celui de la cité venant s'ajouter le poids d'une tradition soumettant les femmes à une surveillance de tous les instants, contrôle pris en charge par la mère, en tant que substitut du père, les frères ou la communauté en général.

Les romans choisis pour cette étude s'inscrivent dans « la deuxième vague » de ce courant littéraire, à partir de 1990. La place accordée à la problématique de l'intégration est moins importante, la portée contestataire ne s'articule plus au nom du groupe, l'écrivain refusant d'être considéré comme le porte-parole d'une communauté que les médias continuent à traiter comme un bloc homogène se refusant à aborder les différences internes. Tout en maintenant la dimension autobiographique, et en continuant les thématiques de leurs prédécesseurs, leur écriture est plus personnelle, la réalité abordée est plus complexe, variée, diversifiée, leur regard se porte plus en

¹⁴ Lacoste-Dujardin, Camille (1986). *Des mères contre les femmes*. Paris: La Découverte.

profondeur sur les relations entre la société française et la communauté maghrébine, le passé colonial avec ses zones d'ombre, le racisme externe mais aussi interne, les injustices sociales (*idem*: 20).

Ils disent que je suis une beurette et *Kiffe kiffe demain* se maintiennent dans le courant du témoignage personnel et de la revendication (dorénavant *Ils disent* et *Kiffe kiffe*). Chacune à leur manière, Nini et Guène traitent des difficultés rencontrées dans leur chemin vers l'indépendance par les jeunes filles d'ascendance maghrébines vivant dans les cités. Leurs obstacles majeurs étant le poids de la tradition, des restrictions familiales d'une part et d'autre part le climat de déliquescence propre aux cités.

Ils disent, « récit autobiographique (...) sans concession, écrit avec tout ce que j'avais sur le cœur » (Nini, 2001), narre la lutte de Samia, elle a 12 ans lorsque le récit commence, pour se libérer des interdits familiaux et du poids de la cité : « Je voulais briser cette chape de plomb » (*ibidem*). Dès les premières lignes du roman, Soraya Nini met en évidence la dualité du monde dans lequel Samia grandit. Pour cette dernière, il y a ceux du dehors, qui ne font pas partie de la cité et eux, les gens de la cité, groupe auquel elle appartient : « (...) le Paradis (nom de la cité), c'est nous » (Nini, 1993: 11). Pour Samia, les différences sont claires et sautent aux yeux, chacune des parties étant capable de repérer l'intrus. À une journaliste venue effectuer un reportage sur les gens de la cité et qui lui demande comment elle avait su qu'elle (la journaliste) était étrangère à la cité, elle répond :

- Bonjour ! Tu habites ici ?
- Oui, bonjour ! Pourquoi, ça ne se voit pas ?
- Cela devrait se voir ? demande la dame.
- Ben oui, moi quand je vous ai vus arriver, j'ai tout de suite remarqué que vous n'habitez pas au Paradis. Ceux qui habitent dehors, ils le voient tout de suite, eux aussi, qu'on vient de la cité.
- Et c'est quoi `dehors' pour toi ?
- C'est les autres.... (*idem*: 9)

Samia, la neuvième de onze enfants, vivra plus dramatiquement que ses sœurs cette double prison. Si ces dernières pourront quitter la cité et la maison grâce à leurs études, Samia aura beaucoup plus de mal à obtenir sa liberté. Elle devra mener sa lutte

sur deux fronts : la maison et l'école, ses deux espaces identitaires : « Je suis mal à l'intérieur et à l'extérieur » (*idem*: 185).

À la maison comme à l'école, Samia est en permanence en porte-à-faux, confrontée à des injonctions contradictoires. Elle doit subir comme ses sœurs un système éducatif qui n'a rien en commun avec sa réalité externe. Ses parents la placent face à deux ordres contraires : elle doit étudier, assimiler le savoir de l'école, de l'extérieur, afin de faire honneur à sa famille en ayant une bonne carrière et échapper à la cité mais elle doit aussi faire siennes des valeurs qui choquent totalement avec ses aspirations. De même, l'école, l'extérieur, la place dans une situation paradoxale. Bien que dans son principe, le modèle éducatif français ne permette pas l'affirmation de différences ethniques ou culturelles marquées, ces dernières sont toujours mises en avant pour maintenir et justifier leur mise à l'écart :

Les tensions, dilemmes (...) peuvent être rassemblés et exprimés sous la forme synthétique d'une double injonction contradictoire. La première vient des parents, de la famille et associe la volonté de voir les enfants s'élever socialement et celle de rester dans la sphère d'influence culturelle de leurs origines. Elle peut être traduite de la façon suivante : 'Mes enfants, faites le plus d'études possibles, rompez avec l'ignorance et la faible instruction de vos parents... mais continuez à vivre, à croire (...) selon les normes et les règles qui étaient celles de vos ancêtres !' La seconde injonction émane de la société française, de l'environnement extra familial [qui exige] l'abandon de leur caractère trop étranger [mais qui se sert de leur différence pour empêcher leur intégration et les maintenir dans une position subalterne]. (Flanquart, 2008: 227s)

À la maison, Samia doit se soumettre à son frère aîné Yacine, comme le veut la tradition. Ce dernier qui n'a pu trouver sa place hors de la cité, se venge des humiliations subies en abusant de son autorité: il est « fêté comme un roi à la maison, mais traité comme un moins que rien dehors » (Nini, 2001). A certains moments, le pouvoir du frère aîné sur ses sœurs est supérieur à celui des parents. Parce qu'il n'a aucun contrôle sur sa vie hors de la maison et de la cité, Yacine, que ses sœurs surnomment KGB, prend très au sérieux son rôle de gardien de l'honneur familial. Il les surveille, leur demande leur emploi du temps, vérifie leurs allées et venues et exige de leur part respect et soumission. Le moindre manquement le met hors de lui et il frappe

sans discrimination. Dans ces moments, même sa mère, qui est d'accord sur le principe, n'ose s'opposer à lui. Ayant été informé par un de ses amis de la cité, qu'Amel avait été vue en compagnie d'un Français, la colère de Yacine ne connaît plus de bornes lorsque cette dernière lui tient tête :

- Le fils de Battuidine l'a vue se promener bras dessus, bras dessous avec un homme (...) J'ai perdu la face quand Battuidine est venu me dire qu'il l'avait vue en ville. C'est une honte pour nous, pour notre famille, en plus avec un Français ! (...) Il se déchaîne sur Amel. Ma mère essaie de se mettre au milieu, mais sans trop insister (...). C'est l'horreur, le KGB continue à frapper Amel qui crie et pleure. (Nini, 1993: 69).

Après le départ d'Amel qui s'est sauvée et est allée vivre avec son chef de rayon, un Français, l'atmosphère à la maison devient irrespirable. Malik, le cadet, part lui aussi et Samia attendra la fin des vacances pour échapper à ce climat. Lorsqu'elle aura ses règles, la surveillance et les interdits se multiplieront : « ils ont peur que l'on suive le même chemin qu'Amel (...) Ils en deviennent obsédés. Dès que j'ai cinq minutes de retard, c'est les cris de ma mère qui me dit qu'elle se plaindra au KGB le soir venu. (*idem*: 111). Cette atmosphère de peur et de colère rentrée, la transforme. Un jour que son frère l'a battue pour être arrivée en retard, elle pleurera de colère et de haine, sentiments qui prendront le dessus et sans qu'elle s'en rende compte, elle laissera son agressivité la contrôler, à l'image de Yacine : « Je pleure, je pleure parce que j'ai la haine, la haine qui n'avait jusqu'à présent montré que le bout de son nez s'incruste en moi avec force et violence » (*idem*: 114).

De même sa vie à l'école est faite de colères, de frustrations, de revendications non exprimées. Dès le départ, elle se trouve en position de désavantage, toujours en recul sur les autres. De santé délicate, elle ratait toutes les rentrées scolaires. Une situation qu'elle refuse, mais contre laquelle elle ne peut rien, « moi, j'ai rien à dire à l'école » (*idem*: 20). Devant l'impossibilité de se faire entendre, Samia va adopter une position de fuite, s'effacer le plus possible pour ne pas se faire remarquer : « Pendant deux ans, j'ai raté la rentrée scolaire et j'ai horreur de ça. Tout le monde vous regarde quand vous arrivez après, comme si vous étiez pas normal. Alors moi, je me fais encore plus petite pour qu'on me voie pas » (*idem*: 21). Cette réaction normale pour une enfant qui se sent incomprise et qui ne peut rien dire ou faire, va la marquer. Pour fuir le regard

des autres, regard qui la condamne parce qu'elle est différente, Samia se réfugiera dans un monde imaginaire :

C'est vrai que j'aime dormir, c'est pas ma faute si j'ai toujours sommeil (...) Moi, j'ai rien à dire à l'école, je m'ennuie, alors j'attends que la journée passe [...] Je sais que comme ça, on ne me demandera rien. Je ne suis jamais là et en plus, j'ai une récompense. Comme ça, je suis bien avec tout le monde : les cancre (...) De toute façon, j'aurais jamais pu être dans les premières. J'écoute pas (...) j'arrive pas à écouter longtemps. Alors, je pars ailleurs, je sais même pas où, mais j'y vais et j'y suis tranquille. (*idem*: 20)

Ce retard, ce décalage qui la marginalisait lorsqu'elle était enfant va symboliser sa situation personnelle. Petit à petit, ce décalage se fera de plus en plus grand et Samia finira par se sentir de trop partout, à l'école comme à la maison, dans la cité et finalement elle se sentira étrangère à elle-même, devenant agressive malgré elle. Le sentiment dominant qui transparait à travers le récit de Samia, est un sentiment de non adéquation, d'être toujours celle qui vient du dehors, celle qui n'appartient pas au groupe comme si une fatalité se liguaient contre elle pour que tout aille mal quoiqu'elle fasse. Elle se sent enfermée dans des situations qu'elle n'a pas choisies : « ce n'est pas que le grillage qui fait la prison » (*idem*: 50), et qui l'oblige à adopter une attitude de rejet total face au monde des adultes, un comportement qui finira par accentuer sa marginalité.

Comme beaucoup de jeunes des cités en situation d'échec scolaire, elle sera orientée vers des voies de garage, des carrières sans grandes possibilités professionnelles. Encore une fois, elle fera partie de ceux qui sont au-dehors, de ceux qui ne font pas partie du groupe. Pour elle, le monde va continuer à se diviser en deux : celui du dehors, les « normaux », où se trouvent ses soeurs ou ses copines de la cité et ceux qui sont décalés comme elle et qui font du surplace (*idem*: 23s) :

J'ai l'impression que pour nous, l'école c'est comme le jeu de l'oie. Mais à chaque fois qu'on lance les dés, soit on se tape un retour à la case départ, soit on se retrouve dans les prisons et le puits. Au lieu d'avancer pour gagner à la fin du jeu, nous on s'enfonçe

toujours un peu plus. Le seul avantage dans les classes, c'est qu'on est tous des derniers, on est tous pareils, alors on n'a pas à avoir honte de lancer les dés. (*idem*: 46)

Dans l'univers de Samia toutes les relations humaines sont basées sur des rapports de force. Comme à l'école primaire où elle devait supporter les remarques teintées de racisme et de mépris des instituteurs (*idem*: 19), elle doit affronter le regard méprisant de ceux qui appartiennent au monde des *normaux* ainsi que le mépris moqueur de ses professeurs. Le monde des adultes va constituer à son regard un bloc ennemi. Pour elle, l'extérieur constitue une copie de son univers familial :

Des fois, je ne me reconnais pas tellement je réponds à la prof. L'année dernière j'aurais jamais fait ça, mais c'est comme ça, elle m'énerve. Des fois, je me lève le matin et déjà j'en ai assez de la journée. Avant l'année dernière, je ne me rappelle pas que je me levais dans cet état (...) Je ne suis plus pareille. Je deviens de plus en plus méchante (...) comme j'en ai marre, je me venge sur les autres (...) Je sais qu'au fond de moi je ne suis pas méchante, mais au collège, des fois, tu te sens obligée de faire des choses que tu n'aimes pas spécialement ou sinon tu te fais manger par les autres. (*idem*: 24, 32, 55)

Refusant tout en bloc, une formation professionnelle de vendeuse qui ne la mènera nulle part, et sa famille qui ne la comprend pas, elle se sent prise au piège, enfermée dans une situation sans issue, elle se débat sans arriver à trouver la sortie. Après la fuite organisée d'Amel, elle aura un rêve significatif. Elle se trouve avec ses sœurs, sauf Amel, dans une forêt. Elles sont nues, détail significatif de son besoin de se libérer de tous les interdits, conventions ou barrières, et s'amuse à se jeter sur le sol. Soudain surgissent deux hommes, qui les regardent, ces hommes représentent le poids des règles familiales ou encore la surveillance de tous les instants auxquelles elles sont soumises. Ces derniers se mettent à les poursuivre. Elles fuient et se réfugient dans un village peuplé de lutins. Ceux-ci leur ordonnent de tourner sur elles-mêmes. Ce qu'elles font mais ils les arrêtent car elles ne tournent pas dans le bon sens : « pour bien tourner en rond, il y a un sens, et si vous ne prenez pas le bon sens, c'est foutu, vous tournerez toujours du mauvais côté ! » (*idem*: 103).

Elle continuera à tourner en rond sans pouvoir trouver la sortie jusqu'à ce qu'une de ses professeurs, Mme Sallibert, son professeur de français, s'intéresse à elle. Pour la première fois, elle se sent valorisée traitée comme une égale, sans *a priori*, sans préjugés. Elle n'a plus besoin d'être agressive. Elle commencera peu à peu à s'aimer et cessera de tourner en rond. Pour la première fois, elle agira par choix et non par réaction et ne fuira pas devant les obstacles. C'est à travers l'écriture d'un journal mais surtout la lecture de romans qui racontent « des histoires où les femmes avaient le rôle le plus important ou celles qui parlaient des peuples opprimés » (*idem*: 119) qu'elle trouvera son chemin, « j'écris autant que je lis » (*idem*: 121) :

C'est une nouvelle prof de français que l'on a cette année (...) J'ai accroché immédiatement avec cette prof. Elle a une façon de nous faire cours sans que l'on s'en rende compte vraiment (...) Je crois que c'est parce qu'elle nous parle, qu'elle ne nous prend pas *a priori* pour des débilés (...) Elle nous fait confiance. Quand elle nous parle, on voit bien qu'on n'est pas si cancre que l'on a voulu nous le faire croire jusqu'à présent. (*idem*: 118)

Elle s'ouvrira peu à peu et pour la première fois, elle demandera à être guidée par un adulte. Elle relèvera ses nouveaux défis et ne se dérobera plus devant les difficultés :

Puis j'ai demandé conseil à madame Sallibert. Le premier livre qu'elle m'a proposé était : *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir (...) J'avoue que j'ai eu du mal à me concentrer sur l'histoire, je ne comprenais pas très bien où elle voulait en venir. Mais je suis allée jusqu'au bout. (*idem*: 119s)

Ce sera Mme Sallibert qui lui permettra d'échapper à un sort déjà tout tracé. Elle lui proposera de suivre un stage d'animation. Samia acceptera. Elle s'accrochera à ses études, obtiendra son diplôme tant pour elle que pour sa mère qui ne l'oublions pas s'occupera personnellement de ce que Samia reçoive une éducation si minime soit-elle :

Cette fois, je l'ai vu inscrit, mon nom, sur le tableau d'affichage ! Je l'ai eu, ce CAP, et c'est en courant que je rentre à la maison rapporter le bagage à la 'mother'. Je suis contente de l'avoir, même si maintenant je sais que je n'en ferai pas ma future

profession. Mais pour une fois que je gagne, que je réussis quelque chose ! J'ai réussi à l'avoir pour moi et pour ma mother. (*idem*: 255)

2.2 La dure acceptation de la réalité

Kiffe kiffe demain raconte à la manière d'un journal intime, qui s'étale sur une année, la lente et douloureuse acceptation de soi de Doria, jeune adolescente de 15 ans. Celle-ci manque énormément d'estime depuis le départ du père, départ dont elle se sent coupable : ce dernier les ayant abandonnées sa mère et elle, pour aller épouser au Maroc celle qui enfin lui donnera un fils. Contrairement à l'ouvrage de Soraya Nini, il ne s'agit pas d'une autobiographie, bien que l'auteure ait puisé dans son vécu et son entourage immédiat¹⁵ :

Je dirais que pour moi, dans mon travail, ce qui est important, beaucoup plus que mes origines algériennes, ce sont mes origines modestes, banlieusardes, prolo, populaire, cela me donne tellement de matière, ce que l'on a appelé 'la France d'en bas'. C'est là que je me situe. (Guène, 2008)

Un contexte qui dans le cas de Doria acquiert plus de poids. Car grandir pauvre, sans père et d'origine maghrébine est beaucoup plus difficile à gérer quand on doit le faire dans une cité.

La structure de *Kiffe kiffe*, à l'image d'un journal, est faite de courts chapitres tout au long desquels, Doria note ses pensées. Peu à peu, comme une pelote de laine qui se dévide, elle se raconte. Le récit s'ouvre sur son entretien des lundis avec Mme Burlaud, sa psychologue. Le ton de Doria est agressif, elle fait preuve d'une ironie mordante, en permanence sur la défensive et refuse d'admettre qu'elle a besoin d'aide. Elle est là parce que ses professeurs l'ont prescrit et que cela ne coûte rien. Elle affirme que son père ne lui manque pas puis admet un peu à contre cœur que Mme Burlaud a raison de ne pas la croire mais que cela n'est pas grave car elle n'est pas seule, qu'elle vit avec sa mère, même si cette dernière souffre peut-être plus qu'elle du départ du père (Guène : 2004: 9-11).

¹⁵ Les origines culturelles et sociales de Faïza Guène constituent les seuls points d'ancrage autobiographiques. Elle est née en Seine-Saint-Denis, d'un père algérien arrivé en France en 1952 et d'une mère venue en 1981.

Comme les journaux intimes d'adolescentes, la trame narratrice de *Kiffe kiffe* se tisse à partir des pensées et des préoccupations de Doria. A l'image d'un patchwork, les entrées de son journal ressemblent à des images instantanées, des instants de vie sans lien apparent entre eux mais qui une fois posés sur la toile en constituent le motif artistique. Chacune des ces entrées correspond en fait à une petite ouverture dans la carapace de Doria, chacune d'elle est un pas en avant dans la destruction, maillon par maillon, du carcan de défaitisme, de tristesse et de misère qui pesait sur sa mère et sur elle depuis le départ du père. Ce changement, ce passage d'une soumission au malheur vers une attitude optimiste et de détermination est inclu dans le titre qui joue avec le sens du verbe *kiffer* et de l'expression *kif-kif*. Comme elle le dit à la fin de son journal, Doria est passé sans s'en rendre compte du *kif-kif demain* : en arabe dialectal kif-kif veut dire : c'est pareil, semblable, donc demain sera pareil à aujourd'hui avec son poids de misère, à *kiffe kiffe demain*. Le verbe kiffer¹⁶ dans la langue des cités, signifier aimer, être heureux (état provoqué par le sens premier de kiffer : fumer de l'herbe. Le sentiment de bonheur causé par la drogue ayant pris le dessus par extension).

Comme une huitre qui ouvre peu à peu sa coquille, Doria nous introduit dans son univers. Sa solitude, sa fermeture après le départ du père qui partit sans un mot :

Alors un jour, le barbu, il a dû se rendre compte que ça servait à rien d'essayer avec ma mère et il s'est cassé. Comme ça, sans prévenir. Tout ce dont je me souviens, c'est que je regardais un épisode de la saison 4 de *X-files* que j'avais loué au vidéo club d'en bas de ma rue. La porte a claqué. À la fenêtre, j'ai vu un taxi gris qui s'en allait. C'est tout.
(idem: 10)

En fait, tous ont été déçus par la vie. Dans l'univers de Doria, rien ni personne ne correspond à l'image que l'on en avait. Le père qui voulait un garçon. La mère pour qui la France devait ressembler à ces « films en noir et blanc (...) Ceux avec l'acteur beau gosse qui raconte toujours un tas de truc mythos à sa meuf, une cigarette au coin du bec » et qui en arrivant en France avait pensé « qu'ils avaient pris le mauvais bateau

¹⁶ Je m'appuie sur mes propres connaissances de l'arabe dialectal tunisien et sur la définition donnée par le Bob, dictionnaire d'argot en ligne, voir entrée de kiffer : <http://www.languefrancaise.net/bob/detail.php?id=14717>.

et qu'ils s'étaient trompés de pays » (*idem*: 21). Dans la grisaille des cités, à l'image des peintures en trompe l'œil, la réalité ne correspond jamais à l'image projetée.

Doria et sa mère en particulier souffrent de l'image que les gens se font d'elles de par leur appartenance culturelle. Sa mère qui travaille dans un hôtel depuis le départ du père doit subir le regard raciste et les soupçons de ses collègues : « Au formule 1 de Bagnolet, tout le monde l'appelle 'la Fatma'. On lui crie après sans arrêt, et on la surveille pour vérifier qu'elle pique rien dans les chambres. Et puis, le prénom de ma mère, c'est pas Fatma, c'est Yasmina » (*idem*: 14). Dans l'univers de Doria, le mythe, la fiction, les préjugés, les stéréotypes et la force des images constituent des carapaces bien plus solides et pernicieuses que son propre silence. Elles mêmes, dans leur petite cellule familiale de deux personnes ne correspondaient pas à l'idée reçue sur les familles arabes :

Avant Mme Dumachin, c'était un homme... (...) Il ressemblait à Laurent Cabrol, celui qui présentait 'La nuit des héros' sur TF1 le vendredi soir (...) Donc l'assistant social c'était son sosie (...) Il plaisantait jamais, il souriait jamais et il s'habillait comme le professeur Tournesol dans *Les aventures de Tintin*. Une fois, il a dit à ma mère qu'en dix ans de métier, c'était la première fois qu'il voyait 'des gens comme nous avec un enfant seulement par famille'. Il ne l'a pas dit mais il devait penser 'Arabes'. (*idem*: 18).

Tout dans son univers sonne faux. Elle se rend compte que tout est une question d'apparence, ce qui compte c'est de bien jouer son rôle, de camoufler la réalité. Les assistants ou assistantes sociales qui défilent chez elle jouent leur rôle plus ou moins bien : « Mme Duquelquechose, même si je la trouve conne, elle joue mieux son rôle d'assistante sociale de quartier qui aide les pauvres. Elle fait vraiment bien semblant d'en avoir quelque chose à cirer de nos vies. Parfois, on y croirait presque » (*idem*: 19).

Pour Doria sa vie ressemble à un tissu de déceptions, de mensonges, à l'image d'un mauvais scénario de film :

Ma mère, elle dit que si mon père nous a abandonnées, c'est parce que c'était écrit. Chez nous, on appelle ça le mektoub. C'est comme le scénario d'un film dont on est les acteurs. Le problème, c'est que notre scénariste à nous, il a aucun talent. Il sait pas raconter de belles histoires. (*idem*: 19s)

L'écriture de *Kiffe kiffe* bascule en permanence entre deux univers : sa réalité d'enfant qui a déçu son père car elle ne correspondait pas à son attente, et le monde de l'illusion et du paraître. « L'autre jour, elle [l'assistante sociale] voulait savoir ce que j'avais lu comme livre (...) En vrai, je viens de finir un bouquin de Tahar Ben Jelloun qui s'appelle *L'Enfant de sable*. Ça raconte l'histoire d'une petite fille qui a été élevée comme un petit garçon » (*idem*: 19). Comme Doria n'a pu se transformer en garçon pour sauver les apparences et répondre au besoin de son père, à l'instar du personnage de *L'enfant de sable*, elle va trouver refuge dans un monde virtuel, celui des médias, des feuilletons télévisés, de ses programmes favoris. Il est significatif que chacune de ses entrées comporte une référence au monde de la télévision et du cinéma. Si Samia avait opté pour l'agressivité, Doria se réfugie dans ces images artificielles dès que la réalité la déçoit. Enfant, elle s'avait déjà que sa réalité était une copie du pauvre, qu'elle n'avait pas cet élément magique que possédait la vie des petites filles vues à la télé :

Quand j'étais petite, je coupais les cheveux des Barbie parce qu'elles étaient blondes, et je leur coupais aussi les seins parce que j'en avais pas. En plus, c'étaient même pas de vraies Barbie. C'étaient des poupées de pauvres que ma mère m'achetait à Giga Store » (*idem*: 41).

Alors elle se créait sa propre vie jusqu'à ce que la réalité sous ces divers visages vienne l'arracher à ses rêves :

Quand j'étais plus jeune, je rêvais d'épouser le type qui ferait passer tous les autres pour des gros nazes (...) Je me voyais plutôt avec MacGyver (...) J'imagine un super mariage, une cérémonie de ouf, une robe blanche [...] Y aurait des fleurs et des bougies blanches (...) Le problème, c'est que celui qui doit me conduire à l'autel, c'est censé être mon connard de paternel. Mais comme il sera pas là on sera obligés de tout annuler. (*idem*: 41s).

Lorsque l'été arrive et que tous ses voisins font leurs préparatifs pour aller passer leurs vacances au pays, elle se demande ce que sa vie aurait été si elle avait été « d'origine polonaise ou russe au lieu de marocaine » (*idem*: 108). Comme Samia, elle rêve d'une autre vie, de quitter la cité : « des fois, j'aimerais trop être quelqu'un d'autre,

ailleurs et peut-être même à une autre époque. Souvent, je m'imagine que je fais partie de la famille Ingalls dans *La petite maison dans la prairie* » (*idem*: 73).

À l'instar de Samia, Doria est en instance d'échec scolaire et comme elle, son avenir ne s'annonce pas prometteur :

Plus tard, moi, je voudrais travailler dans un truc glamour, mais je ne sais pas où exactement... Le problème, c'est qu'en cours je suis nulle. Je touche la moyenne juste en arts plastiques. C'est déjà ça mais je crois que pour mon avenir, coller des feuilles mortes sur du papier Canson, ça va pas trop m'aider. (*idem*: 24)

L'école l'ennuie, elle n'y a aucun ami : « De toute façon, je veux arrêter. J'en ai marre de l'école. Je me fais chier et je parle avec personne » (*idem*: 27). Il y règne un climat de violence (*idem*: 65s). Comme Samia, elle est orientée vers une carrière professionnelle, un CAP de coiffeuse et se sent de trop à l'école :

J'arrive au lycée Louis-Blanc (...) et là, je me retrouve au milieu d'une trentaine de poufiasses décolorées, permanentées, et liberté, égalité, fraternité (...) j'avais l'impression d'attendre pour un casting. Ils étaient tous archibranchés, 'fashion' comme ils disent à la télé. Alors, moi, avec mon khôl autour des yeux et mon jean contrefaçon, je me sentais pas tout à fait dedans. (*idem*: 163)

De même que dans *Ils disent*, c'est la mère qui va constituer l'élément motivateur. De manière paradoxale si l'abandon du père est dur à vivre pour Doria et sa mère, son départ les a libérées des normes rigides de la tradition maghrébine. Profitant des vacances de sa mère, elles vont se promener dans Paris : « La Tour Eiffel, c'était la première fois qu'elle la voyait alors qu'elle habite à une demi-heure depuis presque vingt ans » (*idem*: 127). Comme le dit Guène, l'intégration aurait dû commencer par les femmes ; les hommes s'étant intégrés par le travail alors que les femmes demeurèrent recluses chez elles (Guène, 2006). Grâce à l'aide des assistantes sociales, appui que Doria finira par reconnaître et valoriser, se libérant ainsi de sa rancune envers le monde des adultes, sa mère apprendra à lire et obtiendra un travail bien plus valorisant (Guène, 2004: 68-69). Son intégration et sa récupération se font bien plus vite que Doria. Sa mère retrouve ses habitudes, « elle a repris le tricot. Elle en faisait souvent avant que

papa s'en aille » (*idem*: 155), elle a une nouvelle amie et va même jusqu'à questionner leurs propres interdits religieux : « Maman (...) a trouvé un nouveau travail grâce à la formation (...) Elle est dame de cantine pour la municipalité (...) il y a un truc qui l'embête (...) elle sert du porc (...) une fois, elle m'a fait une confidence. Elle m'a dit que le 'haâlouf', ça avait l'air bon quand même » (*idem*: 143).

Le bonheur de sa mère va déteindre sur elle : « Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait à la formation mais elle est plus la même. Elle est plus heureuse, plus épanouie » (*idem*: 144) et elle-même acceptera d'assumer ses responsabilités. La remarque de l'assistante sociale : « c'est trop facile de ne pas choisir et de laisser les autres décider à ta place » (*idem*: 145), trouve un écho en elle :

C'est en la voyant aller mieux tous les jours, se battre pour nous faire vivre toutes les deux, que j'ai commencé à me dire que tout se rachète, et qu'il va peut-être falloir que je fasse comme elle. Pour le travail, je commence à lui ressembler parce qu'au CAP coiffure, aucun répit. (*idem*: 177).

Elle est désormais guérie, et accepte le fait que la réalité ne correspond pas toujours à nos rêves, et qu'il n'est pas nécessaire d'être comme tout le monde pour être heureuse :

Ils ont peut-être raison les gens qui disent tout le temps que la roue tourne (...) Et puis c'est pas si grave si Jarod dans *Le Caméléon*, il est homosexuel, parce que Nabil m'a dit que Rimbaud aussi l'était... C'est pas grave non plus si j'ai plus mon père, parce qu'il y a plein de gens qu'ont plus de père. (*idem*: 192)

Les derniers mots de *Kiffe kiffe demain* nous montrent une Doria guérie, consciente de ses droits et de ses devoirs républicains : « Faut que je côtoie moins Nabil, ça me donne de forts élans républicains... » (*idem*:193).

L'étude de ces œuvres cinématographiques et littéraires a mis en évidence s'il en était besoin, la dimension humaine de l'immigration. S'il est certes évident que l'Occident ne pourra pas résorber le phénomène migratoire, ces films dénoncent la cruauté de lois qui loin de résoudre le problème ne font que l'aggraver. En donnant un visage humain à ces chiffres manipulés par les médias ou les instances politiques du

moment selon leurs besoins politiques, Kechiche et Lioret nous engagent comme spectateurs et comme citoyens à nous prononcer devant les retombées humaines d'un système économique profondément injuste.

De même, Soraya Nini et Faïza Guène dénoncent un état de fait qui n'a que trop duré et qui ne fait que s'enliser. Leur écriture qui s'inscrit dans le contexte des banlieues de France exposent les failles de la République et montrent que le mal des cités continue à rester sans réponse. Elles montrent que le chemin vers l'intégration est encore jonché de pierres. Leurs critiques se portent sans complaisance tant sur la société d'accueil que sur la communauté maghrébine, confrontant chacune à ses propres responsabilités.

Bibliographie :

ACHOUR, Christiane (2009). « Banlieue et littérature ». [disponible le 21/09/2009] <URL:<http://christianeachour.net/thematique%banlieue%20et%20litterature.php>>.

BALIBAR, Etienne (01/02/1997). « Etat d'urgence démocratique » [LDH-Toulon, rubrique démocratie> désobéissance & désobéissance civile] [date de consultation 03/09/2011] <URL :<http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article48>>.

BARATS, Christine (2004). « Les mots du politique, du juridique et du médiatique : vers une négativation de l'immigration », *Revue-plurielles.org*. Le portail des revues de l'interculturalité. [disponible le 03/09/2011] <URL : http://www.revue-plurielles.org/php/index.php?nav=zoom&no=6&no_article=2446>.

BESSON, Rémy (2010). « Chronique d'une désillusion. Abdellatif Kechiche ». [disponible le 01/03/2011] <URL : <http://culturevisuelle.org/cinemadoc/2011/03/01/chronique-dune-desillusion>>.

CARRERE, Violaine et BAUDET, Véronique (mars 2004). « 'Acharnements législatifs'. Délit de solidarité » [www.gisti.org], *Plein Droit*, n° 59-60 [disponible le 0/09/2011] <URL:<http://www.gisti.org/doc/plein-droit/59-60/solidarite.html>>.

CHAPUYS, Sébastien (2009). « Éloge de l'insoumission tranquille. Welcome réalisé par Philippe Lioret ». (posté le 10 mars 2009) [disponible le 14/01/2012] <URL:<http://www.critikat.com/Welcome.html>>.

COSSARDEAUX, Cyril (2010). « Philippe Lioret- 'Welcome' ». (posté le 10/03/2010) [disponible le 7/10/2010] <URL:<http://www.culturopoing.com/Cinema/Philippe+Lioret+%E2%80%93+Welcome+-2926>>.

DE LUCAS, Javier (1998). « La globalización no significa universalidad de los derechos humanos. (En el 50 aniversario de la Declaración del 48) », in *Jueces para la Democracia*, n° 32, pp. 3-9.

FICHET, Brigitte (2005). « Hospitalité de immigration étrangère », *Revue des Sciences Sociales*, n° 33, pp. 120-125.

FLANQUART, Hervé (2008). « La difficulté d'être soi : les enfants d'immigrés maghrébins face aux injonctions sociale et familiale contradictoires », in Habib Ben Salha (dir.). *Le Roman maghrébin de langue française aujourd'hui. Rupture et continuité*. Tunis: Faculté des lettres, des arts et des humanités de la Manouba.

GASCÓN ABELLÁN, Marina (2001). « Nosotros y los otros : el desafío de la emigración », *Jueces para la democracia*, n° 40, pp. 3-8.

GUENE, Faïza (2004). *Kiffe kiffe demain*. Paris: Hachette.

Harzoune, Mustapha (2001). « Littérature : les chausse-trapes de l'intégration ». In : *Hommes et Migrations*, n° 1231, pp. 15-28.

GUENE, Faïza (2006). « Interview de Faïza Guène ». [disponible le 15/08/2011] <URL :<http://www.evane.fr/livres/actualite/interview-faiza-guene-reve-pour-les-oufs-kiffe-demain-440.php>>.

GUENE, Faïza (2008). « Je n'insulte en rien la noblesse de la littérature » [Rue89]. (publié le 16/09/2008) [date de consultation 15/08/2011] <URL : <http://blogs.rue89.com/cabinet-de-lecture/faiza-guene-je-ninsulte-en-rien-la-noblesse-de-la-litterature>>.

KECHICHE, Abdellatif (2011). « Interview de Abdel Kechiche concernant *La faute à Voltaire* ». [disponible le 03/09/2011] <URL : <http://www.flachfilm.com/presse/presse/news/interview-de-abdel-kechiche-concernant-la-faute-a-voltaire.html>>.

LACOSTE-DUJARDIN, Camille (1986). *Des mères contre les femmes*. Paris: La Découverte.

La Faute à Voltaire (2001). Abdellatif Kechiche. Flach Film Productions.

LIBIOT, Eric (2010). « Entretien. Abdellatif Kechiche. 'Vénus Noire ne devait pas être un film agréable' ». [disponible le 01/09/2011]

<URL :http://www.lexpress.fr/culture/cinema/abdellatif-kechiche-venus-noire-ne-devait-pas-etre-un-film-agreable_931119.html>.

MANDELBAUM, Jacques (2001). « Fiche Film. *La Faute à Voltaire* de Abdellatif Kechiche », *Le France* [www.abc-lefrance.com] [disponible 13/10/2008] <<http://www.abc-lefrance.com/fiches/lafauteavoltaire.pdf>>.

MORICE, Alain et RODIER, Claire (2010). « Comment l'Union européenne enferme ses voisins ». [Le monde diplomatique. Archives] [disponible le 07/10/2010] <URL: <http://www.monde-diplomatique.fr/diplo/ours/>>.

NINI, Soraya (1993). *Ils disent que je suis une beurette*. Paris: Fixot.

NINI, Soraya (2001). Entrevue, *La vie*, n° 2889, (date de consultation 21/09/2009) <URL:<http://www.lavie.fr/archives/2001/01/11/une-femme-d-exterieur,3427603.php>>.

SOLANES CORELLA, Ángeles (2002). « Inmigración y derechos humanos ». [disponible le 01/10/2010] <URL :

<http://www.fundacioncajamar.es/mediterraneo/revista/me0107.pdf>>.

Welcome (2009). Philippe Lioret. Nord Ouest Productions, France 3 cinéma, Studio 37, CRRAV.

L'ÉTRANGER : L'ALTERITÉ QUI REND POSSIBLE D'ÊTRE EXTÉRIEUR À SON INTERIORITY

SÍLVIA ROSADO CORREIA

Unidcom – IADE

Être extérieur à son intériorité

La problématique de cette réflexion porte sur l'interrogation faite à l'image photographique contemporaine vue sous l'angle de l'altérité et comment ce processus peut déplacer, exiler ou même expulser le Moi dans la représentation artistique. Dans certaines œuvres d'art contemporaines, la réflexion sur le temps dépouillé d'éternité provoque le désir d'accepter le flux de l'altérité comme une qualité intime et nécessaire dans l'art contemporain. Être de façon transitoire comme un autre, en particulier à travers l'image photographique, apparaît comme un nouveau paradigme du temps. Celui d'une catégorie esthétique qui permet de voir le temps en le traversant, en suivant sa trace, sans pour autant le retrouver au sens de Proust. Cet *icarisme* du présent qui nous laisse flotter dans notre propre fragilité ontologique nous défie de revenir à l'étymologie de l'esthétique, à l'*aisthesis* comme une théorie de la sensibilité, du sentir et du sensible, (Buci-Glucksmann, 2003).

Dans la photographie contemporaine, nous retrouvons des processus dans lesquels le Moi, de celui qui est photographié, est « auto supprimé » pour laisser sur l'image un espace sans centre. Cette suppression, définie dans la photographie comme une autoreprésentation, fonctionne comme un fondement qui empêche une autoréflexivité. Le passage de la définition d'autoportrait à l'autoreprésentation dans la photographie est aussi une réflexion théorique sur l'image qui soustrait le sujet et retire le Moi de celui qui est photographié. Dans les exemples photographiques de deux photographes, Jorge Molder (série *d'Autoportrait* de 1983 à 1986; série *TV* de 1995 à 1996), de José Luís Neto (série *Não*, 1996), et du peintre d'Helena Almeida, (série *Negro Agudo* 1981 et la série *Negro Agudo* 1983), le passage des autoportraits aux autoreprésentations s'effectue au moment où celui dont on fait le portrait cesse d'être familier, parce qu'à l'intérieur de sa familiarité naît un étonnement. L'analyse

esthétique des œuvres des artistes cités envisage trois idées directrices qui peuvent délimiter la problématique. Avec l'œuvre de Jorge Molder, nous percevons la première idée directrice, dans la terreur de la rencontre de soi hors de soi-même. Elle sera celle d'une pensée qui se tient hors de toute subjectivité pour en faire surgir les limites depuis l'extérieur, d'après le sens que lui donne Michel Foucault dans son livre *La Pensée du dehors* (Foucault, 1986).

La deuxième idée est fondée sur le travail d'Helena Almeida, *Negro Agudo*, 1983, et prend une autre direction, celle d'un Moi comme un espace intérieur en expansion permanente, en mutation constante, se multipliant à l'infini sur le support photographique jusqu'à ce que disparaisse son identité.

La troisième idée essaie d'envisager, à partir du travail de José Luís Neto, *Não*, l'altérité dans l'intimité intemporelle d'un rêve. Ce processus d'altérité, qui se différencie selon le processus artistique de ces trois artistes, est aussi perçu dans l'autodestruction produite par une distance qui annule l'existence psychologique et autobiographique du double comme instance du « Moi » à la faveur d'un travail qui thématise le double comme recours à la suspension de la reconnaissance que l'on retrouve dans le processus d'hétéronymie chez Fernando Pessoa.

De cette façon, le point de départ qui problématise cette question se situe dans l'interrogation « Qui est celui qui nous regarde ? » et dans l'analyse de la mutation d'un Moi ontologique en un Moi, délogé et déplacé, qui dépasse volontairement le narcissisme de l'artiste en le blessant. L'orientation théorique et méthodologique qui guide l'étude de l'altérité dans le corpus des œuvres est la définition de visage et d'autoreprésentation. La définition de visage, dans les œuvres présentées ici, est celle qui autorise et nous ouvre le passage de l'autoportrait à une autoreprésentation et même à une autofiction visuelle.

Dans un texte sur l'ambivalence du visage, David Le Breton dans une perspective anthropologique (Le Breton, 2003), fait référence au visage comme à la chose qui peut, avec une force brutale, appréhender en même temps la non-coïncidence de soi-même et l'impossibilité d'exister sans être séparé. Le visage serait donc la souveraineté qui va interroger l'homme et le perturber, l'attirer vers un profond étonnement d'avoir ce visage à l'envers de l'autre. Ce serait avec cette même force brutale que nous aborderions la non-coïncidence de soi-même et que nous nous

lancerions dans une projection extérieure à soi très perturbante. Nous constatons dans l'analyse de David Le Breton que ce n'est pas la simplicité du visage qui renferme l'existence ou notre signification face à l'autre. Ce n'est pas le visage qui nous offre la reconnaissance d'une vérification parce qu'il y a aussi en lui une dissymétrie qui divise le sentiment de soi et le sentiment d'un visage.

Bien qu'il soit le lieu le plus intime, le moment du corps dans lequel s'enracine l'identité, il est aussi le plus dissimulateur. L'homme est dépossédé de son visage qu'il donne aux autres quand celui-ci est offert avec prodigalité. On ne peut y accéder qu'à travers un objet séparé de nous : le miroir, la photographie, l'écran de vidéo, le cinéma ou dans le reflet d'une vitre. De cette façon, le visage incarne le paradoxe d'être le temps et le lieu... Il est toujours donné sur une image et jamais dans une réalité vivante. Se reconnaissant sur cette image, on peut aussi rencontrer un étranger, une altérité qui n'exprime pas complètement ses traits. Donc, en nous confrontant avec le visage, nous sommes aussi mis en relation intime avec l'Autre. Le visage étant une superficie particulière d'entrée de l'extérieur vers l'intérieur, il peut être aussi l'espace où il est très probable que se situe le « moi ». Un espace d'où l'on entend et où l'on s'entend soi-même parler. Avec la bouche, les yeux, les oreilles et le nez, il forme un complexe d'organes sensoriels qui par leur disposition induisent un centre d'où va et vient le sens de la communication. Il est donc plus qu'un simple écran ou une superficie d'inscription parce que c'est une superficie particulière d'entrée de l'extérieur vers l'intérieur.

Il n'y a donc pas une perception objective du visage parce que d'une certaine façon le visage n'existe pas, il n'est pas une chose, ni même une image statique et pleine. Il n'est qu'un lieu, un territoire sur lequel tout s'inscrit et duquel tout fuit, dedans et hors de l'espace objectif. Un territoire d'où tout le sens est prêt à s'échapper. Une carte mobile comme un paysage sur lequel se dessinent des traits de tous les types. Le visage instaure ainsi un autre espace, topologique cette fois-ci, où la place de chaque organe, chaque ride, grain de beauté, pore, poil, muqueuse, n'est pas définie par des coordonnées objectives mais par l'intensité et la dynamique de ses forces.

Ce n'est donc pas une image mais un complexe de signes et de forces en mouvement qui le pousse soit hors de lui, hors de la signification, déformant la carte jusqu'à la rendre méconnaissable soit à l'intérieur de lui, le fixant en une figure statique, humaine et illusoirement unie. Le devenir invisible du visage est le mouvement qui le

fait s'échapper de la pétrification, s'échappant de lui-même et de la signification – voilà pourquoi si souvent nous ne nous reconnaissons pas dans notre image dans le miroir. Je renvoie au texte de José Gil : « Parce que le portrait recherche la singularité du visage, ma singularité est aussi dans la façon comment je m'absente de moi, comment je deviens méconnaissable lorsque je perds mon visage » (Gil, 2005: 33).

Quand il s'agit du visage lui-même, mon visage vu par moi-même, la première observation est que mon visage ne se trouve nulle part dans l'espace. Je ne le vois pas quand j'essaie de regarder, de sourire, de parler ou d'écouter. Je le pressens parce que je perçois une partie de mon nez, de mes paupières, de mes sourcils ou de mes pommettes. Comme Sartre nous le dit dans son article dans la revue *Verve* consacrée à la figure humaine « Le malheur, c'est que je ne vois pas mon visage – ou, du moins, pas d'abord. Je le porte en avant de moi comme une confidence que j'ignore et ce sont, au contraire, les autres visages qui m'apprennent le mien. » (Sartre, 1939: 43). En se concédant comme un espace où peut se situer le « moi » et en acceptant d'habiter de façon permanente l'interface comme une limite, une zone frontalière entre l'extérieur et l'intérieur, le visage produit une étrangeté comme le dit Jean Clair dans son livre, un *autoportrait sans visage* (Clair, 2008). Il serait donc possible que nous ne possédions pas qu'un seul visage mais de multiples visages qui, à la limite, s'absentent puis disparaissent.

La réflexivité spéculaire de la vision prolonge dans le monde la réversibilité sensible du corps – qui en se voyant et en se touchant est vu et touché -, comme si le regard qui ouvre notre peau au regard des autres la transportait ainsi sur les choses et les rouvrirait à l'aide d'une « peau-miroir » qui nous refléterait. C'est cette « peau-miroir » qui inaugure le circuit de la vision et de telle façon que celui-ci déchire l'espace pour l'offrir au regard de tous, comme écrit Merleau-Ponty « comme pour attester qu'il y a une vision totale ou absolue, en dehors de laquelle il ne reste rien, et qui vient se fermer sur eux-mêmes » (Merleau-Ponty, 1964).

Dans ce sens pourrions-nous imaginer une vision non spéculaire, un voir qui ne serait pas vu ?

Dans l'autoportrait, le regard se voit en se voyant en abyme : comme si dans l'autoportrait culminait la tendance implicite dans toute la peinture pour voir et s'exposer dans une permanence latente d'un « regard-corps », voyeur et exhibitionniste.

Dans l'autoreprésentation, l'autre cesse apparemment d'exister, l'autre qui est photographe. Dans l'autoportrait, rien ne peut fuir le regard : l'image attire et reflète le regard qui la regarde et c'est pourquoi tout dans le regard du peintre se concentre sur sa propre image, celle-ci absorbe tout ce qui l'entoure, et la renvoie en centrant encore davantage les éléments de la représentation. Et ainsi à l'infini, en abyme, de telle façon que le centre « saute » hors de l'espace de la toile. Sur la photographie, le cas est différent parce que le photographe qui « s'auto-représente » ne peut pas faire son autoportrait. Le centre de l'autoportrait constitue un point intérieur comme si la représentation se tournait de façon absolue vers un intérieur mythique, sans la présence du regard de l'autre.

Comment « s'auto-représenter » par-delà l'image photographique ? Sur chaque photographie, il y a une espèce d'ombre qui se traîne, une non-représentation, une non-image qui n'est pas l'invisible derrière l'image mais la force réelle dans l'immanence de la vie que cette image secrète. L'autoreprésentation concentre en elle les propriétés de la représentation, elle dit ce qu'elle n'est pas. Elle crée une interaction chaotique qui projette l'image dans le temps réel. Un décentrage inépuisable, une inquiétude vague, une impossibilité de stabiliser le regard à la superficie de la toile gagnent le spectateur des images anémiques des autoportraits. Car il ne sait déjà plus très bien si ce sont elles qui s'animent avec durée et vie ou si c'est lui, dans le temps réel, qui rentre dans le circuit de l'image.

Devenir-autre

La première idée directrice de ce processus, avec l'œuvre *TV* de Jorge Molder, envisage le Moi comme une pensée du dehors. Dans cette œuvre de Jorge Molder, la face sans visage actualise ce que les mots de Foucault expriment, « J'écris [je me photographie] pour cesser d'avoir un visage » (Foucault, 1992). Ce qui implique de cesser d'avoir une identité sociale, un statut, une place depuis toujours imposée, pour pouvoir devenir, devenir imperceptible, devenir autre. Sans considérer la dimension de l'écriture, à partir d'un certain moment, Foucault s'approprie aussi le *du dehors* comme le principe d'une affirmation qui n'est pas positive, qui naît d'une expérience des limites et de la transgression, différemment formulée chez Blanchot et chez Bataille mais dont nous pouvons rapprocher la lecture. Pour Foucault, ce que nous sommes

habitués à voir comme autoréférentialité de la littérature désignerait, plus qu'un don de réflexivité, la possibilité d'une articulation avec le *du dehors* : « La littérature, ce n'est pas le langage se rapprochant de soi jusqu'au point de sa brûlante manifestation, c'est le langage se mettant au plus loin de lui-même » (Foucault, 1966: 13). Ce serait dans ce contexte que j'aimerais présenter la première idée directrice de ce processus d'altérité dans l'œuvre *TV* de Jorge Molder : le Moi comme une *pensée du dehors*.

Dans un premier temps, l'inexistence d'une quelconque recherche d'authenticité à l'intérieur de son auteur rapproche le travail photographique de Jorge Molder de la pensée du dehors de Foucault. Se photographier pour cesser d'avoir un visage peut être compris dans son œuvre que, lorsqu'en utilisant sa propre image, il lui retire toute psychologie. Il ne recherche aucune densité intérieure ou profondeur dans l'autre représenté, pas même de l'utilisation qu'il donne à son propre corps ou à son visage. L'altérité serait alors le processus qui rend possible des questions posées à la nature même du processus photographique comme miroir. Il y a dans ces photographies une menace qui apparaît sous la forme d'un personnage divisé. Serait-ce celle d'un personnage qui se voit face à une menace de la division en autres ?

Dans ce travail, la répétition de l'image de soi-même comme processus créatif évoque selon certains théoriciens de la photographie la mémoire du surréalisme. Parce que ce sont des images de soi-même, de l'artiste, qui s'assurent à l'aide du sens que chaque image confère à la précédente. Le photographe en créant un double en répétition permanente de soi-même crée aussi un personnage qui se voit face à la menace de la division ou qui est finalement l'agent de la division en « autres ».

Le passage de l'autoportrait à l'autoreprésentation dans l'œuvre de J. Molder, selon Delfim Sardo, (Sardo, 1999) a lieu au moment où celui dont on fait le portrait cesse d'être familier ou parce qu'à l'intérieur de sa familiarité naît une étrangeté. Il existe dans cette analyse de Delfim Sardo l'horreur intolérable qui est la rencontre de soi, hors de soi. Cette rencontre thématise le double dans ce travail comme un recours à la suspension de la reconnaissance. Le moi-même et le double apparaissent ainsi à travers le caractère en série et répétitif des images. Le retour de cette figure déjà hors d'elle, de son identité, est l'élément central du trouble de la perception. C'est le multiple d'une fonction ou d'une présence. La rencontre entre soi et soi-même dans la question « qui est celui qui nous regarde ? » ou « qui est celui qui fait naufrage en lui-

même ? ». On perçoit une fente irréparable en soi-même et la compréhension que cette fente intérieure est une fracture en suspension. En montrant le reflet du reflet, Jorge Molder dépasse l'autoportrait parce qu'il inflige une blessure au Moi. Il blesse le moi volontairement pour rendre possible le passage d'un moi ontologique, un moi de l'intériorité, à un moi délogé de lui-même, renvoyé à un endroit multiple.

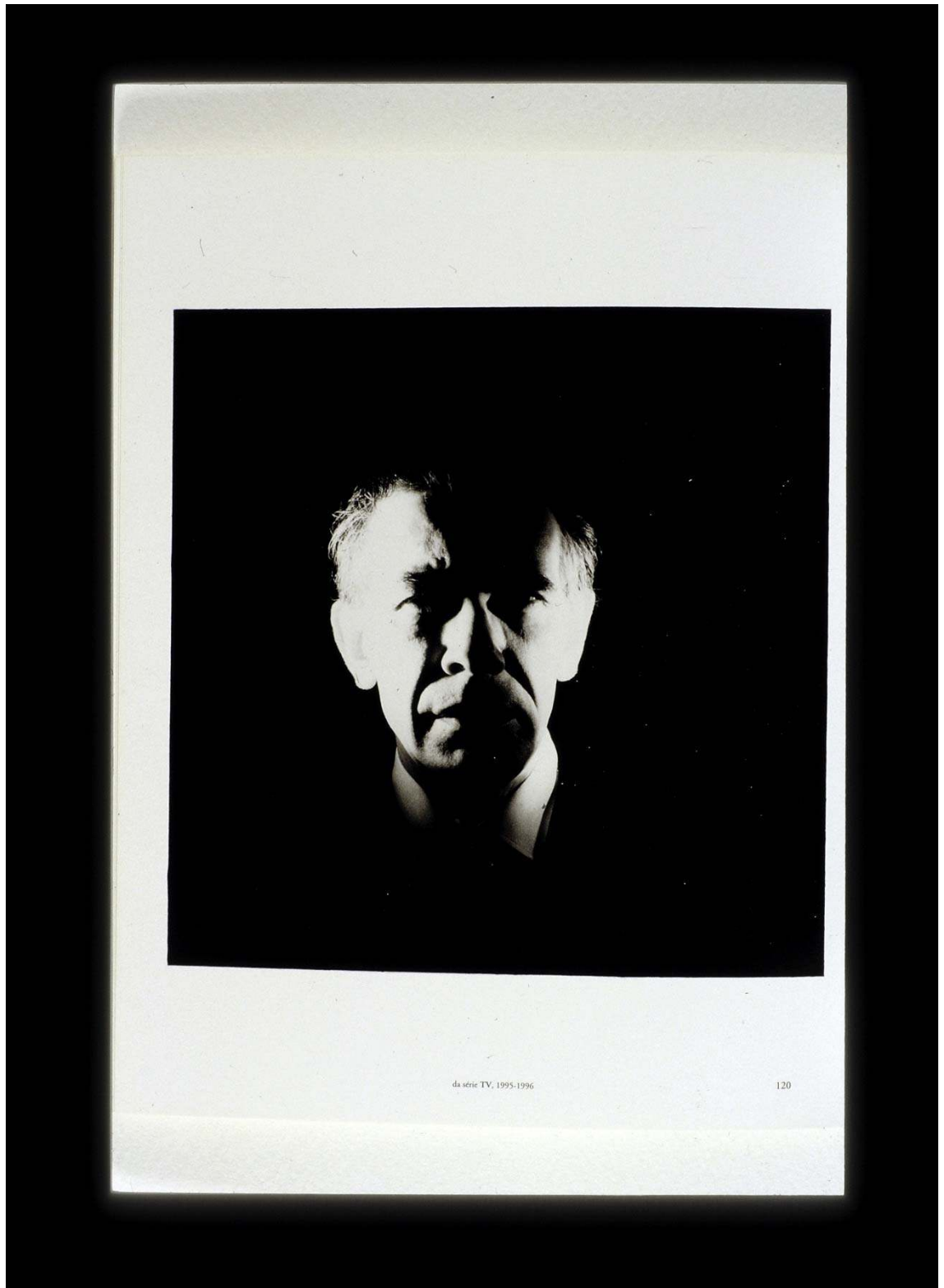
Dans cette incursion dans le *du dehors*, la photographie montre de façon intrinsèque une différence, une non-immanence de soi à soi. Dans l'espace ouvert par cette non-identité de Jorge Molder, nous voyons se configurer dans la photographie un autre espace, le neutre qui, lorsqu'il est interpellé, fait vaciller la certitude de la pensée cartésienne. Alors que cette pensée pourrait conduire à la certitude indubitable du Moi et de son existence, l'espace ouvert par la non-identité dans l'œuvre de Jorge Molder « introduit un personnage en transit ». Il est toujours précédé par l'ambiguïté de l'énonciation préalable qui la soutient, dispersant l'existence en lui opposant un vide ou un espace neutre.

Si pour Foucault, l'interrogation est la suivante : quel type de langage pourrait rester fidèle à la pensée du dehors ? Dans le travail de Jorge Molder, ce serait plutôt « Quelle est la performance du personnage qui ne nous regarde pas dans son silence ? » Ou encore : « Qui est celui qui se noie en lui-même ? ».

Dans ce travail, l'autre sans visage et sans regard ne peut pas voir sauf au moyen du langage d'un autre. Une altérité qui rend possible de passer « au-dehors de soi », devenir extérieur à son intériorité. Ce n'est peut-être que de cette façon que la pensée quitte l'intériorité parlante de la conscience pour se transformer en énergie matérielle, persécution et dilacération du sujet lui-même, (Foucault, 1986). Tout le discours réfléchi court toujours le risque de reconduire cette expérience dans son travail vers la dimension de l'intériorité. La réflexion reconduit cette expérience vers la conscience ou la développe sous la forme d'une description du vécu, la convertissant en expérience du corps comme une expérience de la présence des autres, c'est-à-dire en la changeant en ce qu'elle n'est pas. Le vocabulaire même de la fiction est suspect de duplicité : dans l'épaisseur des images, dans les figures apparemment plus neutres. Il faut évaluer le risque considérable que des significations préétablies ne viennent se déposer, c'est-à-dire, que sous l'apparence d'un dehors imaginé, elles contribuent indirectement à réintroduire la « vieille trame de l'intériorité ».

Le *du dehors* insinue qu'il est indissociable d'une dimension de l'expérience. Il est cependant intéressant de comprendre que cette expérience n'est pas de l'ordre du vécu, du sentir ou de l'imaginé. C'est une expérience de l'impersonnel dans un sens proche de ce qui est chez Blanchot l'expérience de l'inexpérimenté : ce qui échappe à la possibilité, ce dont on ne peut pas faire l'expérience. La photographie est un regard aveugle sur les choses parce que ce que la photographie refuse dans l'œuvre de J. Molder est sa réduction au statut d'objet, de simple image. En effet, sa photographie permet une autre forme de relation avec les choses vu qu'elle ne prétend pas s'en servir ou exercer sur elles une quelconque forme de domination.

Ainsi, être comme un autre implique dans l'œuvre de Jorge Molder de retirer absolument le Moi. Être absent de son existence, réussir à être en dehors de soi-même. Sans vérité ni théâtre, sans preuve, sans masque, sans affirmation, libre de tout, le centre apatride constitue son propre espace comme celui du dehors dans lequel il « s'auto-efface » pour laisser un lieu sans centre, un fondement qui empêche une autoréflexivité totale.



da série TV, 1995-1996

120

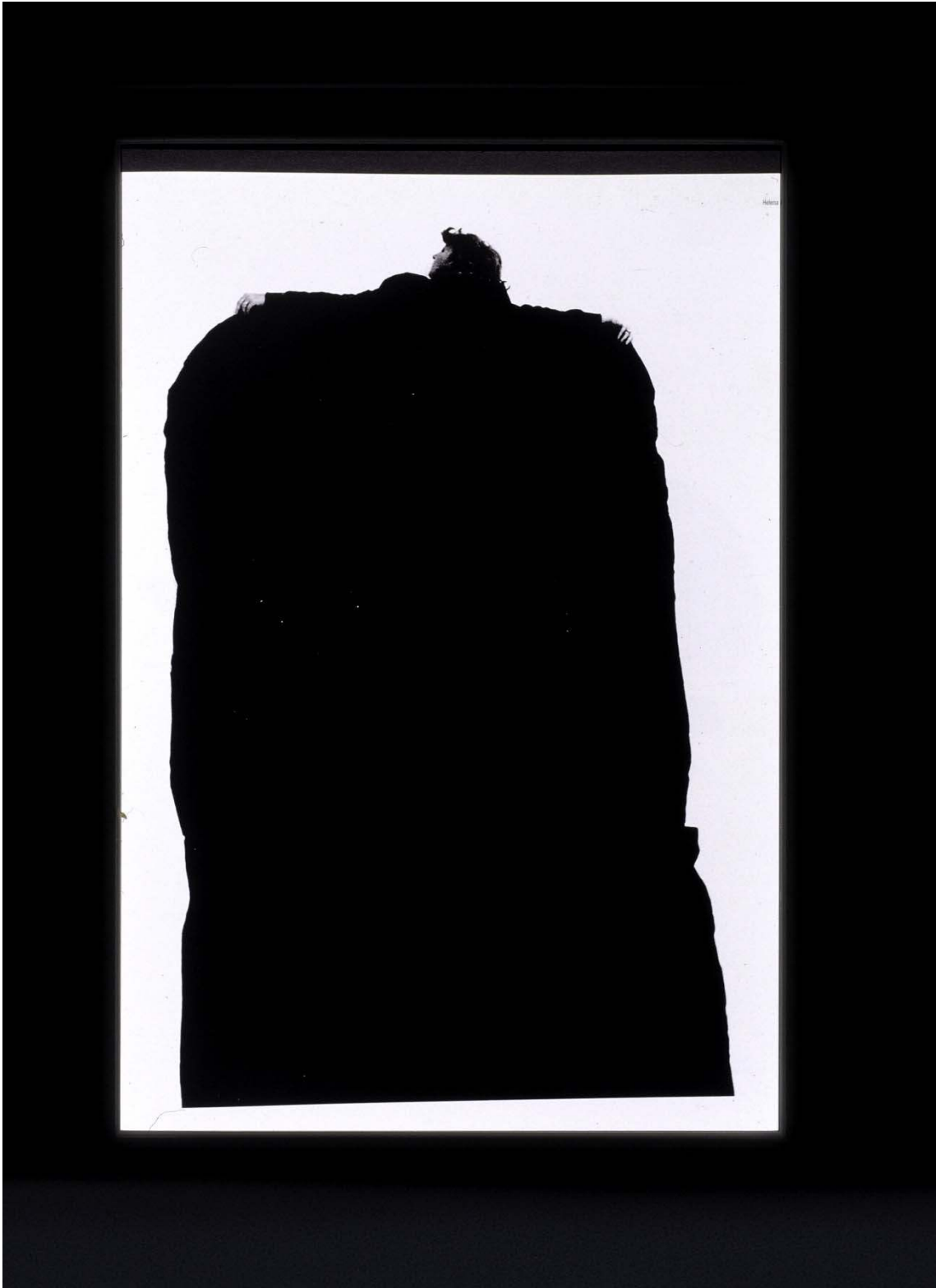
Jorge Molder, da série TV de 1995 - 1996

L'extériorité absolue

La deuxième idée directrice avec le travail d'Helena Almeida, *Negro Agudo*, prend une autre direction, celle d'un *Moi comme un espace intérieur*.

L'espace intérieur dans l'œuvre de cette artiste ne se construit pas d'une façon quelconque vu qu'il est le lieu de la métaphore (qui devient ainsi plus qu'une simple image). Il est l'espace esthétique « topologique » comme dirait Merleau-Ponty et plus particulièrement poétique. L'espace intérieur dans cette œuvre acquiert des mouvements physiques et les métaphores deviennent des matériaux au fur et à mesure que le sens de la réalité extérieure y révèle son support métaphorique. C'est un espace qui est toujours en expansion, il se trouve constamment en mutation, se multipliant à l'infini à travers des encastremements successifs.

L'espace intérieur est comme un « abyme à l'intérieur du moi » mais cet « intérieur » du moi est aussi « dehors » : l'expansion de l'espace déplace le Moi conscient qui se trouve au centre. Dans cette œuvre présentée ici, *Negro Agudo*, l'espace intérieur est ainsi composé d'« intérieurs » infinis qui secrètent leurs « dehors » qui deviennent d'autres « intérieurs » vers l'extérieur (Rosado Correia, 2009). Il finit par ne plus y avoir de centre, de focalisation stable, d'autoréférence de la conscience. Et à partir d'ici, les sensations tournent « dans le cercle (...) toujours équidistant du centre intangible de mon être » comme dirait *Faust* de Fernando Pessoa.



Helena Almeida, *Negro Agudo*, 1983

Du-dehors

La troisième idée directrice, à partir du travail de José Luís Neto, envisage le Moi comme une intimité intemporelle.

« J'ai rêvé d'une statue, la statue de la lumière. Il y avait une tempête et la statue s'enterrait lentement. J'ai commencé à être angoissé et triste. J'ai essayé de la sauver en la tirant par la tête. La tête s'est séparée du corps et est restée entre mes mains. À ce même instant, la statue était complètement enterrée et j'ai crié « Non ». Cette même nuit, j'ai pensé faire un projet photographique en regardant la lentille de mon appareil photographique en disant : « Non » (Neto, série *Não*, 1996).

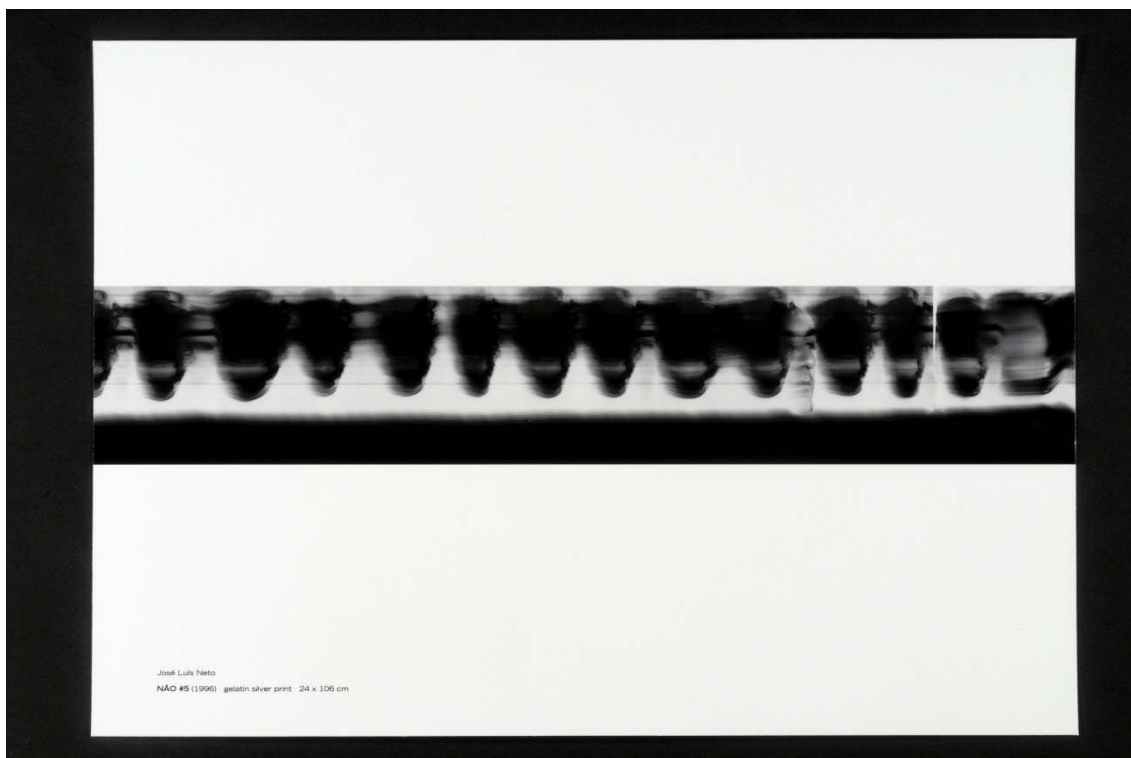
Le rêve décrit par José Luís Neto est un voyage qui le laisse dans un endroit inconnu, un endroit sans le sens de la temporalité. Ce continuum d'images, laborieusement construit, parfois dilué, atténué ou ébauché la figure de José Luís Neto, présente le visage en suspens, sans place déterminée, libre et errant. Il le lance en dehors de l'endroit, quel qu'il soit, où il pourrait se fixer. Ce visage qui n'est pas montré clairement mais qui nous laisse voir le cri, sépare le Moi de la conscience aliénée dans son propre rêve. Le lien fragile entre les images internes du rêve et l'image extérieure de la photographie est créé dans ce travail par une intimité intemporelle. Une espèce de « pré-temporalité » (Zambrano, 1994) dans laquelle le temps est annoncé par le mouvement de ce continuum sans destination fixe. Le « non » de son rêve qui perdure sur l'image est la sonorité de ce qui s'offre à l'Être sans réalité.

À la sortie du rêve, le visage qui traîne son Moi comme une ombre est pris par la conscience de la veille et il cesse d'y avoir une aliénation parce que la critique de soi-même est devenue possible. Il devient aussi possible de comprendre les événements, de savoir que c'est un rêve. Le Moi de José Luís Neto reste et se maintient en dehors comme s'il assistait à sa propre vie en dehors d'elle-même, comme un survivant qui n'aurait aucun endroit où s'intégrer. Il se sent expulsé de la zone de la vie, de l'espace où la vie fonctionne. Il reste immobile. En restant en dehors de soi, comme une certaine ivresse, en sortant du rêve en criant, le photographe va ouvrir un chemin par son travail car rester pétrifié, immobile, ce serait sa mort.

De cette façon, ce travail est lié au monde magique où apparaît toujours un seuil qui doit être traversé, une porte hermétique qui doit être ouverte, un recoin qu'il faut affranchir. En cela, la première chose que l'on doit retenir est la séparation entre un

dedans et un dehors. Si l'on est dedans il faut en sortir et si l'on est dehors il faut rentrer... Dans les deux cas, il y a un caractère d'obligation absolue. C'est le Moi sans endroit où rester du photographe qui a besoin de sortir ou de rentrer, il a besoin de le faire à n'importe quel moment lorsqu'il se retrouve devant la lentille de son appareil photographique. Son seuil est atemporalité parce que le Moi la constitue. Le seuil est le passage de l'atemporalité à la temporalité comme on peut le voir dans certains moments de cette séquence (Neto, Série *Não* #5), on peut voir son profil. Lorsque le visage qui traîne le Moi veut rentrer, le danger est celui de l'aliénation, de la perte du centre, de la poursuite de l'errance. Lorsqu'il veut sortir le danger est de s'asphyxier dans l'atemporalité.

Nous pouvons déduire de tout cela que le Moi a une place qui lui est propre, une place adéquate. Les images qui remplissent l'espace des rêves, qui constituent le contenu des rêves. Le vide comme place du Moi apparaît aussi dans le rythme de cette séquence. Un certain vide est paradoxalement la place qui peut fixer le Moi, son enveloppe, c'est à cause de lui qu'il est libre, il n'adhère véritablement à rien, à aucune zone d'expériences qui éveillent, avec lui il peut se déplacer, éloigner des masses d'expériences, en réveiller d'autres. Ce n'est qu'aux moments de grande douleur ou de joie extrême que le Moi est submergé par l'intensité des expériences qui sont des sensations et la conscience reste en suspens. Alors le temps ne compte plus. La persistance du vide *Não* #3, c'est-à-dire de la distance par rapport à la pensée, est précisément ce qui rend possible ce travail. Sans ce vide, sans cette indépendance du Moi qui peut même être retenu dans le temps, c'est-à-dire, faire un trou dans le temps.



José Luís Neto, *Não #5*, 1996

La conclusion de ce processus d'altérité, qui se caractérise par une pensée du dehors dans l'œuvre de Jorge Molder, par un espace intérieur dans l'œuvre d'Helena Almeida et par une intimité intemporelle dans l'œuvre de José Luís Neto, est perçue dans l'autodestruction produite par une distance qui annule l'existence psychologique et autobiographique du double comme instance du « moi » à la faveur d'un travail qui thématise le double comme recours de la suspension de la reconnaissance que l'on retrouve dans le processus d'hétéronymie de Fernando Pessoa. C'est donc une recherche permanente d'un temps vierge, absolument débarrassé de toute entropie. Parce que tout ce qui fixe, immobilise, répète ou ankylose, peut horrifier le processus créatif de ces artistes présentés ici.

C'est une crainte si profonde que, comme le dit Bernardo Soares, il existe une fatigue encore plus terrible que celle d'exister, celle de ne pas pouvoir ne pas exister. Avoir déjà existé est un poids pour celui qui aimerait libérer complètement la vie de son inertie et le temps de son entropie. Ainsi, comme dans le processus d'hétéronymie de Fernando Pessoa, chaque œuvre de ces artistes présentés doit à sa manière rendre le

temps abstrait – et de le recréer comme sa propre chose, comme un temps de vie, comme un temps parfois objectif qui peut prendre toutes les formes de l'objectif et du subjectif et de l'objectif-subjectif mais toujours comme un temps secrété par la chose même comme celui d'une émotion métaphysique. Le déplacement continu du Moi, le recopiage des univers et le glissement d'espaces infinis encastrés les uns dans les autres permettent la multiplication de mondes et créent ainsi un rapprochement du processus d'hétéronymie.

Même si l'on sait que l'hétéronyme en devenir se distingue du simple autre en devenir, car il produit quelqu'un capable de créer littérairement : l'hétéronyme ainsi que le processus d'altérité sur les images photographiques de ces artistes, sont un mouvement centrifuge, décentralisateur/décentré mais aussi d'expansion. Autant le Moi dans l'hétéronymie que le Moi dans l'altérité présenté dans les œuvres photographiques se définit par sa plasticité et sa capacité à se mouler dans des sensations distantes. Il rend infini l'espace comme l'infini de l'infini.

Bibliographie :

- BUCI-GLUCKSMANN, C. (2003). *L'Esthétique de l'éphémère*. Paris: Galilée, Coll. Écritures/Figures.
- CLAIR, J. (2008). *Autoportrait au visage absent, Écrit sur l'art 1981-2007*. Paris: Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1986). *La Pensée du dehors*. Paris: Fata Morgana.
- GIL, J. (2005). *Sem título, escritos sobre arte e artistas*. Lisboa: Relógio D'Água.
- GIL, J. (s/d). *Fernando Pessoa ou a metafísica das sensações*. Lisboa: Relógio D'Água.
- GIL, J. (1999). *Diferença e negação na poesia de Fernando Pessoa*. Lisboa: Relógio D'Água, Collection Sophia.
- LE BRETON, D. (2003). *Des Visages essai d'anthropologie*. Paris: Métailié, Coll. Traversée
- LOURENÇO, E. (1990). *Pessoa l'étranger absolu* (traduit du portugais par Annie de Faria). Paris: éditions Métailié.
- MERLEAU-PONTY, M. (1964), *L'Œil et l'esprit*. Paris: Gallimard.
- PERNES, F. (dir.) (1996). *Helena Almeida, Dramatis Persona : variações e fugas sobre um corpo*. Porto: Fundação Serralves.
- ROSADO CORREIA, S. (2009). *L'expérience éthique dans l'art contemporain, Helena Almeida et Sebastião Salgado*. EUA Cornell University: Sans Papiers Einaudi.

- SARDO, D. (1999). *Luxury Bound fotografias de Jorge Molder*. Lisboa: Assírio & Alvim.
- TRINCÃO RENATO, P. (dir.) (2001). *Netz, José Luís Neto*. Coimbra: IHCT/MNCT.
- ZAMBRANO, M. (1994). *Os sonhos e o tempo*. Lisboa: Relógio D'Água, coll. Anthropos.

LA REPRÉSENTATION HUMORISTIQUE DE L'ÉTRANGER DANS LES CHRONIQUES DES QUOTIDIENS FRANÇAIS ET ESPAGNOLS

MARÍA DOLORES VIVERO GARCÍA

Un. Autónoma de Madrid

Nous nous proposons d'étudier, dans une perspective contrastive, la représentation de l'étranger et des identités culturelles dans les chroniques de la presse quotidienne française et espagnole qui déploient une stratégie humoristique. Nous examinerons, plus spécifiquement, les cibles de l'humour selon les contextes culturels, les différences concernant les types de visée (plus ou moins critique, plus ou moins purement ludique) et celles qui correspondent aux procédés utilisés soit pour renforcer une certaine représentation de l'étranger soit pour mettre en cause des stéréotypes culturels liés à cette représentation.

Nous tenterons de montrer que certains de ces procédés, telle l'ironie (définie comme une appréciation positive laissant entendre, par renversement axiologique, une appréciation négative), seraient plus aptes à mettre en cause les stéréotypes que d'autres, tel le sarcasme (entendu comme l'exagération du négatif), qui auraient tendance à renforcer les représentations *doxales*. Le cadre méthodologique adopté sera celui de l'analyse du discours. Nous nous appuyerons, plus particulièrement, sur les travaux de Charaudeau 2006, Fernandez & Vivero 2006 et Vivero 2006, 2010, 2011. Le corpus de travail est constitué de chroniques publiées dans les principaux quotidiens français et espagnols (*Le Monde*, *Le Figaro*, *El Mundo*, *ABC*, *El País*). La chronologie embrasse les années 80 (avec les chroniques de Claude Sarraute, qui sont encore d'actualité) et, plus près de nous, quelques échantillons en 1996 et 1997, puis les années 2001, 2002 et des échantillons divers en 2009 et 2010.

La caricature sarcastique des étrangers vus par les français

La caricature sarcastique, qui exagère, selon notre conception du sarcasme (Charaudeau, 2006, Vivero, 2006 et ss), un jugement négatif, se fonde souvent, dans notre corpus, sur des effets d'incohérence de deux types : le paradoxe, qui joue sur les contradictions, et l'insolite, qui connecte des univers différents sur la base d'un aspect commun.

Prenons un exemple d'insolite. Robert Solé, dans *Le Monde*, raconte comment Tony Blair aurait déclenché une alerte au feu en faisant griller des toasts pour son petit déjeuner, provoquant l'arrivée immédiate de quatre véhicules de pompier : « mais les hommes du feu n'ont pas eu à déployer la grande échelle (...) la fumée a été dissipée à l'aide d'un simple sèche-cheveux électrique » (relation entre le but et les moyens qui est certainement insolite). Et le chroniqueur de conclure : « Les Anglais ne sont pas comme nous : ils combattent les incendies avec des sèche-cheveux » (« Ecran de fumée », *Le Monde*, 6/4/2010)

Insolite et paradoxe s'articulent souvent pour dresser la caricature de l'étranger. L'incohérence paradoxale se greffe ainsi sur l'insolite globalement dominant dans une chronique sur la « carte du stress », une invention américaine dont, selon Claude Sarraute, seraient pourvus la plupart des pilotes de ligne américains :

Vous ne savez même pas ce que c'est, je parie. Forcément, ça vient des États-Unis. C'est une carte en plastique format carte de crédit, blanche, avec dans le coin à droite un carré noir. Vous appuyez sur ce carré avec le pouce. Vous comptez jusqu'à dix Vous enlevez le pouce. Et vous regardez le carré. Toujours noir? Stress. Rouge? Tendue, attention, danger! Vert? Calme. Bleu? Relax. Pas nette, la couleur? Elle oscille entre deux teintes? Cherchez pas, vous êtes d'humeur changeante. (...) L'impitoyable Food and Drugs Administration de Washington a dit que c'était O.K., alors! Elle a simplement exigé que la carte s'accompagne d'une notice explicative détaillée indiquant clairement les dispositions immédiates à prendre en cas d'alerte (...) (« Coup de sang », Sarraute, 1985: 205).

Et voici ce qu'un commandant aurait expliqué répondant à la question :

Trois des moteurs de votre 747 tombent en panne, au-dessus de l'Atlantique, sur la ligne New York-Paris. Qu'est-ce que vous faites avec votre copilote? – On sort nos cartes. On appuie. On voit rouge. Moi je me couche immédiatement à plat dos, genoux légèrement relevés, mains croisées sur le ventre et j'inspire très lentement sur quatre temps. Je souffle. Et je recommence par séries de douze. – Et le copilote? –Lui, il fait le poirier. C'est bon pour la circulation et ça ne prend pas trop de place dans la cabine (*ibidem*).

Le caractère insolite de l'invention, qui mènerait à traiter les situations de stress de façon inappropriée enchaîne sur le paradoxe issu de l'inefficacité des soi-disant « dispositions immédiates à prendre en cas d'alerte ». Les deux sont au service d'une caricature ludique de l'engouement américain pour la psychologie bon marché permettant notamment de positiver au moment où tout dégringole.

Dans une autre chronique de Robert Solé, il s'agit d'un curé américain, exerçant son ministère en Caroline du Sud, qui remplit les caisses de sa paroisse avec l'argent qu'il gagne au poker. Si l'association de la religion au jeu est en elle-même insolite du point de vue des Français, Solé en accentue le côté paradoxale en jouant sur des contradictions : « Le saint homme a été saisi par le démon du jeu pour mieux servir le bon Dieu (...) un homme de foi peut-il faire preuve de mauvaise foi pour la bonne cause? (...) peut-on dire d'un ecclésiastique, n'ayant épousé que la parole divine, qu'il a eu une chance de cocu? » (« Poker chrétien », Solé, *Le Monde*, 23/9/2010). Effectivement la nouvelle d'un jeune prêtre ayant gagné au poker une petite fortune qu'il destine à la reconstruction de son église avait circulé dans la presse française dès décembre 2009 (*Le Figaro*, 25/12/2009). Elle est reprise par Solé, qui en exacerbe les contradictions, renforçant au passage le stéréotype de l'Américain du sud des États-Unis faisant du poker un mode habituel de gagner de l'argent.

Dans les chroniques françaises, les Anglais sont peut-être la cible la plus fréquente de cet humour ludique sur l'étranger qui renforce, en général, les représentations *doxales*. Nous ne citerons qu'un exemple de caricature des Anglais :

(...) le martyr de Stephen Stoburn, épicier ambulancier du Sunderland qui avait gravement offensé l'orthodoxie pondérale des nouvelles normes européennes en vendant sur les marchés, comme son père et ses pairs avant lui, ses courges à la livre (stone), ses poireaux à l'once (once), sa guimauve au pouce (inch). Une tête de lard d'épicier anglais

(...). Par un matin brumeux, ce fondamentaliste de l'étalonnage [fut paradoxalement traîné devant les tribunaux pour] non respect du système métrique (...) des centaines de manifestants et des personnalités soutiennent ce héros de l'immobilisme (« Mieux vaut toucher en euros que peser en onces », de Vezins, *Le Figaro*, 4/12/2001).

L'image comique de l'Anglais réticent vis-à-vis de l'Europe (fondé sur le mythe de l'insularité) passe dans cet exemple par le rapprochement insolite avec le domaine religieux, exprimé par l'emploi de termes comme « martyr » ou « fondamentaliste », et par le paradoxe que représente cet Anglais attaché aux traditions accusé de non-respect du système. (« Mieux vaut toucher en euros que peser en onces », de Vezins, *Le Figaro*, 4/12/2001). Car, pour les français, les Anglais se distinguent ; ils s'attachent à leurs traditions et à leurs habitudes.

Dans la presse espagnole, les caricatures de l'étranger ont en général une visée plus critique. Quand elles concernent, par exemple, les Anglais, elles visent souvent la monarchie. Ainsi Juan José Millás, partant de la nouvelle que Harry, le cadet de Charles d'Angleterre fumerait du hachich, essaie d'imaginer la perception que sous l'effet de la drogue il peut avoir de sa famille, des grands chapeaux de ses tantes, du Kilt de son père, des inaugurations ou des changements de garde à Buckingham, pour conclure que Harry ne devrait pas avoir besoin de se droguer, puisqu'il suffit de vivre dans une famille royale comme l'anglaise pour avoir l'impression d'être tout le temps sous l'influence de la drogue : « Con un padre así de alucinante, ¿para qué necesita uno la marihuana? ». Il se demande, enfin, si ce ne serait pas en fait tous les autres membres de la famille qu'il faudrait désintoxiquer (« El chivo », Millás, *El País*, 18/1/2002). L'insolite vient, dans cette chronique, de l'assimilation d'un problème de toxicomanie au mode de vie traditionnel de la monarchie. De son côté, le paradoxe met en cause la frontière entre les drogués et les autres, les deux procédés allant dans le sens d'une représentation caricaturale à visée critique de la monarchie anglaise.

En somme, les incohérences insolites et paradoxales jouent un rôle essentiel dans la représentation caricaturale de l'étranger.

En ce qui concerne le sentiment d'identité nationale on trouve des effets d'humour à visée critique aussi bien dans le contexte français que dans l'espagnol. En France sont souvent critiquées les nationalités minoritaires comme les Bretons. Ainsi, dans le journal *Libération*, Pierre Marcelle fonde son humour sur l'assimilation insolite du

sentiment national à une maladie. Cette assimilation insolite est au service d'une caricature cinglante des nationalistes bretons :

Et quel drôle d'effet ça fait toujours, ces masses de jeunes gens en apparence bonne santé mais se grattant le prurit national et bramant tels forcenés la suprématie induite de leur clocher, village, havre ou province, sur tous autres... (...). Le syndrome identifié par Brassens « des imbéciles heureux qui sont nés quelque part », on croyait que ça venait sur le tard, entre retraite et cimetière. Il faudra se faire à cette évidence il frappe de plus en plus précocement (« Bretonnitude », Marcelle, *Libération*, 4/7/2001)

Le paradoxe et l'insolite ironiques

Le paradoxe et l'insolite apparaissent dans des configurations très différentes lorsqu'ils sont au service non pas du sarcasme, comme dans les exemples vus jusqu'à maintenant, mais articulés à une énonciation ironique. Nous prendrons pour illustration l'exemple d'une chronique de Maruja Torres, dans *El País*, qui, à propos toujours d'identité nationale, réclame un « espagnomètre » pour mesurer le degré d'amour de la patrie ; elle compare de manière insolite le sentiment d'être Espagnol à quelque chose de matériel susceptible d'être tâté, calibré et mesuré sur une échelle :

Personalmente, siempre tropiezo con dificultades para a la hora de palparme España (...) España, estrictamente España no me la encuentro. (...) Como no albergo la ilusión de ser única, creo que resultaría de gran utilidad el envío masivo de españómetros, cuyo contacto con nuestra epidermis pondría de manifiesto el nivel de amor patrio incondicional que llevamos en las entrañas o donde quiera que se suela llevar semejante cosa. Podría incluso señalarse una escala del 1 al 10. Ejemplo menos de tres, necesita reeducación en campos dirigidos por José Manuel Parada; entre tres y siete, bastará con que escuche marchas militares antes de dormir; de siete a diez, estamos ante un ciudadano modelo. Y al que se salga del baremo por arriba se le somete a estricta vigilancia, no vaya a ser que nos salga más patriota que el afiebrado jefe ("España", Torres, *El País*, 13/12/2001)

L'insolite prend dans cette chronique des accents ironiques lorsque le niveau entre 7 et 10 d'amour de la patrie est attribué à un citoyen « modèle », positivement évalué, pour suggérer bien entendu l'appréciation contraire. En effet, l'ironie peut renverser dans une visée critique les valeurs convenues. Ainsi, lorsque, dans une autre chronique, Torres ironise sur le caractère positif que représente la découverte dans le génome humain de l'existence d'information sur la race, elle suggère une critique des identités nationales et religieuses dans la mesure où celles-ci peuvent être à l'origine des guerres et du racisme.

Mais l'ironie ne renverse pas toujours les idées reçues. Elle peut également les renforcer. Ainsi en va-t-il de cette chronique de Robert Solé à propos des possibles candidats à l'élection présidentielle de 2012, dans laquelle le chroniqueur ironise sur l'intérêt pour eux d'avoir un accent étranger : « Mieux vaut, en effet, se distinguer par la sonorité, la diction ou l'intonation (...) Un accent belge ou québécois ferait merveille en 2012 » (« Accents de vérité », Solé, *Le Monde*, 21/4/2010) La connexion insolite entre l'accent et les différences politiques sert à donner une image ironiquement positive non seulement du panorama électoral navrant mais aussi de la perception moqueuse qu'ont les français vis-à-vis de certains accents comme le belge ou le québécois. L'ironie ne met pas en cause dans ce cas le stéréotype : en renversant l'évaluation positive attachée, dans le contexte d'une élection politique entre candidats concurrents, au verbe « se distinguer », elle renforce l'évaluation négative doxale attachée par ailleurs à l'accent québécois, réputé difficile à comprendre, et surtout à l'accent belge dont se moquent en général les Français.

De manière semblable, l'ironie renforce, dans le passage suivant, certaines des idées reçues sur les japonais :

Au Japon comme ailleurs, les femmes passionnées de golf n'ont pas toujours le temps de se rendre sur un terrain homologué pour pratiquer leur jeu favori. Le créateur de lingerie Reiko Aoyama a donc eu la riche idée de mettre au point un soutien-gorge qui, une fois dégrafé, se transforme en un mini-parcours, d'une longueur d'un mètre et demi. Les bonnets font office de trous dans lesquels la balle doit venir se loger. C'est simple et intelligent. On s'étonne que personne n'y ait pensé avant lui. (« Golfeuses », Solé, *Le Monde*, 15/11/2009).

L'humour procède essentiellement du caractère insolite de l'invention, très proche de l'absurde, car il y a peu de chose en commun entre les deux domaines représentés. Son évaluation ironiquement positive suggère une forte dévaluation et de l'invention et de l'inventeur, qui renforce le stéréotype du japonais vivant à l'étroit créateur de dispositifs miniaturisés.

Parodie caricaturale des discours stéréotypés

La forme d'humour qui fait tomber le mieux les stéréotypes est peut-être la parodie des discours stéréotypés sur l'étranger. C'est bien le cas dans une chronique de Claude Sarraute, qui parodie avec humour en exagérant le caractère réducteur certains discours stéréotypés : « Il y a tout plein de peuples qu'on a bien l'intention de mépriser, de détester, jusqu'à la fin des temps. A commencer par les Allemands, tous de brutes, des Teuton, qui ne peuvent même pas prononcer les 'p' » (Sarraute, 1985: 94), que Sarraute compare ensuite aux Suisses, citoyens du pays des droits démocratiques, de l'organisation et de la propreté : « Non, le seul pays vraiment démocratique, c'est la Suisse » (Sarraute, 1985: 107). La parodie réactive le stéréotype que le lecteur doit reconnaître avant de le remettre en cause.

Ce sont les stéréotypes sur les Anglais que reprend dans une visée parodique Pierre George dans un passage à propos des services secrets britanniques « corporation dont l'éloge n'est plus à faire d'un point de vue continental. Vu que si les Anglaises sont rousses, les James Bond sont bons. Et ainsi de suite » (« Toupies ou lanternes », Georges, *Le Monde*, 11/2/2003). Il reprend également la représentation stéréotypée qu'ont les Américains des Français :

Avec French Can Can, ou French Com Com, danseuses-jarretelles, croissant et champagne pour tout le monde. Il faudra bien se faire une raison. Français nous sommes, Français nous resterons dans l'imaginaire américain (...) Formidable atavisme. Mais qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour que notre vie, notre pays, notre art d'être, tout ce que nous sommes et espérons être se résumant toujours à un remake hollywoodien de nos trucs en plume, en pain et en vin! Plus nous sommes modernes, plus on nous renvoie à notre Belle Époque, à nos petites femmes de Paris, à nos moustaches en guidon de vélo, à notre conservatoire de chanteurs de rue et à nos « Oh là là », à nos « C'est la vie! ». Encore que l'idée d'écrire cette chronique, une danseuse sur chaque genou, en trempant une baguette typiquement française dans un bol de champagne aussi frappé

que l'auteur, ne soit pas fondamentalement déplaisante, elle ne nous est jamais venue! (« Youp la boum! », Georges, *Le Monde*, 22/10/1997).

Dans les chroniques espagnoles, qui prennent volontiers pour cible non pas l'Anglais moyen (comme en France), mais la monarchie anglaise, on trouve également des reprises parodiques du stéréotype du conservatisme anglais. Ainsi, Carmen Rigalt, dans *El Mundo*, attribue aux Anglais dans une visée parodique des positions conservatrices concernant la tradition monarchique, selon lesquelles ils préféreraient des princesses nostalgiques victimes du sort, n'exerçant surtout pas de profession, rendant visite aux enfants handicapés, recevant des bouquets de fleurs, bref jouant le rôle traditionnel de la princesse (« El ejemplo de Sophie », Rigalt, *El Mundo*, 10/4/2001).

En France, font particulièrement l'objet des parodies démystificatrices les discours de l'extrême droite sur l'identité française et la présence dans l'équipe de France d'étrangers,

ces joueurs, de provenance incertaine et de francité aléatoire (...) Jean-Marie l'a dit: footballeurs, pas vraiment Français! (...) Ce n'est pas une équipe de France (...), mais pour partie, une phalange hétéroclite, cosmopolite, métissée et carrément rastaquouère, bleu, blanc, noir. C'est la Légion étrangère (...) (« Bleu, blanc, noir », Georges, *Le Monde*, 25/6/1996).

De manière comparable, dans *El País*, Maruja Torres parodie le discours raciste :

De tan obvio resulta exasperante. Los gitanos son delincuentes (...). Los musulmanes, fanáticos. Los inmigrantes nos quitan los trabajos. Los chinos se quedan con los mejores comercios. Todos los que no son como yo son peores que yo. Y no quiero tenerlos cerca ¿Exagero? Espera y verás (« Apesta », Torres, *El País*, 16/11/2010).

Notre conclusion sera double. Premièrement, concernant les cibles et les visées, l'on peut souligner quelques différences entre les contextes français et espagnols : alors que la représentation de l'étranger et notamment de l'Anglais moyen a un caractère plus ludique dans la presse française, notamment dans *Le Figaro*, cette représentation humoristique revêt souvent, dans la presse espagnole, un caractère plus critique, comme nous l'avons vu, lorsqu'il s'agit, par exemple, de la monarchie anglaise.

Deuxièmement, en ce qui concerne les procédés, l'humour fondé sur les incohérences insolites ou paradoxales est le plus souvent au service d'une représentation caricaturale de l'étranger qui renforce les stéréotypes. Ce n'est que lorsque ces procédés sont associés à l'ironie ou encore lorsque l'humour prend une dimension parodique que les stéréotypes peuvent être éventuellement renversés.

Bibliographie :

- CHARAUDEAU, Patrick (2006). « Des catégories pour l'humour? », *Questions de communication*, n° 10, pp. 19-41.
- FERNANDEZ, Manuel, VIVERO GARCÍA M.D. (2006). « L'humour dans la chronique de la presse quotidienne », *Questions de communication*, n° 10, pp. 81-101.
- SARRAUTE, Claude (1985). *Dites-donc!*. Poitiers: Editions Jean-Claude Lattès.
- VIVERO GARCÍA, María Dolores (2006). « Procedimientos discursivos y formas de humor en las columnas periodísticas francesas y españolas », *Sintagma. Revista de Lingüística*, n° 18, pp. 67-80.
- VIVERO GARCÍA, María Dolores (2010a). « Humor e interculturalidad. Características del humor en el discurso periodístico francés y español », in Azucena Penas, Raquel Martín (dir). *Traducción e interculturalidad: aspectos prácticos y teóricos*. Rabat: Université de Rabat, pp. 261-278.
- VIVERO GARCÍA, María Dolores (2010b). « L'humour dans l'enquête criminelle chez Fred Vargas », in Gilles Menegaldo, Maryse Petit (dir.), *Manières de noir. La fiction policière contemporaine*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 251-263.
- VIVERO GARCIA María Dolores (2010c). « Les fausses vraisemblances. Parodie et mise en abyme du vraisemblable fictionnel dans *Les Caves du Vatican* », *Poétique*, n° 161, pp. 75-88.
- VIVERO GARCÍA María Dolores (2011). « Ironía y sarcasmo en las columnas periodísticas francesas y españolas », in Leonel Ruiz Miyares, María Rosa Alvarez Silva (eds). *Comunicación social en el siglo XXI*, Vol. II. Santiago de Cuba: Centro de Lingüística Aplicada, pp. 1036-1040.

L'ÉTRANGER À MARSEILLE

Trois types de situations socioéconomiques sur la longue durée

JACQUES STAMBOULI

Un. d'Artois, Arras

L'étranger dans la ville est dans une situation inconfortable du point de vue économique et spatial : un pied dedans, un pied dehors. Dedans, il participe au développement du système économique spatial urbain. Dehors, il le concurrence et le remet en cause, quitte même à le détruire.

Cette contradiction entre le dedans et le dehors de la ville peut être comprise à *différentes échelles spatiales* sur la longue durée, avec *des statuts socio-politiques divers pour l'étranger* dans la ville. Ces statuts socio-politiques vont changer en fonction des *grandes périodes économiques de l'espace urbain* en Europe : antique, préindustrielle, proto-industrielle, industrielle et postindustrielle. Cependant, ces statuts socio-politiques changeants vont pouvoir être regroupés en fonction des situations socio-économiques possibles de l'étranger par rapport aux flux économiques de l'espace urbain. En effet, nous verrons qu'il y a *trois types de situations socio-économiques possibles de l'étranger dans la ville*, en lien avec les trois types de flux de biens économiques concernant l'espace urbain.

Dans l'ensemble de notre étude, nous considérerons la ville – ou l'espace urbain – comme *un système économique spatialisé* : un ensemble d'acteurs socioéconomiques de l'espace urbain, dont l'étranger, en interactions, agissant dans le domaine économique de la production, la distribution et la consommation de biens nécessaires aux besoins humains. Ce système se délimite par rapport à un environnement constitué d'un espace rural et d'un espace naturel, que nous abordons en priorité d'un point de vue économique. Nous parlons *d'acteurs socio-économiques et de situations socio-économiques*, car nous incluons les activités économiques dans la sphère plus large des activités humaines, étudiées notamment par les sciences sociales (Passet, 1996).

Pour approfondir ces hypothèses, nous nous appuyerons sur l'histoire économique de la ville de Marseille sur la longue durée (Témime, 2006) et sur l'histoire des migrations des étrangers à Marseille (Témime, 2007), en complétant ces études par une analyse plus approfondie de la période de fondation de cette ville en – 600 par des Grecs de Phocée (Asie mineure).

Le choix de la ville de Marseille s'est imposé à la fois parce que c'est la plus ancienne grande ville de France, permettant dès lors des études urbaines de longue durée ; et parce que, comme port maritime, donc à la frontière d'un espace urbanisé, communiquant par la mer avec d'autres espaces, la question de l'étranger s'est posée à cette ville tout au long de son histoire.

Dans les limites d'un article qui veut couvrir 2600 ans d'histoire, nous nous bornerons à examiner trois points : une analyse économique générale du système économique spatial urbain et des situations socio-économiques possibles de l'étranger ; une analyse plus précise des statuts socio-politiques de l'étranger dans la cité-État grecque de Marseille ; une vision sur la longue durée, suivant les grandes périodes du système économique spatial urbain en Europe, des statuts socio-politiques et des situations socioéconomiques de l'étranger à Marseille. En conclusion, nous pourrions envisager des éléments de prospective pour le développement économique de Marseille et d'autres villes comparables en lien avec la présence de l'étranger.

I. Le système économique spatial urbain et les situations socioéconomiques possibles de l'étranger

1. Les trois types de flux du système économique urbain

L'espace urbain s'est constitué vers – 3000 en Mésopotamie, par différenciation de l'espace rural formé par la révolution néolithique vers – 8000 au Moyen-Orient (Bairoch, 1985). La révolution urbaine s'est ensuite répandue autour de la Méditerranée avec la constitution des cités phéniciennes, carthaginoises, grecques, étrusques, romaines. D'un point de vue économique, l'espace urbain est traversé par trois types de flux de biens économiques, c'est-à-dire répondant aux besoins des habitants de cet espace :

des flux de biens entre l'espace rural et l'espace urbain. La ville est, du point de vue économique, un espace particulier qui ne produit pas sa propre subsistance. Elle a donc

besoin des produits de l'agriculture et de l'élevage, venant de l'espace rural. Elle s'approprie un surplus de produits de subsistance venant de l'espace rural, en dominant cet espace. En contrepartie, la ville produit pour l'espace rural différents biens matériels manufacturés et différents biens immatériels ou services : techniques (par exemple d'irrigation), administratifs, religieux, culturels, juridiques etc.

des flux internes à l'espace urbain. Les produits matériels de l'espace urbain et les services urbains font l'objet de mouvements entre les acteurs de l'espace urbain : comme intrants pour la construction de l'espace urbain (des pierres taillées pour construire des bâtiments par exemple) ; comme intrants constitutifs d'autres produits manufacturés (du tissu pour confectionner des vêtements, du cuir pour des chaussures par exemple) ; et pour la consommation directe des habitants de la ville (vêtements, produits artisanaux pour les personnes, services divers par exemple).

des flux entre un espace urbain particulier et les autres espaces urbains. L'espace urbain ne se forme jamais seul dans l'histoire. Il s'insère dans un système de villes. Car la ville est un centre qui attire les flux de biens économiques. Ces biens circulent par le biais des réseaux de transport et de communication. Le centre urbain va, pour des quantités ou des valeurs plus importantes que le village de l'espace rural, se mettre en relation avec d'autres centres urbains. Il va organiser des flux de centre urbain à centre urbain pour des productions complémentaires ou des consommations particulières demandées par les habitants de l'espace urbain : minerais, produits agricoles ou d'élevage, produits manufacturés de qualité particulière, produits précieux pour les classes aisées par exemple. Nous examinerons alors comment l'étranger peut s'insérer ou ne pas s'insérer dans ces trois types de flux de biens économiques de l'espace urbain.

2. Les situations socio-économiques possibles de l'étranger : exclusion, inclusion fortement dominée, inclusion partielle avec droits limités.

Nous pouvons définir l'étranger dans la ville par son altérité, comme une personne qui n'appartient pas complètement à la ville. Cette **appartenance partielle** est définie par le pouvoir socio-politique urbain, éventuellement par un statut

juridique. D'un point de vue socio-économique, l'étranger ne peut donc pas participer complètement à tous les flux de biens qui concernent l'espace urbain et qui lui assurent sa durabilité – au sens de permanence dans le temps - et son développement économique.

Sans flux avec l'espace rural, l'espace urbain ne peut subvenir à sa propre subsistance : il dépérit, puis il meurt. Au moment de la constitution de l'espace urbain, les flux avec l'espace rural sont donc vitaux pour la permanence de la ville. Il est donc hors de question, pour ceux qui dirigent un espace urbain par le biais du pouvoir socio-politique, de permettre à l'étranger de contrôler l'ensemble des flux de biens entre l'espace rural et l'espace urbain. *L'étranger devra donc a priori être exclu des flux de biens entre l'espace rural et l'espace urbain.* De façon générale, l'étranger sera exclu des flux économiques stratégiques à un espace urbain.

Les flux de biens internes à l'espace urbain assurent le développement économique de cet espace, au sens d'une croissance quantitative et/ou qualitative des productions de l'espace urbain. L'étranger, par ses qualités particulières peut participer à ces flux internes, car il apporte à l'espace urbain des dispositions, des qualifications, des techniques différentes permettant un développement socio-économique interne de l'espace urbain. Cependant, sa participation recherchée à ces flux devra se faire d'abord de façon subordonnée, pour qu'il ne supplante pas le pouvoir économique en place, quitte à s'y intégrer plus tard. Car, si la ville est domination sur l'espace rural (Braudel, 1986: 159), elle est aussi constituée d'emblée de dominants et de dominés dans son propre espace. Les hiérarchies urbaines intervenant dans l'espace rural se doublent de hiérarchies dans l'espace urbain lui-même, dès la constitution des villes au Moyen-Orient. *L'étranger participera aux flux internes à l'espace urbain, mais de façon fortement subordonnée aux dominants de la ville.*

Enfin l'espace urbain participe à des flux de biens avec d'autres espaces urbains. L'étranger peut être en contact ou provenir de ces espaces urbains différents. Dans des limites fixées par les dominants de l'espace urbain, il est donc incité, par ses contacts avec d'autres espaces urbains, à se mettre en relation avec ces espaces pour favoriser l'obtention de biens nouveaux ou recherchés par l'espace urbain qui est disposé à l'accueillir. L'étranger est donc incité à participer, sous contrôle des

dominants de la ville, aux flux de biens recherchés ou nouveaux entre l'espace urbain d'accueil et les autres espaces urbains. L'étranger est donc inclus dans les échanges particuliers entre espaces urbains, à condition qu'il ne s'insère pas dans tous les flux concernant l'espace urbain concerné. *Nous parlerons d'inclusion partielle avec des droits limités* dans les flux économiques urbains, en particulier les flux entre espaces urbains.

Nous établissons ainsi une *typologie* de la situation socio-économique de l'étranger dans la ville par rapport aux flux économiques urbains, partant du statut *d'exclu*, en passant par celle *d'inclus fortement dominé*, à celle *d'inclus partiel aux droits limités*, correspondant à trois situations socio-économiques générales de l'étranger.

Nous allons dès lors examiner comment ce schéma théorique socio-économique peut s'appliquer dans le cas de la ville de Marseille, d'abord comme cité grecque, à partir de – 600, date de sa fondation, jusqu'en – 49, moment où elle passe sous domination romaine.

II. Les statuts socio-politiques de l'étranger dans l'économie de Marseille grecque : le barbare, l'esclave étranger, le métèque.

La ville de Marseille a, selon la tradition, été fondée en - 600 comme une colonie de la cité-État grecque de Phocée, en Asie mineure (Témime, 2008: 7-18).

Les lois affichées publiquement à Marseille sont, selon Strabon (Hermery *et al*, 1999: 175), les lois des cités-Etats ioniennes, du nom d'un peuple arrivé en Grèce au deuxième millénaire avant notre ère et qui s'établit en Attique, notamment à Athènes, et en Asie mineure. Dès lors, nous pouvons, concernant le statut de l'étranger dans la Marseille grecque, en plus des sources mentionnant directement Marseille, nous référer de façon générale à ces lois, qui furent valables notamment à Athènes, en les mettant en rapport avec l'histoire socio-économique de Marseille.

1. *Le barbare : une exclusion de la ville, en lien avec sa ruralité*

Les Grecs de Phocée, quand ils vinrent fonder Marseille dans la calanque du Lacydon, arrivaient dans un territoire occupé selon eux par des barbares. Selon la littérature grecque, les « barbares » sont un premier type d'étranger : l'étranger dont on ne comprend pas la langue. Cette langue est perçue comme un grommellement, un bredouillement, une onomatopée (Leclant, 2011: 852). Le deuxième type d'étranger, selon cette vision culturelle grecque, est formé par les citoyens d'autres cités-Etats grecques, dont on comprend la langue, mais qui sont régis par d'autres lois que celles de la cité-Etat à laquelle on appartient.

Selon Aristote : « aux barbares, il convient que les Hellènes commandent » (*Les Politiques*, I, 2,4: 88). Car les barbares, selon Aristote, n'ont pas la faculté naturelle de commander dans le cadre d'une cité, pas plus que les femmes ou les esclaves. Cette affirmation d'Aristote, confirmée par la pratique de colonisation des cités-Etats grecques, pouvait s'appuyer sur une réalité socio-économique : les territoires de colonisation des Grecs se trouvaient le plus souvent parmi des peuples de cultivateurs qui n'avaient pas constitué de villes organisées en cités-Etats ou en Empires autour d'une capitale, comme l'Empire perse voisin des cités-Etats grecques. Autrement dit, les Grecs, organisateurs d'un espace urbain et rural sous la forme d'une cité-Etat, colonisaient l'espace rural des barbares.

Les habitants barbares de la région de Marseille sont des Ségobriges. Ceux-ci utilisent probablement la calanque de Marseille, mais sans constituer un village sur les collines du nord où les Phocéens vont établir leur cité. Les colons phocéens ne cherchèrent pas un affrontement avec les barbares Ségobriges. Au contraire, selon Athénée, un Grec du IIe siècle, qui cite un extrait de la « Constitution des Massaliotes » d'Aristote dans « le banquet des sophistes », au moment de la fondation de Marseille, un Phocéen s'allia par mariage à une princesse ségobrige (Hermay *et al.*, 1999: 167). Cependant, pour assurer une bonne partie de sa subsistance, la cité-Etat de Marseille doit

nécessairement étendre son espace de domination dans l'espace rural occupé par les barbares. Les conflits seront continus entre les Grecs de Marseille et les barbares ligures ou gaulois. C'est pourquoi les Marseillais firent alliance avec Rome presque aussitôt après la fondation de la ville. Cela leur permit d'être présents vers l'ouest, jusqu'à la vallée du Rhône. En résumé, on constate bien que *le barbare étranger est exclu des flux de biens économiques entre l'espace urbain et l'espace rural* de la cité-Etat de Marseille, puisque, occupant un espace rural, ce dernier est approprié par la cité-Etat.

2. *L'esclave étranger : une inclusion dans les flux internes à la ville, sous domination du maître propriétaire*

Valère Maxime, un écrivain romain du premier siècle, mentionne les difficultés qu'ont les esclaves à Marseille pour se faire affranchir (Hermay et *al.*, 1999: 177). Un acte d'affranchissement d'esclave peut être cassé à trois reprises à propos de la même personne, si la cité juge qu'il a trois fois trompé son maître. Et à la quatrième erreur, il n'y a plus d'affranchissement.

L'esclave individuel, dans la cité-Etat grecque, est une personne considérée comme une marchandise qui s'achète et se vend entre maîtres propriétaires. Cette « marchandise » se reproduit : le statut d'esclave est héréditaire, un fils ou une fille d'esclave restant esclave. Le maître renouvelle donc par reproduction biologique son lot d'esclaves. Les nouveaux esclaves individuels proviennent de la guerre et de la piraterie.

Dès lors pouvaient être considérés à Marseille comme esclaves étrangers, les barbares vaincus à la guerre (Gaulois, Carthaginois) et les Grecs d'autres cités, qui auraient été réduits en esclavage ou achetés comme esclaves par Marseille. En pratique, les esclaves de la Marseille grecque devaient être plutôt des barbares, car la ville, située aux confins du monde grec, a peu participé aux guerres entre cités grecques.

Ces esclaves étrangers, pour les cités grecques de la Méditerranée occidentale, jouaient d'abord un rôle de domestiques dans les familles, d'après Jean-Paul Brisson (2011: 42). Cependant, les historiens modernes de la Grèce antique estiment aujourd'hui « qu'il n'existait pas d'activités où les esclaves ne fussent pas engagés, hors la politique et la guerre » (Mansouri, 2010: 216). Dans le cadre de la production de Marseille, il est probable que la cité-Etat faisait travailler des esclaves dans les activités internes à la ville attestées par les fouilles archéologiques : céramique, monnayage de l'argent et du bronze, construction navale, bâtiment.

Cependant, comme la cité-Etat grecque inclut son espace rural, il est possible que Marseille ait utilisé des esclaves aussi dans l'agriculture. Pour les cités grecques, comme le note Leclant (2011: 48), « la dimension des exploitations varie de 3 à 25 hectares et le nombre d'ouvriers disponibles de trois à dix personnes, en partie de condition servile. »

En résumé, *l'esclave étranger, dans la cité-Etat grecque de Marseille, est effectivement inclus, sous domination de son propriétaire, dans les flux économiques internes de l'espace urbain de la cité-Etat.* Cependant, comme la cité-Etat comprend un espace urbain et un espace rural, l'esclave peut aussi être partie prenante des flux économiques dans l'espace rural.

3. Le métèque : un étranger libre, aux droits limités, décisif pour le commerce entre cités

Le métèque, selon les lois grecques, notamment celles d'Athènes de la première moitié du Ve siècle avant notre ère, est un étranger libre, qui, bien qu'habitant avec les citoyens de la cité-Etat, n'est pas compté comme citoyen (Mansouri, 2010: 187). Les métèques constituaient à Athènes la partie la plus importante des étrangers. Le groupe des métèques était formé des étrangers nés libres, installés comme artisans ou commerçants, ou comme réfugiés politiques, d'une

part ; d'autre part, des esclaves affranchis devenus métèques, avec pour patron leur ancien maître.

Même si les textes antiques sur Marseille ne mentionnent pas, à notre connaissance, l'existence de métèques, le simple fait qu'ils mentionnent l'affranchissement d'esclaves, qui peuvent ainsi devenir métèques, fait supposer que le statut de métèque, assez répandu par ailleurs dans les cités-Etats ioniennes, existait aussi dans la Marseille grecque.

Les métèques d'Athènes payaient une taxe de résidence, le *métoikon*. N'étant pas citoyen, les métèques ne peuvent pas acquérir des terres ou des maisons dans la cité-Etat. Les métèques se tournent donc vers les activités économiques autres que l'agriculture : l'artisanat, le commerce, la banque. Selon Mansouri (2010: 192), pour les métèques d'Athènes : « leur rôle varie du simple travail manuel ou encore comme commerçant, à la direction de certains ateliers artisanaux et à l'investissement dans le grand commerce ».

Nous ne connaissons pas la situation des métèques à Marseille, mais certains éléments sur le commerce de la ville peuvent nous renseigner. La vocation commerciale de la ville de Marseille s'affirme dès sa fondation, d'après les fouilles archéologiques (Bizot *et al*, 2009: 92- 101). La cité est d'abord tournée vers l'importation de produits venus de Grèce et d'Etrurie. Ce qui suppose l'intervention de métèques étrusques ou grecs d'autres cités. La ville de Marseille devient, dès le Vie siècle avant notre ère, exportatrice de céramiques et notamment d'amphores, imitées d'une forme italiate ou corinthienne, contenant notamment du vin. Elle exporte aussi de la vaisselle culinaire, diffusées en Gaule du Sud, en Catalogne et en Ligurie, donc sur des terres « barbares ». Là aussi, on peut supposer que des métèques, italiotes ou corinthiens, ont pu, pour Marseille, participer à ce commerce. Pour stabiliser son commerce auprès des populations proches, essentiellement « barbares », Marseille grecque s'est appuyée sur un réseau de colonies maritimes fondées au Ive siècle avant notre ère à l'est de la ville

comme Nice, Hyères, Antibes ainsi qu'à l'ouest, comme Agde, Empurias. Il est possible que la ville ait utilisé des métèques comme marchands navigateurs pour commercer dans ces colonies ou comptoirs avec les « barbares » locaux.

Les métèques interviennent donc dans les flux internes à l'espace urbain dans une cité-Etat grecque comme Athènes, comme hommes libres, mais aux droits réduits, car ils ne peuvent voter les lois et ils payent un impôt spécial par rapport au citoyen de la cité-Etat. Ils interviennent aussi de façon décisive à Athènes, dans le commerce inter-cités, en particulier pour l'importation de blé, d'après Mansouri (2010: 209). Lors de pénuries de blé à Athènes, certains métèques vont garantir l'approvisionnement de la ville à des prix normaux et obtiendront la citoyenneté athénienne (*idem*: 203- 207).

En résumé, dans une cité-Etat grecque comme Marseille, le métèque, étranger libre dans la cité mais non-citoyen, est associé aux flux économiques internes de l'espace urbain comme artisan, mais en situation économique défavorable, car il paye un impôt supplémentaire par rapport au citoyen grec. Il faut donc que son artisanat soit qualitativement supérieur. Par ailleurs, *le métèque joue un rôle important dans le commerce de la cité-Etat*, en particulier pour l'approvisionnement en blé, mais *avec des droits limités par rapport aux citoyens grecs*. Le métèque est bien dans une situation d'inclusion partielle dans les flux économiques de la cité, notamment pour les flux inter-cités. Certains métèques, pour les services qu'ils rendent à la cité-Etat, deviennent citoyens de cette cité : ils s'insèrent alors, à partir d'une origine étrangère, dans l'ensemble des flux économiques de la cité-Etat.

Quand Marseille va s'intégrer dans l'Empire romain, espace politique plus large dominé par une capitale, les deux premiers statuts socio-politiques de l'étranger (barbare et esclave) vont se maintenir. Les barbares vont être contenus au-delà de la frontière de l'Empire ; l'esclavagisme va se développer dans le cadre des grandes propriétés foncières de la noblesse romaine. En revanche le statut de métèque va

disparaître : car progressivement, à l'intérieur des frontières de l'Empire, tous les hommes libres vont acquérir le statut de citoyen romain. (Leclant, 2011: 853). L'empire romain d'Occident succombera notamment sous la poussée des barbares et la révolte des esclaves, cet effondrement mettant fin aux grandes propriétés foncières esclavagistes en Europe de l'Ouest.

III. Les statuts socio-politiques et les situations socio-économiques de l'étranger sur la longue durée dans l'économie de Marseille

Nous constatons donc que dans le cas de la Marseille grecque, les trois situations socio-économiques générales de l'étranger (exclu, inclus fortement dominé, inclus avec droits limités) se retrouvent bien avec des statuts socio-politiques particuliers : barbare, esclave, métèque. Est-ce que ces trois situations socio-économiques générales de l'étranger, déduites des flux économiques des villes au moment de leur fondation au Moyen-Orient et en Méditerranée, vont se perpétuer sous forme de statuts socio-politiques particuliers de l'étranger à Marseille sur la longue durée ?

Nous pouvons considérer (Hohenberg, Lees, 1992), qu'après la ville antique, grecque ou romaine, et sa régression, voire sa destruction, du Ve au Xe siècle, l'histoire économique urbaine en Europe se décompose en trois périodes : une période préindustrielle du XIe au XVe siècle ; une période proto-industrielle du XIVe au XVIIIe siècle ; et une période industrielle du XVIIIe au XXe siècle. Nous ajouterons, à partir de la fin du XXe siècle et du début du XXIe siècle, une période post-industrielle ou informationnelle globalisée, actuellement en gestation, à la suite de Bourdeau-Lepage et Huriot (2009: 66-73).

**1. L'étranger dans Marseille préindustrielle (Xe-XVe siècle) :
Musulmans exclus, Juifs inclus partiellement, puis exclus, résidents
étrangers de régions proches inclus mais dominés en majorité**

Dans la société féodale qui s'acheva au XVe siècle avec le triomphe du pouvoir royal en France (Bély, 2010: 540), les pouvoirs sont multiples. Le pouvoir *politico-économique* repose sur la possession d'une terre comme « fief », par un noble, issu des chefs militaires victorieux suite à la décomposition de l'Empire romain d'Occident et à l'échec de l'empire carolingien. L'espace urbain est donc aussi le fief d'un « noble », mais au sens collectif : les urbains doivent payer des droits féodaux à leur « seigneur » noble. Les chefs militaires qui se sont succédés à Marseille ont des origines diverses, issues des migrations des barbares et de la décomposition des empires dans la région. La notion d'étranger est relativement étrangère à ces chefs de guerre victorieux et à leurs héritiers : Marseille fut possédée par les Francs au Vie siècle, pillée par les « Sarrasins » venus d'Espagne vers 730, reprise par Charles Martel, intégrée dans l'Empire de Charlemagne, entraînée dans la désintégration de cet Empire, mise sous le contrôle de divers comtes, une dynastie héréditaire des comtes de Provence ne s'imposant vraiment qu'en 945.

Cependant, le *pouvoir culturel et le pouvoir sur la vie privée* appartiennent aux autorités religieuses, ces autorités étant chrétiennes et liées au pape de Rome qui demande aux évêques de résider en ville. *L'étranger est pour ce pouvoir culturel et biopolitique le non-chrétien* : les Juifs, dont la présence est attestée durant cette période à Marseille; et les Musulmans, qui chercheront, via l'Espagne, à posséder la ville. Pendant la période des croisades, qui commence vers 1090 et se termine au XIIIe siècle, *les Musulmans sont a priori exclus de la ville comme ennemis*.

Les Juifs, organisés en communautés relativement autonomes du point de vue de la vie privée dans les villes à partir du XIe siècle en Europe de l'Ouest, sont dépendants du pouvoir des nobles féodaux

chrétiens (Germa *et al.*, 2011: 199-206). Ces derniers excluent les Juifs de la possession de la terre, mais les sollicitent pour mettre à profit leurs compétences professionnelles (médecine, langues) et leurs ressources économiques (prêts financiers, commerces, artisanat). Les Juifs sont donc *inclus dans la ville, mais avec des droits limités*. Ils sont en permanence menacés d'exclusion ou de persécutions comme les autres non-chrétiens, musulmans ou hérétiques divers ; et la tentation de ne pas payer ses dettes peut pousser les nobles chrétiens à se passer d'eux pour apurer leurs comptes. Les Juifs seront exclus de France en 1394. Le rattachement de Marseille au royaume de France en 1481 signera la fin de la communauté juive à Marseille jusqu'à la révolution française, les Juifs pouvant se réfugier dans les Etats voisins du pape, dans la région d'Avignon.

Aux XIIe et XIIIe siècles, jusqu'en 1245, *le pouvoir politico-économique des comtes* de Provence sur la ville de Marseille ne s'exerce pas sur la cité épiscopale, dans la ville haute. Il doit composer avec *un autre pouvoir politico-économique, celui les notables marseillais*, regroupés dans la Confrérie du Saint-Esprit depuis 1188, qui veut réunifier la commune, au besoin contre les seigneurs laïcs ou ecclésiastiques. Ces notables ont autorité sur la ville basse, dont le port. Ce sont des marchands, propriétaires et chefs de famille, qui ont une ancienneté de résidence de cinq ans au moins (Témime, 2006: 33-41). *Pour eux l'étranger est donc d'abord celui qui ne réside pas à Marseille depuis plus de cinq ans*. Comme le note Aléssi dell'Umbria : « au XIIe siècle, l'étranger, c'est le journalier venu de basse Provence se louer pour les travaux agricoles dans le terroir ; et aussi le Catalan, le Ligure et le Sicilien qui se mêlent aux équipages » (2006: 31-33). Des *résidents étrangers, c'est-à-dire venant d'autres régions proches*, parlant une langue différente, mais *chrétiens*, sont donc considérés comme étrangers, *inclus dans certains flux économiques avec d'autres espaces urbains*. S'ils réussissent en devenant propriétaire et en fondant une famille, ce qui était le cas d'une minorité de la population urbaine, ils peuvent

devenir notables, en participant à la Confrérie locale, perdant leur statut d'étranger. Sinon, ils font partie de ce que Hohenberg et Lees (1992: 67) appellent le « *prolétariat* » *urbain*, ayant uniquement leur force de travail à vendre : *compagnons* et *apprentis* étrangers dans différents corps de métiers, *domestiques* étrangers, *pauvres* divers (mendiants, vagabonds, prostituées) formant une partie étrangère du *sous-prolétariat urbain*. Enfin Hohenberg et Lees ajoutent : « dans le sud de la France, (...) on pouvait ajouter à ce groupe une proportion inconnue – bien qu'en diminution – d'*esclaves* qui œuvraient comme domestiques ou artisans » (1992: 67).

Le pouvoir politico-économique des notables marchands marseillais sera supprimé entre 1245 et 1264 par la dynastie ducal angevine, apparentée au roi de France. Par le jeu des successions dans la famille du roi de France et du comte de Provence, la Provence et Marseille deviennent françaises en 1481. En résumé, dans la Marseille préindustrielle, l'analyse des écrits des historiens montre qu'on peut toujours trouver des *exclus des flux économiques de la ville (Musulmans)*, des *inclus partiels aux droits limités (Juifs, résidents des régions proches)* et des *inclus fortement dominés (esclaves)*, les deux points essentiels pour distinguer l'étranger étant d'abord sa *religion* (chrétien ou non-chrétien), puis sa *région* (et donc sa langue) d'origine.

2. *L'étranger dans Marseille proto-industrielle (XVe-XVIIIe siècle) : Protestants et Juifs exclus, galériens esclaves inclus fortement dominés, forains et professions particulières inclus aux droits limités*

Une fois Marseille intégrée dans le royaume de France, le statut socio-politique des étrangers à Marseille va correspondre à celui de l'ensemble du royaume. L'étranger se définit alors par rapport au « naturel français » (Bély, 2010: 518-522) : ce dernier est né et demeure dans le royaume ; et il reconnaît la suzeraineté du roi en étant son sujet.

Les droits féodaux du roi de France sont étendus à l'ensemble des sujets du royaume.

Le *critère de résidence* est donc important pour définir l'étranger. Sont étrangers ou « aubains » les individus nés hors du territoire du royaume et des territoires soumis à l'autorité du roi. Sont étrangers notamment les « forains », qui n'ont pas de résidence fixe et qui ont des activités marchandes ambulantes. Nous retrouvons *derrière le « forain » l'étranger marchand, inclus dans certaines activités économiques (dont les grandes foires), mais limité dans ses droits.*

Le pouvoir royal français cherche aussi à attirer et donc à *inclure économiquement des étrangers à des activités précises : soldats, marins, artisans, artistes, banquiers, manufacturiers.* Ces étrangers peuvent ensuite être *naturalisés français* par le roi et les membres de la famille royale. Ces étrangers sont limités dans leurs droits, puisque leurs métiers sont sélectionnés ; mais la capacité du royaume à les intégrer est grande, ce qui explique une naturalisation relativement rapide (cinq ans pour les matelots, dix ans pour les soldats, les manufacturiers). Cette situation générale est aussi celle de Marseille, qui a besoin d'attirer des marins, des artisans, des commerçants, des soldats (Témime, 2007: 146-150) et qui connaît une population étrangère « flottante », venant de la Méditerranée et du couloir rhodanien.

Certaines personnes vont être théoriquement *exclus du royaume de France et de Marseille, sur des critères religieux : les Juifs, exclus du royaume de France*, sauf pour quelques territoires particuliers (Alsace, Lorraine, Bordelais) ; et les Protestants, considérés comme hérétiques, c'est-à-dire ne suivant pas les enseignements de l'Eglise catholique et du pape. La révocation de l'édit de Nantes, en 1685, sous le règne de Louis XIV, 87 ans après sa promulgation sous Henri IV, demande aux pasteurs protestants français de partir dans les quinze jours ou de se convertir. Une bonne partie des Protestants français gagna l'étranger, avec un exode estimé à 200 000 personnes (Bély: 1092-1094). Ceux qui restent, appelés « nouveaux convertis », sont soumis à la

méfiance de la part de la majorité catholique. À Marseille, ils seront tenus à l'écart de la Chambre de commerce jusqu'en 1778 (Témime, 2007: 88).

Enfin, *l'esclavage* subsistait en Méditerranée (Bély, 1999: 500s) : les Musulmans pouvaient posséder des esclaves « infidèles », essentiellement chrétiens ; et les Chrétiens pouvaient posséder des esclaves musulmans. Ces esclaves pouvaient être utilisées dans les galères. En France, le sol rendait libre, sauf pour les galères et les colonies. Il y avait donc, à Marseille, pour une activité particulière, *les galériens, des esclaves « turcs »* dans les galères du roi, dont les arsenaux furent implantés dans la ville de 1648 à 1748 (Témime, 2006: 60). Et il pouvait y avoir quelques esclaves coloniaux, puisque Marseille commerçait avec les colonies françaises des Antilles.

En résumé, dans la Marseille proto-industrielle, *l'étranger inclus partiellement dans les flux économiques urbains est le marchand ambulante (« forain ») ou le possesseur d'un métier recherché ; sont exclus des flux économiques urbains les Protestants et les Juifs ; sont inclus fortement dominés les esclaves galériens et les esclaves coloniaux.*

3. L'étranger dans la Marseille industrielle de l'Etat-nation français : nations ennemies et Juifs exclus pendant des guerres, travailleurs immigrés et coloniaux inclus fortement dominés, élites cosmopolites partiellement incluses

En se basant sur Témime (2006), on peut dire qu'au XIII^e siècle, la ville de Marseille comptait environ 10 000 habitants, après la peste noire, point démographique bas de la ville médiévale préindustrielle. En 1600, la ville proto-industrielle de Marseille comptait 45 000 habitants, 65 000 en 1665, 90 000 environ en 1720, 120 000 en 1789, avec les hameaux situés hors les murs. À partir de 1830 à Marseille, avec la première révolution industrielle, des chiffres de population d'une ampleur tout à fait différente vont apparaître pour

l'espace urbain que nous étudions : 150 000 habitants en 1840 ; 600 000 habitants à la veille de la guerre de 1914.

Les étrangers à Marseille n'atteignaient pas 10 000 personnes en 1840 (7 à 8 % du total) ; ils sont 110 000 en 1914 (18 % du total). Car l'industrie en développement a besoin d'une main d'œuvre abondante, qu'elle va chercher dans les campagnes voisines, mais aussi, dans le cas français, dans les pays étrangers proches et dans les colonies.

Avec l'Etat-nation laïc qui se met en place en France au XIXe siècle, les anciens exclus du fait de leur religion (Protestants, Juifs), résidant sur le territoire français, deviennent citoyens français. *Les étrangers sont dès lors, d'un point de vue socio-politique, ceux qui n'ont pas la nationalité française, déterminée par les dirigeants de l'Etat-nation.*

À partir de 1880 et jusqu'en 1914, la Belgique, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne ou la Suisse apportent à la France une immigration étrangère de voisinage, employée dans le développement de l'industrie. Ce sera le cas à Marseille avec l'apport surtout d'Italiens.

Différents statuts socio-politiques apparaissent à Marseille pour les étrangers (Témime, 2007) : celui des *travailleurs salariés immigrés d'un Etat étranger proche* venant travailler dans l'industrie. Ils viennent surtout d'Italie, à la fin du XIXe siècle, de Grèce, de l'Empire ottoman, notamment d'Arménie après le massacre de 1915 des Arméniens par les Turcs. Ils viendront d'Espagne, neutre au moment de la guerre de 1914-1918. Ces travailleurs sont peu qualifiés pour la plupart. Au bout d'une génération, les enfants nés et scolarisés en France deviennent souvent français. Ces travailleurs salariés immigrés d'un Etat étranger proche sont *inclus* dans les flux économiques internes à la ville *mais fortement dominés*, sous la dépendance de l'Etat-nation français qui peut les expulser, limiter leur résidence (cas des réfugiés républicains espagnols) et sous celle de la bourgeoisie locale qui peut les licencier, les précariser, les maintenir au chômage.

celui des « indigènes » ou « travailleurs coloniaux ». Comme colonisés, ils sont sujets français sans avoir la nationalité française. Ils ont soumis à un contrôle plus strict que les étrangers des autres États (Témime, 2007: 153-155) : ils ne peuvent gagner la France sans une permission des autorités du lieu d'origine. Au début du XXe siècle, ils sont domestiques ou colporteurs, des métiers très peu qualifiés. Mais ils vont être plus largement utilisés par le patronat dans l'industrie pour faire baisser les salaires et casser les syndicats communs aux étrangers des États proches et aux Français.

Les travailleurs étrangers des États proches et les travailleurs coloniaux peuvent être considérés comme fortement *inclus dans les flux économiques internes de la ville* : ils participent largement à l'industrialisation. Mais, ils sont aussi *fortement dominés*, à la fois par l'État-nation français qui les contrôle et par le patronat qui les utilise. Ces derniers peuvent jouer sur les différences entre travailleurs de nationalité française, de nationalité étrangère ou « indigènes » des colonies. Des tensions se manifestent parfois, par exemple entre Français et Italiens, en juin 1881, à l'occasion de l'occupation de la Tunisie par les troupes françaises (Témime, 2007, volume II: 133).

Parmi *les exclus des flux économiques*, on peut compter *les sujets des nations ennemies*, lors de conflits particuliers. Pendant la guerre de 1914-1918, les Allemands, les Austro-Hongrois, les Turcs de l'Empire ottoman, présents à Marseille, seront internés en France. Pendant la guerre de 1939-1945, les *Juifs étrangers, mais aussi français*, seront progressivement exclus de la vie économique et sociale au nom d'une politique nationaliste et raciste de la part des autorités de Vichy collaborant avec l'État nazi allemand (Dray-Bensoussan, 2004).

Peut-on enfin trouver, dans la Marseille industrielle des XIXe-XXe siècles, des personnes de nationalité étrangère, incluses dans certains flux économiques entre les villes ? La réponse est positive : ce sont les « *élites cosmopolites* », selon la dénomination de Témime (2007, vol. III: 123). On les trouve dans le négoce, dans les chambres de

commerce italienne, suisse, hellénique. Ce sont des courtiers et de gros commerçants, qui savent utiliser les fonctions du port de Marseille dans les échanges internationaux, en Méditerranée vers le Levant et le canal de Suez, en Afrique de l'Ouest ou au-delà. Ils sont peu nombreux mais influents, développant leurs activités au rythme des cycles du commerce international. Ils ont encore là aujourd'hui, en 2011, pour certains. La CGM (Compagnie Générale Maritime), le principal armateur français, appartient par exemple à une famille franco-libanaise, les Saadé.

En résumé, *pour les étrangers de Marseille industrielle, parmi les inclus dépendants, on peut compter les travailleurs immigrés des Etats proches et les travailleurs coloniaux ; parmi les inclus partiels, on peut compter les « élites cosmopolites » ; parmi les exclus, dans certaines conjonctures politiques, les Juifs et les ressortissants d'Etats ennemis.*

4. *L'étranger dans la Marseille informationnelle globalisée en gestation : pauvres du Sud exclus, diasporas immigrées avec ou sans-papiers incluses fortement dominées, élites très qualifiées incluses avec droits limités*

La dynamique de la deuxième révolution industrielle s'épuise progressivement à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle. La ville de Marseille, qui a compté 900 000 habitants en 1975, du fait de l'arrivée des « rapatriés d'Algérie » en 1962 et de la croissance démographique, passe à 800 000 habitants en 1999, avec des difficultés économiques à partir du milieu des années 1970.

Comment dans la gestation d'une nouvelle métropole économique se pose la question de l'étranger d'un point de vue socio-politique et socio-économique à Marseille ? Nous pouvons, par une première analyse de la question migratoire au XXIe siècle (Wihtol de Wenden, 2010), donner quelques éléments de réponse.

Marseille n'est pas une ville globale de premier ordre, mais s'insère dans un réseau dirigé par des villes globales. *D'un point de vue socio-économique, pour s'inclure dans ce réseau, les dirigeants de la ville n'ont aucun intérêt à exclure des étrangers liés à ces villes globales, ou à toute ville ou pays avec lesquels Marseille veut développer des relations économiques : que ce soit l'Asie (en plein développement), l'Afrique, dont le Maghreb et le Moyen-Orient proches, l'Amérique, en particulier l'Amérique du Sud, elle aussi en développement économique. L'exclusion ne peut être que sélective d'un point de vue socio-politique.*

L'échelle socio-politique considérée ne peut pas seulement être celle de la région urbaine, ni celle de l'État français, mais doit intégrer celle de l'Union européenne, la France appartenant à l'espace européen de la convention de Schengen, qui permet une libre circulation des personnes, en particulier pour le travail et les déplacements.

En même temps, le différentiel de revenus entre le nord et le sud de la planète reste très important. Ce fait incite aux migrations économiques s'il existe un manque de débouchés et / ou de perspectives pour la main d'œuvre des pays du sud qui veut réaliser son « projet de vie » (Wihtol de Wenden, 2010: 58). Cette tension peut conduire, *du point de vue socio-politique à des actions d'exclusions vis-à-vis des populations pauvres du sud proche, en particulier pour les pauvres du Maghreb, dans le cas de Marseille.*

Les situations socioéconomiques de l'étranger dans la ville informationnelle globalisée en gestation peuvent se présenter de la manière suivante dans le cas de Marseille aujourd'hui en 2011 :

- *sont exclus des flux économiques, les pauvres étrangers des pays du sud, en particulier du Maghreb proche, dont la présence n'est pas souhaitée conjoncturellement par les autorités locales, même si, sur le long terme, ils peuvent apporter un développement économique global (Wihtol de Wenden, 2010: 55-62) ;*
- *sont inclus dans les flux économiques mais fortement dominés, les travailleurs immigrés étrangers « sans-papiers », c'est-à-dire sans titre*

légal de séjour attribué par l'État français, venant des pays pauvres du sud ou de pays de l'Union européenne non-membres de l'espace commun de circulation ; et les *travailleurs immigrés étrangers* « *légaux* », *non Européens*, qui ont un titre de séjour provisoire, dépendant des autorités de l'État français. Ces autorités ont tendance, en fonction des conjonctures économiques et politiques, à modifier souvent la législation, ce qui précarise la situation des étrangers « *légaux* ». Cette situation commune de précarité des travailleurs étrangers « *sans-papiers* » ou « *légaux* » contribue *au maintien ou à la constitution de diasporas*.

Peut-on trouver une autre situation de l'étranger, incluse dans les flux économiques entre les villes informationnelles globalisées ? Oui, en portant notre regard sur ce que Catherine Wihtol de Wenden appelle « *l'élite très qualifiée* », ou ce qu'une circulaire du Ministre de l'Intérieur français en 2011 appelle les professions demandées. Ces étrangers peuvent contribuer aux nouveaux emplois qualifiés de la ville informationnelle globalisée, comme cadres ou techniciens, quand cette dernière ne trouve pas les ressources dans son marché du travail : informatique, électronique, biotechnologies, mais aussi santé, éducation, loisirs, culture. Enfin les touristes étrangers sont maintenant recherchés à Marseille et dans de nombreuses villes globalisées : ils dépensent sur place des revenus gagnés ailleurs et contribuent à l'économie locale de façon importante.

En résumé, dans la situation actuelle de Marseille, comme ville informationnelle globalisée en gestation, sont *exclus* des flux économiques les étrangers « *pauvres du Sud* » ; sont inclus de façon fortement dominée les étrangers « *travailleurs sans papiers* » et les étrangers « *légaux non-Européens* », tous les deux s'organisant souvent en *diasporas* ; sont inclus, de façon partielle, les étrangers faisant partie des « *élites très qualifiées* » et les touristes.

Conclusions

Les trois situations socio-économiques générales de l'exclu, de l'inclus fortement dominé et de l'inclus partiel, caractérisées par les statuts socio-politiques du « barbare », de « l'esclave » et du « métèque » dans la cité-Etat grecque, se perpétuent sous des formes socio-politiques diverses et des appellations différentes selon les périodes socio-économiques de la ville, dans le cas de la ville de Marseille sur la longue durée.

Ces situations, dans des périodes économiques urbaines différentes, ne font cependant qu'esquisser la question du rôle de l'étranger dans le développement économique urbain. Elles peuvent servir à tracer des éléments d'une prospective économique appliquée à la ville de Marseille aujourd'hui comme ville informationnelle globalisée en gestation : rôle des diasporas et des « élites très qualifiées », rapports socio-économiques entre le nord et le sud de la Méditerranée, avec différents scénarios possibles, faisant suite à l'événement « Marseille Provence 2013, capitale européenne de la culture », qui veut avoir une dimension méditerranéenne tout en changeant la physionomie de Marseille.

Ces analyses socio-économiques et socio-politiques sont cependant limitées par leur cadre même. D'un point de vue socio-économique, le système économique spatial urbain est plus complexe dès son origine : il comprend aussi un pouvoir socio-culturel et un pouvoir sur la reproduction de la ressource humaine ou bio-pouvoir, inscrits spatialement, qui sont peu pris en compte dans cet article mais dont les effets sont importants pour la situation de l'étranger dans la ville.

Dans une perspective pluridisciplinaire, il faut voir les activités socio-économiques comme une partie des activités humaines. Elles sont incluses dans la sphère plus large des activités des sociétés humaines, dont font partie les activités culturelles, comme la littérature, l'art. Enfin les sociétés humaines font elles-mêmes partie et dépendent de la biosphère, la sphère du vivant sur notre planète (Passet, 1996). Ces

aspects n'ont pas pu être évoqués ici, mais sont à prendre en compte dans une prospective urbaine, qui vise au développement et à la durabilité de l'espace social urbain de la nouvelle ville informationnelle globale en gestation, incluant tous les apports de l'étranger.

Bibliographie :

- ALESSI DELL'UMBRIA (2006). *Histoire universelle de Marseille, de l'an mil à l'an deux mille*. Marseille: Agone.
- ARISTOTE (1993). *Les Politiques, traduction et présentation de Pierre Pellegrin*. Paris: Flammarion.
- BAIROCH, Paul (1985). *De Jéricho à Mexico, Villes et économie dans l'histoire*. Paris: Gallimard.
- BELY, Lucien (dir., 2010). *Dictionnaire de l'Ancien Régime*. Paris: Presses Universitaires de France.
- BIZOT Bruno *et al.* (2009). *Marseille antique*. Paris: Editions du Patrimoine.
- BOURDEAU-LEPAGE, Lise, HURIOT, Jean-Marie (2009). *Economie des villes contemporaines*. Paris: Economica.
- BRAUDEL, Fernand (1986). *L'identité de la France, Espace et Histoire*. Paris: Arthaud-Flammarion.
- BRISSON, Jean-Paul (2011). *Spartacus*. Paris: CNRS Editions.
- DRAY-BENSOUSSAN, Renée (2004). *Les Juifs à Marseille (1940-1944)*. Paris: Les Belles Lettres.
- GERMA, Antoine *et al.* (2011). *Les Juifs dans l'histoire*. Seyssel: Champ Vallon.
- HERMARY, Antoine *et al.*, (1999). *Marseille grecque, la cité phocéenne*. Paris: Errance.
- HOHENBERG, Paul M. et LEES, Lynn Hollen (1992). *La formation de l'Europe urbaine, 1000-1950*. Paris: Presses Universitaires de France.
- LECLANT, Jean (dir.) (2011). *Dictionnaire de l'Antiquité*. Paris: Presses Universitaires de France.
- MANSOURI, Saber (2010). *La démocratie athénienne, une affaire d'oisifs ?* Bruxelles: André Versaille Editeur.
- PASSET, René (1986). *L'économie et le vivant*. Paris: Economica.
- TEMIME, Emile (2006). *Histoire de Marseille*. Marseille: Jeanne Lafitte.

- TEMIME, Emile (dir.) (2007). *Migrance, histoire des migrations à Marseille*.
Marseille: Jeanne Lafitte.
- WIHTOL DE WENDEN, Catherine (2010). *La question migratoire au XXIe siècle*.
Paris: Presses de la Fondation Nationale de Sciences Politiques.

RECEPCIÓN DE LA LEXICULTURA POR EL TURISTA EXTRANJERO
Problemas traductológicos y tatamiento lexicográfico desde un enfoque contrastivo
español – francés / francés – español

MERCEDES EURREUTIA CAVERO

Un. de Murcia

1. Introducción

Il y a des liens évidents entre les notions « langue » et « nation ». Tous ceux qui parlent une langue participent à la même forme de civilisation, ils ont accès aux mêmes biens de culture. La langue est même un des moyens permettant à un peuple de haute civilisation de prendre conscience de lui-même (Picoche y Marchello-Nizia, 1989: 23).

El análisis contrastivo de dos lenguas románicas próximas como el francés y el español, a través de los términos registrados en el *Diccionario de términos del turismo francés – español/español - francés* publicado por Ariel en 2009, pondrá de manifiesto la identidad sociocultural implícita de la que gozan dichos términos y el modo en el que el individuo elabora inconscientemente, en la sociedad plural a la que pertenece, su experiencia cultural singular e identitaria.

Criterios nacionales y un *savoir-faire* vinculado a la cultura nacional situarán en un primer plano la diversidad cultural y la riqueza de ambas lenguas en contraste, sin duda, uno de los argumentos más sólidos para luchar contra el anonimato de la globalización.

En una sociedad dominada por las nuevas tecnologías, en la que el tratamiento automático de la lengua se convierte en un imperativo para la confección de nuevos diccionarios, subrayaremos la necesidad de estructurar la articulación formal/semántica de las unidades léxicas en su uso discursivo dado que nos enfrentamos a lenguas “vivas”.

2. Cultura vs civilización

Entendemos por “cultura” “el conjunto de modos de vida, conocimiento y grado de desarrollo de una época o de un grupo” (DRAE, 2005: 426) y por “civilización” el “estadio cultural propio de las sociedades humanas más avanzadas (...)” (DRAE, 2005: 329). Cultura y civilización se encuentran pues estrechamente imbricadas.

Si antaño eran considerados como sectores culturales por excelencia las artes y las letras, desde hace escasas décadas, los límites conceptuales de dicha noción se han modificado ampliamente. En la actualidad, entendemos por “cultura” el “conjunto de conocimientos que adquiere una persona y que le permiten desarrollar el sentido crítico” pero también el “conjunto de modos de vida, conocimiento y grado de desarrollo de una época o de un grupo” (DRAE, 2005: 426). La cultura de un pueblo no son sólo sus grandes obras maestras convertidas en estereotipos, cultura es también su gastronomía y sus tradiciones culinarias, tanto las referidas a su “alta cocina” como las que hacen alusión a su “cocina rápida” reflejo del ritmo acelerado de nuestra sociedad actual; cultura es una determinada arquitectura que denota costumbres y/o adaptaciones climatológicas propias de un entorno preciso (recordemos los pueblos negros de Guadalajara en referencia a los tejados de pizarra que cubren las casas de piedra resistentes al inóspito invierno o los pueblos blancos de Andalucía en alusión al efecto de blancura que produce el encalado de las fachadas de las casas para protegerse del sol) y que transmiten, en definitiva, un modo de conceptualizar la realidad. La cultura la constituyen un conjunto de recuerdos olvidados, de mitos que perduran y de personajes célebres cuyos nombres ilustran el callejero de nuestra ciudad. Especialmente significativa resulta la sustitución de unos nombres por otros en función de la situación política y socioeconómica de un determinado país, incluso de una determinada región, ciudad o localidad. En España, la *Plaza del Generalísimo, del Caudillo*, constituía sin duda la plaza principal de numerosas ciudades y pueblos durante la dictadura. Con la llegada de la democracia, dicho nombre se sustituyó por otros carentes de connotaciones políticas: *Plaza Circular, Plaza de España...* En Francia encontramos igualmente nombres de calles, avenidas, plazas en honor de una determinada personalidad política (*Avenue/Place Charles de Gaulle*), de personajes que ha marcado su historia (*Rue Jeanne d'Arc*), de artistas de renombre (*Rue Victor Hugo, Avenue Montaigne*) u otros que conmemoran un determinado acontecimiento destacado por su repercusión

histórica, social o cultural (*Place de la Bastille*). Ejemplos como éstos ponen de manifiesto cómo los usos lingüísticos son un reflejo de la cultura de un pueblo y, especialmente, las unidades léxicas que lo integran.

3. El diccionario como instrumento de reflexión lexicultural

3.1. El diccionario como “punto de encuentro”, “diálogo entre culturas”

El *Diccionario de términos del turismo* (DTT) que tomaremos como referente para el estudio de la lexicultura y su recepción por el usuario está dirigido a turistas conocedores de las lenguas en contraste, traductores, profesionales de la hostelería, restauración, agencias de viaje; profesionales de la administración pública vinculados al sector turístico, asociaciones profesionales de dicho ámbito así como a estudiantes de turismo franceses o españoles y tiene como objetivo convertirse en un “punto de encuentro” favoreciendo el “diálogo entre culturas”. De 9000 entradas registradas, más de un 60% poseen una carga semántica inherente que requiere sin duda una precisión. Inscribirse en un diálogo de culturas supone una inclinación hacia interacciones lingüísticas y extralingüísticas que operan entre sujetos procedentes de culturas diferentes como la francesa y la española. El estudio de las unidades léxicas registradas en él, pondrá de relieve cómo ambas culturas dialogan a través de los individuos que las representan, formados comunicativamente por ellas. Como señala H. Besse (1984): “Le dialogue des cultures n'est pas dissociable d'un dialogue interpersonnel, entre soi et un autre à la fois semblable et différent, entre soi et soi confronté à des messages autres que ceux auxquels on est accoutumé” (1984: 99). Sin embargo, para que ese diálogo interpersonal o textual (oral o escrito) pueda establecerse funcionalmente no debe ser demasiado desigualitario de modo que el interlocutor extranjero, ajeno a una determinada lengua pueda comprometerse en una vía constituida por unidades léxicas cuyo sentido, denotativo y/o connotativo, no siempre domina.

Robert Galisson (1999), consciente de la importancia de la carga cultural del léxico de una lengua y desde un enfoque didáctico, crea como disciplina la lexicultura (1987) insistiendo en la posibilidad de penetrar en la cultura a través del léxico. Su objetivo: integrar lengua y cultura en el mismo proceso de enseñanza/aprendizaje. Un proceso que se enmarca en un contexto espacio – temporal preciso como el *Diccionario*

de *términos del turismo* (2009) que estudiaremos en el que factores sincrónicos y diacrónicos aportan información sobre usos lingüísticos propios del medio geográfico, social, histórico en el que las lenguas que describe, funcionan.

La marcada dimensión internacional del turismo repercute sobre su léxico constituido por numerosos préstamos extranjeros, en su mayoría de origen angloamericano, muchos de ellos, comunes a las dos lenguas en contraste, el francés y el español. Son frecuentes los neologismos, fruto de la revolución tecnológica operada en nuestra sociedad, que han sido integrados en el DTT, en la mayoría de los casos, traducidos por simple calco frente a una minoría sometida a ligeras adaptaciones gráficas que los aproximan a la fonética de la lengua receptora: *cibertiket*¹ VIAJE ciberticket, billete electrónico [de avión] –billete sin soporte material que se valida al presentar la tarjeta de identidad en el mostrador de facturación-; V. *billet électronique, émission automatique de billets* (DTT, 2009: 71). Las entradas que les han sido consagradas aparecen acompañadas en su caso, de las recomendaciones, oficiales o no, realizadas por la Real Academia Española (RAE) así como por las propuestas estipuladas por las Comisiones de Terminología francesas que, al frente de los diferentes Ministerios, velan por la integridad de la lengua (CRITER Corpus du Réseau Interministériel de Terminologie: www.dglf.culture.gouv.fr/terminologie/base-données.html): *airbag* VIAJE airbag, bolsa de aire f [recom.], cojín de aire [recom.], colchón de aire [recom.]; V. *coussin de sécurité* (11). Dichas recomendaciones solo en escasas ocasiones consiguen imponerse. Frente a préstamos justificados susceptibles de satisfacer nuevas necesidades denominativas (*choucroute* 70, *hammam* 160...), encontramos numerosos préstamos injustificados (*check-in* 66, *check-out* 66, *snack-bar* 286, *fast-food* 131, *overbooking* 224...) que coexisten con términos híbridos como *puenting* 585, término español al que se ha adherido un sufijo anglófono, o *escanear* 458, término angloamericano seguido de un sufijo español. El carácter internacional de determinados términos contrasta con el carácter local de otros. Observamos, pues, cómo la descripción de itinerarios en países extranjeros conlleva el uso de palabras referidas a diferentes realidades locales que aportan una dimensión cultural adicional al discurso

¹ Los términos insertos en el cuerpo del texto aparecerán referenciados únicamente con el número de página correspondiente; todos ellos se encuentran registrados en el *Diccionario de términos del turismo* (2009).

turístico. Dichas unidades léxicas son especialmente relevantes en ámbitos como el tipo de alojamiento, el transporte, la artesanía, etc. Aunque normalmente se trata de usos ocasionales, a menudo, llegan a convertirse en característicos del discurso turístico en un sentido multicultural. Citaremos como ejemplo el término *damasquinado* ART *damasquinage* ◇ *Las labores de damasquinado de Toledo y Granada en armaduras, vasos o joyeros son de fama internacional* (433) o *botijo* REST/ART *gargoulette* f; *botijo* désigne la poterie espagnole capable de conserver l'eau fraîche et qui permet de boire à la régalade; on en compte de nombreuses variétés, des plus rustiques aux plus artistiques (...) (383); ambos de origen español. Los vocablos patrimoniales, tradicionales e incluso locales son especialmente numerosos en el sector turístico nacional (*masía* 534 en Cataluña o *chambre d'hôte* 64, en zonas rurales de Francia). Estos términos, a menudo revitalizados, coexisten junto a numerosos neologismos de ámbito mucho más amplio: así, frente al aséptico, *hotel* 497, encontramos el término *parador* 563 registrado en el DTT que, a pesar de hundir sus raíces en la España franquista, goza en la actualidad de un prestigio indiscutible y ha dado lugar a toda una cadena de hoteles de lujo que destacan por su gran valor artístico ya que se encuentran ubicados en antiguos castillos, monasterios, iglesias...

Tradicición y modernidad se conjugan pues en esta área del conocimiento donde el término “experiencia” se traduce en “cultura” pues como señala S. Abou “la culture n'existe que particularisée en fonction de la diversité des sociétés humaines. [...] C'est au sein de la société que l'individu élabore sa propre expérience culturelle singulière et à nulle autre pareille” (1981: 12). De ahí, que en la resolución de un determinado problema lingüístico converjan disciplinas variadas como la antropología, la sociolingüística, la lingüística cognitiva... así como otras que, de alguna manera, estudian y analizan la comunicación humana propia de este sector. El objetivo del DTT es, además de informar sobre el léxico en uso en los diferentes ámbitos específicos recopilados, reflexionar sobre esa “cultura ambiente” a menudo ignorada en los diccionarios bilingües como el que nos ocupa, difícil de interpretar por la mirada del Otro, ajeno a dicha cultura.

Partiremos pues de la hipótesis según la cual la penetración cultural de una lengua carece de uniformidad lo cual plantea problemas en lexicografía, especialmente cuando el estudio de la terminología es abordado desde una perspectiva contrastiva.

Privilegiando un enfoque semántico en la línea de Benveniste (1974) y bajo el prisma ya adelantado por Galisson (1991), el DTT propone al usuario, a través del análisis de términos clave incluidos en su corpus, establecer un “puente” de acceso a la lexicultura. Estudiaremos para ello aspectos culturales propios de Francia y de España entretejiendo las estructuras semánticas internas en las que se sustenta su interpretación y extrapolando las repercusiones que las unidades léxicas, procedentes de otros espacios geográficos no hispanos ni francófonos, han tenido en el léxico de ambas lenguas, fruto de los múltiples intercambios (sociales, culturales, comerciales u otros) acaecidos en el transcurso de la historia.

Analizaremos, por último, los casos de “isomorfismo” y de “anisomorfismo” que se plantean desde la pragmática traductora destacando la “carga cultural compartida” CCP (Galisson, 1991) entre las lenguas objeto de estudio, signo de identidad y de reconocimiento más allá de sus fronteras.

3.2. Integración de la lexicultura en lexicografía: recursos diversos que permiten establecer un vínculo entre lengua y cultura

La lexicultura es una disciplina difícil de integrar en un diccionario ya que revela implícitos y recurre a la subjetividad, evocando valores supuestamente compartidos por un pueblo, en ocasiones cuestionables. El DTT es un diccionario bilingüe con fines pedagógicos, un “lugar de aprendizaje” de ciertas normas sociales y de determinadas costumbres. Para ello se sirve de recursos diversos entre los que cabe citar:

1. Explicaciones aclaratorias. 1.1. Sobre un determinado concepto. Así, en la entrada *Noël/la Noël* equivalente en español a “Navidad, Pascua de Navidad, Natividad del Señor” encontramos la siguiente glosa cultural gracias a la cual podemos establecer un uso distintivo en cada lengua: “En Francia, Noël corresponde solamente al día 25 de diciembre; sin embargo, en España, las Navidades abarcan hasta el 6 de enero” (214). En el sector artístico, concretamente en el cinematográfico, aparece registrada como entrada en la parte español – francés: *Goya, [premios]* en la que se indica su equivalencia a los *César* franceses y a los *Oscar* americanos. (486). Manifestaciones artísticas diversas, propias de cada país, como *FITUR [Feria Internacional del Turismo]* (472) o *ARCO [Feria Internacional de Arte Contemporáneo]* (358)... se suceden en el DTT pero al no contar con equivalentes exactos en lengua meta solo se

registran en la parte referida a la lengua en uso, en este caso, el español. Podríamos igualmente referirnos a diferentes organismos (*AENA* - Aeropuertos Españoles y Navegación Aérea), instituciones (*CCIP* – *Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris*), cuerpos oficiales (*Guardia Civil* esp. – *Gendarmerie* fr.), órganos de gobierno... cuya comprensión requiere la búsqueda de equivalentes discursivos en lengua meta o de puntualizaciones que garanticen la concretización del léxico en el discurso como ocurre en el caso del término *préfecture* f CULTURA prefectura f la *préfecture* equivale en España a la “Subdelegación del Gobierno” de una provincia (249). Las precisiones de carácter denominativo o explicativo permiten aclarar aspectos morfológicos puntuales susceptibles de inducir a equívoco: recordemos los referidos al uso de determinadas categorías gramaticales como en *hébreu*, x pl CULTURA hebreo, a f –si *hébreu* es un adjetivo, su femenino es *hébraïque*, pero si se trata de un sustantivo, su femenino es *juive* o *israélite*; V. *juif* (161); al empleo correcto del número: singular colectivo en una de las lenguas frente al plural en la lengua meta como ocurre con el término *afición* [la]¹ f SPECT/SPORT fans pl, amateurs pl, *supporters* pl [sport], *supporteurs* pl, *trices* f pl [recomm. off.]; V. *hinchas*, *seguidor*, *fan*; *afición*² f SPORT amateurs pl –on emploie en espagnol le mot collectif singulier *afición* tandis qu'en français on emploie le mot *amateurs*” au pluriel; V. *aficionado* (345); o al género: *arte* m/f ART/CULTURE art; en espagnol, ce mot es féminin au pluriel: *artes escénicas*, mais généralement masculin au singulier: *el arte escénico* (361). Destacaremos igualmente los comentarios que “previenen” sobre ciertas particularidades gráficas y fonéticas de repercusión semántica. Nos referimos con ello a los parónimos intralingüísticos como el término *roman*, e f ARTE/CULTURA románico, a f; cuidado con no confundir *roman* con *romain*, e, que significa “romano” ◇ *La ville de Nîmes compte de nombreux monuments romans comme la Tour Carrée* (272) así como a los parónimos interlingüísticos o “falsos amigos” como *équipage* [d'un avion, d'un bateau] VIAJE tripulación f [de un avión, de un barco]; cuidado con no confundir *équipage* con “equipaje”, en francés *bagage* (- de cabine VIAJE tripulación de cabina, membre de l'- VIAJE miembro de la tripulación) (123); o al uso de dobles: *hôte* del latín *hospes*, “invitado”, en español “huésped” y “anfitrión” (163).

2. La selección de entradas y de las expansiones correspondientes a cada entrada.

La polisemia es frecuente en el léxico del turismo, producto de una acumulación de los sentidos que se atribuyen sucesivamente a un determinado término. Ante la imposibilidad de crear tantos términos nuevos como referentes, los usuarios de una determinada lengua aumentamos, recurriendo a ella, las potencialidades de los términos ya existentes una lengua completamente monosémica sería impensable ya que dispondría de un léxico prácticamente infinito imposible de recopilar en diccionarios o glosarios tanto generales como específicos; este hecho plantea en lexicografía un problema de selección. En este sentido dos criterios básicos: actualidad y frecuencia de uso rigen la selección de entradas que configuran el *Diccionario de términos del turismo*:

cinta f GÉN ruban [por orner] (- *adhesiva* GÉN scotch, ruban adhésif, - *central* [tenis] SPORTS sangle f [tennis], - *de la red* [tenis] SPORTS bande de filet f [tenis], - *mecánica* [para personas] VOYAGE trottoir roulant, - *transportadora* [equipaje] VOYAGE carroussel à bagages, - *transportadora* [mercancías] VOYAGE tapis transporteur, bande transporteuse f [pour les marchandises] (410).

El léxico sufre una evolución constante. A veces los términos ven diversificarse su sentido o simplificarse; otros, caen en desuso y acaban desapareciendo. Debemos considerar que cuando uno de los sentidos expresados por un término polisémico desaparece no tiene por qué tratarse necesariamente del primer sentido, aparentemente el más antiguo.

En cuanto a la recopilación de las expansiones de mayor uso en la que aparece recogida la entrada, revela en ciertos casos una cultura consciente o inconsciente en el lector: No siempre existe coincidencia entre la “carga cultural compartida” de un término y la “carga cultural” propia del lexicógrafo. La inclusión o ausencia de una determinada entrada o definición puede aportar datos significativos y actuar a modo de censura, ofreciendo de este modo una visión parcial y subjetiva de una determinada realidad sociocultural. Ciertos prejuicios o valores, compartidos o no, por un determinado grupo social son inculcados a los usuarios. En este sentido el diccionario se encuentra pues “a caballo” entre la lexicultura y la idea vehiculada o censurada por el lexicógrafo, auténtico “árbitro” de las entradas registradas en él. Este aspecto ha sido

muy cuidado en la elaboración del DTT, sin embargo, podríamos cuestionarnos acerca de las entradas *asistenta* y *asistente* registradas en la página 363: *asistenta* f GEN femme de menage f, employée de maison f, domestique f; V. *mujer de la limpieza, camarera./asistente* GEN/GESTION assistant, e f (- a un cursillo GESTION assitant à un stage, - *social* GESTION asistente social). La distinción semántica que implica la variación de género es un reflejo del carácter patriarcal de la sociedad occidental y un vestigio del uso sexista de determinados nombres de profesión en nuestra sociedad. Estos términos contrastan con otros como *azafato* esp. (368), introducido a través del angloamericano *steward* (292), adoptado sin modificación alguna en francés, hasta hace una o dos décadas excluido de los glosarios propios de este sector. La inclusión de dicho término en el diccionario supone pues un avance social ya que, al contrario que el ejemplo anterior, marca el acceso de los hombres a un gremio tradicionalmente femenino. En cuanto al sustantivo femenino, *azafata* (368), *hôtesse de l'air* en fr. –en su origen “ayudante de la reina”, muestra cómo palabras arcaicas son recuperadas para ofrecer una alternativa a la adopción de anglicismos.

3. Importancia de los ejemplos. La incorporación de ejemplos a modo ilustrativo en las diferentes entradas de un diccionario no es un hecho novedoso. Ya en el *Dictionnaire Universel* (1690) de Antoine Furetière encontramos como subtítulo la siguiente advertencia “Les mots seront expliqués avec quelques histoires, curiosités naturelles, phrases et constructions. Le tout extrait de plus excellents auteurs anciens et modernes” (<http://www.u-cergy.fr/dictionnaires/auteurs/furetiere.html>). Aquí, la noción de ejemplo, próxima a lo que entendemos en la actualidad como cita, respaldada por la autoridad de célebres autores literarios, contrasta con la concepción de los ejemplos insertos en el DTT, enmarcados en el uso actual que de un término se realiza en un contexto preciso.

Se accede pues al sentido de una unidad léxica a través de sus actualizaciones en diferentes contextos y al estudio de su distribución en la frase. No obstante, debemos considerar que una unidad léxica no se presta a cualquier actualización. En nuestra opinión, no son los usos los que determinan el/los sentido/s, sino el/los sentido/s los que condicionan los usos de una determinada unidad. Los términos en discurso son susceptibles de variaciones semánticas según el contexto; recíprocamente, la

interpretación de un enunciado se fundamenta en la identidad léxica de sus componentes, identidad a veces en correlación con su status gramatical.

Los ejemplos suponen la introducción del discurso en el diccionario además de constituir un instrumento de transmisión cultural indiscutible. Gracias a ellos es posible distinguir la “cultura culta” de la “cultura usual”, en ocasiones “familiar”. En el DTT encontramos:

3.1. Referencias a la cultura española en la parte español - francés (LEF):
 Históricas: *alcazaba* f ART/CULTURE *forteresse* f [en árabe] ◇ *La alcazaba de Almería defendía la ciudad en el Al-Andalus, es decir en la España musulmana* (349).
 Geográficas: *archipiélago* PAYSAGE *archipel* ◇ *El Hierro, La Palma, La Gomera, Tenerife, Gran Canaria, Fuerteventura y Lanzarote son islas del archipiélago de las Canarias* (358).
 Paisajísticas: *huerta* f PAYSAGE *jardín potager, verger* [d'arbres fruitiers] ◇ *La huerta de Murcia es muy rica en frutas y verduras* (497).

3.2. Referencias a la cultura francesa en la parte francés - español (LFE):
 De carácter administrativo: *petite banlieue* f PAYSAGE *afueras* f pl, *alrededores* pl [de una gran ciudad] ◇ *La división sociale et architecturale des quartiers de la petite banlieue bordelaise du XIXe siècle n'était pas très marquée; V. zone suburbaine* (32).
 Gastronómicas: *crêpe* f REST *crep/crêpe* m/f ◇ *Quand je vais en Bretagne, j'adore manger des crêpes, car il s'agit d'une des spécialités culinaires de cette région française* (91).
 Vitivinícolas: *cru* REST *cru, pago* [buenos viñedos]; se suele emplear este término como mención para diferentes categorías de vinos (*grand cru, cru classé, cru supérieur...*) ◇ *Château Margaux est considéré comme premier grand cru classé* (94).
 Artísticas: *comique* ESPECT *humorista* ◇ *Murielle Robin est une grande comique; V. fantaisiste, humoriste* (70).

3.3. Referencias culturales a países de habla francófona o hispana que denotan las aproximaciones y distanciamientos que se han producido en el transcurso de su historia por motivos políticos, sociales, económicos u otros: *habanera* f ART/CULTURE/SPECT *habanera* f –*musique qui a son origine au XIXe siècle chez les marins, lesquels à l'aller et au retour de Cuba, chantaient avec nostalgie un air lent qui rappelait la cadence des flots marins-* ◇ *Torre Vieja es la sede del Certamen anual internacional de habaneras y polifonía a finales de julio* (491).

3.4. Referencias a otras culturas de habla no francófona ni hispana: pudding/pouding REST pudín ◇ *Le pudding est le gâteau traditionnel de Noël, en Angleterre* (254). Destacaremos, por último, cómo las mismas cadenas hoteleras citadas a veces en los ejemplos ofrecen denominaciones de marca hispana (*Fiesta, Catalonia, Sol Melià, Iberostar...*) o francófona (*Le Méridien, Club Méd, Accor...*) al igual que determinadas perífrasis, basadas en referentes culturales específicos (*piel de toro, península ibérica, la tierra de D. Quijote, La Mancha...* en español; *L'Hexagone, La France, L'Élysée, la présidence de la République...* en francés), nombres propios de personajes célebres, de ciudades o pueblos que sitúan la entrada en un contexto espaciotemporal preciso.

Como señala Elena Klett “Les mots expriment un découpage de la réalité en renvoyant à un référent externe et cet ancrage des mots dans le monde est indissociable de l'organisation des mots à l'intérieur du discours” (2003: 240). A través de los ejemplos, el usuario se ve proyectado hacia un universo cultural que, en ocasiones, difiere del suyo propio. Se siente cómodo con un artículo que le propone, según el caso, definiciones o traducciones ilustradas que sitúan la entrada en un contexto concreto y aclaran grupos binarios, locuciones, más o menos estereotipadas, o determinadas estructuras sintácticas que podrían inducir a equívoco. Una descripción detallada de los mismos muestra igualmente el modo en el que las disimetrías léxicas se acentúan en los intercambios que se producen de una lengua a otra debido a un conocimiento, a menudo insuficiente, de imágenes complementarias que se incorporan al léxico y remiten a la cultura del otro. Como afirman Serge Moscovici y Georges Vignaux :

Les représentations sociales sont toujours complexes et s'inscrivent nécessairement dans des cadres de pensée préexistants, ceux-ci tributaires à chaque fois, de systèmes de croyance ancrés dans des valeurs, des traditions, des images du monde et de l'être. (1988: 87).

Los ejemplos tienen pues como objetivo facilitar el proceso de enseñanza - aprendizaje de un determinado término incidiendo en el uso apropiado y preciso del mismo según el contexto y la situación comunicativa. En este sentido, el DTT es un

diccionario centrado en las necesidades del usuario; que intenta responder a sus expectativas e incluso superarlas.

4. La clasificación de las unidades léxicas en función del ámbito específico de mayor frecuencia de uso. El diccionario que presentamos es pues un diccionario onomasiológico construido sobre signos-vocablos y sobre conceptos-sentidos. Su carácter multidisciplinar viene marcado por la introducción de unidades léxicas referidas a diferentes ámbitos específicos en los que se actualiza su uso (gestión, derecho, gastronomía, deportes, cultura, paisaje...): *bodega*¹ f [*de vino*] REST cave f [*de vin*], *celier*; V. *vino*; *sótano*, *subterráneo*, *cava*; *bodega*² f [*avión*, *barco*] VOYAGE soute à bagages f; V. *cala de equipaje*; *bodega*³ f [*depósito/almacén en puertos*] GESTION dock [*entrepôt*, *magasin qu'on trouve dans les ports*]. (381). De este modo, al neutralizar los demás sentidos potenciales de un término, la polisemia queda reducida prácticamente a cero. Estas “microlenguas“ (Balboni, 1989: 56), estrechamente interrelacionadas, son utilizadas en los diferentes contextos (lingüístico, cultural, espacial y temporal) en los que interviene tanto el operador turístico como el turista. Es evidente que todos los profesionales poseen un lenguaje común referido a su “ámbito específico de experiencia” que facilita la comunicación entre locutores de lenguas incluso diferentes.

Le locuteur d'une langue se définit según L. Guilbert non seulement par son aptitude à s'exprimer selon les règles du système général de la langue, mais aussi selon les usages propres aux groupes et sous-groupes auxquels il appartient: groupe régional o géographique, groupe professionnel, classe sociale, groupe religieux {...] (1975: 81).

Existen además distintos niveles de especialización que han sido considerados en la elaboración del DTT: Términos técnicos referidos a servicios, estructuras u organizaciones turísticas específicas. Léxico perteneciente a diferentes sectores que adquiere un significado específico en el sector turístico. Palabras que sólo pertenecen al ámbito turístico en un determinado contexto, fuera del cual, perderían dicha especificidad. Nos desplazamos a través del léxico siguiendo un orden alfabético aunque las entradas especialmente dificultosas aparecen provistas de múltiples referencias (Véase, V.) a términos “casi sinónimos” o pertenecientes al mismo campo

semántico que sitúan el término base en un sector conceptual preciso: *cesta* f SPORTS panier [basket-ball]; V. *canasta*; *baloncesto* (405); *casino* SPECT casino; V. *apuesta*, *juego*, *ruleta* (405); *cervecería* f REST brasserie f; V. *taberna*, *bar*, *café* (405). Esta configuración permite al locutor que busca el modo de “traducir” su pensamiento en palabras, puntualizar al expresar una determinada percepción al tiempo que le ofrece una visión de conjunto de los diferentes sectores específicos en los que dicho término es susceptible de ser actualizado.

5. Uso de códigos variados que transmiten valores multiculturales. La “visita guiada” por las diversas áreas que componen el ámbito turístico nos muestra un léxico extremadamente rico y heterogéneo, un léxico en continua “ebullición”. Las unidades léxicas registradas en el DTT establecen un diálogo repleto de matices en los que la interculturalidad se hace patente a través de códigos de diferente naturaleza: cromáticos, formales, numéricos... Así por ejemplo, en referencia a los transportes ferroviarios, los colores son indicativos de las tarifas estipuladas según el período de mayor o menor afluencia en el que se efectúan los desplazamientos. Tanto en la *SNCF [Société Nationale des Chemins de Fer Français]* como en la *RENFE [Red Nacional de Ferrocarriles Españoles]* se habla de *départ en bleu* (salida en azul) para designar una tarifa ventajosa que se opone al *départ en rouge* (en rojo) período de tarificación superior al normal por día/hora punta o período vacacional y al *départ en blanc* (en blanco) período de tarificación regular (627). Con matices diferentes encontramos el color azul en el ámbito bancario. Una breve evocación histórica muestra cómo antes de la guerra, se hablaba metafóricamente en Francia del *billet bleu*, en referencia a los colores y a las efigies de dichos billetes cuyos gruesos trazos aparecían en color azul. Este empleo, actualmente en desuso en el lenguaje usual (perdura en argot), prueba la presencia de este color en el ámbito bancario; de hecho, en Francia las primeras tarjetas de crédito eran de color azul. La transferencia de la relación lógica sobreentendida entre ambos términos ha motivado que aún en la actualidad se siga utilizando la unidad léxica *carte bleue* para designar la “visa [de crédito]”, y así aparece registrada en el DTT (57). En el sector de los transportes, la *zone bleue* (zona azul esp.) designa la zona de estacionamiento regulada y limitada, en alusión a una época en la que esta práctica se encontraba delimitada por líneas demarcativas de color azul; siendo por el contrario, la zona pintada de amarillo (*jaune*), la de estacionamiento prohibido en alternancia con el

rojo (*le rouge*), símbolo de peligro, prohibición y dificultad. En el *Code de la route* (Código de circulación), el *feu rouge* (semáforo rojo esp.) indica la prohibición de pasar. Se dice de modo elíptico *passer au rouge* (pasar con el semáforo en rojo, saltarse el semáforo esp.), lo cual es objeto, en ambos países, de una infracción grave (el rojo es asociado al peligro). *Une journée rouge* (un día negro esp.) designa una jornada especialmente señalada para los automovilistas en Seguridad vial (*Sécurité routière*), marcada por el comienzo o regreso del período vacacional, período de huelga, etc. En banca, *la liste rouge* (lista negra esp.) es la lista de las personas a las que se les prohíbe, por diferentes motivos, ciertos lugares, actividades o actos que afectan a la vida cotidiana, por ejemplo, el pago mediante cheque. La expresión *être dans le rouge* (estar en números rojos esp.) –en el lenguaje usual, *être à découvert* (estar en descubierto, 99)- significa disponer de un déficit bancario en referencia a las cifras de esta columna antaño anotadas en rojo. El valor simbólico de estos microcódigos (unidades lexicalizadas y, por tanto, incluidas en el diccionario) impregna el léxico utilizado en el uso cotidiano y solo puede ser interpretado correctamente conforme al marco cultural de referencia.

3.3. Lo típico y los tópicos marcan la diferencia cultural entre lenguas a través del léxico

Frente al término “tópico” definido como “tema o forma de expresión pertenecientes al acervo tradicional” (Seco et *ali.*, 1999: 4347), se considera “típico” lo “peculiar o característico”, “aquello que forma parte del folklore de un lugar” (Seco et *ali.*, 1999: 4321). Lo típico y los tópicos abundan en el léxico tanto francés como español poniendo de manifiesto señas de identidad propias. Tópicos nacionales coexisten con otros de carácter local. Un rastreo efectuado a partir de guías de viaje regionales consultadas como documentos de apoyo para la confección de nuestro corpus (*Bibliothèque du voyageur* de la editorial Gallimard), revela algunos de los “tópicos autonómicos” apuntados por los franceses con respecto a los españoles: “los andaluces son el pueblo más exuberante”, “los castellanos son muy religiosos”... Afirmaciones como éstas no siempre son ciertas aunque, en ocasiones, se ven reforzadas por la carga semántica implícita de las unidades léxicas en uso. Basándonos en ello, pasamos a analizar los valores culturales asociados al léxico a partir de los principales centros de

interés (relax, gastronomía, fiestas...) en torno a los cuales se estructura la mayor parte de los términos del turismo y de las ocurrencias específicas registrados en el DTT, algunos de ellos de marcado corte hedonista, entre otros:

- *El placer del relax, del descanso.* Tanto en francés como en español se han introducido numerosos términos para expresar este concepto. Entre los préstamos de diferente origen destacan los japoneses dada la admiración que despierta en Europa la cultura zen (jacuzzi 509, spa 620, kimono 515...); no obstante un vocablo español, registrado en el DTT, resulta digno de mención; nos referimos al término *siesta* 285 cuyo origen se remonta a la Regla de San Benito (540 d.C.) en la que se incluía la norma de guardar reposo y silencio después la “hora sexta”. De ahí, el verbo *sestear*, “guardar la siesta” o “dormir la siesta”, tópico en el que se recrean autores de guías turísticas escritas en todo el mundo, seña de identidad por antonomasia.

- *El placer de los sentidos a través de la gastronomía.* Al refinamiento en el modo de elaboración de determinados productos o platos típicos se une el “lujo”, en países de tradición agrícola como Francia y España, de poder utilizar como “materia prima” productos propios del terruño en diferentes combinaciones gastronómicas. Aunque las innovaciones culinarias no dejan de sucederse, situando a los cocineros españoles (Ferrán Adriá, Martín Berasategui, Enrique Dacosta, Juan Mari et Elena Arzak...) y franceses (Paul Bocuse, Alain Ducasse, Michel Gérard, Alain Chapel, Fernand Point, frères Troisgros...) “a la avanzadilla” en este sector, es difícil que el turista que visita España pueda evadirse de términos como *tortilla española, paella, jamón serrano* o de determinadas combinaciones como el *chocolate con churros...* testimonio fiel de tradiciones cuya pervivencia ha permitido narrar su propia historia. Así, el origen de la *tortilla espagnole, omelette espagnole* u *omelette aux pommes de terre* se remonta a la tradicional torta que los romanos hacían a base de leche y huevos. La tortilla española en su actual versión con patata, con o sin cebolla, contrasta con la *tortilla francesa/la francesa, omelette nature* (636). Su sencilla preparación y buen sabor la han convertido en un plato “estrella” de la gastronomía española. Indispensable en ella es sin duda el *jamón* cuyas primeras noticias datan del Imperio romano aunque se cree que los primeros cerdos fueron traídos por los fenicios –en Tarraco se encontró un jamón fosilizado de casi dos mil años-. Dependiendo de la raza del cerdo se distingue entre jamón serrano cerdo blanco y jamón ibérico cerdo ibérico, admitiendo

esta última variedad diferentes subgéneros en función de la cantidad de bellota consumida por el cerdo antes de ser sacrificado (*Jamón de Cebo, de Recebo, de Bellota*). Otros criterios como su denominación de origen (*Jamón de Huelva, Guijuelo...*); sus diferentes apelativos comerciales (*Pata Negra, Jabugo, 5J...*) o su proceso de curación (*jamón bodega, reserva y gran reserva*) dan lugar a una amplia terminología registrada en el DTT (509-10). En cuanto al *chocolate con churros*, combinación que data de comienzos del siglo veinte, refleja un acto social típico español. Las tradicionales *churrerías* 409 coexisten en la actualidad con “puestos ambulantes” reflejo del acelerado ritmo social y con *chocolaterías* 408 que compiten con *cafeterías* (391) donde se ofrecen variantes como el “café con leche acompañado de churros”. Encontramos en el término español *chocolatería* un claro ejemplo de “anisomorfismo” pues, como se indica en el DTT, no se debe confundir con el francés *chocolaterie*:

*chocolatería*¹ f REST chocolaterie f [fabrique de chocolat], chocolatería² f REST salon de thé [spécialisé en chocolat]; établissement où l'on sert le chocolat espagnol à boire très épais; en Espagne, la coutume est de s'y rendre de bon matin, après une sortie nocturne, particulièrement après le réveillon, pour y prendre un petit déjeuner; certaines fabriques de chocolat ont leur propre chocolaterie; V. churros. (DTT, 2009: 408).

Constatamos pues como numerosos productos de origen español difícilmente admiten traducción; de ahí, la necesidad de explicaciones complementarias sobre su contexto sociocultural de uso. Por su parte, la gastronomía francesa, declarada Patrimonio Inmaterial de la Humanidad por la UNESCO (16/11/10) al igual que la dieta mediterránea, destaca por su refinamiento en la elaboración de determinados platos y productos tradicionales (*bloc de foie* 138, *pâté* 231-2, *magret de canard* 191...), su selecta gama de quesos –“el país de los mil quesos”- (*brie* 47, *roquefort* 273, *cantal* 55...) y la excelente calidad de los vinos (*Beaujolais* 36, *Bordeaux* 43, *Bourgogne* 45...) con los que se riegan determinadas combinaciones como la *fondue* 139, la *raclette* 257 o la *cargolade* 56 de marcada función social. En este sector son numerosos los galicismos que se han introducido en español: *besamela/besamel* 378, *biscote* 379... Su uso, en

ocasiones “abusivo”, responde al deseo de transmitir connotaciones de prestigio como se hace patente a través de términos como *gourmet* galicismo que se utiliza sin modificación alguna en español aunque podría traducirse, según el contexto, por “gastrónomo, experto, entendido, sibarita” (486), *pâté, cordón bleu, chateaubriand...*

En otros casos los galicismos obedecen a la elaboración específica de un determinado producto (*andouillette* 15, *béarnaise* 36, *bavarois* 36, *amourette* 14...) o al espíritu creativo de su autor (*jalousie* 175, *dame blanche* 96, *esquimau* 125...). Su tratamiento en lexicografía bilingüe requiere el recurso a perífrasis de carácter descriptivo o definitorio que permiten al extranjero descifrar su verdadero sentido.

De todos es conocido el “maridaje vino y gastronomía” y por ello, en Francia, primer país productor de vinos y primer destino turístico seguido de España, el enoturismo ha adquirido un desarrollo excepcional. La riqueza terminológica de este sector muestra matices múltiples, especialmente sensoriales, de marcado carácter figurativo (cata de vinos, cepas, diversos procesos de elaboración). Su valor metafórico permite la aproximación de conceptos abstractos de otro modo, no identificables. Numerosos galicismos de este tipo (*cru* 94, *sommelier/sumiller* 288, *château* 65, *chambrier* 63...) han sido recopilados en el DTT. Todos estos términos de ámbito nacional coexisten con otros referidos a platos típicos autóctonos, propios de una determinada región. Así, en Andalucía, son frecuentes las frituras de pescado y de ahí la introducción en el DTT de términos como *chanquete* seguido de la aclaración correspondiente “REST petit de l’anchois [alevin]; en Andalousie, on aime beaucoup manger des fritures de poisson, et en particulier, des chanquetes frits; actuellement, il est difficile de les trouver car leur pêche est interdite en raison de leur taille ◇ *He comido chanquetes a la malagueña; V. pescado, boquerón*”, 406. Asturias donde abundan los pastos y la ganadería vacuna destaca por sus quesos de renombre nacional e internacional como el de *cabrales* “REST cabrales [fromage asturien, bleu, très fort]; V. queso; manchego”, 390; en Galicia sus variadas verduras, legumbres y tubérculos como los *cachelos pl* “REST cachelos pl –morceaux de pomme de terre cuite de la variété Kennebec, qu’on emploie en Galice et que l’on sert accompagnés de viande ou de poisson-; V. patatas”, 390 y los *grelos* “REST feuille tendre de navet f –ces feuilles, accompagnées de jambon servent à confectionner un plat typique de la cuisine de Galice lacón con grelos-; V. lacón, nabo”, 486, permiten la elaboración de platos típicos de

dicha región como el “lacón con grelos” con el que se deleitan los numerosos peregrinos que finalizan su recorrido en Santiago de Compostela. Al igual que en España, en Francia destacan ciertos preparados típicos de cada región que reciben nombres específicos que permiten identificarlos como el *aligot* REST aligot [preparación de la región de Auvergne a base de patatas y de tomate fresco], 12, *les quenelles* “RESTquenelle [albóndiga de pescado o carne, con forma casi rectangular, típica de Lyon] “ 255 o la conocida *quiche lorraine* “REST quiche lorraine; especialidad francesa, típica de la ciudad de Nancy y cuyo nombre proviene del alemán *Kuchen* [pastel]“,255. Dichos términos carecen de traducción en lengua meta.

- *El placer de compartir aspectos festivos con elementos gastronómicos.* Los factores culturales se ponen de manifiesto en los numerosos actos sociales que combinan aspectos festivos con tradiciones culinarias como la elaboración de *cêpes* en la festividad de la *Chandeleur* (dos de febrero) en familia o en reuniones de amigos (*crêpes partie*). Su difusión ha dado origen a derivados como *crêpière* y *crêperie* 91 todos ellos registrados en el DTT.

En España, además del *chocolate con churros*, destaca la elaboración de *buñuelos* 386 o de *torrijas* 635 y como platos socializadores típicos además de la *paella* 559, las *gachas* 481, las *migas* 539 o las *barbacoas* 375 de carne (en el campo o la montaña) o de pescado (en zonas de la costa) amenizan reuniones en familia o entre amigos además de constituir un aliciente indiscutible en celebraciones festivas populares.

- *El placer de las celebraciones festivas.* Las celebraciones festivas se suceden en ambos países sin embargo, el “espíritu festero” de los españoles sigue siendo exaltado como “gancho” para turistas de todo el mundo. términos como *juerga* 513, *marcha* 532, *trasmochar* 639, *tapa*, *tapeo* 627, *movida* 545, *calimocho* 393, *litrona* 523, *chiringuito* 407... son una muestra de los numerosos hispanismos que se han introducido en francés referidos a este sector. Podemos clasificar las celebraciones festivas atendiendo a su ámbito geográfico (nacional, regional, local) o a su origen (religiosas: San José, San Pedro, Navidad, Semana Santa...; cívicas: Fiesta nacional, Día de la Hispanidad...; populares y/o folclóricas: *carnaval* 399, *fiestas de primavera*, *fiesta flamenca* 471, *tamborrada/tamborada* 626 ...). Estos términos clave han dado lugar a numerosas ramificaciones cuyo registro en el DTT obedece a la frecuencia de uso. Así, por ejemplo, en España, país de tradición católica (70% de las fiestas), celebra entre

turrones 642 y *polvorones* 578 la llegada de la Navidad 548 y de los *Reyes Magos* 602 que colman de regalos especialmente a los más pequeños. Sin embargo, como fiesta religiosa destaca sin duda la celebración de la *Semana Santa* 614 y de ahí, los numerosos hispanismos referidos a este sector (*procesión* 582, *nazareno* 548, *paso* 566, *penitente* 570, *costalero* 426, *imagen* 500, *saeta* 605...) para los que, en la mayoría de los casos, se impone el uso de perífrasis explicativas en lengua meta.

En primavera, destaca Valencia con sus famosas *Fallas* “fêtes qui ont lieu pour la Saint-Joseph, et qui finissent le 19 mars, où à partir de minuit on brûle des monuments satiriques construits à cet effet, appelés également falla” (468). Sin embargo, dos fiestas populares constituyen el principal foco de atracción turística de España: las *corridas de toros* 425 (también denominada “fiesta nacional”) y *el flamenco* 473.

Aunque inmersas en una gran polémica las *corridas de toros* constituyen una de las tradiciones españolas de mayor renombre internacional. Encontramos sus antecedentes en la Biblia, en la caza del uro de los íberos y en determinados deportes de la Edad Media. Su concepción actual data del siglo XVIII cuando la nobleza abandona el toreo a caballo precedente del *rejoneo* 597 y la plebe comienza a hacerlo a pie, demostrando su valor y destreza. Se considera a Francisco Romero el primer diestro que puso orden a la fiesta y destacó como creador de la *muleta* 545. En cuanto al origen de la *plaza de toros* 577, tradicionalmente denominada *redondel* 594 o *coso* 425, se encuentra en el circo romano si bien es cierto que ya los templos celtibéricos como el de Numancia, tenían esta forma. La afición grecorromana por el circo, acentuó el carácter de espectáculo de dichas manifestaciones que progresivamente perderían su carácter ritual. Esta tradición española se ha exportado a otros países de Hispanoamérica aunque también la encontramos en Europa, concretamente en Francia en las ciudades de Carcasonne, Bayonne, Béziers... aunque el principal centro taurino se encuentra en Nîmes. Abundan en este sector los hispanismos referidos a las personas que intervienen en ellas (*torero* 635, *banderillero* 374, *rejoneador* 597, *picador* 537, *diestro* 442, *maestro* 527, *matador* 534, *novillero* 550...), instrumentos de uso (*montera* 543, *capote* 397, *banderilla* 374, *estoque* 462...) así como otros que responden a necesidades denominativas diversas (*corrida Goyesca* 486, *club taurino* 412...). En cuanto al flamenco podríamos definirlo como un “arte mestizo” en el que confluyen diversas

culturas que pasaron por la ribera del Guadalquivir dejando su impronta: fenicios, griegos, cartagineses, romanos, judíos, musulmanes, godos y gitanos. Música y baile se coordinan en más de 50 palos. Frente al *Flamenco Jondo* que expresa sentimientos profundos, con frecuencia trágicos (*Bulería, Soleá, Tiento...*), encontramos el *Flamenco Festerio* (*Sevillanas, Rumba, Tanguillos, Alegrías*) el más difundido entre los turistas extranjeros- basado en temas alegres, especialmente de carácter amoroso, a los que se alude en un tono desenfadado. El léxico referido a este sector es muy rico y designa tanto a personas implicadas (*bailaor 372, cantaor 396, guitarrista 489...*), como instrumentos (*castañuelas 402*), atuendos (*peineta 568, mantilla 530, mantón 530...*), acciones (*taconear 625, palmear 561*), entre otros, que permiten caracterizarlo. El flamenco, en sus diferentes versiones, al igual que las corridas de toros constituyen una expresión sublime del alma humana. En Francia, la tradición laica se impone en las celebraciones festivas, destacando la confluencia de manifestaciones de carácter general como la *fête de la bière* (de la cerveza), *fête de la musique* (de la música), *fête des moissons* (de las mieses), *fête des vendanges* (de la vendimia), *fête des fleurs* (de las flores/de la primavera) (*fête*, 133-4)... con festividades propias de cada región como la *fest-deiz* y la *fest-noz*, típicas de Bretaña (133).

4. Dificultades que la carga cultural de las unidades léxicas plantea desde un enfoque lexicográfico bilingüe

Como cualquier diccionario, el DTT posee una organización interna particular que se estructura en torno a dos ejes: la macroestructura y la microestructura. Si A. Polguère define la macroestructura como “son ossature générale” (2003: 200) es a nivel de la microestructura donde encontramos definiciones, glosas, ejemplos, colocaciones, referencias complementarias de carga cultural indiscutible que nos permiten expresar esos aspectos “intraduisibles” evocados por Béjoint y Thoiron:

D'une langue à l'autre, la désignation d'une même réalité est généralement obtenue par des cheminements différents. Les mots des diverses langues ne sont pas des étiquettes différentes collées sur les mêmes cases. Il n'existe pas deux langues dont les vocabulaires se retrouvent exactement, mot pour mot, toutes les acceptions d'un mot de

la langue de départ correspondant à toutes les acceptions d'un mot dans la langue d'arrivée. Il y a dans toutes les langues des éléments qui sont comme le dénominateur commun de notre humaine condition en cela, toutes les langues sont traduisibles mais chacune porte également l'empreinte lexicale d'une vision du monde particulière, et en cela, elles sont intraduisibles (1996:126).

El lexicógrafo incapaz a menudo de proponer la equivalencia absoluta de un término en lengua meta, se dota de una serie de recursos que le permiten aportar equivalencias relativas. Distinguiremos *grosso modo* dos tipos de entradas: 1. Las que se benefician de referencias equivalentes en ambas lenguas (L1 lengua origen – L2 lengua meta): “traducción isomorfa” o simétrica. 2. Las afectadas por una carga cultural compartida en una de las dos lenguas en contacto: “anisomorfismo” o asimetría. En dicho casos, al no existir una correspondencia biyectiva entre los términos de las lenguas en interacción, la traducción resulta imposible como han puesto de manifiesto los múltiples ejemplos hasta el momento citados. Las opciones que presenta su posible transferencia en lengua meta son muy restringidas destacando el recurso a perífrasis o a préstamos, normalmente acompañados como ya hemos indicado, de definiciones, glosas culturales, explicaciones aclaratorias... pues como señala E. Alcaraz Varó “a mayor anisomorfismo, mayor necesidad de explicación” (2004: 64). Explicaciones que puede adoptar la forma de paráfrasis pues como indica Polguère “la notion de paraphrase sur laquelle les lexicographes s'appuient pour définir le sens est tout à fait compatible avec la façon dont les dictionnaires de langue décrivent le sens et avec la notion de signe linguistique proposé par F. Saussure”. (2003: 100). El sentido de un término se concibe en función de la relación que éste mantiene en la red léxica de la lengua a la que pertenece, con otros términos de sentido más o menos equivalente.

4.1. Problemas lexicográficos de carácter semántico

4.1.1. En el plano pragmático, la traducción reenvía a una realidad diferente a la de la lengua origen

Términos similares en ambas lenguas que coinciden en determinados rasgos semánticos.

Ejemplo 1: almuerzo 351 (esp.) – déjeuner 101 (fr.)

*almuerzo*¹ REST déjeuner –il a lieu en France vers midi et en Espagne vers 14h; *almuerzo*² REST casse-croûte ou apéritif qui a lieu le matin vers 11h dans certaines régions d'Espagne; V. aperitivo, desayuno, merienda, tentempié, pisco-labis, refrigerio.

Ejemplo 2: Reyes Magos (esp.) – Rois Mages

rey CULTURE roi (*Reyes Magos* pl CULTURE/SPECT Rois Mages pl; en Espagne, selon la tradition, les enfants reçoivent les cadeaux pour la fête des Rois Mages [Épiphanie], le 6 janvier, et le 5 au soir, il y a un défilé avec des chars dans toutes les villes et les villages d'Espagne pour fêter l'arrivée des Rois Mages; V. *roscón de Reyes* (2009: 603).

Unidades léxicas casi coincidentes que varían en función de la frecuencia de uso de un determinado modificador: *attendre un instant* 24 (fr) – esperar un momento (esp.), *film d'épouvante* 136 (fr.) – película de terror (esp.), *sortie/issue de secours* 288 (fr.) – salida de emergencia (esp.).

Unidades léxicas idénticas que designan referentes completamente diferentes al actualizarse en cada una de las lenguas en uso. LFE *fête nationale* CULTURE/ESPECT fiesta nacional; en Francia, el 14 de julio, aniversario de la toma de la Bastilla (14/07/1789). (134). LEF fiesta nacional CULTURE/ESPECT *fête nationale*; en Espagne, la fête nationale a lieu le 12 octobre, pour la Virgen del Pilar et el Día de la Hispanidad. (471).

- Términos que designan referentes inexistentes o con variaciones sustanciales en lengua meta. LFE: *affineur, euse f [fromage]* REST comerciante de quesos que adquiere quesos jóvenes y los cura en sus propias instalaciones (9). LEF: *chupito* REST alcools divers servis dans un verre à liqueur; V. *alcohol, aperitivo* (408).

- Falta de cobertura de determinadas nociones: confusiones semánticas en el uso discursivo de ciertos términos. LFE: *alimentaire* 12 - alimenticio (que alimenta); alimentario (relacionado con la alimentación); *arôme* 20 -aroma, perfume; sabor, gusto; *jardin* 175 - jardín; huerto (de árboles frutales). LEF: *carga* 398 - cargaison,

charge, chargement; *entrevista* 456 - entretien, interview, entrevue, tête-à-tête; factura, nota 467 - mémoire, quittance, note, reçu.

- No equivalencia de registros lingüísticos. LFE: *apéritif/apéro* fam 16 – aperitivo; *football/foot* fam 139 – fútbol; *restaurant/restau* fam/resto fam 268 – restaurante; *bifteck/beefteak/bif* fam 38 – bistec, filete [de carne].LEF: *bocadillo/bocata* col 380-sandwich; *bicicleta/bici* col 378– bicyclette, vélo. Constatamos como en lengua francesa existe una mayor tendencia a abreviar.

4.1.2. Un caso particular: las figuras de estilo (coincidencias y divergencias)

En la creación del léxico del turismo es frecuente además de los procedimientos morfosintácticos usuales, el recurso a la redeterminación semántica de unidades pertenecientes al lenguaje común, como en el caso de *paquete* 563 empleado en combinación con adjetivos (*paquete turístico/vacacional/combinado*) o procedentes de otros lenguajes especializados. Así, por ejemplo, al tráfico se aplica a menudo en español el término *congestión* 419 préstamo de la medicina, que se transforma en tecnicismo en referencia al transporte aéreo: *congestión del tráfico aéreo*. Igualmente frecuentes son los términos modificados por la adhesión de adjetivos caracterizadores (*flujo turístico* 474, *grupo hotelero* 487, *cadena hotelera* 390) que ponen de manifiesto el interesante componente figurativo de este léxico, no siempre coincidente en las lenguas analizadas.

Dichos ejemplos muestran, en definitiva, la capacidad del ser humano para descubrir de modo incesante analogías que permiten utilizar un término ya existente con un sentido nuevo y aplicarlo a nuevos referentes. El sentimiento de neología engloba, pues, tanto la dimensión social y sociolingüística como la psicológica y cognitiva.

De todas las figuras de estilo probablemente la metáfora sea la más recurrente. Su organización en “campos de imágenes” (“metáforas conceptuales”) potencia la creación de nuevas metáforas a partir de paradigmas preexistentes (Lakoff y Johnson, 1985). Una descripción detallada de los ejemplos registrados en el DTT mostrará el modo en el que las disimetrías léxicas se acentúan en los intercambios que se producen de una lengua a otra debido a un conocimiento, a menudo insuficiente, de imágenes complementarias que se incorporan al léxico y remiten a la cultura del otro. Por su valor

metafórico y, sobre todo, por su frecuencia de uso en el sector de los transportes, citaremos el término *feu* 134, “fuego”, “liberación de energía calorífica o luminosa” y por extensión, “cualquier fuente de luz o señal luminosa” (*Le Petit Robert*, 2005:1058). Dicho término admite en español traducciones diversas (no metafóricas): 1. luz (*feux de croisement/de détresse*, luces de cruce / de emergencia; 2. faro, piloto (*feux d'un avion/d'une voiture*, faros, pilotos de un avión / de un coche); 3. intermitente (*feux clignotants*); 4. semáforo (*feux de signalisation*). En cuanto a las unidades léxicas *feu rouge*, semáforo rojo (prohibido pasar); *feu jaune*, semáforo ámbar (ralentizar); *feu vert*, semáforo verde (pasar), conjugan el valor metafórico del término *feu* con el simbolismo del código cromático al que aludíamos anteriormente. Numerosos ejemplos muestran las divergencias existentes entre ambas lenguas: Términos metafóricos en LF - No metafóricos en LE: *aiguilleur du ciel* 10, controlador de navegación aérea; *amande [de mer]* 13, escupina; *amuse-bouche/amuse-gueule* 14, tapa; *araignée [de mer]* 18, centollo/centolla; *bâtard [pain]* 35, pan (de forma ovalada e irregular). Términos no metafóricos en LF - Metafóricos en LE: *garde d'enfants/garde enfants* 148, canguro; *navette* 212, jardinera [aeropuerto]. No obstante, encontramos registrados en el DTT numerosos usos coincidentes. Tomemos como ejemplo las metáforas zoomórficas *queue* 255 y *aile* 10, de presencia relevante en ambas lenguas: hablamos de la *queue d'un avion*, “cola de un avión” o *des ailes d'un avion*, “alas de un avión”... Dichos términos son susceptibles de designar referentes diversos en función de la simple analogía formal. Cuando un turista recorre el valle del Loira evocará *les ailes d'un château* “alas de un castillo/de una fortificación”; si su trayecto discurre por La Mancha hablará *des ailes d'un moulin de vent* para referirse a las “aspas de un molino de viento”; si se le estropea el coche y lo lleva a un taller de reparaciones, el técnico aludirá a *l'aile de l'auto* “aleta del automóvil”... Gracias a la metáfora en el término *aile* se encuentran agrupados todos estos sentidos que, a pesar de mantener ciertos semas comunes, se actualizan de modo diferente según el contexto. La inspiración metafórica no siempre coincide cuando dos lenguas entran en interacción; distinguiremos pues dos tipologías diferentes: -Términos metafóricos inspirados por la misma imagen: basadas en la analogía de función: *bouchon [embouteillage]* 43, tapón [atasco de tráfico]; *hirondelle [bateau de plaisance]* 162, golondrina [barco de paseo]; *jardin d'enfants* 175, jardín de infancia, guardería. -Términos metafóricos que obedecen a concepciones

diferentes: así, la unidad léxica española *paso de cebra* corresponde a *passage clouté* en francés, en otra época limitado por gruesas cabezas de clavos. En la actualidad, dichos clavos han sido sustituidos por líneas blancas y de ahí su nombre en español dado el parecido de las líneas blancas que marcan su señalización en la calzada con las líneas de la piel de dicho animal (metáfora animalística). La metáfora implica pues un grado de libertad del que carecen la metonimia y la sinécdoque; constituye en definitiva, una forma de traducción pues expresa una realidad abstracta a través de términos concretos. A pesar de su riqueza expresiva y/o posible valor aclaratorio, los usos metafóricos no siempre pasan a formar parte del código lingüístico por lo que la discriminación entre creaciones individuales libres y figuras lexicalizadas, susceptibles de registro lexicográfico, se convierte en un reto especialmente desde un enfoque bilingüe.

Basada en la contigüidad conceptual, la metonimia obedece al principio de economía lingüística por el que se rigen todas las lenguas, en particular, en un registro oral. Es frecuente escuchar en los sectores específicos en los que hemos centrado nuestro estudio términos como *aller* valor nominal¹² (billete de ida), *retour* 269 (billete de vuelta), *aller-retour* 12 (billete de ida y vuelta), todos ellos creados por absorción léxica o contigüidad sintagmática. Estos usos metonímicos se han lexicalizado y por eso aparecen registrados en el DTT al igual que otros muchos que se fundamentan en relaciones variadas: materia por objeto (*aluminium/alu* fam - papel de aluminio 13, *verre* - vaso 319), órgano sensorial por sensación percibida (*nez*, aroma del vino 213), sensación táctil asociada al gusto (*velouté* - crema 319), lugar de producción por producto (*Xérès* - vino de Jerez 327, *Rioja* 603), color por producto designado (*blanc1 [de poulet]* - pechuga de pollo, *blanc2* - vino blanco, *blanc3*, ropa de hogar 40). La correcta interpretación de estos términos requiere conocimientos específicos sobre la cultura en uso.

La metonimia al igual que la metáfora ponen de relieve la importancia de las relaciones conceptuales y la influencia de nuestra conciencia lingüística sobre el léxico; en particular sobre la forma y el modo en el que se combinan los términos que conforman una determinada lengua.

4.1.3. Expresiones estereotipadas

Una atención especial requieren las expresiones estereotipadas en lexicografía bilingüe dada la dificultad que plantea el establecimiento de un límite preciso entre fijación y libertad. Existe, no obstante, un consenso establecido sobre un gran número de locuciones que forman parte del bagaje lingüístico que el locutor nativo colma progresivamente a lo largo de su infancia y que un extranjero tiene gran dificultad para aprender. En el DTT aparecen registradas solo las imprescindibles seguidas de los equivalentes correspondientes en lengua meta: LEF *llover* CLIMAT *plevoir*; V. *arreciar, amainar, diluviar* (*llover a cántaros/a mares* CLIMAT *plevoir à verse/à sceaux/à torrents*) 523; LFE *ivre* GEN *borracho* (*être ivre mort, estar como una cuba*) 174. El problema de los diccionarios bilingües es que el lector supone que el equivalente se utiliza en las mismas condiciones que el original pero no siempre es así pues existen matices semánticos que se pierden.

4.1.4. Lexías complejas

Subrayaremos, por último, la importancia concedida al uso de las lexías complejas (según B. Pottier, 1974) frecuentemente insertas en frases simples. El aprendizaje de las estas lexías, que en el DTT aparecen como expansiones de diferente naturaleza, es dificultoso dado su gran número y la dificultad que plantea su identificación ya que al entremezclarse con palabras libres propias del discurso espontáneo, resultan imperceptibles llegando a provocar serios problemas en lexicografía contrastiva: así pues, en la entrada *coup* GEN *golpe, tiro, saque*; encontraremos las siguientes ocurrencias: *coup de pie* DEPORTE *tiro, chute, coup de bec* SALUD *picadura [ave]*, *coup de mer* VIAJE *embate, coup de soleil* SALUD *insolación f*; *coup de vent* CLIMA *ráfaga de viento f.* (2009: 87), cuya traducción basada en “afinidades semánticas” requiere la precisión adecuada.

Como indica Pottier “las palabras se atraen entre sí”.(1974). Proponemos, pues, basándonos en sus teorías hablar de “afinidades discursivas” para designar todo lo que reviste, en cualquier grado, un carácter casi obligatorio. Evidentemente se podría objetar sobre el modo de interpretar el término “casi”. Lo cierto es que si los nativos parecen poseer un “sentimiento de su lengua materna”, los extranjeros deben adquirirlo y aprender su funcionamiento sobre bases suficientemente precisas que les permitan hacer

gala de su dominio lingüístico y para ello es imprescindible la impregnación sociocultural además de lingüística. En este sentido, la lingüística contrastiva propone la sustitución de lo innato por normas, pero como el lenguaje no es innato y tampoco puede enseñarse únicamente a base de normas, la metodología contrastiva y los diccionarios bilingües como el que analizamos, deben hacer referencia a conocimientos que permitan utilizar una lengua extranjera casi “en conformidad” con el modo en el que utiliza las normas un locutor nativo.

5. Conclusión

El análisis de la carga cultural de los términos insertos en el *Diccionario de términos del turismo* (2009) muestra una relativa sistematización en su evolución semántica. La exploración lexicológica, indispensable en lexicografía, revela cómo el enfoque gramatical, necesario para la identificación del sentido de una unidad léxica en sus diferentes actualizaciones discursivas, requiere identificadores semánticos complementarios. La comunicación lingüística es mucho más que un simple intercambio de mensajes, más que una simple transacción basada en las propiedades de un determinado código lingüístico. Convenciones socioculturales diversas inciden en la evolución semántica del léxico de una lengua motivando múltiples interferencias al entrar en interacción con otros sistemas lingüísticos. Los problemas lexicográficos motivados por factores culturales inherentes al léxico de las lenguas francesa y española, ponen de manifiesto el funcionamiento interactivo entre lengua y discurso y la necesidad de un estudio sintagmático y paradigmático de las unidades léxicas que los integran dentro de un marco referencia fundamentado en parámetros socioculturales precisos.

En continua ebullición, las unidades léxicas de una lengua no dejan de plantear problemas, sin duda porque están “vivas”.

Bibliographie :

- ALCARAZ VARÓ, Enrique (1997). *Diccionario de lingüística moderna*. Barcelona: Ariel.
- ARAGÓN, Marina, EURRUTIA, Mercedes, PLANELLES, Montserrat et RUIZ, Fernande (2009). *Diccionario de términos del turismo francés – español/español – francés*. Barcelona: Ariel.
- BENVENISTE, Émile (1974). *Problèmes de linguistique générale*, tome 2. Paris: Gallimard.

- BESSE, Henri (1984). « Didactique et interculturalité », *Dialogues et Cultures*, n° 26, Actes du VI Congrès de la FIPF. Québec, Canada, pp. 124-137.
- BEJOINT, Henri et THOIRON, Philippe (1996). *Les dictionnaires bilingües*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- CRITER Corpus du Réseau Interministériel de Terminologie. Base de données terminologiques: (www.dglf.culture.gouv.fr/terminologie/base-donnees.html) [20/10/10].
- DE CARLO, Maddalena. (1998). *L'interculturel*. Paris: Clé International.
- FURETIERE, Antoine (1690). *Dictionnaire universel*. URL : <http://www.u-cergy.fr/dictionnaires/auteurs/furetiere.html> [21/10/2010].
- GALISSON, Robert. (1991). *De la langue à la culture par les mots*. Paris: Clé International, coll. « Didactique des langues étrangères ».
- GALISSON, Robert (1999). « La pragmatique lexiculturelle pour accéder autrement à une autre culture, par un autre lexique », *ÉLA*, n° 116, pp. 480-495.
- GUILBERT, Louis (1975). *La créativité lexicale*. Paris: Larousse université, coll. « Langue et langage ».
- KLETT, Estela (2003). « Lexique et dialogue des cultures », in Lino, M^a Teresa et Pruvost, Jean (sous la direction de) *Mots et lexiculture*. Paris: Honoré Champion, pp. 225-247.
- LAKOFF, George et JOHNSON, Mark (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris: Minuit.
- PICOCHÉ, Jacqueline et MARCHELLO-NIZIA, Christiane 1989 (4^e éd. 1996). *Histoire de la langue française*. Paris: Nathan.
- POLGUERE, Alain (2003). *Lexicologie et sémantique lexicale*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, coll. « paramètres ».
- POTTIER, Bernard (1974). *Linguistique générale*. Paris: Klincksiek.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2005). *Diccionario del Estudiante*. Madrid: Santillana Ediciones Generales.
- REY-DEBOVE, Josette et Alain REY (dir.) (2005). *Le Petit Robert*. Paris: Le Robert.
- SABLAYROLLES, Jean François (org.) (2003). *L'innovation lexicale*. Paris: Honoré Champion.
- SECO, Manuel, ANDRÉS, Olimpia y RAMOS, Gabino (1999). *Diccionario del español actual*. Madrid: Aguilar, volumen I y II.
- SZENDE, Thomas (dir.) (2000). *Approches contrastives en lexicographie bilingue*. Paris: Honoré Champion.
- VIGNAUX, Georges (1988). *Le discours acteur du monde. Énonciation, argumentation, cognition*. Paris: Ophris.

LANGUES ÉTRANGÈRES ET POLITIQUES LINGUISTIQUES EN GALICE

Historique de la gestion : 1857-2010

LAURA PINO SERRANO

Un. de Santiago de Compostela

FRANCISCO FROJAN RIAL

CIFP Compostela

1. Présentation

Notre analyse s'inscrit dans le cadre d'une recherche collective, entamée en 2009, sur les répertoires linguistiques dans notre communauté qui a abouti, pour l'instant, à deux présentations dans des colloques internationaux : la première à Paris en décembre 2009 et la deuxième à Hambourg en septembre 2010.

La Galice est un territoire plurilingue. À côté du galicien, *langue propre* du pays selon la Charte d'Autonomie adoptée en 1981, la majorité de la population parle aussi le castillan (ce sont les deux langues co-officielles). On pourrait y ajouter les langues des immigrants (notamment le portugais, le roumain et l'arabe) et les langues étrangères les plus étudiées: l'anglais et le français. Toutes ces langues constituent le répertoire linguistique de notre communauté autonome (Valcárcel, Pino et Froján, 2011).

Notre analyse a comme but l'analyse des politiques linguistiques portant sur les langues étrangères en Galice. L.J. Calvet définit cette notion comme l'intervention humaine sur la langue ou sur les situations linguistiques. Sa mise en pratique s'appelle *planification linguistique* (Calvet, 1996). Ces politiques linguistiques concernent notamment le système éducatif (éducation formelle / réglée) et il s'agit d'une analyse de la planification du statut et de l'acquisition des langues étrangères dans notre système éducatif (Cooper, 1989). Les lois, les ordres et/ou les décrets sont les instruments d'une planification qui vise à promouvoir une langue étrangère ou une autre, en fonction de l'époque et du marché linguistique.

2. Les langues étrangères en Galice : connaissance, emploi et compétence

Après 150 ans de législation éducative et de planification du statut des langues étrangères dans le système éducatif espagnol et galicien, on peut constater qu'un peu plus de la moitié de la population galicienne (56,04%) de plus de 16 ans ne possédait en 2004 aucune connaissance en langue étrangère (IGE, 2011). Selon les données de la Real Academia Galega (désormais RAG) ce pourcentage s'élèverait à 66% de la plupart de la population active (entre 15 et 54 ans) pour la même période (González, 2007: 100). Quoi qu'il en soit, vers le milieu des années 2000 les statistiques officielles montrent que la connaissance des langues étrangères était assez similaire en Galice (et en Espagne) que dans l'ensemble de l'Union Européenne (Commission européenne, 2006, 2012).

Par ailleurs, les données de la RAG confirment que le décalage observé entre les groupes linguistiques concernant la connaissance de langues étrangères a été pratiquement surmonté chez les jeunes. Ainsi, les locuteurs d'entre 15 et 24 ans qui employaient l'espagnol de façon exclusive ou préférentielle affichaient en 2004 un pourcentage (57,8% et 59,6% respectivement) de connaissance de langues étrangères assez similaire à celui des galaïcophones (52,7% et 57,9%). Pourtant, si l'on observe les données de l'ensemble de la population active (15-55 ans), ce décalage est toujours évident : 52,8% des locuteurs monolingues d'espagnol connaissait au moins une langue étrangère contre 36,5% des monolingues en galicien (González, 2007: 101).

De même que dans la plupart de l'Union Européenne, l'anglais est en Galice la langue étrangère la plus connue (35,07% selon L'IGE), et le français la deuxième (17,39%). Les sources consultées indiquent aussi que la connaissance d'autres langues étrangères comme l'italien ou l'allemand est plutôt minoritaire (IGE, 2011). Quant à leur utilisation, de nouveau, les langues étrangères les plus utilisées sont l'anglais (9,36%) et le français (3,36%), d'après l'Observatoire de la langue galicienne (OLG, 2007).

Finalement, pour ce qui est de la compétence, et toujours d'après les statistiques, un peu plus de la moitié de la population galicienne (53,2%) ne possède aucune compétence en langues étrangères : 29,85% des Galiciens ont des compétences dans au moins une langue étrangère, 12,75% dans deux et 4,15% dans trois ou plus (IGE, 2011). Bref, la majorité de la population en Galice n'a aucune compétence en langues étrangères et la région reste encore très loin d'atteindre l'objectif fixé par le Conseil européen tenu à

Barcelone en 2002: la population de l'Union Européenne devrait acquérir des compétences dans deux langues étrangères.

3. Historique de la gestion : analyse des politiques linguistiques à travers la législation

Avant la Constitution de 1978, l'Espagne était un état fortement centralisé. La Galice ne constituait donc pas une collectivité territoriale et de ce fait elle ne détenait aucune compétence. Dans ce contexte, toute politique en matière linguistique concernant la population galicienne a été conçue et appliquée par les gouvernements centraux des différents régimes politiques (monarchique, républicain et dictatorial) qui se sont succédé. D'après l'analyse de la législation en matière de politiques linguistiques, nous allons distinguer trois périodes bien différenciées, ayant des caractéristiques particulières et précises :

3.1. Première période (1857-1970) : initiation

Cette première période s'étend de la *Loi d'Instruction Publique* (LIP) (Loi Moyano) du 9 septembre de 1857 jusqu'à la *Loi Générale de l'Éducation* (LGE) de 1970. Les premières mesures visant la gestion des répertoires linguistiques ont surtout concerné le système d'enseignement. En 1857, la LIP confirme le rôle du castillan comme la seule langue d'enseignement en Espagne. Si cette loi exclut les autres langues espagnoles de l'enseignement, elle stipule déjà à l'époque l'obligation d'apprendre une langue étrangère, plus précisément le français, la principale langue internationale au XIX^{ème} siècle, qui va vivre son particulier *moment de gloire* (cf. García Bascuñana 2005: 138-139). Cependant, cette mesure reste limitée au secondaire (enseignement non obligatoire à cette époque- là), ce qui fait que seulement une minorité aisée pouvait acquérir des compétences en langue étrangère.

Cet état de choses se maintient avec peu de modifications jusqu'aux années 1970. En Galice, même sous le régime républicain (1931-1936), l'enseignement du galicien était ignoré et son utilisation punie dans les établissements scolaires, alors que le français était appris par une minorité qui pouvait se permettre de poursuivre ses études secondaires. L'allemand et l'italien, traditionnellement présents dans le catalogue des langues optionnelles de notre système éducatif, ont eu leur chance à partir de la Guerre

Civile espagnole pour des raisons politiques évidentes. Pourtant leur enracinement n'a pas été de longue portée. C'est le français qui l'emporte jusqu'aux années 50-60, époque où commence le déclin de cette langue au profit de l'anglais, et cela aussi pour des raisons évidentes : après la Deuxième Guerre mondiale, l'hégémonie des USA – et de l'anglais – va s'accroître, en même temps que se produit la perte de poids de la France – et du français – comme centre / noyau culturel de référence à l'échelle mondiale.

3.1.1. Tendances et caractéristiques de la première période

On pourrait résumer les tendances et caractéristiques de cette période d'initiation comme suit :

1) Pendant cette première période, un concept élitiste et bourgeois domine concernant le choix et la pratique des langues étrangères, choix qui se décide en fonction des relations politiques à un moment ou à un autre (ex. de l'allemand ou l'italien dans les années 30), et non pas en fonction d'une véritable planification des politiques éducatives. L'enseignement du français comme première langue étrangère est considéré comme un luxe, réservé seulement aux classes sociales dominantes.

2) Une autre remarque importante à faire concerne l'âge tardif d'entrée en contact avec les langues étrangères pendant cette première période: jusqu'en 1950, ce n'était qu'au Bac Supérieur que l'on introduisait l'étude des langues. La *Loi du 26 février 1953* et le *Décret du 31 mai 1957* représentent un pas en avant très significatif à ce propos, car on avance le début de l'apprentissage à 12 ans (1953) et 11 ans (1957), tranche d'âge qui se maintiendra dans les années 70 avec la *Loi Générale de l'Éducation* (LGE).

3) Cette première période se caractérise par l'indéfinition à propos de l'âge de début de l'étude des langues étrangères, de la durée de leur étude et aussi de leur caractérisation.

4) Cette fluctuation des politiques linguistiques est due à une méconnaissance et/ou ignorance concernant le rôle, le but pratique ou l'importance culturelle de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères, celles-ci étant ressenties, pendant toute cette période, uniquement comme une marque de classe réservée aux élites.

5) Il faut signaler aussi que dans les années 1950-60 le français ne sera plus prioritaire comme langue étrangère (aucune langue n'est privilégiée) et que l'on avance l'étude des langues étrangères au début du secondaire (11 ans).

3.2. Deuxième période (1970-1990) : transition

Les dernières années du régime franquiste supposent une certaine ouverture des politiques linguistiques, même si celles-ci restent toujours limitées au domaine de l'enseignement réglé. La *réforme de 1970* (LGE) fera date du fait que l'enseignement primaire devient obligatoire et que l'on introduit l'étude obligatoire d'une langue étrangère dans les trois dernières années de cette étape éducative ; cette loi prévoyait même que les établissements le désirant pouvaient avancer l'introduction de la langue étrangère à l'âge de huit ans, mais ce scénario a rarement été mis en place.

D'autre part, la loi envisage l'enseignement optionnel des autres langues de l'Espagne, et donc du galicien, dans le primaire et le secondaire. Cela suppose que pour la première fois tous les élèves sont confrontés de façon massive et obligatoire à l'étude d'au moins une langue autre que le castillan. Cette démocratisation du concept de langue étrangère suppose un changement important qui entraîne une popularisation face à l'élitisme de l'étape antérieure : nous assistons à l'introduction de la langue étrangère dans une étape obligatoire de l'enseignement, en primaire. Cet événement a comme conséquence immédiate le besoin d'une formation spécifique en langue étrangère pour les instituteurs/trices, qui devront être compétents en langue étrangère et maîtriser de nouveaux contenus afin de bien les transmettre. Avec le *Décret 160 du 23 janvier 1975* sur le plan d'études du baccalauréat, un nouvel horizon commence à se dessiner, donnant la possibilité aux étudiants de Terminale de choisir volontairement une deuxième langue étrangère durant leur dernière année d'études.

Pour ce qui est de la formation professionnelle (FP), dont les objectifs concernant l'enseignement-apprentissage des LE n'avaient pas été précisés auparavant, nous signalons pour cette période : le *Décret 707/ 1976 du 5 mars*, développement de la LGE, concernant la réforme des brevets de la FP : l'acquisition d'une langue étrangère devient obligatoire dans les 2 premiers cycles de la Formation Professionnelle, et cette matière intègre les contenus formatifs communs des programmations de tous les cycles. Aucune langue étrangère n'est priorisée.

Toutes ces tentatives, timides en tout cas, ne connaîtront un plein essor que dans les années 90 avec la publication de la *Loi d'Organisation Générale du Système Éducatif* (LOGSE) qui suppose la possibilité d'étudier une deuxième langue étrangère dans des conditions préférentielles dans la tranche d'âge de l'enseignement secondaire obligatoire

(ESO), et qui marque le début d'une nouvelle période d'épanouissement dans l'enseignement-apprentissage des langues étrangères dans notre communauté.

3.2.1. Tendances et caractéristiques de la deuxième période

Tout d'abord, il faut dire qu'il s'agit d'une période de transition entre le modèle ancien et le modèle actuel, et cela sous trois aspects nettement différenciés :

- 1) d'abord de transition politique : passage d'un régime dictatorial et d'un système éducatif pour les classes dominantes à un système démocratique (éducation pour tous).
- 2) ensuite de transition des compétences dans le domaine de l'éducation, passage d'un modèle centraliste et centralisé à un autre décentralisé ; l'éducation sera décision et compétence des communautés autonomes, il correspond aux communautés autonomes de fixer les contenus et les objectifs des programmations des matières. En Galice, ce sera à partir de 1981, date de la *Charte d'Autonomie*, que l'espagnol et galicien deviennent langues co-officielles.
- 3) enfin, de transition linguistique : le français cède la place à l'anglais en tant que langue étrangère prioritaire, en coïncidence avec l'intégration européenne.

Désormais, les langues étrangères ne sont plus une marque de distinction, mais plutôt un besoin ressenti par tous : nous assistons à une démocratisation dans le domaine de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères en Espagne et en Galice. Une preuve de ce fait, c'est que pendant cette période, une réforme de l'enseignement technique et professionnel (FP) sera mise en place, avec l'introduction d'une langue étrangère au choix dans tous les brevets techniques et professionnels (BTS) : français ou anglais.

3.3. Troisième période (1990-2010) : consolidation

Les actions de ces dernières décennies promouvant l'apprentissage des langues étrangères ont toujours privilégié le système d'enseignement. Depuis 1978, plusieurs lois-cadre organisant le système d'enseignement en Espagne se sont succédé. La *loi de 1990* (LOGSE) représente un véritable pas en avant car elle avance l'obligation d'étudier une première langue étrangère à l'âge de 8 ans et elle introduit une deuxième langue obligatoire dans l'enseignement secondaire à l'âge de 12 ans. L'application de cette loi

en Galice consolide l'anglais comme première langue étrangère, obligatoire depuis l'enseignement primaire, et le français comme deuxième langue étrangère, obligatoire dans le premier cycle de l'enseignement secondaire en Galice depuis 2007. Moyennant une *ordonnance ministérielle* (6 juillet 1999) quelques années plus tard, on commence à introduire, de façon expérimentale, l'enseignement d'une première langue étrangère dans les étapes 6-7 ans et 3-5 ans (priorité de l'anglais).

Le développement de la LOGSE pour la FP aura lieu après, en 1993 avec le *Royal Décret 676/1993* du 7 mai, mais sans objectifs ni compétences spécifiques pour la langue étrangère, qui ne sera retenue que dans certains brevets, peut-être jugés plus concernés par la communication interculturelle (tourisme, hôtellerie, commerce international etc.). La mise en place des nouveaux brevets se fait à partir des années 2000.

En 2002, une *nouvelle loi-cadre, Loi Organique de la Qualité de l'Éducation* (LOCE) avance l'étude obligatoire de la première langue étrangère à l'âge de 5 ans (dernière année de maternelle). En 2006, la *Loi Organique de l'Éducation* (LOE) garde ce seuil d'âge mais elle encourage l'introduction de la langue étrangère dès la première année de maternelle (à 3 ans).

De même que dans le reste de l'Union Européenne, l'administration galicienne a donné priorité à l'anglais, mais ce fait est en partie compensé en 2007 par l'introduction d'une deuxième langue étrangère obligatoire, le français de préférence, dans les deux premières années de l'enseignement secondaire obligatoire, qui reste optionnelle les deux années suivantes (3^e et 4^e ESO). En 2007, le gouvernement galicien décide d'introduire de façon progressive l'étude d'une première langue étrangère (toujours l'anglais de préférence) à l'âge de 3 ans (première année de maternelle), ce qui est désormais un fait généralisé. Cette mesure généralise l'étude d'une langue étrangère dans tous les niveaux de l'enseignement public.

Cette préoccupation avait déjà encouragé à partir de 1999 des expériences d'immersion partielle en langue étrangère dans quelques établissements. Il s'agit des *sections européennes*, redéfinies comme *sections bilingues* à partir de 2007 : des établissements du secondaire, et puis aussi du primaire, où une langue étrangère est aussi langue d'enseignement dans une ou deux matières (San Isidro, 2009: 36-38). Dans l'année académique 2009-2010, les établissements proposant des sections bilingues représentaient environ 10% du total du primaire et du secondaire en Galice.

Par contre, dans l'enseignement technique et professionnel (FP), la mise en place de cette expérience ne s'effectuera qu'en 2005 (*ordre du 10 juin*). Cette mesure est retenue dans les réglementations postérieures (*ordres du 18 avril 2007 et du 12 mai 2011*). Pourtant six ans plus tard (2011-12) 6 sections bilingues uniquement ont été approuvées en FP (même chiffre en 2010-11), alors que dans l'enseignement obligatoire, les données et prévisions de la Xunta de Galicia sont les suivantes : 720 sections bilingues en 2008-09, 1080 pour 2010-11 et 1800 pour la période 2012-13 avec environ 27.000 étudiants impliqués (*Plan galego de potenciación das linguas estranxeiras*).

Pendant ces mêmes années les programmes PALE (*Programme d'appui à l'enseignement-apprentissage des langues étrangères*), et CUALE (*Programme pour la formation complémentaire en langue étrangère*) aident à renforcer les compétences des étudiants et des enseignants en langues étrangères dans l'enseignement non universitaire. Ils visaient la création d'un réseau d'établissements plurilingues (héritiers des sections bilingues / européennes) dont le nombre n'a pas cessé d'augmenter. Tous ces efforts accompagnant les dernières réformes de l'enseignement obligatoire ont été faits parallèlement à une multiplication des écoles de langues depuis 1990. À présent, celles-ci représentent la principale option d'apprentissage de langues étrangères pour la population non étudiante.

Cependant, en ce qui concerne les universités, les dernières réformes sont loin d'être satisfaisantes. Comme dans toute l'Union Européenne, les universités galiciennes sont en train d'implanter le nouveau système LMD (Licence-Master-Doctorat). Dans ce nouveau contexte, les trois universités galiciennes proposent toujours des études directement concernées par les langues et les cultures étrangères (langues modernes, didactique des langues, tourisme, etc.).

En dehors de ces cas spécifiques, les langues étrangères n'ont pas le même statut dans les programmes universitaires. Celles-ci sont parfois obligatoires ou bien elles constituent différentes options. Pourtant, les programmes qui ne proposent aucune matière de / ou en langue étrangère restent très nombreux et, en réalité, la réforme LMD a supposé un recul, voire une disparition, des langues étrangères dans les facultés galiciennes.

Quoi qu'il en soit, l'anglais est la langue privilégiée, aussi bien dans les facultés que dans les centres universitaires de langues. Avec la réforme LMD, le rôle de ces

centres universitaires devient stratégique du fait qu'un niveau B1 en langue étrangère est désormais exigé aux étudiants pour pouvoir obtenir une licence. Pourtant, seule l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle vise l'application de cette mesure à court terme.

La généralisation de l'apprentissage des langues étrangères dans tous les niveaux de l'enseignement obligatoire est donc un fait très récent en Galice et qui a été la conséquence d'une prise de conscience de la part de la société sur le déficit de connaissances dans ce domaine. Cependant, un tournant s'est produit avec l'adoption en 2010 du *Décret de plurilinguisme*. Ce décret vise la création d'un cadre éducatif plus approprié aux recommandations de l'Union Européenne en matière linguistique. Pour la première fois, l'administration galicienne applique une gestion intégrale des langues enseignées et des langues d'enseignement dans les niveaux d'enseignement non universitaires. En fait, au même titre que le galicien et l'espagnol, les langues étrangères (l'anglais de préférence) sont officiellement reconnues comme langues d'enseignement pour un maximum de 33% des heures de cours (la planification devient fonctionnelle).

En même temps, la proposition envisage d'accorder aux parents le choix de la langue d'enseignement en maternelle et des principales matières du primaire et du secondaire. Même s'il s'agit de la première proposition qui vise à traiter de façon intégrale les langues du répertoire linguistique des Galiciens, celle-ci a déjà été rejetée par les partis de l'opposition et par un grand nombre d'enseignants et de parents, qui voient la nouvelle norme comme une attaque à la protection et à la promotion du galicien dans le système éducatif. D'autres critiques portent sur l'impossibilité de généraliser à court terme les expériences des sections bilingues, par manque de professeurs suffisamment qualifiés pour prendre en charge l'enseignement d'une matière en langue étrangère.

Pour accompagner l'application du décret du plurilinguisme, le gouvernement galicien a adopté en juillet 2010 le PGPLE (*Plan Galicien de Promotion des Langues Étrangères*). Il comprend une série de mesures visant notamment le système éducatif. À caractère expérimental, ce plan jette les bases pour la création d'un réseau d'établissements plurilingues, où l'enseignement de quelques matières se fera entièrement en anglais. Le but est d'arriver à 160 centres plurilingues en 2012-2013 et de créer plus d'un millier de sections bilingues pour la même période. Le PGPLE prévoit l'optimisation des ressources des écoles des langues (EOI), avec, d'une part, la mise en

place de cours de développement des compétences communicative et linguistique pour les professeurs, adaptés aux nouveaux besoins d'enseignement, comme par exemple le cours DECEL (*développement de la compétence linguistique et éducative*) et d'autre part, l'accroissement du nombre d'assistants de conversation. Le plan vise aussi à améliorer les compétences linguistiques des enseignants non spécialistes en langue étrangère par le renforcement des programmes CUALE et PALE.

3.3.1. Tendances et caractéristiques de la troisième période

En résumé, les tendances et caractéristiques les plus saillantes pour cette troisième période sont les suivantes :

- 1) L'intégration/convergence européenne en matière d'enseignement des langues étrangères (langue initiale + 2). La promotion de la deuxième langue étrangère et la généralisation de l'anglais dans tout le système éducatif obligatoire.
- 2) Les langues étrangères deviennent des langues d'enseignement. Passage d'une législation linguistique structurelle à une législation linguistique fonctionnelle (*cf.* Calvet, 1996: 55-56). Mise en place d'une législation fonctionnelle (à partir de la création des sections bilingues). La langue étrangère devient langue véhiculaire et/ou d'enseignement (de langue seulement enseignée → langue d'enseignement). Traitement intégral des langues. Méthodologie ÉMILE (AICLE en espagnol et galicien).
- 3) Primauté de l'anglais. Anglais obligatoire comme première langue étrangère et prioritaire dans les sections bilingues, notamment dans les établissements plurilingues.
- 4) Concentration des efforts dans l'enseignement obligatoire.
- 5) Reculs en FP et à l'Université.

4. Conclusions

Pour mettre fin à ce bref parcours, nous tenons à signaler en guise de conclusion que, lorsqu'on parle de politiques linguistiques en Galice, il ne faudrait pas oublier le domaine des langues étrangères. Normalement, les études ne visent que le rapport galicien-espagnol malgré l'importance des investissements publiques et du corpus législatif destinés à l'enseignement-apprentissage des langues étrangères. À notre avis,

une étude des politiques linguistiques appliquées en Galice devrait, d'une part, comporter un « volet acquisition », au même titre que les analyses sur le statut et le corpus des langues, et, d'autre part, inclure les langues étrangères et secondes. Cela devrait permettre de mieux évaluer l'efficacité des efforts faits dans le domaine de l'acquisition des langues, notamment dans l'enseignement public.

Bibliographie :

CALVET, Louis-Jean (1996). *Les politiques linguistiques*. Paris: PUF.

COMMISSION EUROPEENNE (2006). « Les Européens et leurs langues, 2005 ». *Eurobaromètre spécial* n° 243. [en ligne] [consulté le 06/02/2015]. Adresse URL: http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_243_fr.pdf

COMMISSION EUROPEENNE (2012). « Les Européens et leurs langues, 2012 ». *Eurobaromètre spécial* n° 386. [en ligne] [consulté le 06/02/2015]. Adresse URL: http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_386_fr.pdf

COOPER, Robert L. (1989). *Language planning and social change*. Cambridge: Cambridge University Press.

GARCIA BASCUÑANA, Juan F. (1999). « L'institutionnalisation du FLE dans l'enseignement public espagnol après la loi Moyano (1857) : avatars et conséquences », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 23, pp. 108-123.

GARCÍA BASCUÑANA, Juan F. (2005). « Materiales para la enseñanza del francés en España: aproximación a los manuales publicados entre los siglos XVI y XX », *Revista interuniversitaria de formación de profesorado*, vol. 19, n° 002, pp. 129-144.

GONZÁLEZ, Manuel (dir.) (2007). *Mapa Sociolingüístico de Galicia 2004. Volume I. Lingua inicial e competencia lingüística en Galicia*, A Coruña: Real Academia Galega.

GONZÁLEZ, Manuel (dir.) (2008). *Mapa Sociolingüístico de Galicia 2004. Volume II. Usos lingüísticos en Galicia*. A Coruña: Real Academia Galega.

INSTITUTO GALEGO DE ESTATÍSTICA (2006). *Enquisa de condicións de vida. Ano 2003. Principais resultados* [en ligne] [consulté le 08/04/08]. Adresse URL : http://www.ige.eu/ga/sociais/benestar/cvida/indice_2003.htm

INSTITUTO GALEGO DE ESTATÍSTICA (2011). *Enquisa de condicións de vida das familias. Formación e inserción laboral. Ano 2004. Idiomas* [en ligne] [consulté le 06/02/2015]. Adresse URL: http://www.ige.eu/web/mostrar_actividade_estadistica.jsp?idioma=gl&codigo=0203004001&num_pag=2

OBSERVATORIO DA LINGUA GALEGA (2007). *Situación da lingua galega na sociedade. Observación no ámbito da cidadanía* [En ligne] (consultée le 23 novembre 2009). Adresse URL: http://www.observatoriodalinguagalega.org/files/OLG_informe_cidadania.pdf

SAN ISIDRO, Xavier (2009). « As seccións bilingües: integrando linguas 'a través' do currículo » in San Isidro, X. (éd.) *CLIL: Integrando linguas a través do currículo*. Santiago de Compostela, Consellería de Educación e Ordenación Universitaria. Xunta de Galicia, pp. 31-51.

VALCARCEL, Carlos, PINO, Laura et FROJAN, Francisco (2011). « La gestion des répertoires linguistiques: langue initiale, seconde et étrangère en Galice », in Herreras, J.C. (dir.), *L'Europe des 27 et ses langues*, Valenciennes, Collection Europe(s), Presses Universitaires de Valenciennes, pp. 295-310.

VALCARCEL, Carlos et SILVA, Terencia (2010). « Plurilinguisme et compétitivité dans une économie régionale européenne : le cas de la Galice », in Bungarten, Theo (éd.). *Linguistische und didaktische Aspekte der Kommunikation in der Wirtschaft. Akten des IX. Internationalen Kongresses der Europäischen Gesellschaft für Fachsprachen*. Hambourg: Universität Hamburg.

L'ÉTRANGER EN APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS LANGUE SECONDE: SOI OU L'AUTRE¹ ?

VALERIE AMIREAULT

Un. du Québec à Montréal

Contexte de l'étude

L'immigration comporte son lot de défis à relever et de nouvelles réalités à expérimenter. Les nouveaux arrivants doivent souvent apprendre une nouvelle langue, se familiariser avec une autre culture, s'insérer dans un nouveau milieu professionnel et tenter de comprendre les différents mécanismes de fonctionnement de leur société d'accueil. Des milliers de nouveaux venus choisissent, chaque année, de s'établir au Québec et de s'intégrer dans la société québécoise. En 2010, le Québec a accueilli près de 54 000 immigrants provenant de partout à travers le monde (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, 2011a) et constitue une société où la diversité culturelle et linguistique est de plus en plus prégnante. Cette pluralité grandissante impose le défi du vivre-ensemble, qui passe d'abord par le partage de la langue française, puisque 34,9% de ces nouveaux venus en 2010 ont rapporté ne pas connaître le français (MICC, 2011a). L'intégration de ces immigrants en contexte québécois est fortement liée à l'apprentissage du français, langue majoritaire au Québec² (Statistique Canada, 2006). Selon Dumas (2001: 36), le postulat fondamental qui anime la politique linguistique québécoise est le suivant :

Si le français doit survivre et s'épanouir sur le continent nord-américain, cela ne peut se faire qu'en lui donnant le maximum de chance et de protection au Québec, seul territoire où il est la langue de la majorité de la population. Cela afin qu'il y devienne un instrument de communication publique utile pour tous et qu'il soit ainsi la langue commune servant

¹La participation au Colloque de l'APEF a été possible grâce à l'appui financier de l'Association internationale des études québécoises.

²Selon le dernier recensement de 2006, 81% des Québécois ont indiqué que le français est la langue qu'ils parlent le plus souvent à la maison.

naturellement de moyen de communication publique entre les Québécois et les Québécoises de toute langue et de toute origine.

Ce postulat est appuyé par la Charte de la langue française, adoptée en 1977 par l'Assemblée nationale du Québec. Ce document constitue une affirmation écrite du désir de vivre en français au Québec en désignant le français comme langue habituelle du travail, de l'enseignement, des communications, du commerce et des affaires. En vertu de la Charte de la langue française, l'intégration des allophones³ à la société québécoise se déroule dorénavant en français. L'apprentissage du français par les nouveaux arrivants non francophones est ainsi devenu un outil d'intégration à la société francophone québécoise. La maîtrise du français est valorisée, voire nécessaire, dans la société d'accueil, et constitue souvent le premier pas de l'intégration globale des nouveaux arrivants.

À cet effet, le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec a mis en place diverses modalités d'enseignement du français, notamment par le biais de cours gratuits et diversifiés, qui ont lieu en présentiel ou en ligne. Il s'agit donc de donner les moyens aux nouveaux arrivants de s'approprier la langue majoritaire de leur société d'accueil afin qu'ils puissent fonctionner adéquatement, autant au niveau personnel que professionnel, dans leur nouveau milieu de vie.

Apprentissage des langues et développement d'une compétence de communication interculturelle

L'apprentissage des langues constitue un environnement idéal pour non seulement s'approprier un code linguistique, mais également pour entrer dans une nouvelle culture. Cette culture est forgée d'un ensemble de manières de penser, apprises et partagées par plusieurs personnes permettant de constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte. Au sein de cette collectivité, la culture crée l'uniformité et la normalité des comportements et des manières de penser des individus (Abdallah-Preteuille & Thomas, 1995). Pour sa part, la langue représente l'expression la plus visible de cette culture en étant le moyen de communication entre ses membres, le véhicule de la culture et, conséquemment, une composante identitaire de première

³ Au Québec, le mot allophone réfère à toute personne dont la langue maternelle est autre que le français, l'anglais, l'inuktitut ou les langues amérindiennes (Legendre, 1993).

importance (Blanchet, 2007). Ainsi, la langue d'une communauté est un des éléments qui constitue cette culture, qui fait qu'elle se démarque de celle de l'Autre. Les langues sont diffusées à travers les cultures, et les cultures sont diffusées à travers les langues (Risager, 2006).

De ce fait, l'apprentissage d'une langue signifie également la familiarisation avec une nouvelle culture et le développement d'une compétence de communication interculturelle (Byram, 2011; Lussier, 2005) qui réfère à l'habileté à interagir efficacement avec des gens de cultures différentes de la nôtre. Les apprenants seront ainsi en mesure d'interagir de façon culturellement pertinente à l'aide de la mise en œuvre de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être appropriés. En développant cette compétence, ils seront perçus comme des locuteurs interculturels, comme des individus qui dépassent les frontières (Guilherme, 2002).

Développer une compétence interculturelle requiert entre autres de la part de l'apprenant une connaissance de sa culture d'origine ainsi qu'une volonté d'ouverture aux perceptions et comportements des personnes d'autres cultures. L'apprentissage d'une langue seconde devrait donc mener à une meilleure compréhension de la société et de la culture associées à cette langue, mais aussi à la meilleure compréhension de la propre culture de l'apprenant. Lussier (2004) soutient que l'enseignement des langues est un milieu idéal pour créer des situations d'apprentissage qui dépassent le stéréotype, pour permettre aux apprenants de mettre en commun leurs différences et leurs ressemblances afin de mieux se connaître et se reconnaître dans le rapport à l'altérité. Cela renvoie inévitablement à des questionnements au sujet de l'identité culturelle des acteurs interculturels en présence.

Rapport à l'autre et construction identitaire

Ce rapport avec l'Autre à travers l'apprentissage de la langue est susceptible de remettre en perspective les constructions identitaires des apprenants, qui voient leur propre culture confrontée aux éléments caractéristiques de l'autre culture. En contexte migratoire, l'apprentissage de la langue de la société d'accueil implique inévitablement des changements identitaires pour les nouveaux arrivants, qui voient entre autres leur appartenance à leur société d'origine modifiée, comme l'indiquait déjà Lambert en 1972 :

The more proficient one becomes in a second language, the more he may find that his place in his original membership group is modified at the same time as the other linguistic-cultural group becomes something more than a reference group for him. It may, in fact, become a second and competing membership group for him (p. 291).

Par ailleurs, il semble que ces débats linguistiques et identitaires soient toujours actuels, comme le montre Pavlenko (2004: 54) :

Recent analyses of contemporary immigrant memoirs also show that these narratives often depict second language learning as an excruciating and anguishing journey, a painful process of self-translation, in which some identities may be lost forever and others acquired and constructed anew.

La définition identitaire des individus est donc un processus dynamique en constant changement (Norton, 2006) selon les expériences vécues par les individus, les gens rencontrés, etc. Cette définition peut ainsi être remise en question lors de l'apprentissage d'une langue puisque cette expérience permet aux apprenants non seulement de connaître une autre culture, mais aussi d'interpréter, de se représenter et d'évaluer qui ils sont en lien avec cette culture. Le contexte d'apprentissage ou d'usage de la langue seconde peut aussi être lié à la dynamique identitaire des différents groupes qui composent la société dans la situation où des locuteurs d'une langue minoritaire apprennent la langue de la majorité (Cuq, 2003). En apprentissage du français au Québec, les nouveaux arrivants entrent en contact avec la langue majoritaire de leur société d'accueil et sa culture, au delà de la maîtrise grammaticale et linguistique des éléments langagiers. Ils sont amenés à développer une identité intégrative et à fonctionner de façon culturellement efficace dans les deux cultures, d'origine et d'accueil (Byram, 2003). En mettant en relation leur culture d'origine et leur culture d'accueil, ces immigrants en apprentissage de la langue majoritaire de leur terre d'accueil seront à reconsidérer la façon dont ils se perçoivent:

In crossing frontiers externally, the learner has crossed and possibly dissolved frontiers within. When such change takes hold and becomes incorporated into the person's sense of themselves, a step towards being an intercultural person has been taken, paving the

way for further steps, and a deeper, more complex, sense of belonging to groups, communities, societies and nationalities (Alred, Byram et Fleming, 2003: 5).

L'appartenance et l'identité sont susceptibles d'être modifiées lorsque les individus traversent les frontières linguistiques et culturelles. En contexte d'immigration, ces frontières sont omniprésentes dans la vie des individus. Comment se manifestent alors leurs différentes appartenances et leur construction identitaire? Qui sont-ils et comment se perçoivent-ils, ces apprenants du français langue seconde en situation d'intégration à une nouvelle culture?

Méthodologie de l'étude

L'objectif général de ce projet de recherche est d'étudier les expériences linguistiques, culturelles et sociales ainsi que les représentations de l'immigrant adulte en lien avec son intégration envers les Québécois, la langue française et son identité culturelle. Cet article s'intéresse plus spécifiquement aux résultats en lien avec le sentiment d'étrangeté des nouveaux arrivants en contexte d'intégration, qui provient des réponses posées au regard des expériences linguistiques et de l'identité culturelle des participants. Cela se traduit par leurs représentations du concept d'intégration, par certaines de leurs expériences linguistiques et culturelles dans la société d'accueil ainsi que par une remise en question de leur identité culturelle.

Instruments d'enquête

Le projet de recherche global comprend deux phases différentes. Lors de la première, un questionnaire écrit a été distribué à 110 apprenants adultes de français. La dernière page de ce questionnaire invitait les participants qui souhaitaient poursuivre leur réflexion à laisser leurs coordonnées en vue de la deuxième phase de la recherche. Au cours de cette deuxième phase, la cueillette des données a été effectuée à l'aide l'entrevues individuelles semi-dirigées basées sur un protocole mettant de l'avant quatre thématiques différentes. Les questions choisies ont pour but de mieux connaître les représentations culturelles, les motivations d'apprentissage du français, la construction identitaire et les expériences de contact des participants dans leur société d'accueil. Cet article présente des résultats en lien avec les données de l'entrevue concernant l'identité et les expériences de contact des participants. Ces résultats permettent véritablement de

mieux cerner les remises en question identitaires et le sentiment d'étrangeté vécus par ces nouveaux arrivants en apprentissage du français.

Participants

Les participants à ce projet de recherche sont des immigrants adultes de diverses origines ethniques inscrits à un cours de français de niveau intermédiaire à Montréal. Afin d'uniformiser l'échantillon, les cours de français ciblés sont ceux du ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec, qui, bien que dispensés dans des établissements différents (universités, collèges, centres de francisation, centres communautaires, etc.), suivent le même programme et les mêmes objectifs. Le programme du gouvernement du Québec repose avant tout sur une approche communicative et vise « une première francisation en vue de l'intégration linguistique du nouvel arrivant à la société québécoise » (Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, 1998: 13). Les entrevues individuelles ont été menées avec 14 participants, dont les caractéristiques principales sont présentées dans le tableau suivant.

Tableau 1 : Profils des participants à l'entrevue individuelle

Participant s	Age	Sexe	Pays d'origine	Langue maternelle	Autres langues parlées	Nombre de mois depuis l'arrivée au Québec
(Rob-Ven) ⁴	29	M	Vénézuela	espagnol	français, anglais	11
(Eli-Cub)	28	F	Cuba	espagnol	français, anglais	10
(Gab-Rou)	37	M	Roumanie	roumain	anglais, français	11
(Gui-Mex)	36	M	Mexique	espagnol	français, anglais	10
(Mar-Rou)	39	F	Roumanie	roumain	français, anglais	12
(Jul-Per)	29	F	Pérou	espagnol	français, anglais	8
(Cla-Col)	43	M	Colombie	espagnol	français, anglais	16
(Jua-Col)	29	M	Colombie	espagnol	français,	12

⁴ Des pseudonymes ont été attribués aux participants.

					anglais	
(Dan-Mol)	25	F	Moldavie	russe	anglais, français allemand	12
(Tat-Bul)	31	F	Bulgarie	bulgare	anglais, français	12
(Dar-Col)	40	M	Colombie	espagnol	français, anglais	12
(Teo-Rou)	48	M	Roumanie	roumain	anglais, français	12
(Ant-Ven)	30	M	Vénézuela	espagnol	anglais, français	8
(Abd-Som)	24	F	Somalie	somali	français, anglais	14

La majorité des personnes interviewées (huit participants) sont originaires d'un pays hispanophone (Vénézuela, Colombie, Pérou, Mexique) et ont l'espagnol comme langue maternelle. Également, trois participants proviennent de Roumanie tandis que les trois autres participantes sont originaires de la Moldavie, de la Bulgarie et de la Somalie. La moyenne d'âge des participants est de 33 ans et ils se sont établis au Québec depuis une moyenne de 11 mois. Outre le français et leur langue maternelle, tous les participants à l'étude parlent anglais. La participante d'origine moldave maîtrise également l'allemand.

Le désir de se développer personnellement et professionnellement, d'assurer un avenir meilleur aux enfants, de fuir une situation politique et économique difficile, de retrouver un membre de la famille ou encore le manque de sécurité dans leur pays d'origine constituent les raisons mentionnées par les nouveaux arrivants pour vivre l'expérience migratoire. Ils ont choisi le Québec pour différentes raisons, notamment pour sa qualité de vie, la relative facilité du processus de sélection comparativement à d'autres endroits et les compatriotes ou membres de la famille élargie qui se sont déjà établis en sol québécois.

Résultats

S'intégrer à une culture étrangère

Les réponses des participants concernant leur définition du concept d'intégration laissent croire que pour plusieurs répondants, s'intégrer à une culture étrangère signifie en premier lieu apprendre la langue qui leur permet de mieux comprendre la société dans laquelle ils se trouvent. L'apprentissage de la langue constitue ainsi un élément primordial de la plupart des définitions de l'intégration, tel qu'illustré par les exemples suivants : « Pour moi l'intégration c'est de parler et comprendre bien la langue du pays. Pour moi c'est le plus important » (Jul-Per) ; « C'est la langue, comprendre les gens sur la rue, comprendre la télévision, les émissions sur la télévision, lire librement, sans dictionnaire » (Dan-Mol). De plus, certaines personnes mentionnent que s'intégrer signifie connaître la culture et les gens de la terre d'accueil, comme l'explique cette participante : « De connaître des gens dans une culture, de connaître leurs valeurs, de parler avec eux, de faire des choses, des échanges de coutumes, c'est ça » (Mar-Rou). Il s'agit donc de connaître, mais aussi d'interagir et de se mêler avec la culture d'accueil, de participer à un dialogue interculturel.

Pour d'autres participants, s'intégrer dans une culture est étroitement lié au fait de travailler au sein de cette culture. Certains croient d'ailleurs que c'est seulement par le travail qu'ils pourront s'intégrer à la culture québécoise, comme l'indiquent ces participants :

Je pense que je n'ai pas eu une intégration, une véritable intégration, parce que je n'ai pas commencé à travailler. Je pense que c'est dans le contexte de travail que tu as une véritable intégration parce que tu as des amis très proches, des personnes avec qui tu dois parler quotidiennement (Cla-Col).

Moi je me sens que maintenant je suis intégrée mais pas comme je veux. Je veux travailler. Quand je travaille, je pense que c'est pour moi c'est vraiment dire je suis intégrée à la société québécoise (Eli-Cub).

Pour ces participants, le contexte professionnel apporte diverses opportunités de rencontres avec des Québécois et une chance de participer activement à la vie de leur société d'accueil. La recherche de travail allant souvent de pair avec la connaissance du français, les nouveaux arrivants croient que les cours de français qu'ils suivent

présentement représentent un levier pour s'insérer dans un milieu professionnel au Québec. Par ailleurs, certaines réticences quant au rôle primordial de la langue française au niveau de l'intégration professionnelle des immigrants ont été formulées par Lebeau & Renaud (2002). Ces auteurs admettent que la maîtrise du français joue un rôle important dans la mobilité professionnelle des nouveaux arrivants.

Par contre, ils s'intéressent à déterminer « si c'est la connaissance de la langue qui est à l'œuvre ou si ce ne seraient pas plutôt les liens tissés avec une communauté linguistique à travers les emplois » (p.87). En effet, il semble que le processus d'intégration sur le marché du travail soit fortement influencé par les réseaux et les contacts professionnels des immigrants avec la communauté francophone, ce qui confirmerait l'importance de l'aspect social de la maîtrise du français pour les nouveaux arrivants.

En somme, s'intégrer à une autre culture signifie, pour ces nouveaux arrivants, parler la langue, connaître la culture et se l'approprier ainsi que vivre des expériences professionnelles au sein de cette culture. La définition d'un participant d'origine colombienne semble particulièrement bien synthétiser les différents éléments qui se dégagent des définitions des autres participants : « Être intégré à une nouvelle culture c'est comprendre la culture, l'histoire, savoir où on se trouve, parler avec les gens, travailler dans la culture, dans ce milieu » (Jua-Col).

Également, la plupart des participants rapportent qu'il est impossible de laisser tomber complètement leur culture d'origine afin de s'intégrer à leur culture d'accueil. Ce sont des adultes qui ont vécu une grande partie de leur vie au sein de leur culture d'origine et qui en sont imprégnés, même en l'ayant quittée physiquement. Par contre, un participant a des propos plus nuancés et croit que l'intégration implique de renoncer à certains aspects de sa culture d'origine :

Je veux croire qu'il n'y a pas de problème, que tout va être bien mais je pense que on doit renoncer un peu. Je pense qu'on doit renoncer un peu à notre culture, à nos habitudes peut-être pour prendre, s'approprier. Oui, s'approprier pour être bien bien intégré dans un autre milieu culturel, pour être à l'aise avec toutes les choses qui sont ici, très fort, très spécifique, comprendre les gens. Je pense que c'est normal (Gab-Rou).

De façon plus extrême, la participante d'origine bulgare souligne que pour elle, s'intégrer à la société québécoise représente justement une opportunité de renoncer à sa

culture d'origine. À part cette dernière participante, les participants semblent mal à l'aise à l'idée de renoncer à leur culture d'origine, mais ils estiment aussi que le processus d'immigration implique inévitablement une adaptation à la société d'accueil. Au moment de l'entrevue, tous les participants ont souligné qu'ils étaient en processus d'intégration et qu'il leur manquait certains éléments afin de se sentir intégrés à la société québécoise. La maîtrise de la langue française semble d'ailleurs être le facteur d'intégration le plus important, comme l'ont rapporté la moitié des répondants. Par exemple, un participant, arrivé au Québec il y a 12 mois, rapporte que sans la pratique et une meilleure maîtrise du français, l'intégration est plus difficile :

Il y a des moments que je ne me sens pas parce que je travaille dans un milieu anglophone et hors de l'académique, hors des cours de français, je ne pratique pas. C'est ça qui est le plus difficile. C'est plus difficile de me sentir intégré. Je suis allé à la bibliothèque, je suis allé à des concerts, je suis allé à des expositions, mais je me sens comme un touriste (Jua-Col).

Ainsi, ce n'est pas tout de connaître la langue, encore faut-il la pratiquer et interagir avec des gens de la culture d'accueil. Même s'il maîtrise relativement bien le français et qu'il participe à des activités culturelles, ce participant considère qu'il n'est pas intégré à la société d'accueil et, qu'en réalité, il s'y sent encore comme « un touriste ». Par ailleurs, d'autres répondants ont souligné qu'ils ne se sentent pas du tout intégrés à la société québécoise parce qu'ils ont très peu de contacts avec des Québécois francophones. En fait, leur cercle de contacts se limite souvent à leurs compatriotes ainsi qu'à leurs collègues de la classe de français.

Dans ce contexte, l'enseignant de français joue un rôle primordial dans l'intégration de ces nouveaux venus en étant souvent le premier représentant de la société d'accueil qu'ils vont côtoyer, un passeur linguistique et culturel et une personne-ressources. Leurs représentations du français et des gens de leur société d'accueil sont donc, dans le cas de certains participants, directement liées aux contacts vécus avec leur enseignant de français : « l'essentiel de leur rapport au français tient aux occasions qui leur sont offertes de créer des liens sociaux profitables avec des personnes dont la langue de communication est le français » (Pagé & Lamarre, 2010: 33). La première occasion de créer ce lien a lieu, bien souvent, dans le contexte de la classe de français.

L'immigration et ses répercussions sur la définition identitaire

Les résultats permettent de constater qu'environ un an après leur arrivée, les immigrants ressentent un lien identitaire très fort en rapport à leur culture d'origine et à leur langue maternelle, ce qui est d'ailleurs observable dans d'autres situations migratoires (Labelle, Field & Icart, 2007; Sing, 2008). La structure même utilisée par plusieurs participants pour parler de leur langue maternelle dénote ce sentiment d'appartenance identitaire :

« C'est ma langue » (Eli-Cub)

« C'est ma langue maternelle » (Gab-Rou)

« C'est ma culture. Ma culture et mes origines » (Gui-Mex)

« C'est la langue de ma culture, de ma famille » (Ant-Ven).

La présence remarquée du pronom possessif *ma* dans ces réponses illustre l'appartenance des répondants à leur langue maternelle, qui est associée à leur culture d'origine. En sol québécois, leur langue maternelle constitue surtout un moyen d'entrer en contact avec des locuteurs de cette langue, Montréal étant une ville cosmopolite où se côtoient des gens d'origines diverses. Par contre, une participante d'origine bulgare fournit une réponse totalement différente des autres en mentionnant que sa langue maternelle représente le passé qu'elle souhaite oublier :

Pour moi, ma langue bulgare, ma langue maternelle, pour mes enfants, si un jour le bulgare reste en-arrière parce que le français et l'anglais prennent la place du bulgare, je suis contente. Je voudrais un jour que mes enfants parlent seulement français et anglais. Je ne veux pas parler bulgare (Tat-Bul)

L'arrivée au Québec lui a permis de faire la coupure avec sa langue maternelle et son pays d'origine. Elle prétend qu'elle serait heureuse que cette coupure se fasse également au niveau de ses enfants, à qui elle ne parle d'ailleurs plus le bulgare. À la lumière des propos recueillis, il semble évident que la langue maternelle des participants représente un élément central dans la définition de leur identité culturelle. La majorité s'y identifient fortement et une participante la rejette afin qu'elle ne fasse plus partie de sa définition identitaire.

Ces nouveaux arrivants sont conscients de vivre une reconstruction identitaire en développant peu à peu, parallèlement à l'identification à leur pays d'origine, un sentiment d'appartenance envers les Québécois. Cela se traduit surtout par l'apprentissage du français, langue commune majoritaire de leur société d'accueil, et par leurs projets d'avenir, qu'ils dessinent dans cette société. Nonobstant cette définition identitaire de plus en plus tournée vers la société d'accueil, subsiste toujours, dans les réponses des participants, un fort sentiment d'étrangeté, et ce malgré un niveau intermédiaire de français leur permettant de fonctionner dans la vie quotidienne.

La plupart des apprenants ont l'impression que leur niveau de français étant moins bon que celui des locuteurs natifs, ils sont tout de suite perçus comme étrangers lorsqu'ils commencent à parler. Cela se manifeste notamment par un manque de confiance en leurs moyens linguistiques et la peur de faire des erreurs en s'exprimant. Ainsi, certaines personnes se sentent isolées par rapport à leur niveau de français, et ce surtout lorsque quand tous les individus autour d'eux parlent très bien français :

Maintenant je me sens un peu isolé à cause que je peux pas faire une erreur parce que tout le monde parle très très bien. Je dis mon Dieu, quand je vais commencer à dire quelque chose, ça va être mal pour moi (Gab-Rou)

Il leur est difficile, en se faisant constamment demander de quel pays ils viennent, quelle est leur langue maternelle ou encore depuis quand ils sont au Québec, de passer outre le sentiment d'être étrangers dans leur société d'accueil. Par la perception que les Québécois ont d'eux (des « étrangers », des « immigrants ») et par leur difficulté à s'exprimer en français d'une façon qui passerait inaperçue aux yeux de la société d'accueil, ils se sentent confinés à ce statut d'étrangers. La plupart des nouveaux arrivants interviewés se demandent ce qu'il leur permettra de se défaire de ce statut. Leur principale hypothèse est la maîtrise parfaite du français et de l'accent québécois, ce qui leur permettrait de se fondre dans la masse linguistique de la majorité. Or, cette perception semble contraster avec la définition d'un Québec pluriel, qui accueille des milliers d'immigrants par année, qui prône un vivre-ensemble pluriculturel dans la langue majoritaire et dans le respect et la valorisation des langues d'origine. Alors qu'ils se sentent *désirés* par le gouvernement du Québec qui les attire et leur offre plusieurs

outils d'intégration, tels les cours de français, ils ont l'impression que le sentiment général dans la population ne va pas toujours de pair avec cet accueil gouvernemental.

Les analyses réalisées avec les données obtenues dans le cadre des entrevues permettent donc de constater que la dualité culturelle *moi-eux* est centrale à la définition de l'identité culturelle des participants, le *moi* représentant l'individu et le *eux* faisant référence aux gens de la société d'accueil. Les résultats suggèrent que cette dualité comprend une juxtaposition culturelle de la culture d'accueil et de la culture d'origine, en plus des valeurs associées autant à la culture d'origine qu'à la culture d'accueil. Dans ce contexte, l'apport de la culture d'origine et de la culture d'accueil semble important afin de permettre aux nouveaux arrivants de redéfinir leur identité.

Par ailleurs, cette dualité semble être vécue différemment selon les participants. Alors que certains mélangent la culture d'accueil et la culture d'origine, d'autres se sentent dans un vide culturel, dans un état d'entre-deux identitaire. Pour les premiers, des éléments de la culture d'accueil et de la culture d'origine s'extériorisent selon les circonstances, les personnes rencontrées, les situations vécues dans leur société d'accueil.

Par exemple, les participants vivant un mélange de cultures tendent à extérioriser fortement leur identité par la préservation de leur cuisine d'origine en terre d'accueil (Sing, 2008), alors qu'ils vont privilégier certains éléments qu'ils attribuent d'emblée au Québec, tels de nouveaux loisirs (ex. camping, sorties culturelles) ou l'importance de la langue française, pour définir leur nouvelle identité. Pour la plupart des personnes interviewées, il est nécessaire de faire un mélange judicieux entre la préservation de sa culture d'origine et l'appropriation de la culture d'accueil :

Je pense qu'on doit toujours discriminer, choisir, ça veut dire on entre en contact avec une autre culture, on va choisir les choses positives, constructives, et laisser les autres choses. On va les intégrer avec la culture originale pour faire une sorte de mélange. Oui mais je pense que la culture originale reste toujours très très forte (Rob-Ven).

Cette idée de mélange entre la culture d'origine et la culture d'accueil est au cœur du discours des participants qui, pour la majorité, se sentent à l'aise au sein d'un mélange de cultures et de langues, en choisissant de conserver les éléments culturels qui leur conviennent. La plupart des personnes interviewées mentionnent qu'elles sont

fières de leur culture d'origine et qu'elles la véhiculent de façon implicite au Québec par leurs valeurs, leurs façons de vivre, leurs coutumes, etc. Par ailleurs, elles vivent dorénavant dans la culture québécoise et la majorité prennent ce qu'elles désirent au sein de cette culture afin d'enrichir leur personnalité : « nous sommes suffisamment grands, notre âme est suffisamment grande pour accepter d'autres choses » (Mar-Rou). Un participant indique par exemple qu'il voudrait prendre certaines habitudes québécoises qu'il a découvertes ici, comme la lecture, tandis qu'un autre espère devenir aussi ouvert d'esprit que les Québécois.

Dans un même ordre d'idées, un participant répond à cette question en exprimant sa définition d'un immigrant : « L'immigrant en général c'est un mélange de cultures. La culture du pays d'adoption et la culture maternelle. C'est naturel » (Teo-Rou). Cette définition, comme les propos rapportés plus haut, indique bien que les participants considèrent que le mélange entre la culture d'origine et la culture d'accueil constitue le meilleur gage d'intégration. Cette façon d'être et de penser leur permet de conserver les repères culturels qu'ils jugent fondamentaux de leur culture d'origine, et d'intégrer les repères de leur culture d'accueil qu'ils considèrent comme pertinents dans leur nouvelle vie.

Par contre, certains des nouveaux arrivants interviewés semblent avoir un tout autre rapport avec la situation de dualité culturelle dans laquelle ils se trouvent. En effet, ils ressentent un vide, une perte en lien avec la culture d'origine qu'ils ont l'impression de perdre peu à peu, et ce sans être en mesure de s'approprier des repères culturels de la société québécoise. Ils ne se sentent plus autant liés à leur culture d'origine, mais ils ne sentent pas non plus qu'ils appartiennent à leur culture d'accueil.

Ainsi, alors que leur appartenance à la culture d'origine diminue, leur appartenance à leur culture d'accueil n'est pas encore réalisée. Ils ont l'impression de vivre entre deux mondes, de ne plus se faire reconnaître comme membre de leur culture d'origine, mais de ne pas se sentir québécois dans leur société d'accueil. Ils se sentent devenir étrangers dans leur culture natale, et sont considérés, et se considèrent, des étrangers dans leur pays d'accueil. Ce double statut d'étranger représente, pour les participants en ayant fait mention, une réalité très difficile à vivre, mais qu'ils espèrent temporaire.

Peu importe la forme de dualité culturelle qu'ils ont exprimée, tous les participants réalisent que leur définition identitaire est en période de grands changements et qu'ils

sont en constante négociation de qui ils sont, de qui ils deviennent dans cette expérience migratoire. Ils se situent aux frontières de deux réalités culturelles, qu'ils tentent de remanier, de conjuguer du mieux qu'ils le peuvent (Fine, 1994; Guilherme, 2002). Également, ils sont d'avis que la maîtrise de la langue française ne constitue pas une condition suffisante pour se sentir intégré à la société d'accueil, pour avoir le sentiment d'être membre à part entière de la société québécoise. Il s'agit, selon eux, du premier pas de leur intégration, d'outils linguistiques qui les aideront à fonctionner personnellement et professionnellement dans leur vie quotidienne au Québec.

Stratégies pour contrer le sentiment d'étrangeté

Par ailleurs, la difficulté de vivre avec ce sentiment d'être étranger dans leur société d'adoption ne signifie pas nécessairement une volonté de se sentir « québécois ». Il semble effectivement que le souhait de ne plus se sentir étranger en terre d'accueil soit lié à la possibilité de demeurer eux-mêmes, imprégnés de leur culture d'origine : « Je suis vénézuélien. Je pense que je vais être vénézuélien toute ma vie » (Rob-Ven) ; « Comme je suis adulte, j'ai mes valeurs déjà, j'ai une vie derrière moi. Je ne peux pas devenir québécoise à 100% » (Mar-Rou).

Quant à savoir si les participants croient qu'il est possible pour eux de devenir québécois, les réponses semblent mitigées. Bien que cette situation identitaire représente un souhait pour certains, d'autres font part de certaines limites en ce qui concerne leur identification québécoise. D'abord, la maîtrise et l'utilisation du français semblent constituer, pour plusieurs répondants, une condition nécessaire pour se sentir et s'identifier comme québécois. Dans un même ordre d'idées, quelques participants notent que pour être québécois, il leur faut connaître les références culturelles de la province en français, par exemple en ce qui concerne la littérature, la télévision ou encore le cinéma. Également, d'autres soutiennent qu'ils ne pourront jamais être totalement québécois puisqu'ils sont imprégnés de leur culture d'origine dans laquelle ils ont déjà vécu plusieurs années de leur vie. Un participant a aussi mentionné qu'il s'identifie maintenant davantage aux nouveaux arrivants, avec lesquels il croit qu'il a beaucoup de choses en commun, à commencer par l'expérience migratoire en sol québécois. Finalement, deux participants sont incapables de lier leur identité à une culture particulière, préférant plutôt exprimer qu'ils s'identifient à l'ensemble des êtres humains.

La majorité des participants au projet de recherche ont fait état de l'importance des contacts avec leur langue et leur culture d'origine pour les rassurer dans leur expérience migratoire. Ainsi, la plupart ont le sentiment d'entrer dans un espace de bien-être lorsqu'ils sont en présence de gens partageant la même langue et la même culture d'origine qu'eux. Ils recherchent donc des occasions pour se rapprocher de leurs compatriotes établis au Québec, comme les fêtes traditionnelles, les événements liés à la religion ou la fréquentation de commerces tenus par des gens de la même origine ethnique qu'eux. Le fait de partager la même langue et les mêmes références culturelles permet, selon eux, de rencontrer des gens avec qui ils se sentent davantage « chez eux » en terre d'accueil. Cela leur procure une façon de vivre le « connu » dans un environnement dans lequel plusieurs éléments leur sont inconnus. Par contre, ceux qui se sentent plus à l'aise dans leur culture d'origine que dans la culture québécoise le sont parfois malgré eux, comme le raconte ce participant d'origine mexicaine:

C'est une chose que c'est contraire à mes objectifs originels ici parce que ce que je veux dire c'est que maintenant je me trouve beaucoup avec la culture mexicaine ou latino ou hispanophone. Comme j'ai dit, c'est contraire parce que quand je suis arrivé, la première chose que j'ai cherchée, c'était pour trouver des amis francophones pour pratiquer le français, et après j'ai cherché des amis mexicains ou hispanophones. Maintenant, j'ai plus d'amis hispanophones (Gui-Mex)

Ainsi, même s'il aimerait se sentir à l'aise au sein de la culture francophone, ce participant a développé un cercle d'amis parlant sa langue maternelle, ce qui l'amène à être davantage en contact avec la culture hispanophone. Un autre participant indique qu'il se sent bien dans sa propre culture et que malheureusement pour son intégration à la culture québécoise, ses amis proches à Montréal sont tous des nouveaux arrivants de la même origine ethnique que lui. Il regrette de ne pas pouvoir entrer en contact davantage avec les cultures francophones et anglophones mais il sent qu'il est beaucoup plus à l'aise dans sa culture d'origine.

Il est également intéressant de noter que deux participants tentent à tout prix d'éviter d'entrer en contact avec les membres de leur culture d'origine. Ces deux participants évitent respectivement de fréquenter des gens d'origine colombienne et bulgare, mais

pour des raisons totalement différentes. Le participant d'origine colombienne sait que s'il fréquente des gens de la même origine ethnique que lui, il sera davantage tenté de parler espagnol et non de pratiquer le français. Cela nuirait grandement, selon lui, à son intégration au sein de la société québécoise. Quant à la participante d'origine bulgare, elle désire oublier son passé et ses racines bulgares afin de mieux s'intégrer dans sa province d'accueil. Elle dit n'avoir aucun intérêt à côtoyer des gens d'origine bulgare puisqu'elle est partie de ce pays justement pour ne plus être en contact avec eux. Elle souhaite que les bulgares et la langue bulgare deviennent, dans sa nouvelle vie québécoise, des aspects étrangers.

Concernant leurs contacts avec la langue française et les gens qui parlent cette langue, les participants sont conscients de la nécessité de maîtriser le français afin de s'intégrer dans leur société d'accueil. La décision de suivre des cours de français a d'ailleurs été motivée par l'importance d'être en mesure d'interagir de façon appropriée, autant linguistiquement que culturellement, au Québec. Par ailleurs, afin de développer leur sentiment d'appartenance, de tisser des liens avec leur société d'accueil et de pratiquer le français plus « informel », les nouveaux arrivants interviewés sont à la recherche de contacts avec leur société d'accueil qui ne se limiteraient pas à l'apprentissage formel de la langue en salle de classe.

Également, certains participants ont rapporté utiliser l'anglais, deuxième langue d'importance au Québec, pour se faire comprendre lorsqu'ils étaient incapables de faire passer leur message en français. D'ailleurs, le fait de pallier aux difficultés en se tournant vers l'anglais constitue une stratégie qui semble contribuer à réduire ce sentiment d'étrangeté qu'ils perçoivent plus fort lorsqu'ils sont en contact avec des francophones. Bien qu'ils soient tous très impliqués dans leur apprentissage du français et qu'ils soient conscient de la nécessité de maîtriser cette langue pour vivre et travailler à Montréal, certains participants, surtout ceux dont le niveau d'anglais est très bon, sentent que l'anglais leur permet de s'intégrer dans certains réseaux sociaux spécifiques et dans lesquels ils se sentent moins étrangers.

Impacts de la recherche sur l'enseignement du français

Les résultats présentés montrent que les nouveaux arrivants valorisent l'apprentissage du français pour s'intégrer à la société québécoise, mais que le fait de

maîtriser cette langue avec un niveau intermédiaire ne constituerait pas un gage absolu de succès concernant leur sentiment d'être intégré à leur société d'accueil. Plusieurs autres facteurs entrent effectivement en ligne de compte, notamment l'insertion professionnelle et le fait d'avoir des contacts avec des francophones. Au niveau de la salle de classe, par contre, le travail demeure important afin de tenter, avec les ressources et le temps disponibles, de fournir aux nouveaux arrivants les principaux éléments linguistiques et culturels dont ils auront besoin pour mieux vivre leur intégration. L'offre de cours de français proposée par le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles est diversifiée et comprend différents objectifs pouvant mener au développement d'une compétence de communication interculturelle chez les apprenants. Au niveau intermédiaire, le ministère présente le cours de français suivi par les participants de la façon suivante :

Dans ce cours, l'étudiant consolidera son apprentissage des notions de base de la langue française à l'oral et à l'écrit pour répondre à la plupart de ses besoins courants. Ce cours lui donnera également l'occasion de poursuivre l'exploration des caractéristiques géographiques et historiques du Québec. Il prendra connaissance des faits marquants de l'histoire du Québec de même que des ressources et des institutions de la société québécoise en rapport avec l'exercice de ses droits et de ses responsabilités comme membre de cette société (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, 2011b).

Il apparaît primordial de saisir les occasions données par ce programme pour insister sur les liens de nature interculturelle à établir entre la culture québécoise et la culture d'origine des apprenants, et ce afin de valoriser la culture et la langue première, qui semblent fortement liées à la définition identitaire des apprenants. Également, ces cours de français devraient fournir aux étudiants des opportunités de rencontres interculturelles, et surtout d'échanges avec des Québécois francophones, par exemple par le biais d'échanges linguistiques, de visites culturelles et de la venue d'intervenants en classe.

Cela leur permettrait de développer un français plus informel et d'avoir des contacts privilégiés avec un membre de leur société d'accueil. De plus, l'utilisation de documents authentiques dans lesquels sont exposées diverses variétés de la langue parlée ou écrite serait probablement un élément à privilégier de la part des enseignants. Il semble aussi nécessaire de dépasser le stade de la transmission des savoirs culturels et de créer des activités pédagogiques pour susciter le développement de savoir-faire et de

savoir-être en contexte interculturel (Lussier, 2008). Cela permettrait aux apprenants d'être exposés à différents repères de la société québécoise, d'être en mesure de réfléchir à ces éléments en lien avec leur culture d'origine et, éventuellement, d'intégrer certains de ces repères dans leur propre définition identitaire.

Également, un des objectifs de ce cours en ce qui a trait à l'interaction orale est d'« effectuer une recherche dynamique d'emploi » (MICC, 2011b). Il serait pertinent de profiter de cet objectif pour permettre aux apprenants de commencer leur réseautage professionnel, notamment en leur proposant des modalités d'apprentissage en ce sens (recherches sur leur profession au Québec, entrevue avec un Québécois qui exerce cette profession, etc.).

Finalement, il semblerait fondamental de sensibiliser les enseignants de français qui travaillent auprès des nouveaux arrivants à la complexité du processus migratoire et aux répercussions qu'une telle aventure peut avoir sur le développement identitaire des apprenants. La langue et la culture étant intrinsèquement liées (Bourdieu, 1982), ces enseignants participent non seulement à l'intégration linguistique de ces nouveaux venus, mais à leur intégration culturelle et sociétale en terre d'accueil.

Conclusion

À la lumière des informations recueillies, il semble que pour s'intégrer à la société québécoise, certains éléments revêtent un caractère primordial. C'est notamment le cas de la maîtrise du français, des interactions avec les Québécois francophones et de la participation à la vie professionnelle. Ce n'est pas nécessairement en améliorant leur maîtrise du français que les nouveaux arrivants arriveront à développer un sentiment d'appartenance en lien avec leur société d'accueil, mais le fait de bien maîtriser le français leur permettra de mettre toutes les chances de leur côté pour leur épanouissement personnel et professionnel au Québec. Développer un réseau de contacts et entretenir des relations au sein de la société d'accueil leur permettraient de participer plus activement à la vie de la société québécoise et, éventuellement, de s'y sentir mieux intégrés. Le sentiment d'être 'étrangers' dans la société d'accueil, vécu par la plupart des immigrants interviewés, pourrait-il s'estomper avec le temps passé au Québec? Rien n'est moins sûr :

Une intégration satisfaisante dans la société québécoise, selon les critères subjectifs des répondants, favorise une identification positive avec le Québec. Ce facteur en soi ne suffit pas cependant à la garantir (...). Le fait que certains Québécois de souche ne reconnaissent pas les membres des minorités ethnoculturelles comme d'authentiques Québécois favorise la rétention d'une identité nationale autre ou l'identification au Canada (Labelle, Field & Icart, 2007: 109).

Ainsi, il est nécessaire de souligner l'importance du regard de l'Autre dans le développement d'un sentiment d'appartenance et d'identification en contexte migratoire et de favoriser la prise de conscience de l'inclusion plurielle, de l'importance de participer, en tant que société d'accueil, à l'intégration de ces nouveaux venus et à l'édification d'une identité commune tout en prônant la valorisation des cultures et des langues d'origine.

Alors qu'ils sont en contact avec de nouvelles valeurs et pratiques culturelles expérimentées dans leur société d'accueil, notamment par le biais de l'apprentissage du français, les nouveaux arrivants doivent réorganiser leur identité. Les résultats de l'étude tendent à conclure que pour ces nouveaux arrivants en apprentissage du français, la façon la plus adéquate de vivre ce remaniement identitaire qui s'opère en contexte migratoire serait d'être en mesure d'intégrer judicieusement certains éléments de leur culture d'accueil tout en conservant les repères de leur culture d'origine qu'ils jugent fondamentaux. Il est possible d'espérer que le processus de construction identitaire qu'ils vivent en situation d'immigration leur permette de devenir des êtres interculturels, à l'aise dans leur culture d'origine et dans leur culture d'accueil, des individus qui peuvent dépasser les frontières et développer des sentiments d'identification et d'appartenance aux différents endroits d'où ils viennent et où ils vivent. Cela pourrait contribuer à l'édification d'une identité plurielle dans laquelle les individus sont en mesure de faire des liens, des ponts entre les différentes cultures qui les habitent et de les intégrer à leur définition identitaire : « Comme je vous ai dit je m'occupais en Roumanie de construction civile et de faire des ponts. Donc je comparerais ça (*le processus de construction identitaire en contexte d'intégration*) avec un pont. De construire des ponts entre deux cultures » (Gab-Rou).

Bibliographie :

ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine et THOMAS, Alexander (1995). *Relations et apprentissages culturels*. Paris: Armand-Collin.

ALRED, Geof, BYRAM, Michael et FLEMING, Michael (Éds.) (2003). *Intercultural Experience and Education*. Clevedon: Multilingual Matters.

BLANCHET, Philippe (2007). « L'approche interculturelle comme principe didactique et pédagogique structurant dans l'enseignement/apprentissage de la pluralité linguistique ». En ligne. Synergies Chili, n° 3, 27 p. [Consulté le 10 septembre 2011]

<URL: <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/chili3/chili3.html>>.

BOURDIEU, Pierre (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris: Fayard.

BYRAM, Michael (2003). « On being 'bicultural' and 'intercultural' ». in Geof Alred, Michael Byram et Michael Fleming (éds.), *Intercultural Experience and Education*. Clevedon: Multilingual Matters, pp. 50-66.

BYRAM, Michael (2011). « La compétence interculturelle », in Philippe Blanchet et Patrick Chardennet (éds.), *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures*. Paris: Éditions des archives contemporaines, pp. 253-260.

DUMAS, Guy (2001). *La politique linguistique québécoise et l'enseignement*. Présentation divulguée lors de la Rencontre de travail bilatérale Québec-Catalogne intitulée « Diversité culturelle, identité et langue : le rôle de l'éducation », 24-26 avril, Barcelone, Espagne.

CUQU, Jean-Pierre (dir.) (2003). *Dictionnaire de didactique du français*. Paris: Clé international.

FINE, Michelle (1994). « Working the Hyphens. Reinventing Self and Other in Qualitative Research ». in Norman Denzin et Yvonna Lincoln (éds.), *Handbook of qualitative research*. Newbury Park: Sage Publications, pp. 70-82.

GUILHERME, Manuela (2002). *Critical Citizens for an Intercultural World*. Clevedon: Multilingual Matters.

LABELLE, Micheline, FIELD, Anne-Marie et ICART, Jean-Claude (2007). *Les dimensions d'intégration des immigrants, des minorités ethnoculturelles et des groupes racisés au Québec*. Document de travail [on-line]. Montréal: Université du Québec à Montréal. [disponible le 20/01/2012]

<URL:

http://www.criec.uqam.ca/Page/Document/textes_en_lignes/dimensions_integration.pdf>

LAMBERT, Wallace. (1972). *Language, Psychology, and Culture*. Stanford: Stanford University Press.

LEBEAU, Ronald et RENAUD, Jean (2002). « Nouveaux arrivants de 1989, langue et mobilité professionnelle sur le marché du travail de Montréal : une approche longitudinale », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 31, n° 1, pp. 69-94.

LEGENDRE, Renald (1993). *Dictionnaire actuel de l'éducation*. Montréal: Guérin. 2^e édition.

LUSSIER, Denise (2004). « Une approche de compétence de communication interculturelle », *Québec français*, n° 132, pp. 60-61.

LUSSIER, Denise (2005). « Redéfinir la compétence de communication comme compétence de communication interculturelle », *Revue de l'AQEFLS*, vol. 25, no 2, pp. 118-129.

LUSSIER, Denise (2008). « Enseigner la compétence de communication interculturelle: une réalité à explorer », in *Vie Pédagogique*, n° 149 [on-line]. Québec: Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport [disponible le 20/12/2011]

<URL: http://www.mels.gouv.qc.ca/sections/viepedagogique/149/index.asp?page=dossierC_4>.

LUSSIER, Denise (2010). « Theoretical Bases of a Conceptual Framework of Reference to Intercultural Communicative Competence », *Journal of Applied Linguistics*, vol. 4, n° 3, pp. 285-308.

MICC (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec) (2011a). « Bulletin statistique sur l'immigration permanente au Québec, 4^e trimestre et année 2010 » [on-line]. Canada : MICC [disponible le 24/02/2011]

<URL:http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherchesstatistiques/BulletinStatistique_2010trimestre4_ImmigrationQuebec.pdf>.

MICC (Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec) (2011b). « Description des cours – FIA 330-2 Niveau intermédiaire » [on-line]. Canada: MICC [disponible le 31/08/2011]

<URL:<http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/langue-francaise/apprendre-quebec/temps-complet/index.html>>.

MRCI (Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration) (1998). *Pour une francisation et une insertion sociale et économique réussies des nouveaux arrivants et des non-francophones*. Québec: Gouvernement du Québec.

NORTON, Bonnie (2006). « Identity as a sociocultural construct in second language education » in K. Cadman et K. O'Regan (éds.), *TESOL in Context* [Special Issue], pp. 22-33.

PAGE, Michel et LAMARRE, Patricia (2010). *L'intégration linguistique des immigrants au Québec*. Institut de recherches en politiques publiques. Centre Metropolis: Immigration et Métropoles.

PAVLENKO, Aneta (2004). « The Making of an American: Negotiation of Identities at the Turn of the Twentieth Century », in Aneta Pavlenko et Adrian Blackledge (éds.). *Negotiation of Identities in Multilingual Contexts*. Clevedon: Multilingual Matters, pp. 34-67.

RISAGER, Karen (2006). *Language and Culture*. Clevedon: Multilingual Matters.

SING, Pamela V. (2008). « Cuisine et identité culturelle : discours et représentations chez des écrivains franco-canadiens et métis d'ascendance française », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 20, n° 1-2, pp. 33-54.

STATISTIQUE CANADA (2006). « Langue – Recensement de 2006 » [on-line]. Canada : Statistique Canada. [disponible le 24/01/2012]

<URL: <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/dp-pd/hlt/97-555/Index-fra.cfm>>.

QUESTIONS IDENTITAIRES ET SENTIMENT D'ÉTRANGETÉ CHEZ LES FRANCOPHONES D'ORIGINE PORTUGAISE RÉSIDANT AU PORTUGAL

ÉRIC MANY

FPCE – Un. de Porto

La réflexion qui suit est issue d'un travail de recherche réalisé dans le cadre d'une thèse de doctorat intitulée : « L'influence des contextes éducatifs dans la construction identitaire de francophones d'origine portugaise résidant au Portugal ». Cette thèse, actuellement dirigée à la *Faculdade de Psicologia e de Ciências da Educação da Universidade do Porto* et financée par la *Fundação Para a Ciência e a Tecnologia*, se propose d'étudier les différents éléments éducatifs qui entrent en jeu dans les processus de construction identitaire des filles et fils d'émigrés portugais établis au Portugal et ayant résidé dans un pays francophone. Il s'agit en particulier de mettre en évidence dans les discours des sujets collaborant à cette étude, la façon dont la famille, les pairs et l'école participent à la construction identitaire. En recourant principalement aux méthodes biographiques, nous essayons de montrer, par le biais des récits qu'ils font de leur histoire migratoire, comment ces francophones d'origine portugaise retranscrivent et construisent narrativement ces *sentiments* identitaires parfois complexes.

D'un point de vue méthodologique, l'étude comporte deux phases empiriques consistant à recueillir les données nécessaires à l'élaboration de l'investigation. La première a consisté à recueillir des informations par le biais d'un questionnaire *on-line* auquel ont répondu 42 sujets. La deuxième phase, qui est en cours de réalisation, est constituée d'entretiens auxquels participe un nombre limité de sujets ayant répondu au questionnaire. C'est sur la base des informations recueillies lors de ces rencontres (*on-line* et *off-line*) que nous articulerons le texte qui suit. Nous chercherons à mettre en lumière, en tenant compte des perspectives conceptuelles qui sont en jeu, la façon dont les sujets participant à notre étude se situent (et sont situés) dans le vaste éventail des

représentations identitaires et en particulier celle de l'étranger. Il s'agira pour nous, après avoir posé les bases théoriques nécessaires à cette réflexion, de nous plonger dans les récits de ces luso-descendants francophones résidant au Portugal afin d'en extraire les éléments narratifs pouvant éclairer les notions d'identité et d'étrangeté.

Dans un premier temps, nous proposerons une brève description du groupe des participants et de ses principales caractéristiques afin de situer les parcours biographiques des sujets et de mettre en place certaines notions permettant de comprendre les enjeux de notre étude. Dans la deuxième partie de cet exposé, nous tenterons d'échafauder les concepts centraux permettant une analyse des notions d'identités et d'étrangeté. Nous centrerons ensuite notre réflexion sur les questions identitaires chez les sujets participant à notre étude. Nous tenterons de mettre en lumière les sentiments identitaires des sujets dans leurs relations avec l'espace et le temps migratoires ainsi que la place du corps dans la notion d'étrangeté.

1. Caractérisation du groupe de participants

Dans ce projet de recherche, les données empiriques ont été recueillies par le biais de questionnaires et d'entretiens biographiques. Les questionnaires ont permis de systématiser les différents parcours migratoires de la première et de la deuxième génération des sujets étudiés et de caractériser ainsi le groupe composé par une quarantaine de participants. Les données présentées ci-dessous sont issues du traitement de questionnaires *on-line* auxquels ont répondu 42 personnes résidant au Portugal, d'origine portugaise et ayant vécu dans un pays francophone pendant au moins 5 ans. Ils sont donc tous et toutes migrants/es mais aussi fils ou fille de migrants.

Ces questionnaires, qui ont constitué la première phase empiriques de la recherche, ont été élaborés de façon à pouvoir définir les principales étapes des parcours migratoires des sujets et celles de leurs parents, à obtenir des informations sur les parcours scolaires, sur l'origine sociale, les habitudes linguistiques etc. Ces questionnaires ont permis aussi, par le biais de questions ouvertes concernant les sentiments identitaires, les expériences migratoires..., d'obtenir des fragments de narrations biographiques des sujets. C'est en outre sur la base de ces questionnaires

qu'ont été sélectionnées les personnes susceptibles de participer à des entretiens plus approfondis.

Les francophones d'origine portugaise ayant répondu au questionnaire constituent un ensemble de 42 personnes (35 femmes et 7 hommes). Il s'agit d'un groupe relativement jeune, la moitié d'entre eux ayant un âge compris entre 19 et 30 ans et un autre tiers entre 31 et 40 ans. Le groupe est fortement lié à l'éducation (22 étudiant(e)s, 13 professeurs, 6 employé(e)s et 1 chef d'entreprise). Ce sont, pour la plupart, des personnes qui se trouvent en situation d'ascension sociale, les professions de leurs parents se situant tendanciellement dans les secteurs d'activités plus modestes : construction civile (17 pères), femme de ménage (10 mères), femmes au foyer (7 mères)... On notera, pour ce qui est de la première génération de migrants dans les familles des participants, que les migrations ont eu lieu principalement au cours des années 60 (35 individus) et des années 70 (23 individus) ce qui correspond aux grandes vagues migratoires portugaises vers les pays francophones, cette tendance s'étant infléchie après la crise de 1973.

Douze participant(e)s sont né(e)s au Portugal, 28 en France et 1 en Suisse. Les lieux des naissances s'inscrivent dans la logique migratoire décrite par Ruivo (2001: 82) selon laquelle les Portugais ont choisi dans les années 60 et jusqu'au milieu des années 70 comme principale destination migratoire les pays européens et en particulier les régions française de forte activité économique, c'est-à-dire, par ordre d'importance : Paris et sa région, Lyon et Grenoble, Le Centre et la région Aquitaine France.

En ce qui concerne les sujets nés au Portugal la tendance correspond aussi aux données exposées par Ruivo (*idem*: 89) dans la mesure où l'émigration portugaise des années 60 et 70 a eu majoritairement pour origine géographique le nord et le centre du Portugal.

On relèvera que le fait d'être né au Portugal ou dans un pays francophone n'est pas sans conséquence sur les questions identitaires et sociales qui sont en jeu dans cette recherche. Il s'agit d'abord de problèmes terminologiques. Lorsque les sujets sont nés au Portugal leur migration vers le Portugal constitue un retour alors qu'il faudrait parler de venue lorsque ceux-ci sont nés dans un pays francophone. Il faut donc bien voir que cette étude appréhende des phénomènes divers et particuliers où les histoires de vie

exposées sont autant de chassés croisés migratoires uniques et spécifiques, où, si le sens de la migration de la première génération paraît être clair et univoque, celui des enfants qui sont au centre de cette étude est, somme toute, complexe, ceux-ci étant émigrants et/ou immigrants, selon les perspectives de ceux qui les désignent, et parfois même des *emigrants*, des étrangers permanents comme le soulignent plusieurs témoignages: « ce qui m'énervait, c'était que là-bas [en France] j'étais portugaise et ici j'étais française » (P.)

Si l'on regarde de près l'âge des participants au moment de leur migration au Portugal, on remarquera qu'une large partie d'entre eux étaient mineurs et parmi ceux-ci la majorité avait entre 12 et 17 ans (voir tableau 1). Pour notre étude, l'âge de la migration n'est pas anodin. En effet, le phénomène semble correspondre à ce que l'un des participants interviewés nous a expliqué. Les parents effectuent leur retour au Portugal avant la majorité de leurs enfants afin de s'assurer de la venue de ces derniers. D'autre part, le fait de (re)venir au Portugal à l'âge de l'adolescence accentue aussi le problème de la formation de l'identité puisque c'est précisément à cet âge, comme nous le verrons, que se situe l'émancipation familiale et une phase importante de la construction identitaire (Fleming, 1993: 100).

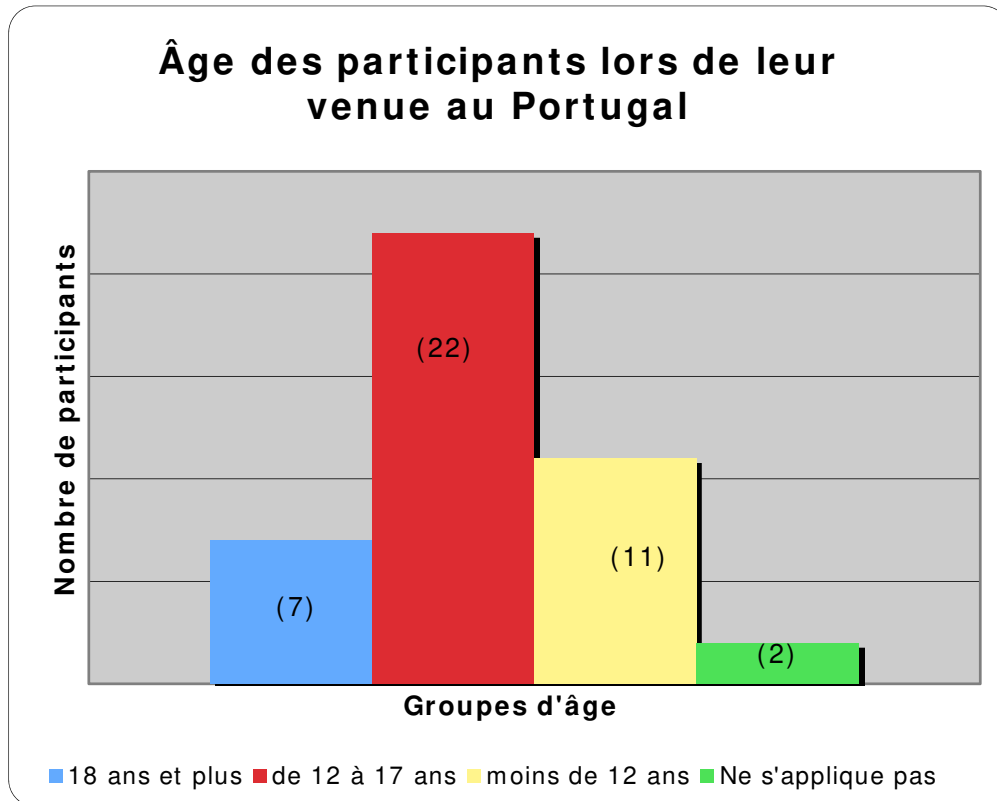


Tableau 1: Âge des participants lors de leur venue au Portugal

Si l'on compare l'âge de la migration vers le Portugal avec le désir de migrer à ce moment-là (tableau 2) on constate que lorsque la migration se fait au cours de l'enfance, une majorité de sujets affirme avoir accepté le projet de migration. En revanche, la tendance s'inverse chez les personnes qui étaient adolescentes au moment de leur migration au Portugal. Et logiquement, les personnes majeures au moment de la migration sont toutes (re)venues volontairement s'établir au Portugal.

	Migration acceptée	Migration non acceptée	Neutre	Total
Moins de 12 ans	7	3	1	11
De 12 à 17 ans	7	14	1	22

18 ans et plus	7	0	0	7
Ne s'applique pas	0	0	0	2

Tableau 2: Relation âge des participants au moment de la migration vers le Portugal et acceptation de la migration

Cette brève caractérisation des sujets participants à notre recherche permet de comprendre tout d'abord les disparités entre les deux générations de migrants impliquées dans cette étude. Nous trouvons d'une part une première génération de migrants qui s'inscrit dans les tendances migratoires des années 60 et 70, répondant au besoin de main d'œuvre des pays francophones : des hommes employés dans les domaines spécifiques de la construction et des services et des femmes majoritairement cantonnées aux activités domestiques. Le moment du retour choisi par ces migrants, originaire en majorité du Nord et du Centre du Portugal, semble s'opérer tendanciellement avant la majorité de leurs enfants. La deuxième génération, elle - et c'est ici la particularité de ce groupe- est en situation d'ascension sociale et est fortement liée, au niveau de la formation et de l'orientation professionnelle, à l'enseignement. Près des trois-quarts d'entre eux sont nés en France et sont donc venus s'installer au Portugal en effectuant une migration inverse à celle de leurs parents.

Mais ces caractéristiques globales ne doivent pas cacher la particularité des parcours migratoires individuels. En effet, et c'est en ce sens que la deuxième phase du travail empirique a été réalisée, c'est dans la subjectivité des discours produits lors des entretiens que peut être objectivée la construction identitaire des sujets dans les champs spécifiques que nous avons choisi d'étudier (la famille, les pairs et l'école). C'est donc avant tout sur la base des discours produits lors des entretiens biographiques, réalisés avec un nombre réduit de participants, que nous proposons de poursuivre cette réflexion.

2. De l'identité.

Pour parler d'étrangeté, nous parlerons d'abord d'identité. L'identité, qui est au centre de notre recherche, n'est pas un terme univoque et fédérateur. Il faut, pour en

aborder le sens et les implications, en comprendre la complexité. L'identité se décline en effet en un ensemble de termes renvoyant à différentes réalités sociales, communautaires, individuelles comme l'identité professionnelle, sexuelle, familiale... (Dubar, 2006 ; Kaufmann, 2005). L'identité est à la fois individuelle, personnelle, intime, revendiquée mais aussi attribuée. Attribuée par l'état (carte d'identité), par les autres. Mais elle est aussi réclamée. L'identité est en outre un questionnement de l'individu. C'est, selon Ricœur (1990), une dualité entre ce qui fait que celui-ci reste à la fois le même (mêmeté) malgré son évolution dans le temps et ce qui fait qu'il se reconnaît lui-même (ipséité). L'identité de l'individu semble alors, comme l'ont noté Stoer et Magalhães, « un bricolage de différents selves » (2005: 108). Pour étayer notre propos, il nous faut donc –au moins dans un premier temps- faire le choix d'une approche identitaire. Dans le cadre de notre recherche, nous avons pris le parti de prendre comme point de départ *L'identité nationale revendiquée*, c'est-à-dire l'identité qui à la fois est rattachée à une nation (dans la mesure où les parcours des sujets s'inscrivent dans le jeu des migrations nationales) et réclamée par les sujets au cours de la recherche.

À titre d'exemple nous mettrons ici les résultats des questionnaires quant à l'identité nationale revendiquée par les sujets dans les questionnaires.

Portugaise	Francophone (française, belge, suisse)	Les deux	Aucune	Portugaise aujourd'hui	Total
13	2	14	3	10	42

Tableau 3: Identité nationale revendiquée

Sur 42 sujets 15 se réclament d'une identité simple, fixe et univoque : 13 se sentent portugais et 2 francophones (français dans ces deux cas). Pour le reste -la majorité- nous sommes en présence de revendications identitaires complexes. Quatorze sujets revendiquent les deux nationalités. Trois sujets ne se sentent d'aucune nationalité. Dans la dernière catégorie enfin, 10 sujets se sentaient francophones auparavant et affirment se sentir portugais aujourd'hui. Ces exemples mettent en évidence les enjeux et les difficultés que pose la simple question de la nationalité chez des sujets migrants

de notre recherche. La nationalité revendiquée peut être une et fixe mais elle peut-être variée (« les deux »), elle peut être nulle (« aucune ») et elle peut-être évolutive (« portugais aujourd'hui »). Face à ce phénomène et aux multiples caractères de l'identité, il nous faudra dans notre recherche chercher à clarifier de façon individuelle les processus de ces constructions identitaires. Et la tâche n'est pas simple. Car si les questionnaires ouvrent des pistes, en revanche ils ne permettent pas, de façon approfondie, de comprendre les mécanismes individuels de la construction identitaire.

Comprendre l'*identité nationale revendiquée* par les sujets suppose donc de comprendre les identités et les (non)identités de chacun d'entre eux et leurs éventuelles évolutions. Et c'est dans les parcours de vie décrits par les sujets eux-mêmes qu'il nous faudra chercher, par le biais d'entretiens réalisés à une partie d'entre eux.

3. De l'étrangeté

Pour parler de l'étrangeté, comme pour l'identité, nous partirons du sujet (le francophone d'origine portugaise dans notre cas). Nous chercherons à mettre en évidence dans les narrations issues des questionnaires et des entretiens, les différentes perceptions et sentiments évoqués se rattachant au concept d'étrangeté.

Si nous avons évoqué l'identité dans un premier temps, c'est parce que les relations entretenues entre les deux notions sont étroites. Nous verrons plus tard que l'étrangeté peut même se rapprocher pour certains sujets d'une certaine forme d'identité. Les deux notions partagent des perspectives identiques. Dans les récits recueillis on pourra distinguer le *pour soi* et le *pour les autres* (Dubar, 2004), c'est-à-dire l'étrangeté reconnue ou revendiquée par le sujet lui-même au sujet de lui-même et l'étrangeté attribuée par les autres. Ces deux perspectives étant souvent indissociables et interdépendantes, l'une impliquant ou découlant de l'autre parfois ou se contredisant d'autres fois. L'étrangeté n'est pas seulement l'Autre, c'est aussi le Moi. Car il faut bien voir que se sentir étranger, c'est en même temps reconnaître dans l'autre l'étranger. C'est dans ce rapport d'intériorité et d'extériorité du Moi que se définit le concept. Dans les relations sociales et éducatives qui nous importent, celles de l'école, de la famille et celle des pairs, le sentiment d'étrangeté est fréquent chez les sujets migrants. Il naît,

nous le verrons, d'expériences sociales impliquant notamment la langue et la culture et sous-entend comme le souligne Marques Silva (2008) des relations de pouvoir.

Nous parlerons donc de l'étrangeté, en nous appuyant sur les récits des sujets participant à notre étude, dans le rapport que celle-ci entretient avec l'identité sous ses différentes formes et dans le cadre de relations sociales et éducationnelles.

4. Biographie de la rupture : le temps et l'espace de la déconstruction identitaire

Une partie conséquente des questionnaires et des entretiens réalisés a été consacrée à l'exploration du moment de la migration et aux temps qui ont suivi l'installation des participants au Portugal. Certains récits qui en sont fait sont fortement articulés autour de la notion de rupture¹ et ceci même pour les sujets ayant migré volontairement. Ce moment de rupture correspond pour de nombreux sujets à un temps de décontextualisation, où l'identité personnelle se trouve dénuée de repères, où le quotidien se frotte à l'inhabituel et où les habitudes sont confrontées à un quotidien étrange et étranger. Cette rupture est transcrite, dans les descriptions qui en sont faites, par des systèmes de comparaison temporelle -entre *l'avant* et *l'après*- mais aussi spatiale -entre *l'ici* et le *là-bas*. C'est cet espace et ce temps de la rupture et la relation qu'ils entretiennent avec l'identité que nous nous proposons d'aborder dans un premier temps.

La rupture occasionnée par la migration et le sentiment d'étrangeté qui en découle trouvent parfois leur origine dans un sentiment identitaire de rupture antérieur à la migration et défini par rapport à la famille. L'identité nationale telle qu'elle est décrite par certains sujets n'est pas un héritage et le pays d'origine des parents peut être perçu comme un pays étranger :

[En France] je vivais et je pensais tout en français. Je me sentais française. Le Portugal, c'était le pays de mes parents.

O. 26 ans, née en France et arrivée au Portugal en 1998 avec sa famille à l'âge de 17 ans.

¹ Delory-Monberger parle et se réfère à la *autobiographie négative* pour parler des « récits organisés autour d'un point de rupture dans la vie de l'autobiographe qui pose un regard négatif sur les éléments de son passé » (2004: 33). Nous parlerons, pour éviter le jugement de valeur que suppose ce « regard négatif » et qui n'est pas le propos de notre étude, de biographie de la rupture.

Je ne me suis jamais considérée comme portugaise en France!!! Cela peut paraître étrange mais je disais toujours que mes parents étaient portugais et moi j'étais, je suis et je serai toujours française.

C. 32 ans, née en France et venue seule et volontairement au Portugal en 1994 à l'âge de
17 ans.

Il existe donc pour certains participants un décalage identitaire d'ordre généalogique qui est affirmé dans cette identité pour soi (*Je me sentais française ; j'étais, je suis et je serai toujours française*). Ce décalage, qui prend sa source dans le temps de la généalogie, est aussi spatial (*Le Portugal, c'était le pays de mes parents*) et est verbalisé sur le mode de la comparaison et de la différence. On peut comprendre les implications identitaires qui peuvent survenir de cette situation. C'est l'identité intime du sujet qui est exposée, sa vie et son for intérieur (*je vivais et je pensais tout en français*), un sujet qui sur un plan identitaire vit en décalage avec sa famille et/ou peut considérer celle-ci comme étrangère ce qui, comme le souligne C., peut *paraître étrange*.

Le Portugal d'avant la migration est aussi une représentation spatiale, un idéal qui s'est créé au gré des allers-retours entre le Portugal et le pays francophone, souvent pendant les périodes de vacances estivales. Cette représentation, forgée dans un temps et un espace particulièrement restreints, est propice à la création d'une vision partielle du point de vue de l'espace et provisoire au niveau temporel qui font d'elle une représentation idéalisée :

Madeira, à cette époque, était idéalisée parce que c'était un lieu de vacances. Nous n'avions pas à étudier, il n'y avait pas école. Alors c'était idéalisé... Et chaque fois que mes parents prenaient leurs vacances, c'était l'époque des fêtes [à Madeira]. C'était donc très festif.

Q., 39 ans, né sur l'île de Madeira avant de partir pour la France à l'âge de un an.

Il revient sur l'île avec sa famille en 1984 à l'âge de 14 ans.

Les seules images que j'avais du Portugal, c'était la plage, le beau temps, le soleil...

P., 42 ans, née au Portugal où elle reste d'abord à la charge de ses grands-parents. À l'âge de 2 ans elle rejoint ses parents en France et revient s'installer seule au Portugal à l'âge de
18 ans.

Cette représentation du Portugal partielle (*lieu de vacances, plage...*) et provisoire (*il n'y avait pas école, soleil*), construite et instituée au fil des vacances des familles migrantes est, pourrait-on dire, une vision presque touristique, une vision d'étranger fixée dans un temps qui ne s'écoule pas et dans un espace dominé par ce temps estival arrêté ou recommencé infiniment. Cette vision peut, d'une certaine manière, contribuer à la création sociale (identité pour autrui) d'une identité qui est de l'ordre du provisoire, l'identité de celui ou celle qui ne fait que passer – celle de l'étranger. Ces portugais de l'été, deviennent, dans l'esprit de ceux et de celles qui restent, les *émigrants*, les *franceus*. Cette identité attribuée qui peut finir par devenir définitive (identité pour soi) comme le dit P. : « Je ne sais pas si je suis étrangère ici ou là-bas. » Sayad (1999: 420s) notait à ce propos: « La contradiction fondamentale du 'provisoire qui dure' se transpose de l'ordre temporel à l'ordre spatial : comment continuer à être présent là où on est absent ? Corrélativement, comment s'accommoder à n'être présent que partiellement [...] ? ».

Pour certains participants, cette représentation partielle (espace) et provisoire (temps) du Portugal doit, une fois la migration effectuée, faire face à une représentation plus vaste et plus durable imposée par le temps du quotidien. C'est en cela aussi que tient l'idée de rupture. Dans certains cas, la confrontation a lieu entre le vécu parcellaire d'un temps heureux passé au Portugal et l'expérience d'un quotidien de vie :

[Venir au Portugal] c'était le bonheur. C'est pour cela que [la migration] n'a pas été traumatique. Mais après un mois ou deux... Ouille ! » ou « *Ce fut peut-être un moment de bonheur dans ma vie [...] Mais quand on a vu la réalité... Ça s'est compliqué. (Q.)*

Alors que j'adorais [...] passer mes vacances [au Portugal], y vivre au jour le jour était horrible et là j'ai senti le choc des cultures. (C.)

C'est sur le ton de la différence, manifeste dans des structures comparatives utilisées dans les récits, que les sujets évoquent les premiers temps de leur arrivée au Portugal. L'espace comparé est un espace identifié géographiquement et culturellement :

Je me sentais triste et complètement isolée du monde (...). En termes culturels, il est évident que la différence entre les milieux (une grande ville française et une petite ville portugaise) a fait que l'accès aux spectacles, au cinéma, au théâtre était inexistant. Il ne me restait plus que la lecture.

M., 38 ans, née en France et arrivée au Portugal en 1984 à l'âge de 13 ans avec sa famille.

J'ai pensé : « je suis perdue, je vais dans un pays du Tiers-monde qui n'a même pas de bons chewing-gums !!! ». Et de fait, j'étais dans une petite ville perdue dans un recoin du Nord-Est de Trás-os-Montes où il n'y avait rien : même pas un cinéma !!!»

L., 34 ans, née en France et arrivée au Portugal en 1990 à l'âge de 14 ans.

Les sujets évoquent géographiquement leur situation d'étranger (*isolée du monde, je suis perdue*) et l'espace étrange qui les entoure (*Tiers-monde, petite ville perdue, recoin...*). C'est donc sur une double représentation de l'étrangeté que se construit ici le récit : celle de l'espace, comparé, différent et incompréhensible et celle du sujet par rapport à cet espace. Le sujet qui est au cœur de l'espace s'en sent éloigné. C'est le jeu spatial de l'étranger, à la fois loin et proche (Simmel, 1908: 57), le jeu de celui qui est ici et ailleurs ou peut-être de celui qui n'est nulle part (Sayad, 1999).

La vision ethnocentriste – et son rapport de distanciation² – qui imprègne ces témoignages de L. et M. trouve ici ses arguments dans la comparaison culturelle. Ce sont en effet le manque de ressources et de structures culturelles qui est dénoncé dans les deux extraits (*cinéma, spectacles, théâtre*) accentué par les négations à répétitions : (*inexistant, il n'y avait rien, même pas*). L'espace comparé n'est pas uniquement géographiquement isolé, mais il est perçu comme acculturel, les sujets lui nient toute forme de culture reconnaissable ou comparable avec la culture dont ils sont imprégnés. Il faut pour comprendre que dans notre étude, la plupart des sujets est issue des grands centres urbains des pays francophones. La rupture spatio-temporelle entre le rural (présent) et l'urbain (passé) est donc prégnant pour certains d'entre eux.

5. Stigmate : ce corps étranger

Le corps n'est pas neutre. Celui des migrants peut-être moins encore. Dans les récits et en particulier lors de leur arrivée au Portugal, certains sujets exposent les difficultés liées aux différences vestimentaires qu'ils ont connues. C'est d'un corps

² « l'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles (...) qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. » (Lévi-Strauss, 1990: 19).

habillé dont ils parlent, culturalisé. Un corps qui est au centre de relations de pouvoir. Un corps signifiant donc : un corps qui est le jeu des « relations de pouvoir [qui] exigent de lui des signes » (Foucault, 1975: 33).

Nous étions considérés comme des fils d'émigrants. (...) et puis nous avons une manière de nous habiller différente des autres. Nous avons une façon de nous habiller... une façon plus française. J'avais des chaussures que je portais avec fierté en France. Des chaussures rouges. Je les portais. Je les aimais. C'est même moi qui avais choisi la couleur et je les aimais. Et quand je suis arrivé à Madeira, C'était terrible de porter ces chaussures. Les autres se moquaient de moi. Et elles ne cadraient pas. Personne n'utilisait ce style. On était hors du coup. Des chaussures rouges et pointues... Et j'adorais ces chaussures. Je ne les mettais que pour les fêtes... Mais ma mère m'obligeait à les mettre. C'était terrible. C'était horrible... quand je portais ses chaussures rouges on se moquait de moi... on se moquait de moi. (Q.)

Les signes que laissent filtrer le corps sont ici une marque de l'ailleurs (*une façon plus française, nous étions hors du coup*), de la différence (*une manière différente des autres*). C'est le corps habillé qui signifie la différence, qui subit la pression d'une autre culture, d'une autre habitude, de l'autre et qui inmanquablement se compare à la différence et est comparé. C'est le corps étranger. C'est le corps qui n'est pas reconnu culturellement (identité pour autrui) et c'est le corps déraciné qui ne trouve plus ces références et/ou qui en trouve d'autres (identité pour soi). C'est peut-être finalement l'habitus, la société corporisée et le corps socialisé, l'habitus « qui produit des pratiques individuelles ou collectives » (Bourdieu, 1980a : 91).

[Une fille de la classe] incitait les autres à se moquer de moi et à rire quand je disais mal une chose ou quand je venais en baskets. Parce qu'elles venaient toutes en talons-hauts... toutes. Pas moi... j'ai toujours été très simple. (...) Elles étaient toutes bien habillées. Nous ici... je veux dire nous ici en France [*sic*], c'était les baskets, les *Airmax* (...). C'était important pour moi de ne pas changer. Je n'ai pas commencé à acheter des pantalons serrés et des talons-hauts, des chemises avec des décolletés énormes et à me maquiller. Parce que ce n'était pas moi. (...) Je ne voulais pas être comme elles. (...) Je voulais être moi simplement. (O.)

On comprend dans ces extraits les rapports de pouvoir qui sont en jeu : le jeu entre la « culture dominante » (Bourdieu, 1980a) et la culture minoritaire ou minorée (*on se moquait de moi, [Une fille de la classe] incitait les autres à se moquer de moi*). C'est dans la pratique vestimentaire que le rapport de force se fait. Un rapport de force entre un Moi, isolé de son milieu de référence (on notera le lapsus : *Nous ici... je veux dire nous ici en France ; des chaussures que je portais avec fierté en France*) et les Autres, forme globale montrant et incarnant la différence (*les autres se moquaient de moi ; personne n'utilisait ce style ; Je ne voulais pas être comme elles*). Mais cette différence dénoncée, montrée du doigt par les autres est aussi celle qui justifie et valide l'identité : *Je ne voulais pas être comme elles. (...) Je voulais être moi simplement*. C'est donc aussi sur la différence et une espèce de résistance aux pratiques dominantes que peut se construire l'identité, une identité de la différence en quelque sorte.

Dans les rapports de force entre la culture dominante et la culture dominée ce que nous appelons ici la différence se rapporte à ce que Bourdieu nomme le *stigmat*. Il s'agit ici d'un résidu de culture venu de l'ailleurs et de l'autrefois ou d'une culture résiduelle manifeste sur le corps de l'étranger.

Or, s'il la culture vestimentaire peut facilement être mis au pas et se soumettre à la norme, il reste que chez ces migrants certains stigmates sont indélébiles :

Lorsque les dominés dans les rapports de forces symboliques entrent dans la lutte à l'état isolé, comme c'est le cas dans les interactions de la vie quotidienne, ils n'ont pas d'autre choix que l'acceptation (résignée ou provocante, soumise ou révoltée, etc.) de la définition dominante de leur identité ou la recherche de l'assimilation qui suppose un travail visant à faire disparaître tous les signes propres à rappeler le stigmat (dans le style de vie, le vêtement, la prononciation, etc.) (Bourdieu, 1980b: 69).

La langue, chez les luso-descendant(e)s interrogé(e)s, constitue un des plus grands obstacles lors de leur venue/retour au Portugal :

[Quand je suis arrivée] j'ai mal réagi et cela m'a pris plus d'un an pour m'habituer à ce changement. C'est le temps qu'il m'a fallu pour apprendre convenablement la langue (...) (O.)

La langue portugaise, ça a été un peu difficile. Bien que nous l'entendions à la maison, nous répondions en français. (N.)

N., 42 ans née en France et arrivée au Portugal avec sa famille à l'âge de 14 ans.

Mais la langue, en dehors de ses structures grammaticales, syntaxiques et lexicales, et des difficultés – surmontables – que celles-ci constituent pour l'intégration des migrants lors de leur arrivée au Portugal, constitue aussi un stigmatisme dans sa forme mutante et non conventionnelle, lorsqu'elle laisse transparaître l'accent. L'accent (la prononciation pour Bourdieu), une marque culturelle imbriquée dans la langue, est, somme toute, le témoignage d'autres aptitudes et expériences. C'est une marque venue du corps ; une marque, elle aussi, venue d'un ailleurs, d'un autre temps ; le symptôme d'une histoire biographique complexe, d'une histoire individuelle de la multiculturalité et du multilinguisme. C'est une marque indélébile³ pour certains sujets. C'est un stigmatisme, qui, en dépit de signifier la richesse d'une culture résiduelle, n'en est pas moins l'outil d'une éviction sociale :

On m'a toujours dit que j'avais un accent, que je n'étais pas portugaise. On me l'a toujours dit, c'est vrai. (...). Les personnes que je connais finissent toujours par me poser la question : « tu as vécu en France ? » ou « tu n'es pas portugaise ? », ce genre de questions. Ou bien par rapport à mon nom. Et je finis toujours par dire : « c'est mon héritage français ». Parce qu'ils finissent toujours par trouver mon nom étrange. (O.)

Parce que j'ai essayé de perdre un peu mon accent. J'ai essayé de faire en sorte qu'il ne se fasse pas sentir pour pouvoir avoir une meilleure intégration ici au Portugal. (...) Mais les gens me disent qu'ils remarquent. Les gens, quand ils ont le courage de me poser la question – et je parle des magasins ou au quotidien, dans la rue- ils me demandent si je suis brésilienne. Ne me demandez pas pourquoi parce que moi non plus je ne vois pas où est l'accent. Mais ils disent cependant que si, qu'il y a un reste et que l'on peut voir que je ne suis pas portugaise-portugaise. (C.)

³ Hagège (1996) a montré que n'importe qu'elle personne peut dominer les structures grammaticales et syntaxiques d'une langue nouvelle. Mais si cet apprentissage se fait à l'âge adulte, il est rare que l'accent, lui, soit assimilé totalement.

L'accent semble fonctionner comme un stigmate d'exclusion identitaire (*On m'a toujours dit que j'avais un accent, que je n'étais pas portugaise ; on peut voir que je ne suis pas portugaise-portugaise*). Il est le signe articulé permanent qui exclut. Le signe qui se montre et qui pose une interrogation (*Les personnes que je connais finissent toujours par me poser la question ; Les gens, quand ils ont le courage de me poser la question*) ; un signe qui est interprété et duquel on ne peut fuir (*J'ai essayé de faire en sorte qu'il ne se fasse pas sentir*). C'est la marque de la visibilité, d'une reconnaissance de l'étrangeté. C'est un signe extérieur qui extériorise, qui met à l'écart de la nationalité dominante. C'est le signe qui, pour *l'identité pour autrui*, impose une identité, celle du migrant :

Les personnes qui ne me connaissent pas (...) remarquent tout de suite que j'ai passé de nombreuses années en France et ils demandent: « tu n'as pas vécu en France pendant longtemps ? Tu n'as pas vécu en France ? ». Et je réponds que oui, bien sûr. Alors je crois que je finis par être l'immigrante. (O.)

Il est donc difficile pour certains sujets francophones de se soustraire à leur statut identitaire d'étranger. Le stigmate phonétique est un marqueur culturel qui inévitablement expose le migrant dans ses relations sociales quotidiennes. C'est la propre histoire de l'éducation linguistique des participant(e)s qui définit leur degré de compétence phonétique. Le multilinguisme est un apprentissage qui se joue entre différentes sources (familiale, sociale, scolaire) et la maîtrise du portugais dépend surtout des conditions que la famille, dans les pays francophones, a mises en place pour que l'enfant l'apprenne. Les cas, chez les sujets interrogés, sont très variés.

Certains parents n'ont pas souhaité que leurs enfants soient en contact avec la langue portugaise, d'autres l'ont souhaité mais les enfants ont fait ce que l'on pourrait appeler de la résistance linguistique, enfin certains enfants ont pratiqué la langue portugaise de façon assidue, non seulement au sein du cercle familial mais parfois aussi dans le cadre d'un enseignement scolarisé. Quoi qu'il en soit, les sujets interviewés revendiquent unanimement des difficultés linguistiques lors de leur arrivée au Portugal et certains, comme nous avons pu le voir, ont constaté le caractère permanent de l'obstacle linguistique.

Dans le cadre à recherche que nous présentons ici, les questions identitaires doivent être vues à la lumière de la situation particulière que tient le contexte migratoire dans lequel se trouvent les sujets participants à notre étude. Le fait que les personnes participant à cette recherche sont à la fois migrants et fils et filles de migrants, implique un double regard analytique sur les parcours de vie des sujets et suppose d'appréhender les trajectoires migratoires dans leur globalité. La complexité identitaire qui se forge dans l'expérience migratoire trouve sa source dans un système éducationnel binaire où les contextes linguistico-culturels peuvent être acceptés ou rejetés, implicites ou explicites, affirmés ou cachés, en concurrence ou en harmonie, opposés ou complémentaires.

C'est donc dans une généalogie biographique des sujets qu'il faut aller chercher les conditions et les éléments constitutifs contribuant à la construction identitaire individuelle. Seule l'analyse des relations sociales, familiale, scolaires pré et post-migratoires projetées selon des perspectives culturelles et linguistiques seront à même d'éclaircir les trajectoires identitaires des sujets migrants analysées. Comme nous l'avons vu, certains aspects des parcours de vie sont fondamentaux pour expliquer les teneurs de la construction identitaire : l'âge du sujet au moment de la migration, existence de dilemmes identitaires pré-migratoires...

Les formes identitaires sont complexes, identifiée dans *l'identité nationale revendiquée*, elles se manifestent dans les récits sous la forme d'une identité simple et unique (par rejet d'une des identités nationales), double (par acceptation des deux), évolutive (par changement de l'une à l'autre) ou d'une identité nulle (par annulation de l'une et de l'autre identité). Même pour les sujets qui réclament une autre identité (identité pour soi), cette identité nulle apparaît au cours des récits, de façon passagère parfois, sous le jour d'une identité imposée par les autres. Ce dénuement identitaire matérialisé par un sentiment d'étrangeté est redoublé lorsque le sujet se l'approprie, lorsqu'il ne s'agit plus pour lui d'être vu comme un étranger mais de sentir étranger. C'est dans la combinaison de l'identité pour autrui et pour soi que l'identité d'étranger devient alors la plus forte et la plus stable.

Cette réflexion a tenté de montrer en outre que la migration est une étape dans les parcours biographiques présentés qui constitue, pour de nombreux sujets, un moment de

déstabilisation identitaire pour soi (pertes de repères sociaux, linguistiques, culturels) accentué par des représentations géographiques et temporelles idéalisées. Mais la migration est aussi un démantèlement de l'identité attribuée. Il s'agit pour les sujets de se représenter face à la représentation qu'ils se font de ceux qui les représentent. Le corps est parfois mis à rude épreuve puisque c'est *en lui* et *à partir de lui* que sont mises en place les représentations exclusives excluant le sujet d'un droit à l'identité. Lourd de ses stigmates culturels et linguistiques, le sujet n'a d'autres choix que « l'acceptation (résignée ou provocante, soumise ou révoltée) » (Bourdieu, 1980b: 69).

Le temps de la migration représente parfois un *no man's land* identitaire, où des sujets, sans terre et sans langue, se trouvent devant la nécessité de reconstruire les structures sociales permettant de rétablir une identité pour soi. Les sujets migrants doivent alors se familiariser à un quotidien (de l'ici et du maintenant), dans ses aspects culturels, linguistiques et sociaux. Car l'étranger, c'est aussi l'inhabituel, ce qui vient déstabiliser des habitudes, tant celles du Moi que celles des Autres. Il faut au sujet se reconstruire dans un temps et un espace présents et faire le deuil de l'autrefois et de l'ailleurs. Mais finalement l'étranger c'est peut-être celui qui est entre deux espaces et deux temps, *l'entre-ger* en quelque sorte. Comme le disais R. lors de l'entretien :

Et je me souviens qu'à l'époque j'ai fait ce commentaire à ma mère : « Maman, en fin de compte, [je ne suis] ni une chose ni l'autre : quand je suis en France, on me dit tout le temps que je suis Portugaise et au Portugal on me dit que je suis Française. Finalement... nous... il faut qu'on reste au milieu. En Espagne.

R., 30 ans, née en France et arrivée au Portugal sans sa famille à l'âge de 14 ans où elle a été hébergée chez des parents.

Bibliographie :

BOURDIEU, Pierre (1980a). *Le Sens pratique*. Paris: Minuit.

BOURDIEU, Pierre (1980b). *L'Identité et la Représentation in Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol3 5. Paris.

DREYFUS, Dominique (2004). *L'Identité Partagé. Les Portugais en France*. Versailles: Edeline.

DUBAR, Claude (2006). *A Crise das Identidades : a interpretação de uma mutação*. Porto: Edições Afrontamento.

FLEMING, Manuela (1997). *Adolescência e Autonomia*. Porto: Edições Afrontamento.

FOUCAULT, Michel (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.

KAUFMANN, Jean-Claude (2005). *A invenção de si*. Lisboa: Instituto Piaget.

MARQUES, Sofia SILVA (2008). *Figuras e configurações da estranheza: o mundo da vida e o mundo da escola*. e-cadernos ces.[Disponível le 6/11/2011] Disponível sur <URL : <http://www.ces.uc.pt/e-cadernos>>

RICŒUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.

RUIVO, Jorge (2002). *Portugais et population d'origine portugaise en France*. Paris: L'Harmattan.

SAYAD, Abdelmalek (1999). *La double absence: des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Seuil.

SIMMEL, Georg (1908). *Digressions sur l'étranger*, in Yves GRAFMEYER ; Isaac JOSEPH, *L'école de Chicago*. Paris: Ed. Flammarion, Coll. Champs Essais.

STOER, Stephen; MAGALHÃES, António M. (2005). *A diferença somos nós. A gestão da mudança social e as políticas educativas e sociais*. Porto: Edições Afrontamento.